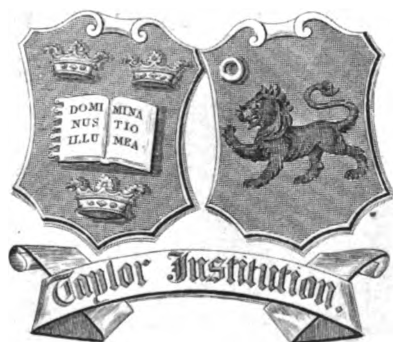


Les grands poëtes français, portraits authentiques, ...

Alphonse Pagès, Amand


DOMI
MINA
NUS
TIO
ILLU
MEA
Taylor Institution.

LES GRANDS

POÈTES FRANÇAIS


IMPR. Vve P. LAROUSSE & Cie
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS

LES GRANDS

POÈTES FRANÇAIS

NOTICES

BIOGRAPHIQUES, LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

CHOIX DE MORCEAUX

PAR

ALPHONSE PAGÈS

PORTRAITS AUTHENTIQUES, AUTOGRAPHES

FRONTISPICES, ETC

DEUXIÈME ÉDITION. REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

SOCIÉTÉ ANONYME

33 — RUE DE SEINE — 33

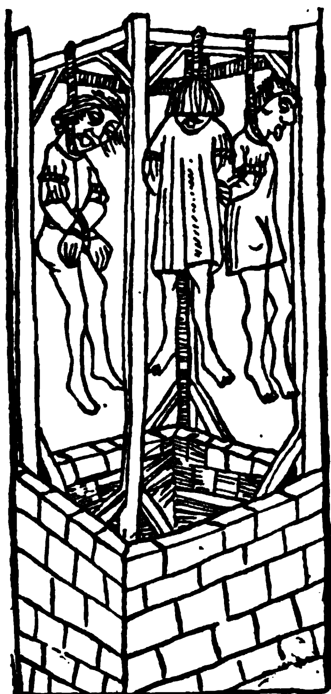
—

1883



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
MAY. 1940
OF OXFORD

FRANÇOIS VILLON



Vignette de l'édition Trepperel.

Que d'autres essayent de tourner en ridicule les deux vers où Boileau a sacré François Villon premier des poètes français :

> Villon sut le premier dans ces siècles grossiers
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers ;

je n'y songe jamais, quant à moi, sans me demander par quelle rencontre bizarre, ou plutôt par quelle étrange intuition, Boileau, qui n'avait lu ni Villon ni nos vieux romanciers, put formuler en si bons termes un jugement si équitable !

C'est le mot *romancier* qui empêche de saisir la pensée de Boileau. Mais romancier veut dire, sous sa plume, auteur de romans de chevalerie, poète ; et, une fois ce mot expliqué, l'idée devient aussi claire qu'elle est juste ; Villon est le seul écrivain du moyen âge qui ait eu le discernement ou l'instinct de choisir précisement dans la langue, dans l'art poétique de son temps, ce qu'en retiendraient les temps futurs, le seul qui se soit dégagé, inconsciemment ou non, des ténèbres de l'archéologie, pour paraître à la lumière de l'histoire ; Villon est le premier poète français.

Que d'autres essayent d'arracher ce titre à François Villon au profit de Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, s'imaginant peut-être qu'une couronne royale sera d'un meilleur effet en tête du cortège de nos poètes qu'un chaperon d'écolier. Il ne me déplaît pas, pour ma part, de rencontrer à cette place un homme sorti du peuple : je suis sûr que tout son sang sera français, le peuple ne faisant pas, comme les princes, d'alliances étrangères ; qu'il soit venu au monde à Paris, c'est-à-dire au cœur même de la France ; qu'il ait vécu pauvre, parmi la foule, dans cette grande masse dont les chroniqueurs, tout entiers aux récits de batailles et de tournois, ne daignent pas nous entretenir, et que seul il fera revivre à nos yeux en essayant de se peindre lui-même.

Sans doute, Charles d'Orléans est un charmant poète, qui continue fort agréablement la tradition de nos vieux romanciers, comme dit Boileau ; mais il n'innove rien, ni dans le fond, ni dans la forme ; Charles d'Orléans, dernier chantre de la société féodale expirante, n'ouvre pas le cortège des poètes modernes : il ferme celui des trouvères.

Ce livre devait donc porter à sa première page le nom de François Villon. Que ne puis-je mettre le portrait en regard du nom ! Hélas ! du premier de nos poètes, nous n'avons pas une image, même grossière. Son écriture nous est inconnue. C'est à peine si nous savons l'année de sa naissance ; nous ignorons, à dix ans près, la date de sa mort.

François Villon — ou plutôt François de Montcorbier, car Villon n'est qu'un surnom que lui valurent sans doute ses relations avec un vénérable protecteur de sa jeunesse, maître Guillaume de Vilron, prêtre de Saint-Benoît-le-Bétourné, à quelques pas de la Sorbonne, originaire lui-même de Villon, près de Tonnerre, dans l'Yonne — vint au monde à Paris, ou non loin de Paris, vers 1431, sous Charles VII. Sa famille était pauvre. Il fit ses études en Sorbonne, et y obtint même le diplôme de maître ès arts, qui lui permit d'enseigner publiquement les humanités et la philosophie. Mais la misère, le goût des plaisirs faciles, l'entraînèrent à de mauvaises fréquentations. Le libertinage allait de son temps jusqu'à l'escroquerie : il fut de son temps. Un rimeur anonyme put versifier, après sa mort, sous le titre *Repues franches de François Villon*, tous les mauvais tours au moyen desquels le pauvre étudiant se procurait, pour lui et pour ses compagnons de débauche, des *repues franches*, c'est-à-dire de bons repas qui ne leur coûtaient que la peine de les dérober.

Le 5 juin 1455, maître François, qui demeurait encore chez maître Guillaume, est attaqué, le soir, sous le cadran même de l'église Saint-Benoît, on ne sait pour quel motif, par un prêtre nommé Philippe Chermoye, ou Sermoise, et le tue. Le voilà obligé de quitter Paris jusqu'à ce qu'il ait obtenu, au mois de janvier de l'année suivante, les lettres de rémission, qu'ont publiées pour la première fois, en 1873, MM. Auguste Vitu et Auguste Longnon. C'est à cette époque que, poursuivi déjà par l'idée de la mort, il compose un court poème, connu sous le nom de *Petit Testament*. Cette œuvre de jeunesse, œuvre médiocre, contient quarante-cinq huitains, faits chacun sur trois rimes croisées, dont vingt-cinq de legs, tantôt sérieux, tantôt comiques, encadrés entre un prologue fort grave et une sorte d'épilogue, qui, de religieux qu'il s'annonçait, tourne subitement au burlesque.

En 1457, Villon est au Châtelet, condamné à être pendu. Quel est son crime ? Nous sommes contraint de l'avouer, ayant maintenant l'acte d'accusation et l'interrogatoire d'un complice sous les yeux, un vol considérable, fait à plusieurs, de nuit, avec escalade et effraction, dans une maison habitée, et qui, aujourd'hui encore, conduirait ses auteurs en cour d'assises et de là aux travaux forcés ! C'est alors que le poète écrit la *Ballade des pendus*, étrange épitaphe devant laquelle on passe du rire au frisson. Mais Villon, malgré ses fanfaronnades, a horreur de la mort. Il en appelle. Sur ces entrefaites, le 19 décembre 1457, vient au monde Marie d'Orléans, fille de Charles d'Orléans et de Marie de Clèves. Villon chante cette naissance. Le prince-poète intercède pour lui. Voilà la peine de mort commuée en celle du bannissement, et le pauvre maître ès arts errant de ville en ville.

Que devient notre poète, de 1458 à 1461 ? Nous l'ignorons. Hélas ! c'est sur les murailles des prisons qu'est barbouillée cette lugubre chronologie. En 1461, Villon gît, à Meug-sur-Loire, au fond d'un cul de basse-fosse où Thibaut d'Aussigny, évêque d'Orléans, l'a fait descendre dans un panier. Le héros des *Repues franches* n'a pour apaiser sa soif que de l'eau croupie ; sa faim, que du pain noir. L'été se passe dans ces tortures. Mais, de même qu'une naissance avait sauvé Villon, un avènement le délivre. Charles VII, le 22 juillet 1461, laisse le trône à Louis XI, qui, passant, après son sacre, le 2 octobre, à Meung-sur-Loire, remet, selon l'usage, leur peine aux pauvres prisonniers. Voici le nôtre libre, mais si affaibli par les privations qu'il songe de nouveau à la mort et refait son testament, de main de maître cette fois !

Le *Grand Testament* se compose de cent soixante-treize huitains, entremêlés de ballades et de rondeaux. Les ballades des *Dames du temps jadis*, des *Regrets de la belle Heaulmière*, de la *Requête à Notre-Dame*, des *Femmes de Paris*, de la *Grosse Margot*, de la *Bonne Doctrine*, des *Pendus*, de la *Requête à la Cour*, de l'*Appel*, de la *Requête au duc de Bourbon*, des *Menus Propos*, des *Pauvres honteux*, de l'*Honneur françois*, sont autant de chefs-d'œuvre qui brillent encore d'un éclat singulier sous la rouille du temps.

Je donne plus loin, avec quatre de ces ballades, un fragment du poème qui les encadre. En vérité, c'est à peine si ce poème, écrit au xve siècle, a vieilli ! Lisez-le à haute voix,

sans tenir compte de l'orthographe, mais en observant la césure, et pour peu que vous remplaciez adroitement par leurs synonymes actuels quelques mots tombés en désuétude, l'auditeur le moins érudit vous comprendra presque sans effort. Et pourquoi ne vous comprendrait-il pas? Vous lui parlerez des regrets du temps passé, des misères humaines, de la rapidité avec laquelle la vie s'écoule, du terme fatal qui est au bout, de tous ces grands lieux communs qui sont de toutes les époques, et que tous les vrais poètes ont chantés, chantent ou chanteront. Là est l'originalité de Villon. Villon s'est dit, en plein moyen âge: « Plus de grands coups d'épée invraisemblables, plus d'allégories inintelligibles; regardons autour de nous, regardons en nous-même, et disons ce que nous aurons vu, de telle manière que chacun s'écrie en nous écoutant : C'est cela ! c'est bien cela ! » Et voilà encore, voilà surtout, pourquoi François Villon est le premier poète français.

Sorti de prison, Villon nous échappe, comme à son ordinaire, mais cette fois pour tout de bon : quand mourut-il? où? comment? Autant de questions qui restent encore à résoudre.

A peine a-t-il disparu que ses œuvres deviennent populaires. Déjà les recueils manuscrits en étaient pleins. Mais, en 1489, vingt années seulement après l'établissement de la première presse à Paris, le *Grand Testament* est imprimé en caractères gothiques. De 1489 à 1542 paraissent successivement vingt-sept éditions, dont plusieurs publiées, sur l'ordre de François Ier, par Clément Marot, qui appelle Villon « le meilleur poète parisien » et confesse ingénument avoir appris dans ses œuvres « une infinité de bonnes choses. » L'étoile de Villon disparaît un moment, éclipsée par les feux de la Pléiade. Pasquier, du Verdier méconnaissaient son génie ; mais arrivent, pour le remettre en lumière, Regnier qui se déclare son disciple, Patru qui le loue, La Fontaine qui l'apprend par cœur, Boileau qui le place à son vrai rang, Voltaire qui l'imite. Et à partir du XVIIIe siècle, de nouvelles éditions se succèdent sans relâche, depuis celle de Coustelier, en 1723, jusqu'à celle de Pierre Jannet, en 1867.

N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange dans ce concert d'éloges en l'honneur d'un échappé du gibet de Montfaucon? Sans doute « les bons poètes, » comme le dit fort spirituellement l'un d'entre eux, « sont encore plus rares que les honnêtes gens, quoique ceux-ci ne soient guère communs; » mais croyez-vous que la plupart des érudits littéraires, depuis Colletet jusqu'à MM. Anatole de Montaiglon et Auguste Vitu, que presque tous les poètes, depuis Clément Marot jusqu'à Théophile Gautier, eussent osé montrer ainsi en public, non seulement leur admiration, mais encore leur sympathie pour le condamné du Châtelet et de Meung-sur-Loire, s'ils avaient été pleinement convaincus de son infamie? Sous ses fanfaronnades de vice, — je suis persuadé que la *Ballade de la grosse Margot* n'est pas autre chose, — combien de nobles sentiments n'échappent-ils pas pour ainsi dire malgré lui au chantre du *Trou de la Pomme de pin!* Quand, du fond de son cachot, l'infortuné supplie à genoux maître Guillaume de Villon, « son plus que père, » de ne pas se compromettre pour lui venir en aide, quand il remercie avec une si sincère effusion « Louis, le bon roi de France, » quand il s'attendrit au souvenir de sa « bonne mère, » qui eut pour lui « douleur amère..... la pauvre femme ! » et compose à son intention l'admirable ballade : « En cette foy; je veux vivre et mourir ! », quand il trouve des larmes pour tous les malheurs publics, la prise de Constantinople, « Jeanne, la bonne Lorraine, qu'Anglois brûlèrent à Rouen, » la disgrâce de Jacques Cœur, quand il maudit l'invasion étrangère et « Qui mal voudroit au royaume de France ! » je ne puis me résigner, devant cette abnégation, devant cette reconnaissance, devant cette piété filiale, devant ce patriotisme, à voir dans François Villon un malfaiteur vulgaire, et à qui vient me dire que, chez lui, l'homme a fait tort au poète, je suis tenté de répondre, en dépit de la dénonciation arrachée à Guy Tabarie par le bourreau, que c'est plutôt le poète qui a fait tort à l'homme.

Car ſe p
Dieu en aura
Vous noꝰ voies cy a
Quāt de la char q̄ trop auo
Elleſt pieca deuouree ⁊ pourrie
et noꝰ les os deuenons cēdres ⁊ pouldre
De n̄re mal pſonne ne ſen rie
Mais p̄es dieu q̄ toꝰ noꝰ vueille abſoudre.

Se freres voꝰ clamons: pas ne deuez
Auoir deſdaing quoy q̄ fumes occis
Par iuſtice toutesfois vous ſcauez
Que toꝰ hōes nōt pas bon ſēs raſ
Excuſes noꝰ puis que ſōmes tr
Enuers le filz de la vierge ma
Que ſa grace ne ſoit point no
Noꝰ preſeruāt d linfernall
Nous ſōmes mors ame n
Mais p̄es dieu q̄ toꝰ noꝰ

La pluye nous a bu
Et le ſoleil deſech
Pies corbeaux noꝰ
et arracher la b
iamais nul tēp
Puis ca puis
A ſon plai
plꝰ becqte
Homm
Mais

Pri
g

Freres humains qui apres nous vivez
N'ayez les cuers contre nous endurcis
Car se pitie de nous povres avez
Dieu en aura plus tost de vous mercis
Vous nous voiez cy atachez cinq six
Quant de la chair que trop avons nourrie
Elle est pieca devoree et pourrie
Et nous les os devenons cendre et pouldre
De nostre mal personne ne se rie
Mais priez dieu que tous nous veille absouldre

Se vous clamons freres pas n'en devez
Avoir desdaing quoy que fusmes occis
Par justice toutesfois vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis
Intercedez doncques devers nous rassis
Envers le filz de la vierge Marie
Que sa grace pour nous ne soit tarie
Amour prenons de l'infernale fouldre
Nous sommes mors ame ne nous harie
Mais priez dieu que tous nous veille absouldre

La pluye nous a debuez et lavez
Et le soleil desseichez et noircis
Pies corbeaux nous ont les yeulx cavez
Et arrache la barbe et les sourcilz
Jamais nul temps nous ne sommes assis
Puis ca puis la comme le vent varie
A son plaisir sans cesser nous charie
Plus becquetez d'oyseaulx que dez a couldre
Ne soiez donc de nostre confrairie
Mais priez dieu que tous nous veille absouldre

Prince Jhesus qui sur tous seigneurie
Garde qu'enfer n'ait de nous seigneurie
A luy n'ayons que faire ne que souldre
Hommes icy n'a point de mocquerie
Mais priez dieu que tous nous veille absouldre

ÉDITION GOTHIQUE DE JEHAN TREPPEREL.

Freres humains q̃ apres nous viues
Nayez les cueurs cõtre noꝰ endurcis
Car se pitie de nous pouurez auez
Dieu en aura plustost de voꝰ mercis
Vous noꝰ voies cy ataches cinq six
Quãt de la char q̃ trop auõs nourrie
Elle est pieca deuouree ꝛ pourrie
et noꝰ les os deuenõs cẽdres ꝛ pouldre
De nr̃e mal psonne ne sen rie (dre
Mais pres dieu q̃ toꝰ noꝰ vueille abs-
soudre.

Se freres voꝰ clamõs: pas ne deuez
Auoir desdaing quoy q̃ fumes occis
Par iustice toutesfois vous scaues
Que toꝰ hões nõt pas bon sẽs rassis
Excuses noꝰ pais que sõmes trãsis
Enuers le filz de la vierge marie
Que sa grace ne soit pour noꝰ tarie
Noꝰ preseruãt d linfernalle fouldre
Nous sõmes mors ame ne noꝰ harie
Mais pres dieu q̃ toꝰ noꝰ vueille abs-
(souldre

La pluye nous a bues et laues
Et le soleil desechees ꝛ noirciz
Pies corbeaux noꝰ ont les yeulx cau
et arracher la barbe ꝛ les sourciz(uez
iamais nul tẽps noꝰ ne sõmes rassis
Puis ca puis la cõme le vent varie
A son plaisir sãs cesser nous charie
plꝰ becq̃tes doiseaulx q̃ dez a couldre
Homme icy na point de mocquerie
Mais pres dieu q̃ toꝰ noꝰ vueille abs-
(souldre

Prince iesus qui sur toꝰ seigneurie
gardes que ẽfer nait de noꝰ la maistrie
A luy nayõs que faire que ne souldre
Ne soies donc de nostre confrairie
Mais pres dieu que tous nous vueil
le absouldre

Freres humains qui apres nous vivez
N'ayez les cuers contre nous endurcis
Car se pitie de nous povres avez
Dieu en aura plus tost de vous mercis
Vous nous voiez cy atachez cinq six
Quant de la char que trop avons nourrie
Elle est pieca devoree et pourrie
Et nous les os devenons cendre et pouldre
De nostre mal personne ne se rie
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre

Se vous clamons freres pas n'en devez
Avoir desdaing quoy que fusmes occis
Par justice toutesfois vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis
Intercedez doncques de cueur rassis
Envers le filz de la vierge Marie
Que sa grace ne soit pour nous tarie
Nous preservant de l'infernale fouldre
Nous sommes mors ame ne nous harie
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre

La pluye nous a debuez et lavez
Et le soleil dessechez et noircis
Pies corbeaux nous ont les yeulx cavez
Et arrache la barbe et les sourcilz
Jamais nul temps nous ne sommes assis
Puis ca puis la comme le vent varie
A son plaisir sans cesser nous charie
Plus becquetez d'oiseaulx que dez a couldre
Ne soiez donc de nostre confrairie
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre

Prince Jhesus qui sur tous seigneurie
Garde qu'enfer n'ait de nous seigneurie
A luy n'ayons que faire ne que souldre
Hommes icy n'a point de mocquerie
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre

EXTRAITS DES POÉSIES DE VILLON

FRAGMENTS DU GRAND TESTAMENT

Au temps qu'Alexandre regna,
Ung hom nommé Diomedès,
Devant luy on lui amena
Engrillonné[1], poulces et detz[2],
Comme ung larron; car il fut des
Escumeurs, que voyons courir.
Si fut mys devant le cadés[3],
Pour estre jugé à mourir.

L'empereur si l'arraisonna :
« Pourquoy es-tu larron de mer? »
L'autre, responce luy donna :
« Pourquoi larron me faiz nommer?
« Pour ce qu'on me voit escumer[4]
« En une petiote fuste[5]?
« Se[6] comme toy me peusse armer,
« Comme toy empereur je fusse.

« Mais que veux-tu? De ma fortune,
« Contre qui ne puis bonnement,
« Qui si durement m'infortune
« Me vient tout ce gouvernement.
« Excusez-moy aucunement,
« Et sçaches qu'en grand'pauvreté
« (Ce mot dit-on communément)
« Ne gist pas trop grand'loyauté. »

Quand l'empereur eut remiré[7],
De Diomedès tout le dict :
« Ta fortune je te mueray
« Mauvaise en bonne! » ce luy dit.
Si fist-il. Onc puis ne mesprit
Vers personne, mais fut vray homme;
Valère, pour vray, nous l'escrit,
Qui fut nommé *le Grand* à Romme.

1. Ayant les poucettes ou *grillons*, petites cordes avec lesquelles on serrait les mains des prisonniers. — 2. Doigts. — 3. Juge. — 4. Écumer : courir la mer en y faisant métier de pirate. — 5. Fuste : petit vaisseau. — 6. Si. — 7. Écouté avec surprise ou admiration.

Se [6], Dieu m'eust donné rencontrer
Ung autre piteux Alexandre,
Qui m'eust faict en bon heur entrer,
Et lors qui m'eust veu condescendre
A mal : estre ars [8] et mys en cendre,
Jugé me fusse de ma voix.
Nécessité faict gens mesprendre,
Et faim saillir le loup des boys.

Je plaings le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ay, plus qu'autre, gallé [9]
Jusque à l'entrée [10] de vieillesse,
Car son partement m'a celé [11].
Il ne s'en est à pied allé,
N'a cheval; las! et comment donc?
Soudainement s'en est vollé,
Et ne m'a laissé quelque don [12].

Allé s'en est, et je demeure
Pauvre de sens et de sçavoir,
Triste, failly, plus noir que meure [13],
Je n'ay ne cens, rente, n'avoir;
Des miens le moindre, je dy voir [14],
De me desadvouer s'avance,
Oublyans naturel devoir
Par faulte d'ung peu de chevance [15].

. . . .

Hé Dieu! se [6] j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonne mœurs dedié,
J'eusse maison et couche molle!
Mais quoy? je fuyoye [16] l'escolle,
Comme faict le mauvais enfant...
En escrivant ceste parolle,
A peu que le cœur ne me fend.

. . . .

8. Brûlé. — 9. Mené joyeuse vie, du mot celtique *gal*, qui nous a laissé *galant*. — 10. Prononcez l'e *muet*, pour la mesure du vers. — 11. C'est-à-dire : ce temps m'a quitté, sans que je m'en aperçusse. — 12. Et ne m'a rien laissé. — 13. Mûre. — 14. Vrai. — 15. Fortune. — 16. Prononcez *fu-i-ais*.

Où sont les gratieux gallans
Que je suyvoye [17] au temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faictz et en dictz?
Les aucuns sont morts et roydis;
D'eulx n'est-il plus rien maintenant.
Respit ils ayent en paradis,
Et Dieu saulve le remenant [18]!

Et les aucuns sont devenuz,
Dieu mercy! grans seigneurs et maistres;
Les autres mendient [10] tous nudz,
Et pain ne voyent [10] qu'aux fenestres [19];
Les autres sont entrez en cloistres
De Celestins et de Chartreux,
Bottez, housez, com pescheurs d'oystres [20]:
Voylà l'estat divers d'entre eulx.
. . . .

Laissons le monstier [21] où il est;
Parlons de chose plus plaisante.
Ceste matière à tous ne plaist:
Ennuyeuse est, et desplaisante.
Pauvreté, chagrine et dolente,
Tousjours despiteuse et rebelle,
Dit quelque parolle cuysante;
S'elle n'ose, si le pense-elle.

Pauvre je suys de ma jennesse,
De pauvre et de petite extrace.
Mon père n'eut oncq'grand'richesse,
Ne son ayeul, nommé Erace.
Pauvreté tous nous suyt et trace [22].
Sur les tumbeaulx de mes ancestres,
Les ames desquelz Dieu embrasse,
On n'y voyt couronnes ne sceptres.

17. Prononcez *suivais*. — 18. Le reste. — 19. Il n'y avait pas de montres aux boutiques et c'est à leurs fenêtres que les boulangers étalaient les pains. — 20. Huîtres. — 21. Monastère. — 22. Pour *trache*, traque.

De pauvreté me guementant,
Souventes foys me dit le cueur :
« Homme, ne te doulouse tant
Et ne demaine tel douleur,
Si tu n'as tant que Jacques Cueur.
Myeulx vault vivre soubz gros bureaux,
Pauvre, qu'avoir esté seigneur
Et pourrir soubs riches tumbeaux! »



ÉPITAPHE EN FORME DE BALLADE

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cueurs contre nous endurciz,
Car, si pitié de nous pouvres avez,
Dieu en aura plustôt de vous merciz.
Vous nous voyez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça [23] dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal, personne ne s'en rie;
Mais priez Dieu, que tous nous vueille absoudre!

Se [6] vous clamons [24], frères, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoyque fusmes occis
Par justice [10]. Toutesfois, vous sçavez
Que tous les homs n'ont pas bon sens assis;
Intercedez doncques, de cueur rassis,
Envers le Filz de la Vierge Marie :
Que sa grace [10] ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infernale foudre.
Nous sommes mors, âme ne nous harie;
Mais priez Dieu, que tous nous vueille absoudre!

La pluie nous a debuez [25] et lavez,
Et le soleil, dessechez et noirciz;
Pies [10], corbeaulx, nous ont les yeux cavez,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis;

23. Depuis longtemps. — 24. Prions. — 25. Lessivés. La lessive se nomme encore *buée* dans les campagnes.

Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir, sans cesser, nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx, que dez à couldre.
Hommes, icy n'usez de mocquerie,
Mais priez Dieu, que tous nous vueille absouldre!

ENVOI.

Prince Jesus, qui sur tous seigneurie,
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie:
A luy n'ayons que faire ne que souldre [26];
Ne soyez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu, que tous nous veuille absouldre.



BALLADE DE L'APPEL DE VILLON

Que vous semble de mon appel,
Garnier? Feis-je sens ou follie?
Toute beste garde sa pel;
Qui la contrainct, efforce ou lye,
S'elle peult, elle se deslie.
Quand donc, par plaisir voluntaire,
Chanté me fut ceste homélie,
Estoit-il lors temps de me taire?

Se fusse des hoirs Hue Capel [27],
Qui fut extraict de Boucherie,
On ne m'eust, parmi ce drapel,
Faict boyre en ceste escorcherie [28]!
Vous entendez bien joncherie [29]?
Mais quand ceste peine arbitraire
On m'adjugea par tricherie,
Estoit-il lors temps de me taire?

Cuydez-vous que soubz mon cappel
N'y eust tant de philosophie
Comme de dire : « J'en appel? »
Si avoit, je vous certifie,

26. *Souldre* pour *solder*, c'est l'origine du mot *soulte*. — 27. Hugues Capet, qu'une vieille tradition faisait fils d'un boucher de Paris. — 28. Villon fait allusion à la *question*, qu'il subit ou dont il fut menacé. — 29. Raillerie.

Combien que point trop ne m'yfie.
Quand on me dit, présent notaire :
« Pendu serez » je vous affie [30],
Estoit-il temps de me taire?

ENVOI.

Prince, si j'eusse eu la pépie [31],
Piéçà [23] je fusse où est Clotaire [32],
Aux champs debout, comme ung espie [33] :
Estoit-il lors temps de me taire?



BALLADE

QUE FIT VILLON A LA REQUÊTE DE SA MÈRE, POUR PRIER NOTRE-DAME.

Dame des Cieulx, regente terrienne,
Emperière [34] des infernaulx palux [35],
Recevez-moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse [10] soye entre vos esleus,
Ce non obstant qu'oncques rien ne valuz.
Les biens de vous, ma dame et ma maîtresse,
Sont trop plus grans que ne suis pécheresse;
Sans lesquelz biens ame ne peut merir [36],
N'entrer es cieulx [37], je n'en suis menteresse :
En ceste foy, je vueil vivre et mourir.

A vostre Filz, dictes que je suis sienne;
De luy soyent [10] mes pechez aboluz [38] :
Pardonnez-moi, comme à l'Égyptienne,
Ou comme il feit au clerc Théophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz,
Combien qu'il eust au diable faict promesse.
Préservez-moy, que point ne face cesse,
Vierge, portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on célèbre à la messe;
En ceste foy, je vueil vivre et mourir.

30. Certifie. — 31. Si j'étais resté muet. La pépie empêche les oiseaux de chanter. — 32. Le tombeau de Clotaire était voisin du gibet de Montfaucon. — 33. Espion et probablement, dans ce cas, mannequin pour effrayer les oiseaux. — 34. Impératrice. — 35. Marais, du latin *palus*. — 36. Mériter, du latin *merere*. — 37. Ni entrer aux cieux. — 38. *Abolis*, effacés.

Femme je suis, povrette et ancienne,
Ne rien ne sçay; oncques lettre ne leuz;
Au monstier [21] voy, dont suis parroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz [39],
Et ung enfer où damnez sont boulluz :
L'ung me fait paour [40]; l'autre, joye et liesse.
La joye avoir fais-moy, haulte déesse,
A qui pecheurs doivent tous recourir,
Comblez de foy, sans faincte ne paresse :
En ceste foy, je vueil vivre et mourir.

ENVOI

Vous portastes, Vierge digne princesse,
Jésus régnant, qui n'a ne fin ne cesse.
Le Tout-Puissant, prenant nostre foiblesse,
Laissa les cieulx, et nous vint secourir;
Offrist à mort sa très-chère jeunesse;
Nostre Seigneur tel est, tel le confesse :
En ceste joy, je vueil vivre et mourir.



BALLADE DITE DE L'HONNEUR FRANÇAIS [41]

Rencontré soit de beste feu gectans,
Que Jason vit, quérant la Toison d'or,
Ou transmué d'homme en beste, sept ans,
Ainsi que fut Nabugodonosor;
Ou bien ait perte aussi griefve [42] et vilaine
Que les Troyens pour la prinse [43] d'Héleine;
Ou avallé soit avec Penthalus;
Ou, plus que Job, soit en griefve [42] souffrance,
Tenant prison avecque Dédalus,
Qui mal vouldroit au royaume de France !

Quatre mois soit en un vivier chantant,
La teste au fons, ainsi que le butor;
Ou, au Grand-Turc, vendu argent content,
Pour estre mis au harnois com' bug for [44];

39. Luths. — 40. Prononcez ce mot d'une seule émission de voix : *peur*. — 41. Cette ballade est pleine d'allusions, la plupart inintelligibles, aux légendes et aux romans contemporains. Il faut la lire pour l'intention et pour le rythme, sans essayer de la comprendre d'un bout à l'autre. — 42. Prononcez d'une seule émission de voix : *grave*. — 43. Prinse pour *prise*. — 44. Bug for, pour *buffle*.

Ou trente ans soit, comme la Magdelaine,
Sans vestir drap de linge ne de laine;
Ou noyé soit, comme fut Narcisus;
Ou aux cheveux, comme Absalon, pendus;
Ou comme fut Judas, par despérance;
Ou puist mourir, comme Simon Magus,
Qui mal vouldroit au royaume de France!

D'Octovien puisse venir le temps:
C'est qu'on luy coule au ventre son trésor;
Ou qu'il soit mis, entre meules flotans,
En un moulin, comme fut saint Victor;
Ou transgloutis en la mer, sans haleine,
Pis que Jonas au corps de la baleine;
Ou soit banny de la clarté Phœbus,
Des biens Juno et du soulas Vénus,
Et du grant Dieu soit mauldit à oultrance,
Ainsi que fut roy Sardanapalus,
Qui mal vouldroit au royaume de France!

ENVOI

Prince, porté soit ès désers Eolus[45],
En la forest où domine Glaucus;
Ou privé soit de pain et d'espérance;
Car digne n'est de possesser vertus,
Qui mal vouldroit au royaume de France!

45. Prononcez d'une seule émission de voix : *Eulus.*



BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPAUX MANUSCRITS

Manuscrit original des poésies de Charles d'Orléans, père de Louis XII. (Bibl. nat. FR. 1104). Ce magnifique manuscrit, dans lequel sont intercalées plusieurs pièces de François Villon, provient du comte de Seignelay, petit-fils de Colbert, qui l'avait acquis de M. Ballesdens. La couverture porte le monogramme de Catherine de Médicis, et la première feuille les armes de Charles d'Orléans et de Valentine de Milan.

Manuscrit du xve siècle (Bibl. nat. 1661). Contient, entre autres pièces, le *Petit Testament.*

Autre manuscrit du xv° siècle (Bibl. nat. FR. 20041). Contient les deux Testaments. Notre fac-similé de la Ballade des Pendus manuscrite lui est emprunté.

PRINCIPALES ÉDITIONS

Le *Grand Testament* Villon et le *Petit.* Son Codicille, le Jargon et ses ballades (Bibl. nat. Y + 4405). Cette édition, qui paraît être la première, est reliée à la suite de l'édition originale de l'*Avocat Pathelin.* Elle porte à la première page, au-dessous du titre, la marque de Pierre Levet. Elle a été imprimée à Paris en 1489. C'est un petit in-4° gothique de 113 pages non numérotées, illustré de quatre gravures sur bois représentant un homme, une femme, un évêque et trois pendus.

Le *Grand Testament*, etc. (Bibl. Mazarine. 10818), in-4° goth. avec fig. *Paris.* Sans date. Imprimerie de Jehan Trepperel. C'est à cette édition que nous avons emprunté la vignette des Trois Pendus et la ballade en impression gothique. Si elle n'est pas la première, elle lui est postérieure de bien peu d'années.

Le *Jardin de plaisance et Fleur de Réthoricque*, nouvellement imprimé. *Paris, Vérard* (Bibl: nat. Y), in-folio gothique à deux colonnes, réglé en jaune. Magnifique exemplaire, avec de fort belles gravures. Ce recueil de poésies, dû à Jean de Calais, contient plusieurs pièces de François Villon, son contemporain.

Les Œuvres de François Villon, de Paris, revues en leur entier par Clément Marot, valet de chambre du roy. *Paris* 1533, petit in-8°.

Les Œuvres de François Villon (avec les notes de Clément Marot et d'Eusèbe de Laurière). *Paris, Coustelier*, 1723. 2 part. en 1 vol. in-8°.

Œuvres de Villon, avec des fragments inédits, par Marchand. *La Haye*, 1742. 2 parties in-8°.

Œuvres de maistre François Villon, corrigées et complétées d'après plusieurs manuscrits qui n'étaient pas connus, précédées d'un mémoire, etc., par J.-H.-R. Prompsault, *Paris, Techener.* 1852, in-8°.

Œuvres complètes de François Villon, avec des notes historiques et littéraires, par P. L. Jacob, bibliophile. *Paris, Bibliothèque elzévirienne de P. Jannet.* 1854, in-12.

Œuvres complètes, etc., par P. Jannet. *Paris.* 1867, in-16.

Le *Grand Testament*, etc. Curieuse réimpression en fac-similé de l'édition Trepperel. In-18 jésus de 120 p. Papier vergé. Fig. sur bois. Tirage à 200 exempl. *Paris, Baillieu*, 1869.

A CONSULTER SUR VILLON, outre les notices et les notes qui accompagnent ces diverses éditions, outre les œuvres de Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Philarète Chasles, Nisard, Géruzez, Démogeot, Génin, etc. :

Gouget (*Bibliothèque française*). — Daunou (*Journal des Savants*, sept. 1832). — Théophile Gautier (*Les Grotesques*). — Profilet. *De la vie et des ouvrages de Villon; Châlons*, 1856. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Nancy. — Campaux. *François Villon. Sa vie et ses œuvres. Paris, Durand.* 1859, in-8°. — Anatole de Montaiglon. *Notice sur François Villon*, T. Ier du *Recueil des poètes français* de Crépet, 1863. — Auguste Vitu. *Notice sur François Villon*, d'après des documents nouveaux et inédits, tirés des dépôts publics. *Paris, Jouaust.* 8 mai 1873, in-8°. — Auguste Longnon. *Villon et ses légataires. Paris.* 1873, in-8°. — Le même. *Etude biographique sur François Villon*, d'après les documents inédits conservés aux Archives nationales. *Paris, Menu.* 1877, in-8°.


LA · MORT
NY · MORD ·
CLEMENS · MAROTIVS ·
POETA · GALLICVS ·
. B . 1576 .

CLÉMENT MAROT



Vignette de l'édition de Tournes (1569).

QUICONQUE passera, sans transition, comme je viens de le faire, de l'étude de François Villon à celle de Clément Marot, éprouvera, je crois, la série de sensations que j'ai éprouvées.

Je m'étais dit en fermant à regret le *grand Testament* : Quel poète serait devenu l'auteur de cette œuvre étrange, si, au lieu de vivre dans la honte et dans la misère, il avait connu la prospérité, la gloire !

Je commençai à relire les épîtres, les ballades, les rondeaux, les épigrammes de maître Clément. Lui aussi était d'humble extraction ; mais un père estimable et estimé avait souri à ses premiers efforts ; mais de puissants personnages l'avaient pris en affection dès sa jeunesse ; mais tous les obstacles s'étaient aplanis sous ses pas. Eh bien ! de ces deux enfants du peuple, doués l'un et l'autre au berceau du don de poésie, mais dont le premier avait vécu et était mort dans la boue originaire, et dont le second s'était vu ouvrir toutes les portes, celui-là, l'hôte du Trou de la Pomme de Pin, me parut d'abord l'emporter sur celui-ci, le familier du Louvre, de toute la distance qu'il y a entre le génie et le talent.

Eh quoi ! me disais-je avec surprise, une haute culture intellectuelle, d'illustres fréquentations, l'aisance, la célébrité, seraient donc autant d'obstacles au développement des facultés natives !

Mais à mesure que s'effaçaient de ma mémoire les mélancoliques refrains du pauvre écolier transi, je sentais la franche bonne humeur communicative de maître Clément m'envahir peu à peu. Il faut qu'il y ait quelque distance à parcourir entre une église gothique et un palais Renaissance pour que notre œil, débarrassé, pendant le trajet, des images qu'y avaient empreintes ces sculptures monstrueuses, puisse suivre les délicates arabesques d'une ornementation toute différente. Notre oreille est rebelle aux capricieux contours d'une mélodie moderne quand les dernières notes d'un morceau de plain-chant y résonnent encore.

Je me surprenais maintenant à relire plusieurs fois de suite la même page, et à chaque lecture j'y trouvais de nouvelles beautés, et ces beautés avaient pour moi le charme, plus grand aujourd'hui que jamais, d'être essentiellement françaises, c'est-à-dire faites de rêverie sans tristesse, de malice sans arrière-pensée, de pénétration sans malveillance, de profondeur sans obscurité. Un si parfait équilibre des forces intellectuelles n'est sans doute pas le génie, puisque par génie nous avons l'habitude d'entendre une qualité poussée à ses dernières limites au détriment de toutes les autres, mais il est non moins rare et cause tout autant de plaisir à rencontrer.

On chercherait en vain dans notre histoire littéraire un poète doué à un plus haut degré

que maître Clément de l'esprit national. Plaçons-nous à ce point de vue : La Fontaine égale peut-être Marot ; Voltaire lui est certainement inférieur.

Clément Marot fut d'ailleurs, je le répète, singulièrement aidé par les circonstances. Une esquisse rapide de sa biographie me suffira pour le démontrer.

Jean de Mares, des Marets ou Maret, plus connu sous le nom de Marot (diminutif analogue à ceux de Perrot, Guillot, Henriot, etc.,) était originaire de Normandie. Pour quel motif vint-il s'établir et prendre femme à Cahors, en Quercy? Nul ne le sait. Veuf vers 1480, Jean se maria de nouveau au même endroit, et de sa seconde femme, dont le nom ne nous est point parvenu, eut, en 1496, peut-être même en 1497, le fils dont la renommée devait éclipser la sienne, quoiqu'il fût lui-même bon poète et fort goûté comme tel de ses contemporains.

C'est vers l'an 1507 que Jean, devenu, on ne sait trop comment, secrétaire d'Anne de Bretagne, historiographe de Louis XII et valet du Dauphin, fit venir ce fils à Paris.

De dix-huit à vingt ans, Clément appartient comme page à un grand seigneur intelligent, Nicolas de Neuville, sire de Villeroy, propriétaire des Tuileries.

En 1519, nous le trouvons attaché à la cour de l'illustre princesse et poète Marguerite de Valois, sœur du nouveau souverain, et à la maison militaire de son premier mari, le duc d'Alençon. Il s'essaye à diverses compositions poétiques, tout en suivant ses protecteurs à Reims, à Ardres, à Attigny, dans le Hainaut, en Italie, à toutes les fêtes, à toutes les batailles, y compris celle de Pavie en 1525, où il est blessé au bras. Son imagination s'échauffe, son goût s'épure et s'affine au spectacle de ces splendeurs, au contact de ces élégances. La reine mère le protège, la jeune reine l'admet dans son intimité, la princesse entretient avec lui un commerce poétique de ballades et de rondeaux, où ils se traitent l'un l'autre de frère et de sœur par alliance. Il est au comble de la faveur et n'a cependant produit encore que des œuvres gracieuses, sans doute, mais nullement supérieures à celles des poètes gothiques, ses devanciers.

Une première mésaventure lui arrive en 1526 : accusé d'avoir fait gras en carême, il est jeté au Châtelet, puis transféré à Chartres, dans la prison de l'Evêque. Mais François I[er] arrive de Madrid, où il était lui-même captif, et le délivre. Nouvelle incarcération en 1527, pour attaque contre les archers du guet. Le roi intervient encore, enjoignant à la Cour de relâcher *son cher et bien amé valet de chambre ordinaire*, qui demande pardon à ces *Messieurs les juges*. Une épître à François I[er], qu'on trouvera plus loin, date de ce second emprisonnement et montre le poète en pleine possession désormais de tout son talent.

C'est vers cette époque que, Jean Marot étant mort, Clément lui succéda dans sa charge et se maria. Epoux et père à la façon de La Fontaine, il ne nous a pas plus parlé de ses enfants que de sa femme, et, sans quelques mauvais vers de l'un de ses fils, Michel Marot, que la postérité a pieusement recueillis, sa descendance nous serait demeurée complètement inconnue.

La publication en 1532, des premières poésies de Marot sous ce titre : *Adolescence Clémentine*, marque l'apogée de sa fortune et le commencement de ses revers.

Déjà en 1531 notre poète avait été accusé une première fois d'hérésie et mis en liberté sous caution par l'entremise de Marguerite, devenue reine de Navarre. L'accusation se renouvelle avec plus de gravité en 1535. Maître Clément, cette fois, juge prudent de quitter sa patrie. Il passe d'abord en Béarn, chez le roi de Navarre, puis à Ferrare, près de Renée de France, fille de Louis XII, mariée au duc Hercule d'Este, puis enfin à Venise, d'où il obtient son pardon.

En 1539, Marot est à Paris, en plus grande faveur que jamais. Malheureusement sa dispute avec François Sagon, qu'il traite de *sagouin* après en avoir été traité de *maraud*, lui suscite une foule d'inimitiés dans le camp des mauvais poètes, et sa version française des psaumes de David permet à ces inimitiés d'appuyer une troisième accusation d'hérésie qui le force à se réfugier à Genève, près de Calvin.

Calvin et Marot n'étaient pas faits pour s'entendre longtemps. A peine les psaumes de Clément avaient-ils paru à Genève avec une préface de Calvin (1543), que le poète gagnait au plus vite le Piémont, las du puritanisme de ses coreligionnaires, disent les uns, chassé par eux, disent les autres. C'était son dernier voyage. Une maladie inconnue l'emporta tout à coup en 1544, à l'âge de quarante-huit ans. Il avait du moins la consolation de mourir au milieu de ses compatriotes, maîtres de Turin, et d'avoir chanté la victoire de Cerisoles.

On voit que l'existence de Clément Marot a plus d'une analogie avec celle de François Villon. Tous deux ont pris naissance et origine dans le peuple; mais le caprice de la fortune a poussé l'un jusqu'au pied du gibet de Montfaucon, l'autre jusque sur les marches du trône. Tous deux célèbrent leurs amours; mais celui-ci chante la grosse Margot, et celui-là une princesse de sang royal. Tous deux sont enfermés au Châtelet; mais le premier parce qu'il a mangé du lard en carême, et le second pour un crime de droit commun... Ne poussons pas plus loin le parallèle; gardons-nous de sacrifier l'une de ces deux gloires à l'autre. Marot avait conscience du génie de Villon; Villon, né un siècle plus tard, eût appris bien des choses à l'école de Marot et l'aurait avoué.

Un mot pour terminer, sur l'œuvre même de notre poète, que j'ai à peine mentionnée jusqu'à présent.

Cette œuvre se compose de quelques *Opuscules*, dont le principal a pour titre *Le temple de Cupido*, de soixante-cinq *Épîtres*, de vingt-sept *Élégies*, de quinze *Ballades*, de vingt-deux *Chants* divers, de quatre-vingts *Rondeaux*, de quarante *Chansons*, de cinquante-quatre petites pièces appelées *Etrennes*, de trente-cinq réunies sous le nom de *Cimetière*, de dix-sept *Épitaphes*, de cinq *Complaintes*, de deux cent quatre-vingt-dix-neuf *Épigrammes* et d'un certain nombre de *Traductions*, notamment celles des *Métamorphoses* d'Ovide et des *Psaumes* du roi David.

Les traductions n'ont en réalité aucune valeur; les opuscules, les étrennes sont médiocres; il y a, dans les élégies, quelques pièces d'une certaine douceur pénétrante qui n'est pas sans charme; parmi les complaintes, une ravissante *Déploration*, en forme d'églogue, du *Trépas* de la reine mère; les chansons ont de la grâce, les chants et les ballades de l'ampleur; mais quant aux épîtres et aux épigrammes, c'est certainement ce qui a été composé de plus parfait dans la langue française, en ce genre si éminemment français.

Aussi la France, mère reconnaissante, n'a-t-elle pas mesuré sa tendresse à celui de ses poètes qui lui a fait le plus d'honneur. Même au XVIIe siècle, alors que Villon était inconnu et Ronsard méprisé, Boileau admirait l'*élégant badinage* de maître Clément. La Fontaine se disait son élève, et La Bruyère le jugeait comme il convient. Tous nos traités de littérature, à quelque époque qu'ils aient été composés, chantent les louanges du poète cadurcien. Tant que nous aurons l'esprit vif et enjoué, l'âme sensible et mobile, l'intelligence ouverte à toutes les idées, le cœur à tous les sentiments, Clément Marot sera lu et apprécié en France.



BALLADE PATRIOTIQUE

ÉDITION GOTHIQUE D'ÉTIENNE DOLET (1536).

Devers Haynault, sur les fins de Châpaigne,
Est arrivé le bon Duc d'Alencon
Avec honneur, qui toufiours l'acompaigne
Comme le sien propre, & vray escusson.
La peult on veoir sur la grand plaine unie
De bons souldards son Enseigne munie,
Prestz d'emploier leur bras fulminatoire
A repoulser devans leur territoire
Lourdz Haynaiers, gent rustique, & brutalle,
Voulant marcher sans raison peremptoire
Sur les Climatz de France Occidentalle.

Prenez hault cueur doncques France, & Bretaigne:
Car si en Camp tenez fiere facon,
Fondre verrez devant vous Alemaigne,
Comme au Soleil blanche neige, & glacon:
Fiffres, Tabours sonnez en armonie:
Adventuriers, que la picque on manye
Pour les choquer, & mettre en accessoire.
Car desia sont au Royal possessoire:
Mais (comme croy) destinee fatale
Veult ruiner leur oultrageuse gloire
Sur les Climatz de France Occidentalle.

Doncques Pietons marchans sur la campaigne
Fouldroiez tout, sans rien prendre a rancon.
Preux Chevaliers, puis que honneur on y gaigne,
Voz ennemys poulsez hors de l'arson.
Faictes rougir du sang de Germanie
Les clers ruisseaux, dont la Terre est garnie.
Si seront mis voz haultz noms en histoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire,
Qu'apres leur mort, & deffaicte totale
Vous rapportez la Palme de victoire
Sur les Climatz de France Occidentale.

Envoy

Princes rempliz de hault loz meritoire
Faisons les tous, si vous me voulez croire,
Aller humer leur Cervoise, et Godale,
Car de noz Vins ont grand desir de boire
Sur les Climatz de France Occidentale.

BALLADE PATRIOTIQUE

ÉDITION A L'ENSEIGNE DU ROCHER (1544).

DEuers Haynault, sur les fins de Champaigne.
Est arriué le bon Duc d'Alençon
Auec honneur, qui tousiours l'accompaigne
Comme le sien propre, & uray escusson.
Là peult on ueoir sur la grand' plaine unie
De bons souldars son Enseigne munie,
Prestz d'emploier leur bras fulminatoire
A repousser dedens leur territoire
Lourdz Haynuiers, gent rustique, & brutalle,
Voulant marcher sans raison peremptoire
Sur les Climatz de France Occidentale.

Prenez hault cueur donques France, & Bretaigne.
Car si en camp tenez fiere façon,
Fondre uerrez deuant uous Allemaigne,
Comme au Soleil blanche neige, & glaçon.
Fiffres. Tabours sonnez en armonie:
Aduanturiers, que la picque on manye
Pour les choquer, & mettre en accessoire.
Car desia sont au Royal possessoire:
Mais (comme croy) destinee fatale
Veult ruyner leur oultrageuse gloire
Sur les Climatz de France Occidentale.

Donques Pietons marchans sur la campaigne
Fouldroiez tout, sans rien prendre à rançon:
Preux cheualiers, puis qu'honneur on y gaigne.
Voz ennemys poulsez hors de l'arson.
Faictes rougir du sang de Germanie
Les clers ruisseaux, dont la Terre est garnie,
Si seront mis uoz haults noms en Histoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire
Qu'apres leur mort, & deffaicte totale
Vous rapportiez la Palme de uictoire
Sur les Climatz de France Occidentale.

Enuoy.

Princes rempliz de hault loz meritoire
Faisons les tous, si uous me uoulez croire.
Aller humer leur Ceruoise, & Godale,
Car de noz Vins ont grand desir de boire
Sur les Climatz de France Occidentale.

EXTRAITS DES POÉSIES DE MAROT

CHANT ROYAL CHRÉTIEN

Qui aime Dieu, son regne et son empire,
Rien desirer ne doibt qu'à son honneur;
Et toutesfoys l'homme tousjours aspire
A son bien propre, à son aise et bon heur,
Sans adviser si point contemne[1] ou blesse
En ses desirs la divine noblesse.
La plus grand' part appete[2] grand avoir;
La moindre part souhaite grand sçavoir;
L'autre desire estre exempté de blasme,
Et l'autre quiert[3] (voulant mieulx se pourvoir)
Santé au corps et paradis à l'ame.

Ces deux souhaitz contraires on peult dire
Comme la blanche et la noire couleur;
Car Jesuchrist ne promet par son dire
Ça bas[4] aux siens qu'ennuy, peine et douleur.
Et d'autre part (respondez moy) qui est ce,
Qui sans mourir aux cieulx aura liesse[5]?
Nul, pour certain. Or faut il concevoir
Que mort ne peult si bien nous decevoir
Que de douleur ne sentions quelque dragme[6].
Par ainsi semble impossible d'avoir
Santé au corps et paradis à l'ame.

Doulce santé mainte amertume attire,
Et peine au corps est à l'ame doulceur.
Les bienheurez qui ont souffert martyre
De ce nous font tesmoingnage tout seur[7],
Et si l'homme est quelque temps sans destresse,
Sa propre chair sera de luy maistresse,

1. Méprise. — 2. Désire. — 3. Recherche. — 4. Ici-bas. — 5. Joie. — 6. Menu poids, huitième partie d'une *once*, qu'on appelle autrement, dit Furetière, un *gros* au poids de marc, et qui vaut trois *scrupules* ou soixante *grains*. — 7. Certain.

Et destruira son ame (à dire voir[8])
Si quelque ennuy ne vient ramentevoir[9]
Le povre humain d'invoquer Dieu, qui l'ame,
En luy disant ; « Homme, penses tu veoir
Santé au corps et paradis à l'ame? »

O doncques, homme en qui santé empire,
Croy que ton mal d'un plus grand est vainqueur;
Si tu sentois de tous les maulx le pire,
Tu sentirois enfer dedans ton cueur.
Mais Dieu tout bon sentir (sans plus) te laisse
Tes petits maulx, sçachant que ta foiblesse
Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,
Et que aussi tost[10] que de l'appercevoir
Tu periroys comme paille en la flamme,
Sans nul espoir de jamais recevoir
Santé au corps et paradis à l'ame.

Certes, plustost un bon pere desire
Son filz blessé que meurdrier[11] ou jureur;
Mesme de verge il le blesse et descire[12],
Affin qu'il n'entre en si lourde fureur.
Aussi quand Dieu, pere celeste, oppresse
Ses chers enfans, sa grand' bonté expresse
Faict lors sur eulx eau de grace pleuvoir;
Par telle peine à leur bien veult prevoir,
A ce qu'enfer enfin ne les enflamme,
Leur reservant (oultre l'humain devoir)
Santé au corps et paradis à l'ame.

ENVOY.

Prince royal, quand Dieu par son povoir
Fera les cieulx et la terre mouvoir,
Et que les corps sortiront de la lame,
Nous aurons lors ce bien, c'est à sçavoir,
Santé au corps et paradis à l'ame.

8. Vrai. — 9. Faire souvenir. — 10. Prononcez : *Et qu'aussitôt.* — 11. Prononcez *drier* en une seule émission de voix... si vous pouvez. — 12. Pour *déchire.*

BALLADE PATRIOTIQUE[13]

Devers Haynault, sur les fins de Champaigne,
Est arrivé le bon duc d'Alençon,
Avec Honneur, qui tousjours l'accompaigne
Comme le sien propre et vray escusson.
Là peult on veoir sur la grand' plaine unie
Des bons souldars son enseigne munie,
Pretz d'employer leur bras fulminatoire
A repoulser dedens leur territoire
Lourds Haynuyers, gent rustique et brutale,
Voulant marcher sans raison peremptoire
Sur les climatz de France occidentale.

Prenez hault cueur doncques, France et Bretaigne,
Car si en camp tenez fiere façon,
Fondre verrez devant vous Allemaigne,
Comme au soleil blanche neige et glaçon.
Fiffres, tabours[14], sonnez en armonie;
Advanturiers, que la picque on manye,
Pour les choquer et mettre en accessoire[15],
Car desjà sont au royal possessoire.
Mais (comme croy) Destinée[16] fatale
Veult ruyner leur oultrageuse gloire
Sur les climatz de France occidentale.

Doncques, pietons marchans sur la campaigne,
Fouldroiez tout sans rien prendre à rançon.
Preux chevaliers, puis qu'honneur on y gaigne,
Voz ennemys poulsez hors de l'arson.
Faictes rougir du sang de Germanie
Les clairs ruisseaux dont la terre est garnie,

13. Cette ballade a été composée en 1521. Le duc d'Alençon, commandant l'avant-garde du roi François Ier contre Charles-Quint, qui se trouvait alors à Bruxelles, venait de passer la frontière de Champagne avec vingt mille hommes. La France occidentale était la partie de la France qui est en deçà de la Meuse et de la Moselle. La Bretagne ne fut réunie officiellement à la France qu'en 1532. — Nous donnons ces quelques notes historiques pour faciliter la lecture de cette ballade, un peu gothique de forme, mais excellente de rythme et d'intention. — 14. Pour *tambours*. — 15. En danger, ruine. — 16. Prononcez l'*e* muet.

Si seront mis vos haults noms en histoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire [17]
Qu'après leur mort et deffaicte totale
Vous rapportiez la palme de victoire
Sur les climatz de France occidentale.

ENVOY.

Princes remplyz de hault loz [18] meritoire,
Faisons les tous, si vous me voulez croire,
Aller humer leur cervoise [19] et godale [20],
Car de noz vins ont grand desir de boire
Sur les climatz de France occidentale.



CHANT DE MAI

En ce beau moys delicieux,
Arbres, fleurs et agriculture,
Qui durant l'yver soucieux
Avez esté en sepulture,
Sortez pour servir de pasture
Aux trouppeaulx du plus grand pasteur;
Chascun de vous en sa nature,
Louez le nom du Créateur.

Les servans d'amour furieux
Parlent de l'amour veine et dure,
Où vous, vrays amans curieux,
Parlez de l'amour sans laydure.
Allez aux champs sur la verdure
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur;
Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Créateur.

Quand vous verrez rire les cieulx,
Et la terre en sa floriture;
Quand vous verrez devant voz yeulx
Les eaux luy bailler nourriture,

17. Armée du glaive. — 18. Louange, gloire, renom. — 19. Bière. — 20. Bière forte.

Sur peine de grand' forfaicture,
Et d'estre larron et menteur,
N'en louez nulle creature,
Louez le nom du Créateur.

ENVOY.

Prince, pensez, veu la facture,
Combien puissant est le facteur,
Et vous aussi, mon escripture,
Louez le nom du Créateur.



CHANT DE MAI ET DE VERTU

Voulentiers en ce moys icy
La terre mue et renouvelle.
Maintz amoureux en font ainsi,
Subjectz à faire amour nouvelle
Par legiereté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens;
Ma façon d'aymer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi
De qui la beauté ne chancelle;
Par temps, maladie ou soucy,
Laydeur les tire en sa nasselle[21];
Mais rien ne peult enlaydir celle
Que servir sans fin je pretens;
Et pour ce qu'elle est tousjours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle dont je dy tout cecy,
C'est Vertu, la nymphe eternelle,
Qui au mont d'honneur esclercy
Tous les vrays amoureux appelle :

21. En son filet.

« Venez amans, venez (dit elle),
Venez à moi, je vous attens;
Venez (ce dit la jouvencelle),
Mes amours durent en tout temps. »

ENVOY.

Prince, fais amye immortelle,
Et à la bien aymer entens;
Lors pourra dire sans cautelle[22] :
« Mes amours durent en tout temps. »

ÉPITRE AU ROI[23]

POUR ÊTRE DÉLIVRÉ DE PRISON.

Roy des Françoys, plein de toutes bontez,
Quinze jours a (je les ay bien contez)
Et dès demain seront justement seize,
Que je fuz faict confrere au diocese
De Sainct Marry, en l'église Sainct Pris[24] :
Si vous diray comment je fuz surpris,
Et me desplaist qu'il fault que je le die...

Trois grans pendars vindrent à l'estourdie
En ce palais, me dire en desarroy :
« Nous vous faisons prisonnier par le Roy. »
Incontinent qui fut bien estonné?
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
Puis m'ont monstré un parchemin escrit,
Où n'y avoit seul mot de Jesuchrist;
Il ne parloit tout que de playderie,
De conseillers et d'emprisonnerie.

22. *Ruse*, et par extension, *mensonge*. — 23. Cette épître a été composée en 1527. Marot était accusé d'avoir voulu délivrer de force on ne sait quel prisonnier d'État. — 24. *Marry* et *Pris* sont ici des jeux de mots, *marry* a le sens de chagrin. Ce vieux mot n'est pas complètement tombé en désuétude.

« Vous souvient-il (ce me dirent ilz lors)
Que vous estiez l'autre jour là dehors,
Qu'on recourut un certain prisonnier
Entre noz mains? » Et moy de le nier :
Car soyez seur, si j'eusse dict ouy,
Que le plus sourd d'entre eulx m'eust bien ouy,
Et d'autre part j'eusse publiquement
Esté menteur : car pourquoy et comment
Eusse je peu un autre recourir,
Quand je n'ay seu moymesmes secourir?
Pour faire court, je ne sceu tant prescher
Que ces paillars[25] me voulsissent lascher.
Sur mes deux bras ilz ont la main posée,
Et m'ont mené ainsi qu'une espousée,
Non pas ainsi, mais plus roide un petit.
Et toutesfoys j'ay plus grand appetit[26]
De pardonner à leur folle fureur
Qu'à celle là de mon beau procureur :
Que male mort les deux jambes luy casse!
Il a bien prins de moy une beccasse,
Une perdrix, et un levraut aussi :
Et toutesfoys je suis encor icy.
Encor je croy, si j'en envoyois plus,
Qu'il le prendroit; car ilz ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose où touchent est grippée.

Mais pour venir au poinct de ma sortie;
Tant doulcement j'ay chanté ma partie,
Que nous avons bien accordé ensemble,
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droict point, où je me reconforte,
Vous n'entendez procès non plus que moy;
Ne plaidons point : ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy, si je vous ay mesfaict.
Encor posé le cas que l'eusse faict,

25. *Débauchés*, et par extension *coquins*. — 26. Désir.

Au pis aller n'y cherroit [27] qu'une amende,
Prenez le cas que je la vous demande;
Je prens le cas que vous me la donnez;
Et si plaideurs furent onc estonnez
Mieulx que ceulx cy, je veux qu'on me delivre,
Et que soudain en ma place on les livre,
Si vous supply (Syre) mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me vueillent mettre;
Et si j'en sors, j'espere qu'à grand' peine
M'y reverront si on ne m'y rameine.

Três humblement requerrant vostre grace
De pardonner à ma trop grand' audace
D'avoir emprins [28] ce sot escript vous faire,
Et m'excusez si pour le mien affaire
Je ne suis point vers vous allé parler :
Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.



ÉPITRE AU ROI [29]

APRÈS AVOIR ÉTÉ VOLÉ PAR UN VALET.

On dict bien vray, la maulvaise Fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle (Syre).
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire;
Et moy, chetif, qui ne suis Roy ne rien,
L'ay esprouvé, et vous compteray bien,
Si vous voulez, comme vint la besongne.

J'avois un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, ivrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demourant le meilleur filz du monde.

27. Du verbe *cheoir*, tomber, cela vaudrait tout au plus une amende. — 28. Entrepris. — 29. Cette épître a été composée en 1531.

. . . Ce vénérable hillot[30] fut adverty
De quelque argent que m'aviez departy,
Et que ma bourse avoit grosse apostume[31];
Si se leva plus tost que de coustume,
Et me va prendre en tapinoys icelle,
Puis la vous meit tresbien soubz son esselle,
Argent et tout (cela se doit entendre)
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
Car oncques puis n'en ay ouy parler.

Bref, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encor il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe;
De mes habitz (en effect) il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.

Finablement, de ma chambre il s'en va
Droict à l'estable, ou deux chevaulx trouva;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir du dict lieu
N'oublia rien fors qu'à me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Le dict vallet, monté comme un sainct Georges,
Et vous laissa Monsieur dormir son soul,
Qui au resveil n'eust sceu finer d'un soul[32].
Ce Monsieur là (Syre) c'estoit moy mesme,
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
Quand je me vey sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture;
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fuz point de le perdre estonné,
Car vostre argent (trèsdebonnaire Prince)
Sans point de faulte est subject à la pince.

30. Drôle, coquin. — 31. Enflure, tumeur. — 32. Trouver un sou.

Bien tost après ceste fortune là,
Une autre pire encore se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault,
Et de ce sault m'envoyer à l'envers,
Rithmer soubs terre et y faire des vers.

C'est une lourde et longue maladie
De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie
La povre teste, et ne veult terminer,
Ains me contrainct d'apprendre à cheminer...

Que diray plus? au misérable corps
Dont je vous parle, il n'est demouré fort
Le povre esprit, qui lamente et soupire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Et pour autant (Syre) que suis à vous,
De trois jours l'un viennent taster mon poulx
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia [33],
Pour me garder d'aller jusqu'à *quia* [34].

Tout consulté ont remis au printemps
Ma guarison; mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver,
Je suis taillé de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

Voyla comment, depuis neuf moys en ça,
Je suis traicté. Or, ce que me laissa
Mon larronneau, longtemps a l'ay vendu,
Et en sirops et julez despendu [35],
Ce néantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :

33. Médecins du roi. — 34. Jusqu'au dernier soupir. — 35. Dépensé.

Je ne veulx point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucy autre que d'assembler;
Tant qu'ilz vivront ils demanderont, eulx;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veulx plus à vos dons m'arrester.

Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur
(S'il veult prester) qui ne face un debteur.
Et sçavez vous (Syre) comment je paye?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye;
Vous me devrez (si je puis) de retour,
Et vous feray encores un bon tour.
A celle fin qu'il n'y ait faulte nulle,
Je vous feray une belle cedulle [36],
A vous payer (sans usure, il s'entend)
Quand on verra tout le monde content;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand vostre los [18] et renom cessera.

Et si sentez que soys foible de reins
Pour vous payer, les deux princes Lorreins
Me plegeront [37]. Je les pense si fermes
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'un des termes.
Je sçay assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuye ou que je soys trompeur;
Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste;
Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure advenant mon trespas
Comme advenant que je ne meure pas.

Avisez donc si vous avez desir
De rien prester : vous me ferez plaisir,
Car puis un peu [38] j'ay basty à Clément,
Là où j'ay faict un grand desboursement;
Et à Marot, qui est un peu plus loin,
Tout tombera, qui n'en aura le soing [39].

36. Obligation. — 37. Cautionneront. — 38. Depuis peu. — 39. Si personne n'en prend soin

Voyla le poinct principal de ma lettre :
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.
Rien mettre? Las! Certes, et si feray,
Et ce faisant, mon style j'enfleray,
Disant : « O Roy amoureux des neuf Muses,
Roy en qui sont leurs sciences infuses,
Roy plus que Mars d'honneur environné,
Roy le plus roy qui fut onc couronné,
Dieu tout puissant te doint pour t'estrener
Les quatre coings du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne. »



BALLADE DE FRÈRE LUBIN

Pour courir en poste à la ville
Vingt foys, cent foys, ne sçay combien ;
Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fera bien ;
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vie[40] salutaire,
C'est à faire à un bon chrestien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autruy avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frere Lubin le fera bien :
On a beau dire je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour desbaucher par un doulx stile
Quelque fille de bon maintien,
Point ne fault de vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.

40. Prononcez l'e muet.

Il presche en theologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faictes la boire à vostre chien,
Frere Lubin ne le peult faire.

ENVOY.

Pour faire plus tost mal que bien,
Frere Lubin le fera bien;
Et si c'est quelque bon affaire,
Frere Lubin ne le peult faire.

RONDEAUX SIMPLES

A LA LOUANGE DE MARGUERITE D'ALENÇON.

Sans rien blasmer [41], je sers une maytresse
Qui toute femme ayant noble haultesse
Passe en vertu, et qui porte le nom
D'une fleur belle, et en royal surnom
Demonstre bien son antique noblesse.

En chasteté elle excede Lucresse :
De vif esprit, de constance et sagesse,
C'en est l'enseigne et le droict gouffanon [42],
Sans rien blasmer.

On pourroit dire : « Il l'estime sans cesse,
Pource que c'est sa Dame et sa Princesse. »
Mais on sçait bien si je dy vray ou non.
Bref, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans une telle duchesse,
Sans rien blasmer.

41. Sans blâmer personne. — 42. Gonfanon, enseigne, étendard.

CONTRE UN POÈTE IGNORANT.

Qu'on mene aux champs ce coquardeau[43],
Lequel gaste, quand il compose,
Raison, mesure, texte, glose,
Soit en ballade ou en rondeau.

Il n'a cervelle ne cerveau,
C'est pourquoy si hault crier j'ose :
Qu'on mene aux champs ce coquardeau.

S'il veult rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment en prose
(J'entens s'il en sçait quelque chose),
Car en rithme ce n'est qu'un veau
Qu'on mene aux champs.



RONDEAU REDOUBLÉ

A SES AMIS, EN SORTANT DE PRISON.

En liberté maintenant me pourmaine,
Mais en prison pourtant je fuz cloué;
Voyla comment Fortune me demaine;
C'est bien et mal[44]. Dieu soit du tout loué.

Les envieux ont dit que de Noué[45]
N'en sortiroys; que la mort les emmaine!
Maulgré leurs dens le neu est desnoué :
En liberté maintenant me pourmaine.

Pourtant, si j'ay fasché la court Rommaine,
Entre meschans ne fuz onc alloué :
De bien famez j'ay hanté le dommaine,
Mais en prison pourtant je fuz cloué.

43. Fanfaron, benêt. — 44. C'est du bonheur et du malheur. — 45. Jusqu'à Noël.

Car aussitost que fuz desadvoué
De celle là qui me fut tant humaine
Bien tost après à sainct Pris fuz voué;
Voilà comment Fortune me demaine.

J'euz à Paris prison fort inhumaine;
A Chartres fuz doulcement encloué;
Maintenant voys où mon plaisir me maine;
C'est bien et mal. Dieu soit de tout loué.

Au fort[46], amys, c'est à vous bien joué,
Quand vostre main hors du per[47] me ramaine,
Escript et faict d'un cueur bien enjoué,
Le premier jour de la verte semaine[48]
En liberté.

ÉPITAPHE DE JEAN SERRE

ACTEUR COMIQUE.

Cy dessoubz gist et loge en serre
Ce très gentil fallot[49] Jehan[50] Serre,
Qui tout plaisir alloit suyvant,
Et grand joueur en son vivant,
Non pas joueur de dez ne quilles,
Mais de belles farces gentilles.
Auquel jeu jamais ne perdit,
Mais y gaigna bruit et credit,
Amour et populaire estime,
Plus que d'escuz, comme j'estime.

Il fut en son jeu si adestre[51],
Qu'à le veoir on le pensoit estre
Yvrongne, quand il se y prenoit[52],
Ou badin, s'il l'entreprenoit :

46. A tout prendre. — 47. Me fait sortir des rangs. — 48. La première semaine du printemps. — 49. Badin. — 50. Prononcez *Jean* d'une seule émission de voix. — 51. Adroit. — 52. Prononcez : quand il s'y prenoit.

Et n'eust sceu faire en sa puissance
Le sage: car à sa naissance
Nature ne luy feit[53] la trongne
Que d'un badin ou d'un ivrongne,
Toutesfoys je croy fermement
Qu'il ne feit[53] onq si vivement
Le badin qui rit ou se mord
Comme il faict maintenant le mort.

Sa science n'estoit point vile,
Mais bonne; car en ceste ville
Des tristes tristeur destournoit,
Et l'homme aise en aise tenoit.

Or bref, quand il entroit en salle,
Avec une chemise sale,
Le front, la joue et la narine
Toute couverte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'enfant,
Et d'un hault bonnet triumphant
Garny de plumes de chappons,
Avec tout cela, je respons
Qu'en voyant sa grace nyaise,
On n'estoit pas moins gay ny ayse,
Qu'on est aux champs Elysiens.

O vous, humains Parisiens,
De le pleurer pour recompense
Impossible est, car quand on pense
A ce qu'il souloit[54] faire et dire,
On ne se peult tenir de rire.

Que dy je! on ne le pleure point;
Si faict on et voicy le poinct:
On en rit si fort en mains lieux,
Que les larmes viennent aux yeulx :
Ainsi en riant on le pleure,
Et en pleurant on rit à l'heure.

53. Prononcez fit. — 54. A ce qu'il avait coutume.

Or pleurez, riez vostre saoul,
Tout cela ne luy sert d'un soul:
Vous feriez beaucoup mieulx, en somme,
De prier Dieu pour le povre homme.



ÉPITAPHE D'ANNE DE BEAUREGARD

MORTE EN ITALIE.

De Beauregard Anne suis, qui d'enfance
Laissay parents, pays, amys et France
Pour suyvre ici la duchesse Renée,
Laquelle j'ay depuis abandonnée,
Futur espoux, beauté, fleurissant aage,
Pour aller veoir au ciel mon héritage,
Laissant le monde avec moindre soucy
Qu'en laissant France alors que vins icy.



ÉPIGRAMMES

A LA REINE DE NAVARRE.

Mes creanciers, qui de dixains n'ont cure,
Ont leu le vostre, et sur ce leur ay dict:
« Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du Roy a pour moy faict ce dict. »
Lors eulx, cuydans [55] que fusse en grand credit,
M'ont appelé Monsieur à cry et cor,
Et m'a valu vostre escript autant qu'or,
Car promis ont, non seulement d'attendre,
Mais d'en prester (foy de marchant) encor,
Et j'ay promis (foy de Clement) d'en prendre.

55. Croyant.

AU ROI DE NAVARRE.

Mon second Roy, j'ai une haquenée
D'assez bon poil, mais vieille comme moy
A tout le moins ; long temps a qu'elle est née,
Dont elle est foible, et son maistre en esmoy ;
La povre beste, aux signes que je voy,
Dit qu'à grand' peine ira jusqu'à Narbonne ;
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera ?
D'aussi bon cueur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

A FRANÇOIS, DAUPHIN DE FRANCE.

Celuy qui a ce dizain composé,
Enfant Royal en qui vertu s'imprime,
Et qui à vous présenter l'a osé,
C'est un Clement, un Marot, un qui rithme :
Voici l'ouvrier[56], l'art, la forge et la lime ;
Si vous sentez n'en estre importuné,
Vous pouvez bien, Prince très fortuné,
Vous en servir à dextre et à senestre[57],
Car vostre estoit avant que fussiez né ;
Or, devinez maintenant qu'il peult estre.

SUR L'ENTRÉE A CAHORS DU ROI ET DE LA REINE DE NAVARRE.

Prenons le cas, Cahors, que tu me doives
Autant que doit à son Maro Mantue[58],
De toy ne veulx sinon que tu reçoyves
Mon second Roy d'un cueur qui s'esvertue,
Et que tu sois plus gaye et mieulx vestue
Qu'aux autres jours : car son espouse humaine
Y vient aussi, qui ton Marot t'amaine,
Lequel tu as filé, fait et tyssu :
Ces deux trop plus[59] d'honneur te feront plaine
D'entrer en toy, que moy d'en estre yssu.

56. Prononcez *vrier* d'une seule émission de voix... si vous pouvez. Il est probable qu'on ne prononçait pas le *v*. — 57. A droite et à gauche. — 58. *Virgilius Maro*, né à Mantoue. — 59. Bien plus.

A MONTMORENCY, CONNÉTABLE.

Meur[60] en conseil, en armes redoutable,
Montmorency, à toute vertu né,
En vérité, tu es faict connestable,
Et par merite, et par ciel fortuné;
Dieu doint qu'en bref du glaive à toy donné
Tu faces tant par promesse et bonheur,
Que cestuy là qui en fut le donneur
Par ton service ayt autant de puissance
Sur tout le monde en triumphe et honneur
Comme il t'en a donné dessus la France.

DE ALBERT, MUSICIEN DU ROI.

Quand Orpheus[61] reviendrait d'Elisée,
Du ciel Phebus, plus qu'Orpheus[61] expert,
Ja ne seroit leur musique prisée
Pour le jourd'huy tant que celle d'Albert.
L'honneur d'ainesse est à eulx, comme appert[62];
Mais de l'honneur de bien plaire à l'ouyr,
Je dy qu'Albert par droict en doit jouyr,
Et qu'un ouvrier[56] plus exquis n'eust sceu naistre
Pour un tel Roy que Françoys resjouyr,
Ne pour l'ouvrier[56] un plus excellent maistre.

D'ANNE JOUANT DE LA MUSIQUE.

Lorsque je voy en ordre la brunette,
Jeune, en bon poinct, de la ligne des dieux,
Et que sa voix, ses doits et l'espinette
Meinent un bruyct doulx et melodieux,
J'ay du plaisir et d'oreilles et d'yeulx
Plus que les saincts en leur gloire immortelle,
Et autant qu'eulx je deviens glorieux,
Dès que je pense estre un peu aymé d'elle.

60. Mûr. — 61. Prononcez *Orphé-us*. — 62. Comme il apparaît, comme il est démontré.

SUR LA MORT DE SAMBLANÇAY [63].

Lors que Maillard, juge d'Enfer, menoit
A Monfaulcon Samblançay l'ame rendre,
A vostre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre
Et Samblançay fut si ferme vieillart,
Que l'on cuydoit [64], pour vray, qu'il menast pendre
A Monfaulcon le lieutenant Maillart.

PERDUE DANS UN PARI.

Pour un dixain que gaingnastes mardy,
Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire,
Et fuz très aise alors que le perdy ;
Car aussi bien je voulois vous escrire,
Et ne sçavois bonnement que vous dire,
Qui est assez pour se taire tout coy.
Or payez vous, je vous baille de quoy,
D'aussi bon cueur que si je le donnoye ;
Que pleust à Dieu que ceulx à qui je doy
Fussent contens de semblable monnoye.

SUR L'INTEMPÉRANCE DES MUSICIENS.

En m'oyant chanter quelques foys,
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Merite bien que l'on m'enseigne,
Voyre [65], que la peine je preigne
D'apprendre : ut, ré, my, fa, sol, la.
Que diable veulx tu que j'appreigne,
Je ne boy que trop sans cela.

63. Samblançay, surintendant des finances, fut arrêté en 1522, sous l'accusation de péculat, et pendu en 1527. Le malheureux était victime d'une intrigue de cour, menée par la reine mère. — 64. Croyait. — 65. Vraiment.

SUR QUELQUES LOCUTIONS VICIEUSES.

Collin s'en allit au Lendit[66],
Où n'achetit ni ne vendit,
Mais seulement, à ce qu'on dict,
Derobit une jument noire.
La raison qu'on ne le penda
Fut que soudain il responda
Que jamais autre il n'entenda
Sinon que de la mener boire.

A UN JEUNE SAVANT, MALADE.

Charles, mon filz, prenez courage :
Le beau temps vient après l'orage,
Après maladie[16] santé ;
Dieu a trop bien en vous planté
Pour perdre ainsi son labourage.

A MELLIN DE SAINT-GELAIS.

Ta lettre, Merlin, me propose
Qu'un gros sot en rithme compose
Des vers par lesquelz il me poinct :
Tiens toy seur[67] qu'en rithme n'en prose
Celuy n'escrit aucune chose
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

CONTRE UN MAUVAIS POÈTE.

Sans fin (povre sot) tu t'amuses
A vouloir complaire aux neuf Muses ;
Mais tu es si lourd et si neuf,
Que tu en fasches plus de neuf.

66. A la foire. — 67. Sûr.

A MAITRE GRENOUILLE, POÈTE IGNORANT.

Bien ressembles à la grenouille :
Non pas que tu sois aquatique;
Mais comme en l'eau elle barbouille,
Si fais tu en l'art poëtique.

A UN RICHE IGNORANT.

Riche ne suis, certes, je le confesse,
Bien né pourtant, et nourri noblement;
Mais je suis leu du peuple et gentillesse [68]
Par tout le monde, et dict-on : « C'est Clement. »
Maintz vivront peu, moy eternellement;
Et toy tu as prez, fontaines et puits,
Bois, champs, chasteaux, rentes et gros appuis :
C'est de nous deux la différence et l'estre.
Mais tu ne peux estre ce que je suis;
Ce que tu es, un chacun le peult estre.

POUR UNE DAME QUI VOULAIT VOIR MAROT.

Ains [69] que me veoir, en lisant mes escripts
Elle m'ayma, puis voulut veoir ma face :
Si m'a veu [70] noir, et par la barbe gris,
Mais pour cela ne suis moins en sa grâce.

O gentil cueur, nymphe de bonne race,
Raison avez; car ce corps jà grison,
Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prison,
Et aux escriptz dont lecture vous feistes [71]
Vostre bel œil (à parler par raison),
Me veit trop mieux qu'à l'heure que me veistes [72].

68. Lu du peuple et de la noblesse. — 69. Sans me voir, avant de m'avoir vu. — 70. Prononcez *vu*. — 71. Prononcez *fîtes*. — 72. Prononcez *vit*, *vîtes*.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS

L'Adolescenee clémentine, autrement dit les œuvres de Clément Marot, de Cahors, etc. On les vend à Paris, devant Lesglise saincte Geneviève des Ardens, rue Neufve nostre Dame, à l'enseigne du Faulcheur. Pet. in-8° en lettres rondes. *Paris*, 1532. Imprimé pour *Pierre Roffet* par Geofroy Tory. C'est la première édition connue des poésies de Marot.

Les Œuvres de Clément Marot, de Cahors, etc., augmentées de deux livres d'épigrammes et d'un grand nombre, etc. Le tout songneusement par lui mesme reveu et mieulx ordonné. A *Lyon*, au logis de M. *Dolet*. 1538. Pet. in-8°. (Bibl. nationale Y + 4487.) C'est à cette édition que nous avons emprunté la ballade *Devers Haynaut*, etc., en caractères gothiques.

Les Œuvres de Clément Marot, etc., à *Lyon*, *à l'enseigne du Rocher*. 1544. 2 part. en 1 vol. Pet. in-8°. Lettres rondes. (Bibl. nat. Y + 4489.) Cette belle édition est la première où les poésies de Marot aient été classées dans l'ordre des genres qui a été adopté depuis. Notre fac-similé en lettres rondes de la ballade *Devers Haynaut*, etc., lui est emprunté.

Les Œuvres de Clément Marot, etc. 1549. *Lyon. Jean de Tournes*. 2 vol. pet. in-16. La traduction des *Métamorphoses* d'Ovide y est illustrée d'un certain nombre de vignettes sur bois, où l'on constate un grand progrès dans l'art du dessin. Nous avons reproduit l'une de ces vignettes en tête de la notice sur Clément Marot.

Les Œuvres de Clément Marot, etc., *Niort. Thomas Portau*. 1596. Cette édition in-16, donnée par François Mizière, médecin, est importante, en ce qu'elle contient nombre de pièces qni manquent aux précédentes.

Les Œuvres, etc., 2 vol. pet. in-12. *La Haye*, chez Adrian Moetjens, 1700. Édition assez recherchée.

Œuvres de Clément, de Jean et de Michel Marot, accompagnées d'une préface historique et d'observations critiques. *La Haye*, chez *Gosse et Néaulme*, 1731. Fort belle édition en 4 volumes in-4°, calquée sur celle de Niort et due à Lenglet Dufresnoy, qui la publia en même temps en 6 vol. in-12.

Œuvres, etc., par M. Paul Lacroix. *Paris*, *Rapilly*. 1824. 3 vol. in-8°.

Œuvres complètes de Clément Marot, revues sur les éditions originales, avec préface, notes et glossaire, par Pierre Jannet. *Paris. Picard*. 1868. 4 vol. pet. in-16 de 2 fr. chaque. (Librairie Lemerre.) Le dernier, dont la publication a été retardée jusqu'en 1874 par la mort du regrettable Jannet, est de M. Charles d'Héricault.

Œuvres de Clément Marot. 1869-1870. *Lyon*, *Scheuring*. 2 vol. pet. in-8°. Tirage en rouge et noir, sur papiers de luxe. Cette splendide édition, sortie des presses de Louis Perrin, a été revue sur celle de Lyon, de 1544, à l'enseigne du Rocher. Elle est enrichie d'un portrait de Clément Marot, de dix-neuf encadrements copiés sur les plus beaux livres imprimés par Jean de Tournes, de lettres ornées et d'un frontispice. Le prix varie, selon le papier, de 50 fr. à 120 fr.

Les Œuvres de Clément Marot de Cahors en Quercy, augmentée d'un grand nombre de ses compositions nouvelles, par ci-devant non imprimées, le tout mieux ordonné comme l'on voirra ci-après et soigneusement reveu par George Guiffrey. *Paris. Imprimerie Quantin.* In-8°. 1876. Tome II. Cette magnifique édition enrichie d'un grand nombre de gravures sur bois, lettres ornées, culs de lampe, etc. en *fac-similé*, formera six volumes dont le premier contiendra la biographie du poëte. Prix de chaque volume : 50 fr.

PRINCIPAUX PORTRAITS

Les portraits gravés de Clément Marot sont extrêmement nombreux. La Bibliothèque nationale en possède à elle seule une trentaine.

Tous, ou presque tous, peuvent se réduire à trois types :

1° Tête large, vue de profil, front haut, yeux gros et à fleur de tête, nez arrondi, cheveux courts, barbe longue et en pointe, couronne de lauriers, manteau à l'antique, cadre tantôt rectangulaire, tantôt ovale, avec cette double légende : *La mort n'y mord... Clemens Marotius*, ou *Marotus poeta*, *gallicus*. Quelquefois le mot *Cadurcus* après le nom, et des vers latins au-dessous du cadre.

Ce type est le premier des trois par ordre de date. Les cinq ou six reproductions qu'en a faites René Boyvin, graveur célèbre, né du vivant de Clément Marot, en 1530, sont toutes parfaitement ressemblantes entre elles. Elles dérivent évidemment d'un même portrait d'après nature, que Boyvin avait sous les yeux. Notre *fac-similé* reproduit avec la plus parfaite exactitude la version de 1576. Boyvin en a gravé une autre, sans la couronne de laurier, et qui est, sinon plus belle, du moins plus rare.

La planche que Lenglet Dufresnoy a mise en tête de son édition in-4° est imitée de Boyvin.

2° Tête plus étroite, front plus haut, cheveux plus lisses, visage amaigri, barbe allongée, costume de l'époque au lieu du peplum antique.

Le plus ancien exemplaire est signé Hiondius. (*Hondius* est le nom de toute une famille de graveurs, dont le chef naquit vers 1546.) Il porte à l'entour du cadre cette légende : *Clemens Marotus poeta*, *ætatis suæ LX*, et, au-dessous, ce quatrain de Théodore de Bèze :

J'admire ton esprit en mille inventions.
Qui ton nom graveront au temple de Memoire ;
Mais des Pseaumes saincts tes riches versions
Te couronnent, Marot, d'une éternelle gloire.

Ce type a été aussi souvent répété que le précédent. L'imitation la plus connue est celle de Desrochers, habile graveur de la première moitié du XVIIIe siècle. Elle porte comme légende : *Clément Marot*, *poète et valet de chambre du roy François Ier*, *né à Cahors*, *et mort à Turin*, *l'an* 1544, *âgé de* 60 *ans*. Desrochers ayant vu sur la planche de Hondius le chiffre *LX*, mis évidemment par erreur au lieu de *XL*, a poussé la fidélité à son original jusqu'à donner comme lui au poète onze ans de plus qu'il n'en vécut réellement.

Bien moins par art que par humeur
Marot naïf et bon rimeur
Rime d'une grâce infinie ;
Et sa muse pleine de sel
Montre ce que peut le Génie
Secondé d'un beau naturel.

Duflos le jeune, mort en 1785, a gravé, d'après le même original, un portrait qui peut

être mis en regard de celui de Desrochers. Au-dessous est la mention, *Peint par Carlone, à Turin.* Le premier peintre du nom de Carlon est né en 1591. Serait-il l'auteur de l'original gravé par l'un des Hondius; s'agit-il seulement d'un descendant de ce premier Carlon? Nous l'ignorons. Nous n'avons trouvé aucun travail qui pût nous guider dans ces recherches et accueillerons avec reconnaissance, pour une troisième édition, tous les renseignements que les amateurs et les artistes voudront bien nous transmettre.

C'est ce deuxième type que M. Scheuring a reproduit dans sa superbe édition de Clément Marot. M. Albert Liouville, avocat à la Cour d'appel de Paris et rédacteur en chef du journal *Le Droit*, possède un portrait du poète, peint sur bois, qui pourrait être l'original reproduit par Hiondius.

3° Tête vue de trois quarts, bonnet rond de docteur, barbe aussi longue, mais partagée en deux. L'original est une peinture d'Holbein. Gravures de Sornique, de De Launay, de Gaucher, de Hopwood, de Landon, etc. Au-dessous de la planche de De Launay, que nous trouvons en tête d'un Marot de 1781, on lit ces vers de Jean-Baptiste Rousseau :

> Par vous en France, Épistres, Triolets,
> Rondeaux, Chansons, Ballades, Virelais,
> gente Epigrame et plaisantes Satires
> ont pris naissance.

La Bibliothèque nationale possède trois lithographies représentant Clément Marot : la première datée de 1824, mais non signée; la seconde de Hersent et Chrétien ; la troisième de Vigneron.

AUTOGRAPHES

Il n'existe, à notre connaissance, aucun autographe de *Clément Marot.*

A CONSULTER SUR CLÉMENT MAROT, outre les notices et les notes qui accompagnent les diverses éditions que nous avons indiquées :

Gouget. *Bibliothèque française*, t. XI. — Nicéron. *Mémoires*, t. XVI, XX.

Saint-Marc Girardin : *Tableau de la littérature au* XVIe *siècle.* — Philarète Chasles : *Tableau de la littérature au* XVIe *siècle.* — Sainte-Beuve : *Tableau de la poésie au* XVIe *siècle.* — Nisard : *Cours de littérature française.* — C. d'Héricault, dans les *Poètes français* de Crépet, t. II. — A. Jal : *Dictionnaire critique.*

Les Trois Marot, notices biographiques par Guillaume Colletet, précédemment transcrites d'après le manuscrit détruit dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre, le 24 mai 1871, et publiées pour la première fois par M. Georges Guiffrey. Paris, Lemerre. Brochure in-8°.

Et surtout, *Clément Marot et le psautier huguenot*, étude historique, littéraire, musicale et bibliographique par O. Douen. *Paris* 1878. Imprimerie nationale. 2 vol. gr. in-8° jésus.





Tel fut Ronſard, autheur de ceſt ouurage,
Tel fut ſon œil, ſa bouche & ſon viſage,
Portrait au vif de deux crayons diuers :
Ici le Corps, & l'Eſprit en ſes vers.

PIERRE DE RONSARD



ERS l'an 1549, deux sortes de poètes se partageaient la faveur publique : les uns continuant nos vieux trouvères, comme si Marot n'en avait pas pris et marqué de son cachet tout ce qui pouvait convenir aux temps nouveaux; les autres continuant Marot lui-même, comme si Marot eût été autre chose qu'un admirable metteur en œuvre. Parmi les premiers, aucun ne vaut l'honneur d'être nommé. Parmi les seconds, un seul, Mellin de Saint-Gelais, mérite une mention entre maître Clément, dont il avait été le disciple bien-aimé, et Ronsard, dont il allait être l'adversaire.

La poésie française expirait, faute d'aliment.

Tout à coup sortent d'une de ces solides écoles comme il s'en forma sous la Renaissance sept jeunes gens, qui, pleins d'Homère et de Virgile, nés eux-mêmes avec le don des vers, entreprennent de renouveler la langue de la poésie, comme Amyot, Rabelais et Calvin avaient renouvelé la langue de la prose, et lèvent, au nom des poètes de l'antiquité, l'étendard de la révolte contre les versificateurs en vogue à la cour de Henri II. Saluons au passage la *Brigade*, comme ils s'appelaient avec un peu trop de modestie pendant le combat, la *Pléiade*, comme ils s'appelèrent avec un peu trop d'orgueil après la victoire; saluons Jean Daurat, Joachim du Bellay, Ronsard, Remi Belleau, Pontus de Tyard, Jodelle, Antoine de Baïf!

C'est le plus jeune des sept qui donne le signal de la lutte, en publiant la *Défense et Illustration de la langue françoise*.

« O combien je désire, s'écrie Joachim du Bellay dans ce manifeste, voir secher ces *Printemps*, chastier ces *Petites jeunesses*, rabattre ces *Coups d'essay*, tarir ces *Fontaines!* Combien je souhaite que ces *Dépourveus*, ces *Humbles esperans*, ces *Banniz de lyesse*, ces *Esclaves*, ces *Traverseurs*, soyent renvoyés à la Table ronde!... Laisse moi, ajoute-t-il en attaquant les poètes badins, après avoir attaqué les poètes chevaleresques et romanesques, laisse moi toutes ces vieilles poésies françoises aux Jeux Floraux de Thoulouze et au pays de Rouen : comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et aultres épisseries qui corrompent le goust de nostre langue, et ne servent sinon à porter tesmoignage de nostre ignorance! »

Mais il ne suffit point d'arrêter dans la mauvaise voie ceux qui s'égarent, il faut encore leur rappeler le but :

« Sachez, lecteurs, dit Joachim du Bellay, que celui sera véritablement le poète que je cherche en nostre langue, qui me fera indigner, apayser, esjouyr, douloir, aymer, hayr, admirer, estonner : bref qui tiendra la bride de mes affections, me tournant çà et là à son plaisir. »

Mais on peut connaître le but et ignorer les moyens d'y parvenir.

Le premier est le travail, un travail opiniâtre, un travail acharné:

« Qui desire vivre en la memoire de la postérité doit comme mort en soy mesme suer et trembler maintes fois, et autant que nos poëtes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, endurer de faim, de soif, et de longues vigiles. »

Le second est l'étude de l'antiquité.

« Ly donques et rely premierement, ô poëte futur, feuillette de main nocturne et journelle les exemplaires grecs et latins. »

C'est avec un enthousiasme tout juvénile que Joachim du Bellay recommande cette étude à ses compatriotes.

« Là donc, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et de ses despouilles ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traistre Camille, qui, sous ombre de bonne foi, vous surprirent tout nuds, comptant la rançon du Capitole. Donnez en cette Grece menteresse, et y semez, encore un coup, la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience les sacrés tresors de ce temple delphique, ainsi que vous avez faict autrefois. »

Le cri de guerre poussé par le jeune poëte fut entendu de ses condisciples. Chacun d'eux s'élança, pour ainsi dire, à l'assaut de l'Antiquité classique et revint chargé de quelque dépouille éclatante. Mais l'honneur d'entrer dans la place n'était pas réservé à celui qui avait monté le premier aux remparts : c'est Ronsard victorieux qui devait ouvrir les portes à Joachim du Bellay et lui offrir la place d'honneur derrière son char triomphal.

Que ne puis-je raconter dans ce livre toutes les péripéties de cette lutte mémorable! que ne puis-je offrir une place près de Ronsard, non seulement à du Bellay, à Baïf, à Belleau, à Pontus de Tyard, mais encore à Olivier de Magny, à Amadis Jamin, à Scévole de Sainte-Marthe, à tant de lyriques dont le moindre fut mieux doué que Jean-Baptiste Rousseau, car la vraie poésie est un *bien* contagieux qui se répand parfois sur une génération tout entière, et de même qu'au siècle de Voltaire personne ne fut poëte, tout le monde l'était du temps de Ronsard, tout le monde l'est autour de Victor Hugo!

Que ces ombres charmantes me pardonnent de sacrifier mes sympathies personnelles aux nécessités du plan qui m'est imposé par le goût public. Au moins les aurai-je nommées dans ce livre, en attendant que je puisse m'acquitter dans quelque autre envers elles des heures rapides et légères dont je leur suis redevable!

Il était bon d'ailleurs de citer Joachim du Bellay avant Ronsard, l'œuvre du second n'ayant pas de meilleure explication que le manifeste du premier; il était juste de faire suivre le nom de Ronsard de ceux des poëtes qui furent ses compagnons de lutte et de gloire pendant sa vie, de reniement et de réhabilitation après sa mort.

Je puis maintenant raconter en quelques lignes ces étranges vicissitudes.

La famille de Ronsard était d'origine hongroise ou bulgare. Établie en France depuis le règne de Philippe de Valois, elle y avait prospéré. Les Ronsard portaient d'azur à trois *ross* (1) d'argent posés en fasce, avec couronne de marquis, tête de cheval au cimier, et pour devise : *non fallunt futura merentem*, l'avenir appartient au mérite. Ils possédaient depuis le XIVe siècle le domaine de la Poissonnière, près de Vendôme, et avaient contracté dans la province les plus nobles alliances.

C'est de Louis de Ronsard, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, maître d'hôtel du roi François Ier, et de Jeanne de Chaudrier, dont la famille tenait à celles du Bouchage, de La Trémouille et de Rouaux, que naquit, le 11 septembre 1524, Pierre de Ronsard, qui devait remplacer tous ces titres par celui autrement glorieux de *prince des poëtes françois.*

La généalogie de Ronsard explique la familiarité dont l'honorèrent successivement Henri II et ses trois fils, et cette fière attitude vis-à-vis des grands de la terre, qui devait, passant du poëte à la poésie, tirer celle-ci de l'abaissement où l'avait trouvée celui-là.

L'enfance de Ronsard s'écoula auprès de plusieurs princes ou princesses, le dauphin François, Charles, duc d'Orléans, troisième fils du roi, Madeleine de France, qu'il servit

1. Le *ross* est une espèce de gardon qui se pêche dans le Danube.

comme page. Il voyagea en Écosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie. A peine âgé de seize ans, il avait vu presque toutes les cours d'Europe et parlait anglais, allemand, italien, espagnol. La carrière de la haute diplomatie s'ouvrait toute grande devant lui : par bonheur pour les lettres, Ronsard devint subitement sourd, à la suite de quelque maladie, et fut contraint de chercher dans l'étude des livres les distractions que lui mesurait désormais la conversation des hommes.

En 1544, son père étant mort, Ronsard, quoique âgé de vingt ans, entre au collège Coqueret, dirigé par le savant helléniste Jean Disnemandi, plus connu sous le nom de Daurat. Il étudie, avec son jeune ami Baïf, les lettres grecques et latines, la philosophie, les sciences. Mais ce n'est qu'après sept années d'un labeur de bénédictin qu'il s'essaye à la poésie en traduisant le *Plutus* d'Aristophane, *premiere comedie françoise jouée en France*, dit un contemporain, et qu'il compose ses odes pindariques et anacréontiques.

Pelletier, Joachim du Bellay, Jodelle, Remi Belleau, publiaient leurs premières œuvres. Notre poète se décide à faire comme eux. *Les quatre premiers livres des odes de P. de Ronsard, vandomois, ensemble son Bocâge*, paraissent en 1550; *les Amours de P. de Ronsard, vandomois, ensemble le cinquiesme livre de ses odes*, en 1552. Le succès est immense. Ses amis se déclarent ses disciples. Les lettrés le saluent des noms de Pétrarque, d'Horace, de Pindare. L'Académie des Jeux Floraux lui envoie une Minerve d'argent massif. Il entre vivant dans l'immortalité. Les plus grands personnages traitent avec lui d'égal à égal. Henri II ne peut se passer de Ronsard. Marguerite de Savoie accepte la dédicace de ses *Hymnes* (1555) et de la continuation de ses *Amours* (1556). Marie Stuart, la jeune épouse de François II, patronne la première édition de ses *Œuvres* (1560). Charles IX le loge dans son palais et se fait son élève en poésie. Catherine de Médicis le remercie publiquement de ses *Discours sur les Miseres de ce temps* (1563), dirigés contre les calvinistes, et lui commande la *Franciade* (1572). Henri III apprend ses vers par cœur. Les réimpressions de son recueil se succèdent sans relâche. Ses odes se déclament et se chantent jusque dans les rues. Sa renommée passe les frontières et les mers : Marie Stuart, reine d'Écosse, Élisabeth, reine d'Angleterre, rivalisent de générosité à son égard, et le Tasse vient lui soumettre les premiers chants de sa *Jérusalem délivrée.*

Cependant Ronsard vieillissait. Olivier de Magny et Joachim du Bellay l'avaient précédé dans la tombe en 1560, Grevin en 1570, Jodelle en 1573, Belleau en 1577. Son tour arriva le 27 décembre 1585. Il mourut à la fois en chrétien et en poète, à Saint-Cosme-en-l'Isle, près de Tours, demandant pardon au ciel de son trop d'attachement à la gloire, mais exhalant son dernier soupir dans un sonnet mystique.

Deux mois après, le 24 février 1586, un cénotaphe était dressé au milieu de la chapelle du collège de Boncourt, et tout ce qu'il y avait d'hommes illustres dans Paris assistait à une messe solennelle en l'honneur de « Pierre de Ronsard, le Genie et l'Oracle de la poésie françoise. » C'est ainsi du moins que l'appelle, dans son oraison funèbre, l'abbé du Perron, depuis évêque d'Évreux et cardinal.

« Homere, disait l'orateur, a bien emporté la palme entre les Epiques, Pindare entre les Lyriques, un autre entre les Bucoliques, et ainsi des autres; mais la gloire universelle de la poésie, ils l'ont tous divisée entre eux, et chacun en a pris sa partie. Il n'y a jamais eu qu'un seul Ronsard qui l'ait possédée toute pleine et toute entière... Il vivra, ajoutait-il, il sera leu, il fleurira, il se conservera dans la pensée des hommes, tant qu'il y aura quelques marques de l'empire des François ! »

Hélas ! la prédiction de du Perron ne devait pas se réaliser. Tombé aves les Valois, le poète qui avait rempli tout un siècle du bruit de sa renommée fut bafoué par ceux-là même qui recueillaient son héritage. On se rappelle Malherbe raturant Ronsard depuis le premier mot jusqu'au dernier. On sait par cœur les vers de Boileau :

Ronsard.................. par une autre méthode
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode...

On connaît le jugement du grand Arnault sur le chef de la Pléiade : « C'est un déshondeur à notre nation d'avoir estimé les pitoyables poésies de Ronsard. »

Eh quoi ! tant de princesses, de princes, de poètes, d'érudits, de savants, se seraient trompés à ce point ! Non ! il n'y aurait de déshonneur pour notre nation que dans cet injuste oubli de deux siècles succédant à quatre-vingts ans de louanges excessives, si Sainte-Beuve, Victor Hugo, Théophile Gautier, Philarète Chasles, Théodore de Banville, si tous les grands poètes, si tous les grands critiques contemporains n'avaient pas remis enfin Ronsard à sa vraie place, près d'Agrippa d'Aubigné et de Regnier, entre Marot et Malherbe.

C'est à Ronsard, que nous devons et Malherbe, son premier détracteur, et Pierre Corneille, et André Chénier, et Victor Hugo, et tous les lyriques ! Car d'autres auraient pu sans doute, comme il l'a fait, gardant de la vieille langue indigène le trait naïf, la grâce familière, le tour rapide, remettre à la fois en honneur l'observation de la nature et la recherche des images ; mais aucun n'eût tiré, comme lui, du néant, tous ces rythmes variés qui font de la poésie un art en même temps plastique et musical ; et il fallait, pour créer l'*Ode française*, ce mélange unique, dans notre histoire littéraire, d'érudition et de génie.

« Si les hommes, tant des siècles passez que du nostre, disait Ronsard en 1550, dans la préface de ses *Odes*, ont mérité quelque louange pour avoir picqué diligentement après les traces de ceux qui, courant par la carriere de leurs inventions, ont de bien loin franchi la borne, combien davantage doit-on vanter le coureur qui, galopant librement par les campagnes attiques et romaines, osa tracer un sentier incognu pour aller à l'immortalité ? Non que je soy, lecteur, si gourmand de gloire ou tant tourmenté d'ambitieuse presomption que je te vueil forcer de me bailler ce que le temps peut-estre me donnera ; mais quand tu m'appelleras le premier auteur lyrique françois et celuy qui a guidé les autres au chemin de si honneste labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois. »

Rendons au poète ce qu'il nous réclame à si juste titre, et, sur le socle de la statue que lui a enfin érigée, le 23 juin 1872, Vendôme, sa ville natale, gravons ces mots :

PIERRE DE RONSARD, PREMIER LYRIQUE FRANÇAIS.



LES
OEVVRES DE
P. DE RONSARD
GENTILHOMME
VANDOMOIS

Reueues, corrigees & augmentees
par l'Autheur.

Voyez le contenu d'icelles au second fueillet suyuant.



A PARIS,
Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,
à l'enseigne S. Claude.
1584.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

SIGNATURE DE RONSARD

Cette signature a été prise sur un dictionnaire grec ayant appartenu au poète et conservé à la Bibliothèque Mazarine.

EXTRAITS DES POÉSIES DE RONSARD

SONNETS

A PONTUS DE TYARD [1].

Tyard, on me blasmoit à mon commencement,
De quoy j'estois obscur au simple populaire;
Mais on dit aujourd'huy que je suis au contraire,
Et que je me démens parlant trop bassement.

Toy de qui le labeur enfante doctement
Des livres immortels, dy-moy, que doy-je faire?
Dy-moi (car tu sçais tout) comment doy-je complaire
A ce monstre testu divers en jugement?

Quand je tonne en mes vers, il a peur de me lire;
Quand ma voix se desenfle, il ne fait qu'en mesdire.
Dy-moi de quel lien, force, tenaille ou clous

Tiendray-je ce Proté qui se change à tous coups?
Tyard, je t'enten bien, il le faut laisser dire,
Et nous rire de luy, comme il se rit de nous.

HÈLÈNE ET LES TROYENS.

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son espoux afin qu'il la r'emmeine,
Que voir de tant de sang nostre campagne pleine,
Nostre havre [2] gaigné, l'assaut à nos rempars.

1. Ami de Ronsard et poète de la Pléiade. — 2. Notre port envahi.

Peres il ne falloit, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder;
Mais et jeunes et vieux vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hazarder.
Menelas fut bien sage et Pâris, ce me semble :
L'un de la demander, l'autre de la garder.

L'ADIEU.

Ciel, airs et vents, plaine et monts descouvers,
Tertres fourchus et forests verdoyantes,
Rivages tors et sources ondoyantes,
Taillis rasez, et vous, bocages vers;

Antres moussus à demy front ouvers,
Prez, boutons, fleurs et herbes rousoyantes[3],
Coteaux vineux et plages blondoyantes,
Gastine, Loir, et vous, mes tristes vers,

Puis qu'au partir, rongé de soin et d'ire[4],
A ce bel œil l'adieu je n'ai sceu dire,
Qui prés et loin me detient en esmoy,

Je vous supply, ciel, air, vents, monts et plaines,
Taillis, forests, rivages et fontaines,
Antres, prez, fleurs, dites-le luy pour moy.

A HÉLÈNE.

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.

3. Couvertes de rosée. — 4. De souci et de colère.

Je seray sous la terre et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendray mon repos:
Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain,
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
Ceuillez dés aujourd'huy les roses de la vie.

A CASSANDRE.

Je vous envoye un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies;
Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Cheutes[5] à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautez, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps seront toutes flaitries,
Et, comme fleurs, periront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame;
Las! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tost serons estendus sous la lame[6].

Et des amours dequelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle,
Pour ce aymez-moi[7] ce pendant qu'estes belle.

A SON LIVRE.

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du destin, que moy vif tu sois riche de gloire:
Avant que l'homme passe outre la rive noire,
L'honneur de son travail ne luy est point donné.

5. Prononcez : *chûtes*. — 6. Pierre qui recouvre la fosse et sur laquelle est inscrit le nom du défunt. — 7. Prononcez : *Pourc'aimez-moi*. Le sens est : *A cause de cela, aimez-moi pendant que vous êtes belle.*

Quelqu'un après mille ans de mes vers estonné
Voudra dedans mon Loir[8], comme en Permesse[9], boire:
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit lieu tel poëte soit né.

Pren, mon livre, pren cœur : la vertu précieuse
De l'homme, quand il vit, est tousjours odieuse;
Après qu'il est absent, chacun le pense un Dieu.

La rancœur[10] nuit tousjours à ceux qui sont en vie.
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie.



FRAGMENT DU POÈME D'EURYMÉDON[11]

C'estoit un Meleagre au mestier de chasser,
Il sçavoit par-sus tous laisser courre et lancer,
Bien demesler d'un cerf les ruses et la feinte,
Le bon temps, le vieil temps, l'essuy, le rembuscher,
Les gangnages, la nuict, le lict et le coucher,
Et bien prendre le droict et bien faire l'enceinte.

Et comme s'il fust fils d'une nymphe des bois,
Il jugeoit un vieil cerf à la perche, aux espois,
A la meule, andouillers, et à l'embrunisseure,
A la grosse perleure, aux goutières, aux cors,
Aux dagues, aux broquars bien nourris et biens forts,
A la belle empaumeure et à la couronneure.

Il sçavoit for-huer, et bien parler aux chiens,
Faisoit bien la brisée, et le premier des siens
Cognoissoit bien le pied, la sole et les alleures,
Fumées[12], hardoüers et frayoirs, et sçavoit
Sans avoir veu le cerf qu'elle teste il avoit
En voyant seulement ses erres et fouleures.

8. Ronsard était né sur les bords du Loir. — 9. Rivière de Béotie, qui prend sa source dans l'Hélicon et que les Grecs avaient consacrée aux Muses. — 10. Rancune. — 11. Nous donnons ce fragment comme exemple de la poésie descriptive de l'époque. Il serait intéressant de le comparer à certains passages de la *Légende des Siècles*, notamment à la description des armures dans *Eviradnus*. Tous les termes techniques de la chasse s'y trouvent insérés, sans apporter la moindre contrainte dans la versification. — 12. Prononcez l'*e* muet.

ODES

A LA FOREST DE GASTINE.

Couché sous tes ombrages vers,
    Gastine, je te chante
Autant que les Grecs par leurs vers
    La forest d'Erymanthe.
Car malin, celer je ne puis
    A la race future
De combien obligé je suis
    A ta belle verdure;
Toy, qui sous l'abry de tes bois
    Ravy d'esprit m'amuses!
Toy, qui fais qu'à toutes les fois
    Me respondent les Muses:
Toy, par qui de ce mechant soin
    Tout franc je me delivre,
Lors qu'en toy je me pers bien loin,
    Parlant avec un livre.
Tes bocages soient tousjours pleins
    D'amoureuses brigades,
De Satyres et de Sylvains,
    La crainte des Naïades.
En toy habite desormais
    Des Muses le college,
Et ton bois ne sente jamais
    La flame sacrilege.

A ANDRÉ THEVET (FRAGMENT).

Hardy celuy qui le premier
Vit au bois le pin montaignier
Inutile sur sa racine,
Et qui le tranchant en un tronc,
Le laissa secher de son long
Dessus le bord de la marine:

Puis sec des rayons de l'Esté,
Le scia d'un fer bien denté
Le transformant en une hune,
En mast, en tillac, en carreaux,
Et l'envoya dessus les eaux
Servir de charrette à Neptune.

Tethys qui tousjours avoit eu
D'avirons le doz non batu,
Sentit des playes [12] incognuës :
Et maugré [13] les vents furieux
Argon d'un art laborieux
Sillonna les vagues chenues.

SUR UN BUISSON D'AUBÉPINE.

Bel Aubepin fleurissant,
Verdissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche [14] sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche :
Dans les pertuis [15] de ton tronc
Tout du long
Les avettes [16] ont leur couche.

Le chantre Rossignolet
Nouvelet,
Courtisant sa bien-aimée,
Pour ses amours alleger,
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

13. Malgré. — 14. Vigne. — 15. Ouvertures, fentes. — 16. Abeilles.

Sur ta cime il fait son ny
Tout uny
De mousse et de fine soye,
Où ses petits esclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy gentil Aubepin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

A CORYDON.

Nous ne tenons en nostre main
Le temps futur du lendemain :
La vie[12] n'a point d'asseurance :
Et pendant que nous desirons
La faveur des Rois, nous mourons
Au milieu de nostre esperance.

L'homme apres son dernier trespas
Plus ne boit ne mange là bas,
Et sa grange qu'il a laissée
Pleine de blé devant sa fin,
Et sa cave pleine de vin
Ne luy viennent plus en pensée.

Hé, quel gain apporte l'esmoy!
Va Corydon, appreste moy
Un lict de roses espanchées :
Il me plaist pour me desfâcher
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées[17].

17. Herbes, fleurs et joncs qu'on étend par terre.

Famy y venir d'Aurato[1] ici,
Fais-y venir Jodelle[1] aussi,
Et toute la Musine troupe :
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin,
Et cent fois leur pandre[18] la coupe.

Verse donc et reverse encor
Dedans ceste grand'coupe d'or,
Je vais boire à Henry Estienne[19],
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacreon perdu
La doulce lyre Teïenne[20].

A toy gentil Anacreon
Doit son plaisir le biberon,
Et Bacchus te doit ses bouteilles :
Amour son compagnon te doit
Venus et Silene qui boit
L'Esté dessous l'ombre des treilles.

A SON NEVEU.

Mon Neveu, suy la vertu :
Le jeune homme revestu
De la science honorable,
Aux peuples en chacun lieu
Apparoist un demi-Dieu
Pour son sçavoir venerable.

Sois courtois, sois amoureux,
Sois en guerre valeureux,
Aux petits ne fais injures :
Mais si un grand te fait tort,
Souhaite plus-tost la mort
Que d'un seul poinct tu l'endures.

18. Remplir. — 19. Le célèbre imprimeur. — 20. Anacréon était de Téos. Prononcez : *Té-i-enne.*

Jamais en nulle saison
Ne cagnarde[21] en ta maison :
Voy les terres estrangeres,
Ou fay service à ton roy,
Et garde toujours la loy
Que souloient garder tes peres.

Ne sois menteur ne paillard,
Yvrongne ny babillard :
Fay que ta jeunesse caute[22]
Soit vieille devant le temps;
Si bien ces vers tu entens,
Tu ne feras jamais faute.

LE RETOUR DE MACLOU.

Fay refraischir mon vin de sorte
Qu'il passe en froideur un glaçon :
Fay venir Janne, qu'elle apporte
Son luth pour dire une chanson :
Nous ballerons tous trois au son :
Et dy à Barbe qu'elle vienne
Les cheveux tors à la façon
D'une follastre Italienne.

Ne vois-tu que le jour se passe?
Et tu ne te vas point hastant!
Qu'on verse du vin dans ma tasse!
A qui le boirai-je d'autant?
Pour ce jourd'hui je suis content
Qu'un autre plus fol ne se treuve
Revoyant mon Maclou, que tant
J'ai connu seur[23] ami d'épreuve.

21. *Cagnarder* vient de *cagnard*, fainéant, paresseux, poltron, qui ne veut pas quitter le coin du feu. — 22. Prudente. — 23. Sûr, fidèle.

A CASSANDRE.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose [24]
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu ceste vesprée [25]
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace [26],
Mignonne, elle a dessus la place
Las! las! ses beautez laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

IMITÉ D'ANACRÉON.

La terre les eaux va boivant,
L'arbre la boit par sa racine,
La mer salée [12] boit le vent
Et le Soleil boit la marine.

Le Soleil est beu [27] de la Lune :
Tout boit, soit en haut ou en bas :
Suivant ceste reigle commune
Pourquoi donc ne boirons-nous pas?

24. Ouverte, ouvert. — 25. Soirée. — 26. En peu de temps. — 27. Prononcez *bû*.

AU DUC D'ORLÉANS (FRAGMENT).

Si pour estre nay d'ayeux
Demy-Dieux,
Si pour estre fort et juste,
Les Princes ne mouroient pas,
Le trespas
Devoit espargner Auguste.

Jupiter et ce Romain
De leur main
Departirent[28] tout le monde :
A l'un en part le ciel vint,
L'autre print
Pour sa part la terre et l'onde.

Si ne veinquit-il l'effort
De la mort,
Par qui tous veincus nous sommes ;
Car aussi bien elle prend
Le plus grand
Que le plus petit des hommes.

La mort frapant de son dard
N'a esgard
A la majesté Royale :
Les Empereurs aux bouviers,
Aux leviers
Les grands Sceptres elle egale.

Et le Nocher importun[29]
Un chacun
Presse en sa nacelle courbe,
Et sans honneur à la fois
Met les Rois
Pesle-mesle avec la tourbe.

28. Se partagèrent. — 29. Caron.

BOUTADE.

Puis que tost je doy reposer
Outre l'infernale riviere,
Hé! que me sert de composer
Autant de vers qu'a fait Homere?

Les vers ne me sauveront pas
Qu'ombre poudreuse, je ne sente
Le faix de la tombe là bas,
S'elle est [30] bien legere ou pesante.

Je pose le cas que mes vers
De mon labeur en contr'eschange,
Dix ou vingt ans, par l'univers
M'apportent un peu de louange.

Que faut-il pour la consumer,
Et pour mon livre ôter de terre,
Qu'un feu qui le vienne allumer,
Ou qu'une esclandre de la guerre?

Suis-je meilleur qu'Anacreon,
Que Stesichore ou Simonide,
Ou qu'Antimache ou que Bion,
Que Philete ou que Bacchylide?

Toutefois, bien qu'ils fussent Grecs [31],
Que leur servit leur beau langage,
Puis que les ans venus après
Ont mis en poudre leur ouvrage?

Donque moy, qui suis nay François,
Composeur de rimes barbares,
Hé! doy-je espérer que ma vois
Surmonte les siècles avares?

30. Si elle est. — 31. Prononcez : *Grès.*

Non non, il vaut mieux, Rubampré,
Son âge en trafiques despendre,
Ou devant un senat pourpré
Pour de l'argent sa langue vendre,

Que de suivre l'ocieux [32] train
De ceste pauvre Calliope,
Qui toujours fait mourir de faim
Les meilleurs chantres de sa trope.

A PIERRE LESCOT [33].

Je n'avois pas douze ans, qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forests des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couvers,
Sans avoir soin de rien je composois des vers;
Echo me respondoit et les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées [34], Oréades,
Egipans qui portoient des cornes sur le front
Et qui ballant sautoient comme les chevres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques fées,
Autour de moy dansoient à cottes agrafées [35].



RONSARD A SA MUSE

Plus dur que fer j'ay finy cest ouvrage,
Que l'an dispos à demener les pas,
Que l'eau, le vent ou le brulant orage,
Qui rompent tout, ne ru'ront point à bas.

32. Oisif. — 33. Le célèbre architecte. — 34. L'*e* muet suivi de l'*s* compte ici pour un pied. Il faut le faire sentir en récitant le vers. — 35. Relevées par des agrafes

Quand ce viendra que le dernier trespas
M'assoupira d'un somme dur, à l'heure [36]
Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,
Restant de luy la part qui est meilleure.

Toujours, toujours, sans que jamais je meure,
Je voleray tout vif par l'Univers,
Eternisant les champs où je demeure
De mes Lauriers fatalement couvers :
Pour avoir joint les deux Harpeurs divers [37]
Au doux babil de ma lyre d'yvoire,
Que j'ay rendus Vandomois par mes vers.

Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire
Que j'ai gaignée, annonçant la victoire
Dont à bon droit je me voy jouissant :
Et de Ronsard consacre la memoire,
Ornant son front d'un Laurier verdissant.



ÉPIGRAPHE DE LA FRANCIADE

Un list ce livre pour apprendre,
L'autre le list comme envieux ;
Il est aisé de me reprendre,
Mais malaisé de faire mieux.

36. Alors. — 37. Homère et Virgile.



BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS

Œuvres de P. Ronsard. (*Paris*, 1560, *Gabriel Buon*. 4 vol. in-16.) C'est la première édition des œuvres complètes, plusieurs pièces ou recueils particuliers ayant paru séparément de 1549 à 1560. (Bibl. nat.)

Œuvres, etc., *rédigées* en 6 tomes. (*Paris*, 1567, *Gab. Buon*. 6 vol. in-4°.) Cette seconde édition, la plus belle qui ait été faite du vivant de Ronsard, contient les *Élégies* et les *Discours sur les Misères du temps*, qui avaient paru depuis la précédente. (Bibl. de l'Arsenal.)

Les Œuvres, etc., revues, corrigees et augmentees par l'Autheur. (*Paris*, 1584, *G. Buon*. 1 vol. in-fol. Portraits sur bois.) [Bibl. Mazarine]. C'est à cette superbe édition, expression suprême de la pensée de Ronsard, que nous avons emprunté le portrait, le titre, la lettre ornée et le cul-de-lampe de nos pages 48, 49, 52 et 53.

Les Œuvres de Pierre de Ronsard, gentilhomme vandosmois, prince des poetes françois. (*Paris*, 1587, *Gab. Buon*, 10 part. in-12.) Jolie édition, la première des dix posthumes publiées de 1587 à 1630.

Les Œuvres, etc. (*Paris*, 1609, *Nicolas Buan*. 1 vol iu-fol.) Contient pour la première fois le beau frontispice gravé par Léonard Gaultier. Un monument orné de quatre colonnes doriques. Assis sur le faîte, Homère et Virgile couronnent le buste de Ronsard. Contre les piédestaux des colonnes s'appuient un guerrier et une naïade. (Bibliothèques de M. Maxime Ducamp et du baron Pichon.)

Les Œuvres, etc. Même année. Même éditeur. 10 tomes in-12 avec une rédnction du frontispice de Léonard Gaultier.

Les Œuvres, etc. (*Paris*, 1623, *Nicolas Buon*.) Frontispice de Léonard Gaultier retouché; superbes portraits de Ronsard et de Cassandre, par Cl. Mellan. (Bibl. de l'Arsenal.)

Il n'a été publié, pendant plus de deux siècles, que des *Œuvres choisies* de Ronsard, et nous sommes obligés de sauter de 1630 à 1857 pour trouver une édition des Œuvres complètes, mais celle-là définitive :

Œuvres complètes de P. de Ronsard, nouvelle édition publiée sur les textes les plus anciens, avec les variantes et des notes, par Prosper Blanchemain, 8 vol. in-16. (*Paris*, 1857-1867. *Bibliothèque elzévirienne* fondée par P. Jannet, continuée par A. Franck.) Le huitième volume contient, outre quelques morceaux inédits en vers et en prose, un recueil de vers des poètes du XIXe siècle à la louange de Ronsard, une excellente biographie, une notice bibliographique très complète, l'oraison funèbre du poète, par Du Perron, et le Tombeau de Ronsard, recueil de poésies à la louange du poète, par Cl. Binet, Daurat, Pontus de Tyard, etc.

PRINCIPAUX PORTRAITS

Les portraits de Ronsard sont au nombre d'environ quarante.

Le plus ancien est celui qui se trouve en tête du volume intitulé *les Amours de P. de Ronsard vandomoys* (*Paris*, 1552. *Vve Maurice de la Porte*. Pet. in-8°). Ce portrait, gravé sur bois, fait face à celui de Cassandre. Il a été répété, identique, réduit de format, ou legèrement vieilli, dans presque toutes les éditions faites du vivant de Ronsard. Nous ne le décrirons pas, l'ayant reproduit à notre page 48, d'après l'in-folio de 1584. Ronsard avait vingt-sept ans lors de la première version. Papillon, dans son histoire de la gravure sur bois, l'attribue à Jean Cousin.

Petit bois carré, en tête de la *seconde responce de F. de La Baronie*. 1563. In-4°. Vieillard assis dans un vaste fauteuil et devant une haute cheminée où brille un bon feu. Longue barbe, bonnet à oreilles, grande houppelande. Au-dessus : *M. P. de Ronsard*.

Buste tourné à droite, en haut du frontispice de Léonard Gaultier, 1609.

Beau portrait in-4°, Profil à droite, tête laurée, chevelure abondante, barbe entière, nez droit, arrondi du bout; environ trente ans. Sous un portique, autour de l'hémicycle, ces mots : *Petrus Ronsardus Vindomiensis, poe. gall.*

A droite d'un titre gravé par Léonard Gaultier, pour les *Marguerites poétiques* (*Lyon*,

1613, *Ancelin*, in-4°), est un portrait en pied de Ronsard, qui fait pendant à celui de Du Bartas. Couronne de laurier. Cuirasse et manteau à la romaine. Tête vue de trois quarts. Environ quarante-cinq ans.

Gravure sur cuivre du XVIe siècle. Profil à droite; cinquante ans environ; nez long et aquilin, bouche rentrée, barbe courte et grise. Couronne de lauriers et de myrtes, manteau à la romaine. Cadre ovale sans ornements, avec cette devise : *Et myrto et lauro.* Au-dessous : *P. de Ronsard, prince des poètes françois, mort l'an* 1585. Style de Jaspar Isac. M. Blanchemain a fait graver ce portrait sur acier.

Profil à droite, sur cuivre, par Cl. Mellan, dans un médaillon ovale, 1592. Le portrait de Cassandre, dans un ovale semblable, fait face à celui du poète. Au-dessous du portrait de Ronsard, les vers *Tel fut*, etc., qu'on lit sur notre fac-similé. Au-dessous de celui de Cassandre, ce quatrain attribué à la jeunesse de Malherbe :

L'Art la Nature exprimant
En ce pourtraict me faict belle
Mais si ne suis-je poinct telle
Qu'aux escrits de mon amant.

Les deux portraits sont réunis, en tête de l'édition in-folio de 1623, dans un admirable encadrement de cuirs, de fruits et d'attributs.

Le musée de Blois possède un portrait sur toile de Ronsard attribué à l'école française du XVIIe siècle. La tête, vue de trois quarts, est celle d'un vieillard. Teint blême, cheveux blancs, clairsemés, et courts; petites moustaches, barbiche au menton. Robe noire avec collet blanc rabattu. Au-dessous, cette inscription : *Feu Monsieur de Ronsard.* M. de Rochambeau, dans un ouvrage cité plus loin, a donné une gravure à l'eau-forte de ce portrait, par M. Queyroy.

Il en est des portraits comme des éditions. Après celui de Mellan, il n'y a plus que de pâles copies des originaux que nous venons d'énumérer, ou de récents fac-similés.

AUTOGRAPHES

On trouve à la Bibliothèque nationale et dans quelques collections particulières des autographes de Ronsard.

A CONSULTER SUR RONSARD, outre les renseignements de toutes sortes donnés par le regretté Prosper Blanchemain dans sa précieuse édition :

Sainte-Beuve. Tableau historique et critique de la poésie française au XVIe siècle. *Paris*. 1828. *Sautelet*. 2 vol. in-8°, dont le second est formé de la Vie et des Œuvres choisies de Ronsard. — Même ouvrage. *Paris*. 1842. *Charpentier*. 1 vol. in-18. Édition considérablement augmentée et souvent réimprimée, mais qui ne contient plus les Œuvres choisies.

Philarète Chasles. Le XVIe siècle en France. *Paris*, in-18. *Amyot*.

Saint-Marc Girardin. Tableau de la poésie au XVIe siècle.

Les cours de littérature de MM. *Nisard*, *Géruzez*, etc.

E. Gandar. Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare. *Metz* (*Blanc*), et *Paris* (*Durand*). 1854. In-8°.

Guillaume Colletet. Vie de Ronsard dans les *Œuvres inédites de Ronsard*, par Prosper Blanchemain. *Paris*. 1855. *Aubry*. In-8°.

Théodore de Banville. Notice sur Ronsard, en tête du tome II de la collection Crépet. *Paris*. 1861. *Gide*. (Actuellement à la librairie *Hachette*.)

J.-J. Bozérian. Pierre de Ronsard. *Vendôme*. 1863. *Devaure-Henrion*. Gr. in-8° de 69 p.

Achille de Rochambeau. La famille de Ronsart, recherches généalogiques, historiques et littéraires sur P. de Ronsart et sa famille. *Paris*. 1868. *Bibliothèque elzévirienne*, de *P. Jannet*. Ouvrage extrêmement curieux, accompagné d'un album, et dont le chapitre III, consacré à l'iconographie de Ronsard, nous a été d'un grand secours. L'auteur affirme que le nom du poète doit s'écrire par un *t* et non par un *d*.



MÉDAILLE PAR PRIMAVERA.



CHIFFRE.



ARMES.



MÉDAILLON DU MONUMENT.



MONUMENT.

PHILIPPE DESPORTES



On s'étonnera peut-être de me voir consacrer à Philippe Desportes, abbé de Tiron, trente pages d'un recueil où Du Bellay, Pontus de Tyard, Remi Belleau sont à peine nommés. Je répondrai que Remi Belleau, Pontus de Tyard, Du Bellay, Baïf, tout le cortège de Ronsard, sont représentés dans ce recueil par le chef qu'ils reconnaissent et glorifient. Cueillez la fleur de leurs sonnets, de leurs odes, de leurs chansons, distribuez-la au hasard dans la luxuriante végétation du poète vendômois, et vous aurez bientôt peine à distinguer ce que vos propres mains auront fixé artificiellement sur la branche de ce que la nature y avait fait épanouir. Pour trouver quelque différence dans la structure, il vous faudra écarter les pétales et regarder le cœur; ce sera la même couleur, à des nuances près, le même parfum, plus ou moins pénétrant. Desportes, seul, parmi les poètes de la Pléiade, dont il est du reste le dernier venu, se développe sous un aspect nouveau, tout en gardant la marque originelle, et il n'est peut-être pas un des petits poèmes qu'on trouvera plus loin qui pourrait être attribué soit à son maître, soit à ses condisciples.

Desportes n'aurait pas par lui-même une grande valeur, qu'il serait encore considérable comme inaugurant cette seconde période de la renaissance poétique, pendant laquelle l'imitation italienne, dont la mode succédait à celle de l'imitation gréco-latine, introduisit définitivement dans notre versification, avec une certaine afféterie, regrettable sans doute, mais passagère, l'élégance qui lui faisait défaut.

D'ailleurs, à côté des poètes de pur tempérament, essentiellement isolés, comme Villon, auquel j'ai consacré ma première notice, comme Agrippa d'Aubigné, dont la biographie suivra celle de Desportes, à côté des chefs d'école, comme Marot, comme Ronsard, ne sied-il pas de faire une petite place à quelques-uns de ces poètes intermédiaires qui, moins dédaigneux du profane vulgaire que les premiers, moins avides de domination que les seconds, ont charmé leurs contemporains aux époques de transition et servi comme de pivot à chaque évolution nouvelle de la poésie française? De ce nombre est l'abbé de Tiron. Si l'on peut dire que Malherbe a édifié quelque chose, il faut ajouter que c'est sur le terrain déblayé par Desportes.

Puis, l'on s'est montré, vis-à-vis du poète chartrain, si indifférent, si froid, si injuste même, que j'aurai quelque plaisir à réparer, dans la mesure de mes faibles moyens, le tort fait à sa mémoire par plusieurs générations. Je ne parlerai pas des attaques de Malherbe : elles sont suspectes, étant intéressées, et je réserve d'ailleurs ce curieux sujet pour l'étude du grammairien-poète; de l'éloge perfide de Boileau :

> Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut,

qui ne fait de tort qu'à l'auteur, les œuvres de Desportes ayant paru en 1573, c'est-à-dire douze ans avant la mort et au moment de la plus grande gloire du maître; mais nos deux plus illustres critiques contemporains, ceux-là mêmes qui réhabilitèrent avec tant de hardiesse Ronsard et toute la Pléiade, ont atténué par des restrictions excessives le

peu de louanges qu'ils donnaient à Desportes. « Comparable, dit Sainte-Beuve en parlant de l'école de Ronsard, à ces fruits avortés qui ne mûrissent qu'en se corrompant et ne perdent leur âpre crudité que pour une saveur fade et douceâtre, il n'y eut pas de milieu pour elle entre la vigueur souvent rude de Ronsard, de Belleau et de Baïf, et l'afféterie presque constante de Desportes et de Bertaut. » Philarète Chasles qualifie Desportes d'esprit sans vigueur et sans nouveauté. Plus récemment, en tête des extraits donnés par M. Crépet, un poète regretté, Philoxène Boyer, a publié une notice qui n'est qu'une longue diatribe contre Desportes. Enfin il n'est pas jusqu'au dernier éditeur de l'abbé de Tiron, M. Alfred Michiels, qui, vers la fin de son étude, si consciencieuse d'ailleurs et si remarquable, ne prononce, à propos des *Psaumes* de Desportes, ce jugement auquel je ne puis souscrire : « Avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu découvrir une strophe élégante ou remarquable dans tout le volume. »

Chose singulière, les critiques de l'école classique ont été plus justes à l'égard de Desportes que ceux de l'école romantique. « Desportes, dit La Harpe, écrivit plus purement que Ronsard et ses imitateurs. Il effaça la rouille imprimée à notre versification et la tira du chaos où on l'avait plongée. » « Après Ronsard, qui avait dû remuer beaucoup de mots, dit M. Nisard, Desportes vint faire un choix, dégager la langue poétique de ce pêle-mêle de toutes les langues, donner des règles, sinon la règle même du langage. » C'est à ce dernier jugement que je m'arrêterai. Oui, Desportes, polissant la langue que Ronsard avait créée, porta cette langue à son plus haut degré de perfection; non, ce n'est pas Malherbe qui

. . . . le premier en France
Sut mettre dans les vers une juste cadence.

Vous n'avez, pour vous en assurer, qu'à lire les *Complaintes et Chansons*, et surtout la *Plainte* et l'*Ode*, qui figurent plus loin parmi les Extraits des poésies de Desportes.

Je m'imagine Pierre Corneille venant au monde un demi-siècle plus tôt; je me le représente infusant quelques gouttes de son vigoureux sang castillan dans cette veine où le sang mou, mais du moins liquide, de l'Italie moderne revivifiait le sang coagulé de la Grèce et de Rome antiques, et je me demande ce que la poésie française aurait perdu en perdant Malherbe.

Philippe Desportes naquit à Chartres, en 1546, dans une famille de petits bourgeois assez fortunés pour lui faire donner, ainsi qu'à son frère Thibaut et à ses six sœurs, dont l'une, Simone, épousa l'échevin Regnier et fut mère du poète de ce nom, une excellente éducation. Après quelques aventures de jeunesse, il devint secrétaire de l'évêque du Puy, qui l'emmena à Rome, puis du marquis de Villeroy, principal ministre, auquel l'avait recommandé son ami Claude de Laubespine, qu'il eut la douleur de perdre en 1570 et pleura avec l'accent de la sincérité dans ses *Œuvres chrétiennes*. Desportes était déjà connu à la fois comme poète et comme courtisan. Ses sonnets faisaient les délices des lettrés, ses chansons étaient chantées par les jeunes seigneurs. Indulgent pour les faiblesses et parfois même pour les vices des grands, bien plus par scepticisme que par bassesse, il savait se rendre nécessaire auprès d'eux sans se montrer servile à leur égard. Les petits le trouvaient toujours affable, généreux, obligeant. La vaste étendue de ses connaissances, son éloquence singulière, la finesse de ses jugements, la vivacité de ses réparties, le faisaient rechercher par tout le monde. Habile à profiter de l'occasion quand elle se présentait, il semblait moins la poursuivre qu'être poursuivi par elle. C'était le type de l'épicurien aimable. Sa vie ne fut qu'un long enchaînement de prospérités, et, chose remarquable, on ne lui connut d'autre ennemi que le farouche Agrippa d'Aubigné.

Énumérons rapidement la liste de ses succès en tous genres.

En 1572, il fait hommage à Charles IX de son *Roland furieux*, imitation de l'Arioste. Il dédie ensuite au marquis de Villeroy la *Mort de Rodomont*, moitié traduite, moitié origi-

nale, et au duc d'Anjou, depuis Henri III, *Angélique* et *Médor*. Le second de ces poèmes lui vaut un don royal de huit cents couronnes d'or, plus d'une couronne par vers ! Il est vrai que le poète avait célébré Marie Touchet sous le nom de Callirée et réconcilié le jeune roi avec la belle Orléanaise. Des services du même genre ne tardent pas à l'attacher au duc d'Anjou, qui, élu roi de Pologne, l'emmène presque de force avec lui, en 1573. Il avait eu le temps de faire paraître, quelques jours avant son départ, ses *Premières Œuvres*, dédiées *au roi de Pologne*, et contenant déjà ses plus beaux sonnets, ses meilleures chansons, ses peintures de la campagne les mieux réussies, sa vive diatribe contre le mariage.

Charles IX meurt le 30 mai 1574. Le duc d'Anjou lui succède. Voilà notre poète au comble de la fortune. Joyeuse lui donne, pour un sonnet, l'abbaye d'Aurillac, échangée plus tard contre celle des Vaux de Cernay. Le roi y ajoute celles de Tiron et de Josaphat, au diocèse de Chartres, et de Bonport, près de Rouen... plus de trente mille livres de revenu !

Aussi l'abbé de Tiron mène-t-il grand train. C'est le Mécène de ses confrères. Du Perron trouve en lui un protecteur; Vauquelin de La Fresnaie obtient, grâce à lui, l'intendance des côtes de la mer ; Jacques de Thou lui doit sa charge au parlement. Ceux qui viennent à lui ne s'en retournent jamais les mains vides, et ceux que la fierté, la honte, ou l'insouciance retiennent dans une obscurité imméritée, le voient accourir de lui-même à leur aide.

La mort tragique de Henri III (1589) jette notre poète dans le parti de la Ligue, où il joue un rôle beaucoup plus considérable qu'on ne l'a cru; nous en avons, pour preuve, tout un volume de lettres inédites, que nous nous proposons de publier ; mais il ne tarde pas à s'apercevoir de son erreur, aide le Béarnais à soumettre Rouen, qu'il défendait contre lui avec Villars, et devient le favori de Henri IV, comme il l'avait été de Henri III et de Charles IX.

Les dernières années de Desportes s'écoulèrent paisiblement entre Bonport, où il avait établi sa résidence, et Paris où il était reçu à bras ouverts. De 1573 à 1594, ses *Œuvres* avaient été réimprimées presque d'année en année; ses *Psaumes*, parus pour la première fois en 1591, obtenaient le même succès. Proclamé par Ronsard mourant *le premier poète français*, il jouissait de l'admiration et de l'estime publiques, se sentait continué dans Bertaut, son ami, rajeuni dans Regnier, son neveu, lorsqu'un poète normand, dont la réputation commençait à se répandre, lui dit brutalement un jour, à sa propre table, comme il se levait, avec son obligeance accoutumée, pour lui offrir un exemplaire de son dernier volume : « Laissez, laissez, votre potage vaut mieux que vos psaumes ! » Le malin vieillard se hâta de disparaître (octobre 1606) avant qu'une pareille insulte pût se renouveler avec l'approbation générale. Une nouvelle ère s'ouvrait pour la poésie française. L'astre de Malherbe montait au zénith, celui de Corneille à l'horizon.

LES PREMIERES OEVVRES DE PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY DE POLOGNE.



A PARIS,
De l'Imprimerie de Robert Estienne.
M. D. LXXIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Louange à ta bonté qui prend de moy souci,
Donnant cesse à ma peine. Et finissant ainsi,
Rendit son ame au ciel, & son corps à la terre.

COMPLAINTE FAICTE DVRANT MA MALADIE.

MA chair comme eau s'est escoulee,
Et ma peau deffette est colee
Sur mes os pourris par dedans:
Tout mon bien est mort en vne heure,
Et rien de moy ne me demeure
Que la leure aupres de mes dents.
Mes yeux ont tary leurs fontaines,
Mes nuicts d'amertume sont pleines,
Mes iours sont horribles d'effroy,
Le sommeil iamais ne me touche,
Et la puanteur de ma bouche
Fait que i'ay mesme horreur de moy.
Ayez de pitié l'ame attainte,
Au moins vous qui m'aimez sans fainte,
Et me pleurez amerement:
La main du Seigneur courroussee
S'est en fureur sur moy poussee,
Et me presse ainsi rudement.
Ie souspire auant que ie mange,
Et mon gemissement estrange
Bruit comme vn torrent retenu:
Las! i'ay bien raison de me plaindre,
Le malheur qui me faisoit craindre
Comme en surſaut m'est aduenu.

EXTRAITS DES POÉSIES DE DESPORTES

SONNETS

Sommeil, paisible fils de la Nuict solitaire,
Pere-alme [1], nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,
Et des esprits blessez l'appareil salutaire :

Dieu favorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?
Pourquoy suis-je tout seul rechargé de travaux,
Or que [2] l'humide nuict guide ses noirs chevaux,
Et que chacun joüist de ta grace ordinaire?

Ton silence où est-il? ton repos et ta paix,
Et ces songes vollans comme un nuage espais,
Qui des ondes d'Oubli vont lavant nos pensées?

O frere de la Mort, que tu m'es ennemi!
Je t'invoque au secours, mais tu es endormi,
Et j'ards [3], toujours veillant, en tes horreurs glacées.

Quoy que vous en pensiez, je suis toujours semblable,
Le temps qui change tout n'a pas point changé ma foy :
Les destins, mon vouloir, et ce que je vous doy,
Font qu'aux flots des malheurs mon ame est immuable.

Vos yeux, dont la beauté rend ma perte honorable,
N'ont jamais veu [4] de serf si fidelle que moy :
Je tien des simples corps dont constante est la loy,
Toujours je vous adore et rude et favorable :

1. *Almus*, bienfaisant; on trouve souvent dans les poètes latins les expressions : *alma Cerès*, Cérès mère des humains; *alma tellus*, la terre qui nourrit les hommes, etc. — 2. Maintenant que. — 3. Je brûle. Du verbe latin *ardere*, brûler. — 4. Prononcez *vu*.

L'absence, et les rigueurs de cent mille accidens
N'ont sceu[5] rendre en quatre ans mes brasiers moins ardans,
Ny les diminuer d'une seule estincelle :

Vous serez le premier et dernier de mes vœux,
J'en jure par vos yeux, et par vos blonds cheveux,
Et par l'éternité de ma peine cruelle.

Lettres, le seul repos de mon âme agitée,
Helas! il le faut donc me separer de vous :
Et que par la rigueur d'un injuste courroux
Ma plus belle richesse ainsi me soit ostée.

Hà! je mourray plustost, et ma dextre[6] indontée
Flechira par mon sang le ciel traistre et jaloux,
Que je m'aille privant d'un bien qui m'est si doux :
Non, je n'en feray rien, la chance en est jettée.

Il le faut toutesfois, elle les veut r'avoir,
Et de luy resister je n'ay cœur ny pouvoir,
A tout ce qu'elle veut mon ame est trop contrainte.

O Beauté sans arrest! mais trop ferme en rigueur,
Tien, reprend tes papiers et ton amitié fainte,
Et me rens mon repos, ma franchise et mon cœur.

Si vous voulez que ma douleur finisse,
Et que mon cœur, qui vous est destiné,
Soit de son mal doucement guerdonné[7],
Et que mon ame en brulant s'éjoüisse[8];

Si vous voulez qu'à jamais je benisse
L'heure et le poinct qu'à vous je me donné,
Et que l'ennuy qui me suit obstiné,
Comme un ombrage[9] en l'air s'évanouisse :

5. Prononcez *su*. — 6. Droite, la main droite, celle qui porte l'épée. — 7. Récompensé. Sans doute du mot grec, *kerdos*, gain, profit, avantage, utilité. — 8. Se réjouisse. — 9. Comme une ombre.

Sans grand travail soudain vous le pouvez,
La guarison en vos mains vous avez
Du mal d'Amour, qui jusqu'au cœur me touche.

Car, s'il vous plaist de le faire cesser,
Il ne vous faut seulement prononcer
Qu'un doux Ouy du cœur et de la bouche.

J'ay tant souffert d'ennuis, de honte et de misere,
Depuis qu'à vos beaux yeux mon esprit s'est rendu :
Mon âge et mon labeur j'ay si mal despendu,
Que j'en sers de risée et de fable au vulgaire.

Je veux rompre mes fers plein de juste colere,
Et perdre heureusement l'amour qui m'a perdu :
L'eussé-je fait plustost! [10] J'ay bien tard attendu,
Mais si n'est-ce pas peu de m'en pouvoir deffaire.

Loin, loin, bien loin de moy, Pensers fallacieux,
Espoirs faux et trompeurs, desirs ambitieux,
Et des travaux passez souvenir trop durable.

J'appens à Nemesis [11], pour acquitter mes vœux,
Ces traits qu'elle a rompus, ces flambeaux et ces nœus,
Esteints et deliez par sa main secourable.

Depuis le triste point de ma fresle naissance,
Et que dans le berceau, pleurant, je fu posé,
Quel jour marqué de blanc m'a tant favorisé
Que de l'ombre d'un bien j'aye eu la jouissance?

A peine estoient seichez les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau, je me veis [12] exposé,
D'Amour, de la fortune et des grands maistrisé,
Qui m'ont payé de vent pour toute récompense.

10. Que ne l'ai-je fait plus tôt! — 11. Personnification de la Vengeance. Allusion à l'usage antique qui constatait à suspendre certains objets au piédestal de la statue ou dans le temple d'un dieu, pour s'acquitter d'un vœu que ce dieu avait exaucé. Les *ex-voto* modernes sont une trace de cet usage. — 12. Prononcez *vis*.

J'en suis fable du monde, et mes vers dispersez
Sont les signes piteux des maux que j'ay passez,
Quand tant de fiers tyrans ravageoyent[13] mon courage.

Toy qui m'ostes le joug et me fais respirer,
O Seigneur! pour jamais vueille-moy retirer
De la terre d'Egypte et d'un si dur servage.

Helas! si tu prends garde aux erreurs que j'ay faites,
Je l'advouë, ô Seigneur! mon martyre est bien doux;
Mais si le sang de Christ a satisfaict pour nous,
Tu decoches sur moy trop d'ardentes sagettes.

Que me demandes-tu! mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux;
Sois-moy donc pitoyable, ô Dieu! pere de tous,
Car où pourray-je aller si plus tu me rejettes?

D'esprit triste et confus, de misere accablé,
En horreur à moy-mesme, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes piés; soy-moy doux et propice!

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou si tu les veux voir, voy-les teints et couvers
Du beau sang de ton Fils, ma grace et ma justice[14].

COMPLAINTES ET CHANSONS

Puis que le Ciel cruel, trop ferme en mes malheurs,
S'obstine à me poursuivre et jamais n'a de cesse,
Donnons à sa rigueur des sanglots et des pleurs :
Les pleurs et les sanglots sont fleurs de la tristesse.

13. Prononcez *ravageaient*.— 14. Ce sonnet, imité au XVIIe siècle par Desbarreaux, est lui-même une traduction d'un sonnet italien de Molza.

Puis que j'esprouve tant de divers changemens,
Et qu'un seul à mes maux n'apparoist favorable,
Pourquoy veux-je languir davantage aux tourmens?
Il vaut mieux n'estre point que d'estre miserable.

Puis que mon clair soleil sur moy plus ne reluit,
Et que de ses rayons la France est despourveuë,
Fermons nos tristes yeux en l'eternelle nuit :
A qui ne veut rien voir inutile est la veuë...

En vain deçà delà je vay tournant mes pas,
Mon œil ne choisist rien qu'objets qui le tourmentent :
Je me cherche en moy-mesme et ne me trouve pas,
Et plus je vais avant, plus mes malheurs s'augmentent.

Comme celuy qui veit[15], au printemps émaillé
Un jardin bigarré de diverse peinture,
Ne le recognoist plus quand il est despoüillé,
Par l'Hyver mal plaisant, de grace et de verdure;

De mesme, en ne voyant, ainsi que je soulois[16],
Tant de douces beautez de ma chere Maistresse,
Je ne recognoy plus tous ces lieux où je vois[17],
Et m'egare en révant sans voye et sans adresse...

Tout ce qui s'offre à moy ne me fait qu'offenser
Et redoubler l'ennuy dont mon ame est attainte;
Seulement je me plais, me mettant à penser
Que jusqu'à ton oreille Amour porte ma plainte.

O Dieu! s'il est ainsi comme je croy qu'il est,
Que j'estime ma peine un repos agreable!
Que mon soucy m'est doux, que mon trespas me plaist!
La mort, en bien aimant, est tousjours honorable.

Chanson, cesse ta plainte et sors d'avecque moy
Pour trouver la beauté dont je pleure l'absance;

15. Prononcez *vit*. — 16. Prononcez *soulais*. Le sens est: ainsi que j'avais coutume, du verbe latin *solere*, avoir coutume. — 17. Prononcez *vais*. C'est évidemment le sens du mot, et la rime veut que le dernier mot du premier vers de la strophe se prononce *soulais* et non *soulois*.

Dy-luy que le malheur ne peut rien sur ma foy,
Et que j'ay plus d'amour, quand j'ay moins d'esperance.

Que vous m'allez tourmentant
De m'estimer infidelle!
Non, vous n'estes point plus belle
Que je suis ferme et constant.

Pour bien voir quelle est ma foy,
Regardez-moy dans vostre ame;
C'est comme j'en fay, madame :
Dans la mienne je vous voy.

Si vous pensez me changer,
Ce miroir me le rapporte;
Voyez donc de mesme sorte
En vous, si je suis leger.

Pour vous, sans plus[18], je fus né,
Mon cœur n'en peut aimer d'autre :
Las! si je ne suis plus vostre
A qui m'avez-vous donné?

Douce Liberté desirée,
Deesse, où t'es-tu retirée,
Me laissant en captivité?
Helas! de moy ne te detourne,
Retourne, ô Liberté! retourne,
Retourne, ô douce Liberté.

Ton depart m'a trop fait connoistre[19]
Le bon-heur où je soulois estre,
Quand douce tu m'allois guidant :
Et que sans languir davantage
Je devois, si j'eusse esté sage,
Perdre la vie en te perdant.

18. Et pour aucune autre. — 19. Prononcez *connaître*, puisque le vers rime avec *estre*, qu'on prononçait *être*.

Depuis que tu t'es éloignée
Ma pauvre ame est accompagnée
De mille épineuses douleurs :
Un feu s'est espris en mes veines,
Et mes yeux changez en fontaines
Versent du sang au lieu de pleurs.

Un soin caché dans mon courage [20]
Se lit sur mon triste visage,
Mon teint plus palle est devenu :
Je suis courbé comme une souche,
Et sans que j'ose ouvrir la bouche
Je meurs d'un supplice inconnu.

Le repos, les jeux, la liesse [21],
Le peu de soing d'une jeunesse [22],
Et tous les plaisirs m'ont laissé :
Maintenant rien ne me peut plaire,
Sinon devôt et solitaire
Adorer l'œil qui m'a blessé.

D'autre sujet je ne compose,
Ma main n'écrit plus d'autre chose,
Là tout mon service est rendu [23],
Je ne puis suivre une autre voye,
Et le peu de temps que j'employe
Ailleurs, je l'estime perdu.

Quel charme, ou quel Dieu plein d'envie
A changé ma premiere vie,
La comblant d'infelicité?
Et toy, Liberté desirée,
Deesse, où t'es-tu retirée?
Retourne, ô douce Liberté!

20. *Soin*, dans ce cas, a le sens de *souci*, et le poète veut dire qu'il s'essaye en vain à cacher ce souci à force de courage. — 21. Joie. — 22. L'insouciance de la jeunesse. — 23. Le sens est : je n'ai pas d'autre occupation.

Les traits d'une jeune guerriere,
Un port celeste, une lumiere,
Un esprit de gloire animé,
Hauts discours, divines pensées,
Et mille vertus amassées
Sont les sorciers qui m'ont charmé.

Las! donc sans profit je t'appelle,
Liberté precieuse et belle!
Mon cœur est trop fort arresté :
En vain apres toy je soupire,
Et croy que je te puis bien dire
Pour jamais, adieu, Liberté!

O bien-heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire,
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois!

Il n'a soucy d'une chose incertaine,
Il ne se paist d'une esperance vaine,
Nulle faveur ne le va decevant,
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vant.

Il ne fremist, quant la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vens emeus[24], soufflans horriblement;
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'éveille,
Pour l'envoyer du lict au monument[25].

24. Prononcez *émus*. — 25. Au tombeau.

L'ambition son courage n'attise;
D'un fard trompeur son ame il ne déguise,
Il ne se plaist à violer sa foy;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune,
Mais en vivant contant de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur et son roy.

Je vous rens grace, ô deïtez sacrées
Des monts, des eaux, des forests et des prées;
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la miserable attente
Et les desirs des cœurs ambitieux!

Dedans mes champs ma pensée est enclose,
Si mon corps dort, mon esprit se repose,
Un soin cruel ne le va devorant.
Au plus matin la fraischeur me soulage;
S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid, je m'échauffe en courant.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail et de mille couleurs,
Mon œil se paist des thresors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.

Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucys logent communément;
Dedans nos champs se retirent les fées,
Roines des bois a tresses décoiffées,
Les jeux, l'amour et le contentement...

Blessé d'une playe inhumaine,
Loin de tout espoir de secours,
Je m'avance à ma mort prochaine,
Plus chargé d'ennuis que de jours.

Celle qui me brûle en sa glace,
Mon doux fiel, mon mal et mon bien,
Voyant ma mort peinte en ma face,
Feint, helas! n'y connoistre rien.

Comme un roc à l'onde marine,
Elle est dure aux flots de mes pleurs :
Et clost, de peur d'estre benine,
L'oreille au son de mes douleurs.

D'autant qu'elle poursuit ma vie,
D'ennuis mon service payant,
Je la diroy mon ennemie,
Mais je l'adore en me hayant [26].

Las! que ne me puis-je distraire,
Connoissant mon mal, de la voir?
O ciel rigoureux et contraire!
C'est toy qui contrains mon vouloir.

Ainsi qu'au clair d'une chandelle
Le gay papillon voletant,
Va grillant le bout de son aile,
Et perd la vie en s'esbatant;

Ainsi le desir qui m'affole,
Trompé d'un rayon gracieux,
Fait, helas! qu'aveugle je volle
Au feu meurtrier [27] de vos beaux yeux.

Rozette, pour un peu d'absance
Vostre cœur vous avez changé,
Et moy, sçachant cette inconstance,
Le mien autre part j'ay rangé :
Jamais plus beauté si legere
Sur moy tant de pouvoir n'aura :
Nous verrons, volage Bergere
Qui premier s'en repentira.

26. Je l'aime, même lorsqu'elle me hait. — 27. Prononcez *trier* d'une seule émission de voix. Il est probable qu'on supprimait le *t* et qu'on disait *meurrier*.

Tandis qu'en pleurs je me consume
Maudissant cet esloignement;
Vous qui n'aymez que par coustume,
Carressiez un nouvel amant.
Jamais legere giroüette
Au vent si tost ne se vira :
Nous verrons, Bergere Rozette,
Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses faintes,
Tant de pleurs versez en partant?
Est-il vray que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux, que vous estes mensongere!
Maudit soit qui plus vous croira :
Nous verrons, volage Bergere,
Qui premier s'en repentira.

Celuy qui a gaigné ma place
Ne vous peut aymer tant que moy :
Et celle que j'ayme vous passe
De beauté, d'Amour et de foy,
Gardez bien vostre amitié neuve,
La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'espreuve,
Qui premier s'en repentira.



DIALOGUE

Qui vous rend, ô mes Yeux! vostre joye [28] premiere,
Veu [4] que vous n'estiez plus qu'aux pleurs acoustumez?
L'esperance de voir nostre aimable lumiere,
Et d'adorer bien tost ses rayons tant aimez.

D'où vient que mon oreille est si prompte et soudaine,
Et qu'elle est attentive à tout bruit qui se fait?
Il luy semble d'oüir ceste voix plus qu'humaine,
Qui peut rendre mon cœur contant et satisfait.

28. Prononcez l'*e* muet.

Est-ce Amour, ô mes pieds! qui vous preste ses ailes,
Veu[4] que ces jours passez vous ne pouviez marcher?
C'est que nous courons voir des beautez immortelles,
Dont l'effort suffiroit pour mouvoir un rocher.

Pourquoy donc, ô mon cœur! quand cet heur[29] nous arrive,
Languis-tu de foiblesse, et te vas effroyant?
C'est l'extrême desir qui de force me prive,
Puis je crains de mourir de joye en la voyant.



ADIEUX A LA POLOGNE[30]

Adieu, Poloigne, adieu, plaines desertes,
Tousjours de neige et de glaces couvertes,
Adieu, pays, d'un éternel adieu!
Ton air, tes mœurs, m'ont sçeu[5] si fort desplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire,
Si jamais plus je retourne en ce lieu.

Adieu, maisons d'admirable structure,
Poisles, adieu, qui dans vostre closture
Mille animaux pesle-mesle entassez,
Filles, garçons, veaux et bœufs tous ensemble!
Un tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
Tant regretté par les siecles passez.

Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciviles,
De vos habits, de vos meschantes villes,
De vos esprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, je n'en voulois rien croire,
Ny ne pensoy que vous peussiez[31] tant boire;
L'eussé-je creu sans y avoir esté?

29 Bonheur. — 30. Cette pièce a été composée en 1574. Voir dans notre notice l'histoire du voyage de Desportes en Pologne. — 31. Prononcez *pussiez.*

Barbare peuple, arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage,
Qui, jour et nuict, dans un poisle enfermé,
Pour tout plaisir se jouë avec un verre,
Ronfle à la table ou s'endort sur la terre,
Puis comme un Mars veut estre renommé.

Ce ne sont pas vos grand's lances creusées [32],
Vos peaux de loup, vos armes desguisées,
Où maint plumage et mainte aile s'estend,
Vos bras charnus ny vos traits redoutables;
Lourds Polonnois, qui vous font indomtables;
La pauvreté seulement vous deffend.

Si vostre terre estoit mieux cultivée,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuvée
De clairs ruisseaux, riche en bonne citez,
En marchandise, en profondes rivières,
Qu'elle eust des vins, des ports et des minieres,
Vous ne seriez si long-tans indomtez.

Les Othomans, dont l'ame est si hardie,
Aiment mieux Cypre ou la belle Candie,
Que vos deserts presque tousjours glacez;
Et l'Alemand, qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux recompensez.

Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,
Le grand Henry, que le ciel a fait naistre
Comme un bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce desert j'ay la France laissée,
Y consumant ma pauvre ame blessée,
Sans nul confort, sinon qu'on le voyant [33].

Fasse le ciel que ce valeureux prince
Soit bien tost roy de quelque autre province,
Riche de gens, de citez et d'avoir;

32. Les lances polonaises étaient cannelées. — 33. En voyant le roi, son maître.

Que quelque jour à l'empire il parvienne,
Et que jamais icy je ne revienne,
Bien que mon cœur soit brûlant de le voir.



PRIÈRE AU SOMMEIL

Somme, doux repos de nos yeux,
Aimé des hommes et des dieux,
Fils de la Nuict et du Silence,
Qui peux les esprits delier,
Qui fais les soucis oublier,
Endormant toute violence,

Approche, ô Sommeil desiré!
Las! c'est trop longtans demeuré,
La nuict est à demi passée,
Et je suis encore attendant
Que tu chasses le soin mordant,
Hoste importun de ma pensée.

Clos mes yeux, fay-moi sommeiller,
Je t'atten sur mon oreiller,
Où je tiens la teste appuyée ;
Je suis dans mon lit sans mouvoir,
Pour mieux ta douceur recevoir,
Douceur dont la peine est noyée.

Haste-toy, Sommeil, de venir :
Mais qui te peut tant retenir?
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'abbaye [34] icy autour,
Le coq n'annonce point le jour,
On n'entend point l'oye [28] criarde.

34. Pour *abboye, aboie.*

Un petit ruisseau doux coulant
A dos rompu se va roulant,
Qui t'invite de son murmure ;
Et l'obscurité de la nuict,
Moëte, sans chaleur et sans bruit,
Propre au repos de la nature.

Chacun, fors que moy seulement [35],
Sent ore [36] quelque allegement
Par le doux effort de tes charmes;
Tous les animaux travaillés
Ont les yeux fermés et sillés [37],
Seuls les miens sont ouverts aux larmes.

Si tu peux, selon ton desir,
Combler un homme de plaisir
Au fort d'une extrême tristesse,
Pour monstrer quel est ton pouvoir,
Fay-moy quelque plaisir avoir
Durant la douleur qui m'oppresse.

Si tu peux nous representer
Le bien qui nous peut contenter,
Separé de longue distance,
O somme doux et gracieux!
Represente encor à mes yeux
Celle dont je pleure l'absance.

Que je voye encor ces soleils,
Ces lys et ces boutons vermeils,
Ce port plain de majesté sainte ;
Que j'entre'oye encor ces propos
Qui tenoient mon cœur en repos,
Ravi de merveille et de crainte.

35. Excepté moi seulement. — 36. Maintenant. — 37. *Sillés* a le même sens que *fermés*, mais l'expression est plus énergique. Ménage prétend que *siller* vient du verbe latin *sigillare*, cacheter.

Le bien de la voir tous les jours
Autrefois estoit le secours
De mes nuicts, alors trop heureuses:
Maintenant que j'en suis absant,
Ren-moy par un songe plaisant
Tant de délices amoureuses.

Si tous les songes ne sont rien,
C'est tout un, ils me plaisent bien :
J'aime une telle tromperie.
Haste-toy donc, pour mon confort;
On te dit frere de la Mort,
Tu seras père de ma vie.

Mais, las! je te vais appelant,
Tandis la nuict en s'envolant
Fait place à l'aurore vermeille :
O Amour, tyran de mon cœur,
C'est toi seul qui par ta rigueur
Empesches que je ne sommeille.

Hé! quelle estrange cruauté!
Je t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie et ma lumière,
Et tu ne veux pas seulement
Me donner pour allegement
Une pauvre nuict tout entière!



PLAINTE

Des abysmes d'ennuis en l'horreur plus extresme,
Sans conseil, sans confort d'autruy, ny de moy-mesme,
(Car, helas! ma douleur n'en sçauroit recevoir),
Outré d'ame et de corps d'incurables atteintes,
Mon cœur, qui n'en peut plus, s'ouvre en ces tristes plaintes,
Puisque ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouvoir.

Ton ire [38] en sa fureur si durement me touche ,
Que pour ne crier point tu m'estoupes la bouche [39] ,
Et ne puis envoyer mes querelles aux cieux.
Mon chef [40] tout à la fois a tari ses fontaines ;
Je n'ay pas seulement du sang dedans les veines
Pour respandre à boüillons par la bouche et les yeux.

Tu m'as posé pour butte [41] aux angoisses ameres,
Aux malheurs, aux regrets, aux fureurs, aux miseres ;
Mon mal n'est toutesfois si grand que mon erreur.
Mais si [42], pourray-je dire en ma peine effroyable,
Bien que je te reclame et doux et pitoyable,
Tu me fais trop sentir les traits de ta fureur.

De foiblesse et d'ennuis mon ame est esgarée,
Les os percent ma peau, ma langue est ulcerée,
Comme flots courroucez mes maux se vont suivans;
Pour tout nourrissement j'engloutis ma salive,
Et croy que ta rigueur ne permet que je vive
Que pour servir d'exemple et de crainte aux vivans.

Depuis quatorze jours je n'ay clos les paupieres,
Et le somme, enchanteur des peines journalieres,
De sa liqueur charmée en vain me va mouillant ;
Il est vray que l'effort du mal que je supporte
Rend ma teste assommée, et m'assoupit de sorte
Qu'on me jugeroit mort, ou tousjours sommeillant.

En cest estonnement mille figures vaines,
Tousjours d'effroy, de meurtre et d'horreur toutes pleines,
Reveillent coup sur coup mon esprit agité;
Je resve incessamment, et ma vague pensée,
Puis deçà, puis delà, sans arrest est poussée,
Comme un vaisseau rompu par les vents emporté.

38. Ta colère, du mot latin *ira*, qui a formé *irascible*. — 39. Tu me bâillonnes. — 40. Ma tête, mon visage. — 41. Tu m'as mis en butte. — 42. Aussi.

Helas! sois-moy propice, ô mon Dieu! mon refuge!
Puny-moy comme pere, et non pas comme juge,
Et modere un petit le martyre où je suis;
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie et qu'il se convertisse;
Las! je le veux assez, mais sans toy je ne puis.

Je ressemble en mes maux au passant miserable,
Que des brigans pervers la troupe impitoyable
Au val de Jericho pour mort avoit laissé;
Il ne pouvoit s'aider, sa fin estoit certaine,
Si le Samaritain, d'une ame toute humaine,
N'eust estanché sa playe et ne l'eust redressé.

Ainsi, sans toy, Seigneur, vainement je m'essaye,
Donne m'en donc la force et resserre ma playe,
Purge et guari mon cœur que ton ire [38] a touché,
Et que ta saincte voix, qui força la nature,
Arrachant le Lazare hors de la sepulture,
Arrache mon esprit du tombeau du peché.

Fay rentrer dans le parc ta brebis esgarée,
Donne de l'eau vivante à ma bouche alterée,
Chasse l'ombre de mort qui volle autour de moy.
Tu me vois nu de tout, sinon de vitupere [43];
Je suis l'enfant prodigue, embrasse-moy, mon pere!
Je le confesse, helas! j'ay peché devant toy.

Pourquoy se fust offert soy-mesme en sacrifice
Ton enfant bien-aimé, Christ, ma seule justice?
Pourquoy par tant d'endroits son sang eust-il versé,
Sinon pour nous, pecheurs, et pour te satisfaire?
Les justes, ô Seigneur! n'en eussent eu que faire,
Et pour eux son sainct corps n'a pas esté percé.

43. Blâme, du mot latin *vituperatio*.

Par le fruict de sa mort j'attens vie eternelle;
Lavée en son pur sang, mon ame sera belle.
Arriere, ô desespoirs! qui m'avez transporté!
Que toute desfiance hors de moy se retire.
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire;
Mes soupirs à la fin ont esmeu [44] sa bonté.

O Dieu! tousjours vivant, j'ai ferme confiance
Qu'en l'extreme des jours, par ta toute-puissance,
Ce corps couvert de terre, à ta voix se dressant,
Prendra nouvelle vie, et par ta pure grace,
J'auray l'heur [29] de te voir de mes yeux face à face,
Avec les bien-heureux ton sainct nom benissant.



ODE

Arriere, ô fureur insensée!
Jadis si forte en ma pensée,
Quand d'amour j'estois allumé :
Rempli d'une flamme plus sainte
Je sens maintenant toute estainte
L'ardeur qui m'a tant consumé.

C'est trop, c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours et d'armes,
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop, plein de jeunesse folle,
Perdre tans, labeurs, et parolle,
Pour le corps l'ombrage suivant [45].

Seigneur, change et monte ma lyre,
Afin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs ocieux [46],
Elle ravisse les orilles,
Resonnant tes hautes merveilles
Quand de rien tu formas les cieux.

44. Prononcez *ému*. — 45. Prenant l'ombre pour le corps. — 46. Des cœurs *oisifs; otium*, oisiveté.

O Pere, à toy seul je m'adresse,
Pecheur qui prens la hardiesse
D'elever le regard si haut :
Et, te decouvrant mon offense,
J'invoque, en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout defaut.

Si je suis tout noirci de vice,
Tu peux m'appliquer ta justice,
Comme j'en ay parfaicte foy ;
Si je ne suis que pourriture,
Pourtant je suis ta créature,
Qui ne veux m'adresser qu'à toy.

Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et, bien que je sois miserable,
Monstre-toy gracieux et doux;
Ne me chastie en ta colere :
Car, helas! si tu le veux faire,
Qui pourra porter ton courroux?

Le ciel, qui toute chose embrasse,
Fuiroit tremblant devant ta face,
S'il te cognoissoit irrité,
Et des anges la troupe sainte
N'oseroit paroistre, en la crainte
De ta juste severité.

C'est toy, qui d'une main puissante
Dardes la foudre punissante,
Et qui d'un clin d'œil seulement
Fais tourner cette masse ronde ;
La flamme, l'air, la terre et l'onde
Sont serfs de ton commandement.

C'est toy qui n'as pas de naissance,
Triple personne en une essence,
Tout saint, tout bon, tout droiturier ;

Ton doigt ce grand univers range,
Et bien que toute chose change,
Tu demeures sans varier.

Ta parole est seule asseurée,
Et quand plus n'aura de durée
Du ciel l'assidu mouvement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ny fin, ni terme,
Non plus que de commencement.

Seigneur, c'est sur ceste parole
Que je m'asseure et me console
Quand mon cœur se pasme d'effroy;
C'est elle qui me fortifie
Et qui fait qu'ainsi je me fie
En Christ, mon sauveur et mon roy.

Fondé sur chose si certaine,
Auroy-je une esperance vaine?
N'auroy-je ce qu'ay desiré?
Mon attente est en ta clemence,
Ta parole est mon asseurance :
Sçauroy-je mieux estre asseuré?

C'est pourquoy desjà j'ose dire
Que rien n'a pouvoir de me nuire,
Le peché, l'enfer ny la mort.
Ta bonté me donne courage;
Qui peut m'asseurer davantage
Qu'un Dieu si puissant et si fort?

Continue, ô Dieu, continue,
Afin que ta force connue,
Soit tousjours mon seul argument,
Delaissant les faulses louanges.
De mille et mille dieux estranges
Que j'ay chantez trop follement.

Qu'en mes vers désormais j'efface
Tant de traits, d'ardeurs et de glace ;
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'une beauté mortelle,
Qui, par quelque douce cautelle [47],
Auroit sceu [5] mes sens enchanter.

Je m'en repens, rouge de honte,
Quand je mets quelquefois en conte [48]
Tant de propos que j'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passées,
Tant et tant d'errantes pensées,
Et de cris si mal entendus.

Ores troublé de jalousie,
Ore ayant dans la fantaisie,
Quelque autre elancement nouveau,
Selon que les vagues soudaines
De mille tempestes mondaines
Agitoyent [49] mon foible cerveau,

La mer qui gronde et se courrousse
Quand maint vent la pousse et repousse,
N'escume point en tant de flots,
Comme je portois dans la teste
Durant l'amoureuse tempeste
D'orageux tourbillons enclos.

Soit qu'on veit [15] la belle lumiere,
Ou soit que la nuit coustumiere
A son tour se vinst presenter,
Jamais ceste rage inhumaine
Ne donnoit relasche à ma peine,
Obstinée à me tourmenter.

Mais quoy ? veux-je faire revivre
Tant de morts dont tu me delivre ?
Veux-je me plaindre une autre fois ?

47. Ruse. — 48. Lorsque je compte. — 49. Prononcez *agitaient.*

Et par mes accents lamentables
Tascher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers et les bois?

Las! non; mais plein de repentance,
J'en veux perdre la souvenance,
Et l'avoir tousjours en horreur.
O Seigneur! à qui je m'adresse,
Ne souffre, helas! que ma jeunesse
Retombe plus en ceste erreur.

Un cœur net en moy renouvelle,
Afin que plus je ne chancelle,
Suivant mon instinct vicieux;
Et quelque chose que je face,
Baille-moy pour guide ta grace,
Qui m'adresse au chemin des cieux.

Fay que mon lut[50] toujours te sonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne
Que tes œuvres grans et parfaicts;
Que ma bouche se tienne close,
Si je veux parler d'autre chose
Que de ta gloire et de tes faicts.

50. Luth.



BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS

Les Premières Œuvres de Philippe Des Portes. Au roy de Pologne. 1 vol. in-4°. Lettres italiques. (*Paris*, 1573. *Robert Estienne.*) — C'est à cette superbe édition que nous avons emprunté la lettre ornée, le titre et la page 94 de nos pages 73, 76 et 77. (Bibl. nat. Y + 4814). Souvent réimprimée. Dès 1575, la dédicace porte : Au roy de France et de Pologne; ce dernier mot étant écrit tantôt *Pologne*, tantôt *Poloigne*, tantôt *Polongne*. Jamais l'orthographe n'a plus varié qu'à cette époque, où il n'est pas rare de trouver le même mot écrit de plusieurs manières dans la même page.

Les Premières Œuvres, etc. Dernière édition, revueüe et augmentée. (*Paris* M. D. C. *Mamert Patisson.*) Petit in-8° de VIII et 338 ff. plus 6 ff. non chiffrés, portant la fin de la table. Lettres italiques.

Les mêmes. (*Rouen*, 1594. Imprimerie de *Raphael du Petit-Val.*) Petit in-12 de 6 ff. prélim. 610 ff. plus 10 ff. pour la table. Réimpression par le même *du Petit-Val*, 1600. Petit in-12.

Les mêmes. (*Rouen*, 1611, *Petit-Val*, in-12.) Lettres italiques avec un très joli frontispice

de Léonard Gaultier, en haut duquel est un petit buste de Desportes. Cette édition est due aux soins de Thibaut, frère du poète. (Bibliothèque nationale.)

Les Psaumes de David, mis en vers françois, par Ph. Des Portes, avec quelques Œuvres chrestiennes et Prières du même autheur. (*Rouen*, 1574, *Raphaël du Petit-Val.* Petit in-12.)

Œuvres de Philippe Desportes, par M. Alfred Michiels, avec une introduction et des notes. (*Paris*, 1858, *Adolphe Delahays.* Petit in-16.) Fac-similé très bien réussi du frontispice de Léonard Gaultier. Seule édition moderne des Œuvres complètes de Desportes; encore n'y trouve-t-on pas les Psaumes.

PORTRAITS

Nous ne connaissons pas d'autre portrait contemporain de Desportes que la jolie médaille de Primavera, reproduite en 1879, à la librairie Quantin, dans *L'Art ancien à l'Exposition de* 1878, où elle paraissait pour la première fois, et que nous donnons page 72.

Mais, après la mort du poète, son frère Thibaut lui érigea, dans l'abbaye de Bonport, un monument que Millin a décrit et fait graver, en 1792, dans ses *Antiquités nationales.* Ce monument se composait d'une colonne, au socle de laquelle était fixé un très beau médaillon de Desportes, en bronze, et qui portait, en outre, une épitaphe en latin, une épitaphe en français, les armes du poète et son chiffre. Nous donnons, page 72, d'après Millin, le médaillon, l'ensemble du monument, les armes et le chiffre.

En 1792, le monument de Desportes était encore au côté droit du chœur de l'église de l'abbaye de Bonport; en 1810, Alexandre Lenoir le décrit, avec figure, sous le n° 546, dans son *Musée impérial des monuments français;* il l'a acquis, dit-il, du propriétaire de la maison de Bonport, M. de Lafolie. Comment cette colonne a-t-elle, depuis, disparu de ce musée, devenu le musée du Louvre? Nous l'ignorons. Par bonheur, le meilleur morceau nous en reste : le médaillon, qui rappelle la médaille de Primavera et ressemble à la copie de Millin, mais avec des traits un peu moins réguliers et une expression beaucoup plus malicieuse. On peut le voir à la Sculpture Renaissance, où il figure sous le n° 156.

Le petit buste mis par Léonard Gaultier en haut de son frontispice de 1611 paraît copié sur le médaillon du monument, auquel il est peut-être plus ressemblant, sous le rapport de l'expression, que la reproduction Millin; quant au portrait gravé par Larmessin, vers 1682, pour l'*Académie des sciences et des arts*, d'Isaac Bullart, portrait que nous avions, faute de mieux, reproduit dans notre première édition, il est, soit une copie du médaillon du monument, soit une habile interprétation du buste de Léonard Gaultier.

AUTOGRAPHES

Les autographes de Desportes sont rares; néanmoins, on trouve assez fréquemment sa signature sur des volumes lui ayant appartenu. La lettre que nous reproduisons, page 101 fait partie de la célèbre collection Monmerqué.

A CONSULTER SUR DESPORTES, outre l'excellente édition de M. Alfred Michiels et les dif férents Cours de littérature déjà cités :

Sainte-Beuve (*Portraits littéraires* et *Tableau de la Poésie au* XVI*e siècle*). — Philarète Chasles (*Tableau de la Poésie au* XVI*e siècle* et un très curieux article de la *Revue de Paris*, *décembre* 1840). Voir à la Bibliothèque nationale l'exemplaire de Desportes ayant appartenu à Malherbe et couvert par lui de notes manuscrites.

M. Alfred Chassant a trouvé, aux archives de la mairie de Louviers, une expédition du testament de Desportes, dont il a donné la teneur dans le *Bulletin des Bibliophiles.* Ce testament est du 30 septembre 1606.



THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ



Philippe Desportes ne s'arrête pas l'école de Ronsard. Deux grands poëtes, en apparence isolés, spontanés, en réalité se complétant l'un l'autre et issus l'un comme l'autre du maître vendômois, la rehaussent encore à nos yeux d'un éclat nouveau, du vivant même de Malherbe, quoique le premier ait passé presque inaperçu de ses contemporains et que le second ait été presque oublié par la génération suivante. Je veux parler d'Agrippa d'Aubigné et de Mathurin Regnier, poëtes satiriques l'un et l'autre, celui-ci à la façon d'Horace celui-là à la manière de Juvénal, tous deux dans la langue de Ronsard.

Théodore-Agrippa d'Aubigné, fils de Jean d'Aubigné, l'un des chefs de la conjuration d'Amboise, naquit près de Pons, en Saintonge, le 8 février 1552. Sa naissance coûta la vie à sa mère. Son père s'étant remarié peu de temps après, il fut éloigné de la maison paternelle, mais n'en reçut pas moins une « exquise nourriture, » — je cite ses propres *Mémoires*, — apprenant « les lettres latines, grecques et hébraïques à la fois. »

Vers 1560, comme ils passaient ensemble à Amboise, un jour de foire, le père, montrant au fils les crânes des conjurés, encore reconnaissables sur un bout de potence, lui dit : « Mon enfant, il ne faut pas que ta teste soit épargnée après la mienne, pour vanger ces chefs pleins d'honneur; si tu t'y espargnes, tu auras ma malédiction. »

Agrippa d'Aubigné, devenu orphelin vers 1565, mena quelque temps une existence des plus aventureuses, dépossédé de ses biens, brouillé avec sa famille, mourant de maladie et de misère, puis, malgré la recommandation paternelle, se glissa à la cour des Valois, où « ses capriolles et ses affecteries » le firent bien venir du duc de Guise. C'est alors que l'amour « lui myt en teste la poésie françoise » et qu'il composa son *Printemps*, dont on trouvera plus loin quelques-unes des plus fraîches émanations.

En 1573, un an après la Saint-Barthélemy, le roi de Navarre, prisonnier à la cour, prit Agrippa d'Aubigné à son service, comme « un homme qui ne trouvoit rien de trop chaut » et depuis cette époque jusqu'à la fin des guerres civiles, notre poëte, marié en 1583 avec Suzanne de Lezay, dont la perte devait le plonger, treize ans plus tard, dans un violent désespoir, ne goûta plus aucun repos, « hors le temps des maladies et des blessures. »

C'est dans un de ces intervalles, en 1577, que, laissé pour mort à Castel-Jaloux, le fougueux calviniste dicta les premiers vers de ses *Tragiques*, qui ne parurent néanmoins qu'en 1616, six ans après la mort de Henri IV, son compagnon d'armes toujours cher, son maître souvent désobéi et bravé.

Car si jamais bon poëte se montra mauvais courtisan, ce fut Agrippa d'Aubigné près de Henri IV. Qu'on en juge par ces quelques anecdotes, où le narrateur croit peindre la versatilité du roi, et ne peint en réalité qua sa mansuétude :

« D'Aubigné revenu en Gascogne de sa longue pérégrination, le roy de Navarre lui donna pour toute gratification son portrait, au bas duquel il écrivit ce quatrain :

Ce prince est d'étrange nature ;
Je ne sais qui diable l'a fait.
Il recompense en peinture
Ceux qui le servent en effet. »

En 1584, apprenant que de mauvais rapports l'ont desservi près du roi, d'Aubigné accourt, traverse la foule des domestiques qui veut lui barrer le chemin, tombe comme une bombe dans le cabinet de Henri IV et l'apostrophe en ces termes : « Qu'y a-t-il, mon maître? Pourquoy un prince si brave se laisse-t-il emporter à tant de doubtes? Je suis venu voir si j'ay péché, et si vous voulez payer mes services en bon prince ou en tyran. »

En 1594, Henri lui montrant sa lèvre percée par le couteau de Chastel : « Sire, dit Agrippa, vous n'avez encore renoncé Dieu que des levres, il s'est contenté de les percer; mais, quand vous renoncerez du cœur, il percera le cœur. » Et le narrateur ajoute, en parlant de Gabrielle d'Estrées, qui assistait à l'entretien : « La duchesse s'escria : O les belles paroles, mais mal employees. — Ouy, Madame, dit le tiers, pour ce qu'elles ne serviront de rien. »

Joignez à ces trois anecdotes celle du chien Citron que vous trouverez plus loin, au bas d'un sonnet, et vous connaîtrez le caractère d'Agrippa d'Aubigné. Vous comprendrez pourquoi Henri IV fut obligé de se priver de ses services après avoir prononcé la fameuse parole : « Paris vaut bien une messe, » et aussi pourquoi il le fit rappeler quelques semaines avant sa mort, afin de l'initier, en sa qualité de vice-amiral de Saintonge et de Poitou, aux grands projets qu'il méditait contre l'Espagne. Vous entendrez sans étonnement le cri de douleur que jeta le poète à la nouvelle de l'assassinat du roi. Vous ne serez pas surpris de le voir prendre parti dans les guerres civiles qui agitèrent la minorité de Louis XIII, et vous ne le croirez en sûreté que lorsqu'il se sera, en 1620, réfugié à Genève, où il devait, après avoir contracté un second mariage à l'âge de soixante et onze ans, mourir le 9 mai 1630, dans sa quatre-vingtième année, « averti et proche de la mort, dit-il dans son testament, incertain de son heure, ne la désirant, ne la craignant... rassasié et non ennuyé de vivre. »

« Toute sa vie, dit Mérimée dans son Étude *sur les Aventures du baron de Fœneste*, il avait été frondeur, et personne n'avait trouvé grâce devant lui. Pendant les guerres civiles, lorsqu'il menait au feu les enfants perdus, il murmurait contre ses généraux, et les accusait d'ignorance ou de lâcheté. Dans les conseils des protestants, il avait pris à tâche de démasquer les ambitions personnelles et les calculs intéressés de chacun de leurs chefs. Manquant sans doute lui-même des qualités nécessaires pour exercer l'autorité, il avait l'art fatal d'empêcher les autres de l'obtenir. Il était naturellement hargneux, cassant et moqueur; jamais il ne sut retenir un bon mot. Par son esprit vif et satirique, sa bravoure qui allait jusqu'à la témérité, son savoir immense et varié, il s'était fait craindre de tous ses contemporains. Poète mordant, spadassin dangereux, théologien plein de citations, on ne savait par où le prendre : à se jouer à lui, on n'avait à gagner qu'une épigramme ou un coup d'épée, quelquefois tous les deux. Aussi, redouté de tout le monde, estimé de quelques-uns, il eut fort peu d'amis, et je ne sais s'il aima personne. On l'accusait, non sans raison peut-être, d'apporter le trouble dans les affaires des Églises réformées. C'était lui qu'on rendait responsable de toutes les déconvenues; on rejetait sur lui les desseins violents ou téméraires; on l'avait surnommé le *bouc du Désert*, parce qu'il portait toutes les iniquités du parti. »

C'est sous ce nom : *Le Bouc du désert*, ou plutôt sous les initiales L. B. D. D. de ce nom, qu'Agrippa d'Aubigné publia en 1616 son principal ouvrage, les *Tragiques*, poème satirique en sept livres, étonnant mélange de l'antiquité profane et de l'antiquité sacrée, où Juvénal coudoie Isaïe, Tacite Ezéchiel, où la terre et les cieux se confondent, où les allégories métaphysiques les plus quintessenciées succèdent aux tableaux les plus atroces, peints avec la plus poignante réalité, où s'entassent pêle-mêle récits, dialogues, sentences, prophéties, invocations, chaos barbare que sillonnnent des éclairs de génie, épopée à la fois lugubre et retentissante du calvinisme français.

M. Charles Read, l'avant-dernier éditeur des *Tragiques*, en résume ainsi les sept livres, « dont les titres, » dit le poète lui-même dans son avant-propos « sont comme

autant de menaces ou d'énigmes, » et ont entre eux un lien commun, celui « des effects et des causes : »

I. *Misères :* « tableau piteux du royaume en général, » des calamités et des guerres civiles qui le désolent. — II. *Princes :* ce sont eux, ce sont leurs vices et déportements qui ont amené ces calamités et guerres civiles. L'auteur les traite en conséquence, avec la liberté de langage qui lui est propre. — III. *La Chambre dorée*, c'est-à-dire la Justice, source de toute injustice et de toute corruption, autre cause et instrument des misères. — IV. Les *Feux :* peinture des persécutions exercées contre les partisans de la réforme religieuse. — V. Les *Fers*, où l'auteur retrace les épreuves temporelles et les triomphes célestes des religionnaires. — VI. *Vengeances :* tableau des châtiments infligés ici-bas par Dieu aux persécuteurs de son Église. — VII. *Jugement :* peinture des châtiments qui leur sont réservés après leur vie, ainsi que des béatitudes célestes ; tableau de la fin du monde et du jugement dernier.

Il va sans dire que l'impartialité ne règne pas dans ce pamphlet. Le poète nous prévient du reste dès son avant-propos qu'il s'adresse moins à notre esprit qu'à nos sens. « Nous sommes ennuyez, se fait-il dire, de livres qui enseignent, donnez-nous-en pour esmouvoir. » Et, pour émouvoir, tous les moyens lui sont bons.

Je n'insisterai pas sur deux points qui frappent tout d'abord le lecteur des *Tragiques :* l'étonnante actualité de ce poème trois fois centenaire, du moins dans certaines de ses parties, la singulière analogie qu'offre ce poète inconnu de la foule avec deux hommes de génie, Corneille et Victor Hugo. J'attirerai plutôt l'attention sur les *Œuvres meslées* et sur le *Printemps*, qui nous montrent dans Agrippa d'Aubigné, non un poète de rencontre, inspiré un jour par la passion religieuse, mais un poète-né, aussi gracieux dans son adolescence, aussi noble dans sa vieillesse, qu'énergique dans son âge mûr, et auquel il n'a manqué que plus de loisir, une vie moins laborieuse, moins agitée, pour égaler les plus grands de ceux qui consacrèrent à la poésie leur existence tout entière.

Je voudrais pouvoir montrer le grand prosateur dans la *Confession de Sancy*, dans les *Aventures du baron de Fœneste*, dans l'*Histoire universelle*, dans les *Mémoires ;* c'est affaire aux écrivains qui concourront l'an prochain pour le prix d'éloquence, l'Académie ayant choisi comme sujet l'éloge d'Agrippa d'Aubigné : ma tâche est plus restreinte et je l'ai remplie, dès la première édition de ce recueil, en faisant une large place, parmi les Maîtres de la Lyre, au seul d'entre eux dont le nom ne figure même pas dans la plupart des Cours modernes de littérature française.

LES TRAGIQVES



DONNEZ AV PVBLIC PAR le larcin de Promethee



AU DEZERT,

PAR L. B. D. D.

M. DC. XVI.



PREFACE

L'AVTHEVR A SON LIVRE.



A Livre, tu n'es que trop beau
Pour estre né dans le tombeau
Duquel mon exil te delivre:
Seul pour nous deux ie veux perir:
Commence mon enfant à vivre
Quand ton pere s'en-va mourir.

Encores vivrai-je par toi
Mon fils, comme tu vis par moi:
Puis il faut, comme la nourrice,
Et fille du Romain grison,
Que tu allaicte & tu cherisse
Ton pere, en exil, en prison.

Sois hardi, ne te cache point:
Entre chez les Rois mal en point:
Que la pauvreté de ta robbe
Ne te face honte, ni peur,
Ne te diminuë ou desrobe
La suffisance ni le cœur.

Porte, comme au Senat Romain,
L'advis & l'habit du vilain
Qui vint du Danube sauvage,
Et monstra hideux, effronté,
De la façon, non du langage
La mal-plaisante verité.

EXTRAITS DES POÉSIES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

FRAGMENTS DES TRAGIQUES

MISÈRES [1].

Au lieu de Thessalie aux mignardes vallées
Nous avortons ces chants au millieu des armées,
En delassant nos bras de crasse tous roüillez
Qui n'osent s'esloigner des brassards despoüillez.
Le luth que j'accordois avec mes chansonnettes
Est ores [2] estouffé de l'esclat des trompettes :
Icy le sang n'est feint, le meurtre n'y deffaut,
La mort jouë elle-mesme en ce triste eschaffaut [3];
Le juge criminel tourne et emplit son urne;
D'icy, la botte en jambe, et non pas le cothurne,
J'appelle Melpomene, en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hypocrene, esveillant cette sœur
Des tombeaux rafraischis, dont il faut qu'elle sorte,
Eschevellée, affreuse, et frappant en la sorte
Que faict la biche après le faon qu'elle a perdu.
Que la bouche luy saigne, et son front esperdu
Face noircir du ciel les voûtes esloignées;
Qu'elle esparpille en l'air de son sang deux poignées,
Quand, espuisant ses pleurs de redoublez sanglots,
De sa voix enroüée elle bruira [4] ces mots :

« O France désolée! o terre sanguinaire!
Non pas terre, mais cendre : ô mère! si c'est mere
Que trahir ses enfants aux douceurs de son sein,
Et, quand on les meurtrit, les serrer de sa main,
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mammelle
S'esmeut des obstinez la sanglante querelle;
Sur ton pis blanchissant ta race se débat,
Et le fruict de ton flanc faict le champ du combat. »

1. Les sept *chants* ou *livres* des *Tragiques* ont pour titres : *Misères, Princes, la Chambre dorée, les Feux, les Fers, les Vengeances, Jugement*. Nous donnerons quelques passages de chacun d'eux. Le premier fragment est peut-être la peinture la plus énergique de la guerre civile que nous connaissions. — 2. Maintenant. — 3. Ce n'est point une fiction théâtrale (*échafaud* a le sens de *scène*), mais bien la réalité même. — 4. Prononcez *brui* d'une seule émission de voix.

Je veux peindre la France une mère affligée,
Qui est entre ses bras de deux enfants chargée.
Le plus fort, orgueilleux, empoigne les deux bouts
Des tetins nourriciers; puis, à force de coups
D'ongles, de poings, de pieds, il brise le partage
Dont nature donnait à son besson[5] l'usage :
Ce voleur acharné, cet Esau malheureux,
Faict degast du doux laict qui doibt nourrir les deux,
Si, que, pour arracher à son frere la vie,
Il mesprise la sienne et n'en a plus d'envie;
Lors son Jacob, pressé d'avoir jeusné meshuy,
Ayant dompté longtemps en son cœur son ennuy,
A la fin se defend, et sa juste colere
Rend à l'autre un combat dont le champ est la mère.
Ni les souspirs ardens, les pitoyables cris,
Ni les pleurs rechauffez, ne calment leurs esprits;
Mais leur rage les guide et leur poison les trouble,
Si bien que leur courroux par leurs coups se redouble.
Leur conflict se rallume et faict si furieux
Que d'un gauche malheur ils se crevent les yeux.
Cette femme esplorée, en sa douleur plus forte,
Succombe à la douleur, mi-vivante, mi-morte;
Elle voit les mutins tous deschirez, sanglants,
Qui, ainsy que du cœur, des mains se vont cerchants.
Quand, pressant à son sein d'une amour maternelle
Celuy qui a le droit et la juste querelle,
Elle veut le sauver, l'autre, qui n'est pas las,
Viole en poursuivant l'asyle de ses bras.
A donc[6] se perd le laict, le suc de sa poictrine;
Puis, aux derniers aboys de sa proche ruine,
Elle dit : « Vous avez, felons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté;
Or, vivez de venin, sanglante geniture,
Je n'ay plus que du sang pour vostre nourriture! »

Icy je veux sortir du general discours
De mon tableau public; je fleschiray le cours

5. Jumeau. — 6. Cependant.

De mon fil entrepris, vaincu de la memoire
Qui effraye mes sens d'une tragique histoire;
Car mes yeux sont tesmoings du subject de mes vers.

J'ai veu [7] le reistre noir [8] foudroyer au travers
Les masures de France, et comme une tempeste,
Emportant ce qu'il peut, embrazer tout le reste.
Cet amas affamé nous fit à Mont-Moreau
Voir la nouvelle horreur d'un spectacle nouveau.
Nous vismes sur leurs pas une troupe lassée,
Que la terre portoit, de nos pas harassée.
Là de mille maisons on ne trouva que feux,
Que charongnes, que morts ou visages affreux.
La faim va devant moi : force que je la suive.
J'oy d'un gosier mourant une voix demi-vive;
Le cry me sert de guide, et faict voir à l'instant
D'un homme demi-mort le chef se debattant,
Qui sur le seuil d'un huis dissipoit sa cervelle.
Ce demi-vif la mort à son secours appelle
De sa mourante voix. Cet esprit demi-mort
Disoit en son patois (langue de Perigort) :
« Si vous estes François, François, je vous adjure,
Donnez secours de mort : c'est l'aide la plus seure [9]
Que j'espere de vous, le moien de guerir.
Faictes moy d'un bon coup et promptement mourir.
Les reistres m'ont tué par faute de viande;
Ne pouvant ni fournir ni sçavoir leur demande,
D'un coup de coutelas l'un d'eux m'a emporté
Ce bras que vous voyez près du lict, à costé;
J'ay au travers du corps deux balles de pistolle [10]. »
Il suivit, en coupant d'un grand vent sa parolle :
« C'est peu de cas encor, et, de pitié de nous,
Ma femme en quelque lieu, grosse, est morte de coups.
Il y a quatre jours qu'aiants esté en fuitte,
Chassez à la minuict, sans qu'il nous fust licite
De sauver nos enfants, liez en leurs berceaux,
Leurs cris nous appelloient, et entre ces bourreaux,

7. Prononcez *vu*. — 8. L'Allemand. Ce fragment, peinture saisissante de l'invasion étrangère, est digne du précédent ; c'est évidemment un tableau fait de souvenir et non inventé. Il rappelle les épouvantables eaux-fortes de Goya. — 9. Prononcez *sûre*. — 10. Pistolet.

Pensans les secourir, nous perdismes la vie.
Helas! si vous avez encore quelque envie
De voir plus de malheur, vous verrez là-dedans
Le massacre piteux de nos petits enfants. »
J'entre, et n'en trouve qu'un, qui, lié dans sa couche,
Avoit les yeux flestris; qui de sa pasle bouche
Poussoit et retiroit cet esprit languissant,
Qui à regret son corps par la faim delaissant,
Avoit lassé sa voix bramant après sa vie.
Voicy après entrer l'horrible anatomie
De la mere assechée; elle avoit de dehors,
Sur ses reins dissipez, traisné, roulé son corps,
Jambes et bras rompus; une amour maternelle
L'esmouvant pour autruy beaucoup plus que pour elle,
A tant [11] elle approcha sa teste du berceau,
La releva dessus. Il ne sortoit plus d'eau
De ses yeux consumez; de ses playes mortelles
Le sang mouilloit l'enfant; point de laict aux mammelles,
Mais des peaux sans humeur. Ce corps seché, retraict,
De la France qui meurt fut un autre portraict.
Elle cerchoit des yeux deux de ses fils encore;
Nos fronts l'espouvantoient. En fin la mort devore
En mesme temps ces trois. J'eus peur que ces esprits
Protestassent mourants contre nous de leurs cris :
Mes cheveux estonnez herissent en ma teste;
J'appelle Dieu pour juge, et tout haut je deteste
Les violeurs de paix, les perfides parfaicts
Qui d'une salle cause amenent tels effects.
Là je vis estonné les cœurs impitoyables,
Je vis tomber l'effroy dessus les effroyables!

Jadis nos rois anciens, vrais peres et vrais rois,
Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
Le tour de leur païs en diverses contrées,
Faisoient par les citez de superbes entrées.
Chacun s'esjouissoit, on sçavoit bien pourquoy;
Les enfants de quatre ans crioient [12] : *Vive le Roy!*

11. Alors. — 12. Prononcez *criaient.*

Les villes emploioient [13] mille et mille artifices
Pour faire comme font les meilleures nourrices,
De qui le sein fecond se prodigue à l'ouvrir,
Veut montrer qu'il en a pour perdre et pour nourrir.
Il semble que le pis, quand il est esmeu, voie :
Il se jette en la main, dont ces meres de joie
Font rejaillir, aux yeux de leurs mignons enfants,
Du laict qui leur regorge à leurs roys triomphants,
Triomphants par la paix, ces villes nourricieres
Prodiguoient leur substance, et, en toutes manieres,
Monstroient au ciel serain leurs thresors enfermez,
Et leur laict et leur joie à leurs roys bien-aymez.

Nos tyrans aujourd'huy entrent d'une autre sorte,
La ville qui les voit a visage de morte :
Quand son prince la foule, il la void de tels yeux
Que Neron voyoit Rome en l'esclat de ses feux [14].
Quand le tyran s'esgaie en la ville où il entre,
La ville est un corps mort, il passe sur son ventre,
Et ce n'est plus du laict qu'elle prodigue en l'air,
C'est du sang.

Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous;
Soions doux à nous mesm', et le ciel sera doux [15];

PRINCES.

Je voy ce que je veux, et non ce que je puis;
Je voy mon entreprise, et non ce que je suis.

---

13. Prononcez *employaient*. Et de même pour tous les imparfaits, à moins que la rime ne demande une autre prononciation. C'est la rime qui commande le vers. Si les anciens poètes faisaient rimer deux mots qui ne riment plus maintenant, c'est qu'ils prononçaient l'un des deux autrement que nous ne le prononçons. Nous ne reviendrons sur cette observation que s'il se présente des cas exceptionnels. — 14. Le soir de l'incendie qu'il avait lui-même allumé. — 15. Nous détachons quelques couples d'alexandrins ou même quelques vers isolés qui rappellent Corneille.

Ce siecle, autre en ses mœurs, demande un autre style,
Cueillons des fruicts amers desquels il est fertile.

Nos peres estoient francs; nous qui sommes si braves,
Nous lairrons [16] des enfants qui seront nez esclaves !

On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubly et au sepulchre encloses,
Et que par les écrits le mal resuscité,
Infectera les mœurs de la postérité.
Mais le vice n'a point pour mere la science,
Et la vertu n'est point fille de l'ignorance.
Elle est le chaud fumier sans qui les ords [17] pechez
S'engraissent en croissant, s'ils ne sont arrachez,
Et l'acier des vertus mesme intellectuelles
Tranche et destruit l'erreur et l'histoire par elles.
Mieux vaut à descouvert monstrer l'infection
Avec sa puantueur et sa punition.

Que ta demeure soit plus tot saine que belle,
Qu'elle ait renom par toy, et non pas toy par elle.
Mesprise un titre vain, les honneurs superflus.
Retire-toy dans toy; parois moins, et sois plus.

Que mesmes ton repos enfante quelque fruict.

Ris-toy quand les meschans t'auront à contre cœur;
Tiens leur honneur à blasme et leur blasme à honneur.

La gloire qu'autruy donne est par autruy ravie;
Celle qu'on prend de soy vit plus loing que la vie.

---

16. Nous laisserons. — 17. *Ord.*, malpropre, sale, dégoûtant.

. . . . Lorsque l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes resistans et les cèdres superbes,
Vous verrez là dessoubs les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu [18], en son aire l'oyseau,
Soubs ce daix qui changeoit les gresles en rosées,
La bauge du sanglier [19], du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

LA CHAMBRE DORÉE.

Et bien! vous, conseillers des grandes compaignies [20],
Fils d'Adam, qui jouez et des biens et des vies,
Dictes vray, c'est à Dieu que compte vous rendez,
Rendez-vous la justice ou si vous la vendez?

LES FEUX.

Le printemps de l'Eglise et l'esté sont passez [21],
Si serez-vous par moy, verds boutons, amassez;
Encore esclorrez-vous, fleurs si fraisches, si vives,
Bien que vous paroissiez dernieres et tardives :
On ne vous lairra pas, simples de si grands prix,
Sans vous voir et flairer au celeste pourpris;
Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,
Vous avez esjouy l'automne de l'Eglise.

LES FERS.

Ha! que nos cruautez fussent ensevelies
Dans le centre du monde! Ha! que nos ordes [17] vies

18. L'écureuil. — 19. Prononcez *glier* d'une seule émission de voix. — 20. Juges. — 21. Cette ravissante apostrophe aux martyrs protestants contemporains vient après plusieurs récits de massacres et de tortures.

N'eussent empuanty le nez de l'estranger!
Parmi les estrangers nous irions sans danger,
L'œil gay, la face hault, d'une brave asseurance
Nous porterions au front l'honneur ancien de France.

Estrangers irritez, à qui sont les François
Abomination, pour Dieu, faictes le choix
De celuy qu'on trahit et de celuy qui tuë;
Ne caressez chez vous d'une pareille veuë
Le chien fidel et doux et le chien enragé,
L'atheiste affligeant, le chrestien affligé,
Nous sommes pleins de sang, l'un en perd, l'autre en tire,
L'un est persecuteur, l'autre endure martyre :
Regardés qui reçoit ou qui donne le coup;
Ne criez sur l'agneau, quand vous criez au loup.

VENGEANCES.

Quand l'orgueil va devant, suivez-le bien à l'œil,
Vous verrez la ruine aux talons de l'orgueil.

JUGEMENT.

Vous qui m'avez vestu au temps de la froidure[22],
Vous qui avez pour moy souffert peine et injure,
Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes de bon cœur vostre eau et vostre pain;
Venez, race du ciel, venez, esleus[23] du père;
Vos pechés sont esteints, le juge est vostre frère;
Venez donc, bien-heureux, triompher à jamais
Au royaume eternel de victoire et de paix.

. . . .

Vous qui avez laissé mes membres aux froidures,
Qui leur avez versé injures sur injures,

22. On comprend qu'il s'agit ici du jugement dernier, et que c'est Dieu qui parle en faisant le partage des bons et des mauvais. — 23. Prononcez *élus*.

Qui à ma seiche soif et à mon aspre faim
Donnastes fiel pour eau et pierre au lieu de pain,
Allez, maudits, allez grincer vos dents rebelles
Au gouffre tenebreux des peines eternelles.

. . . .

[24] Transis, desesperez, il n'y a plus de mort
Qui soit pour vostre mer des orages le port,
Que si vos yeux de feu jettent l'ardente veüe
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tüe.
Que la mort (direz-vous) estoit un doux plaisir!
La mort morte ne peut vous tüer, vous saisir.
Voulez-vous du poison? en vain cest artifice.
Vous vous precipitez? en vain le precipice.
Courez au feu brusler, le feu vous gelera;
Noyez-vous, l'eau est feu, l'eau vous embrasera;
La peste n'aura plus de vous misericorde;
Estranglez-vous, en vain vous tordez une corde;
Criez après l'enfer, de l'enfer il ne sort
Que l'eternelle soif de l'impossible mort!



LA MORT CHRÉTIENNE[25]

C'est un grand heur en vivant
D'avoir vaincu tout orage,
D'avoir au cours du voyage
Tousjours en poupe le vent :

Mais c'est bien plus de terrir[26]
A la coste desirée,
Et voir sa vie asseurée,
Au havre[27] de bien mourir.

Arriere, craintes et peurs,
Je ne marque plus ma course
Au Canope, ni à l'Ourse,
Je n'ai souci des hauteurs :

24. Ici, c'est le poète qui prend la parole. — 25. Cette pièce et les suivantes sont extraites des *Petites Œuvres meslées* (*Genève*, 1630 ; *Pierre Aubert*). Nous avons suivi le texte de l'édition originale. — 26. Pour *atterrir*, toucher terre. — 27. Havre a toujours le sens de *port*.

Je n'espie [28] plus le Nord,
Ni pas une des estoiles,
Je n'ai qu'à baisser les voiles
Pour arriver dans le port.



HYMNE

SUR LA MERVEILLEUSE DÉLIVRANCE DE GENÈVE [29]

A ce beau jour nous est donnée
Matiere d'exultation :
La voici l'heureuse journée,
Où Dieu fit merveille à Sion.

Quittez vos couches emplumées
Au poinct de l'aube, Genevois,
Pour chanter au Dieu des armées
Cantique de cœur et de voix.

Quand les ennemis de vos vies
Vous preparoyent [30] la mort, alors,
Ames et armes endormies,
Vous estiez en estat de morts.

Une confiance mortelle
De mespris vous avoit charmés [31],
Quand d'Israel la sentinelle
A veillé pour ses bien-aimés.

Venez, tous sexes et tous aages [32],
Chanter avec nous en ce lieu
Les grands effects des hauts ouvrages,
Et les delivrances de Dieu.

28. Prononcez l'*e* muet. On voit qu'Agrippa d'Aubigné usait peu de cette licence. — 29. Le siège de Genève par les gentilshommes de Savoie eut lieu en 1602. La ville faillit être surprise, et les vieillards combattirent au premier rang. — 30. Prononcez *préparaient*. — 31. Endormis comme par un charme. — 32. Prononcez *âges*.

Dieu qui dans les dangers extremes
Dressa nos cœurs et nos esprits,
Et à nous reprendre nous-mesmes,
Et ceux la qui nous avoyent [33] pris.

Ce n'est pas seulement au Temple,
Vieillards, Seigneurs de la Cité,
Que vous avez servi d'exemple
De miroir et de pieté.

Mais les premiers à vous resoudre,
Et aux armes plus diligens,
Dieu vous a fait mettre la poudre
Dans le nez de vos jeunes gens.

Soldats, qui ne vous donnez peine
Des ennemis à millions,
Donnez en gloire au Capitaine,
Qui d'agneaux vous a faict lions.

Ce fut Jesus doux et propice,
Qui vous esmeut [34], et vous guida,
Lorsque d'agneau du sacrifice
Il se fit lion de Juda.

Meres, matrones venerables,
Prenez vos enfants condamnez
Par les tyrans impitoyables
A mourir premier qu'estre nés [35].

Apportez ces cheres enfances
Dedans le temple, Genevois,
Pour accorder vos consonances
Avec leurs innocentes voix.

Et vous, Genevoises fillettes,
Puis que les cordeaux inhumains
N'ont peu [36] garrotter vos mains nettes,
Faites claquer ces blanches mains.

33. Prononcez *avaient*. — 34. Prononcez *émut*. — 35. Avant d'être nés. — 36. Prononcez *pu*.

Et que ces voix pures et sainctes,
Qui aux fers des malicieux
Eussent percé l'air de leurs plaintes,
Percent de loüange les cieux.

Dites, o Dieu, tu vois la guerre
De ces geans avantureux :
Fai voir, aux enfans de la terre,
Que le ciel est trop haut pour eux.

Fai que ces fols, ces infideles
Brisez de la verge de fer
Trouvent au bout de leurs eschelles [35]
Le cordeau, la mort, et l'enfer.



SONNET [36]

Sire, vostre Citron, qui couchoit autrefois
Sur vostre lit paré, couche ores [a] sur la dure :
C'est ce fidelle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traistres le choix :

C'est lui qui les brigands effrayoit de sa voix,
Et de dents les meurtriers [37] : d'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains, et l'injure,
Payement [38] coustumier du service des Rois ?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agreable
Le fit cherir de vous, mais il fut redoutable
A vos haineux [39], aux siens, par sa dexterité.

Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses veuës
Sur ce chien delaissé, mort de faim par les ruës,
Attendez ce loyer de la fidelité.

35. Les échelles d'assaut. — 36. Voici l'avertissement qui précède ce sonnet dans l'édition originale : « L'autheur trouva, en passant par Agen, un fort beau chien nommé Citron, qui avoit accoustumé de coucher avec sa Majesté : il lui fit coudre sur le col, en forme de placet, ce qui s'ensuit ; et le chien ne faillit point, dès le soir, à s'aller presenter au Roi. » — 37. Prononcez *triers* d'une seule émission de voix. — 38. Prononcez *pa-ye-ment*. — 39. A vos ennemis.

AUX CRITIQUES

Correcteurs, je veux bien apprendre
De vous, je subiray vos loix
Pourveu [40] que pour me bien entendre
Vous me lisiez plus d'une fois.



SUR L'INCONSTANCE DE LA FEMME [41]

Qui va plustost que la fumée
Si ce n'est la flamme allumée;
Plustost que la flamme, le vent?
Plustost que le vent, c'est la femme :
Quoi plus? Rien, elle va devant
Le vent, la fumée et la flamme.



ÉPITAPHE D'UNE JEUNE FILLE

Cette grand beauté si exquise
En bref temps esclose et reprise
Ne fut à nous que par depost :
Le ciel la monstra par merveille
Comme une perle sans pareille
Qu'on descouvre, et serre aussi tost.



STANCES [42]

Vous dites que je suis muable,
Que je ne sers pas constemment,
Comment pourrois je sur le sable
Faire un asseuré fondement?

40. Prononcez *pourvu*. — 41. Cette épigramme est imitée du latin. — 42. Ces stances, les suivantes, le sonnet et le quatrain qui terminent nos extraits sont tirés du *Printemps du sieur d'Aubigné*, poésies inédites, publiées d'après les manuscrits originaux de la collection Tronchin, par MM. Eug. Réaume et de Caussade, dans leur tome troisième des *Œuvres complètes de Théodore-Agrippa d'Aubigné*. Nous avions déjà, dans notre première édition, donné les deux premiers

Vous babillez de ma froidure
Et je suis de feu toutefois :
Le feu est de telle nature
Qu'il ne peut brusler sans le bois.

Comment voulez vous que je face?
Mon ardeur en vous trouver lieu,
Le feu n'embrase point la glace,
Mais la glace amortist le feu.

Tel est le bois, tell' est la flamme,
Telle beauté et telle ardeur :
Le cors est pareil à son ame,
A la dame le serviteur.

Voulez vous donc savoir, rebelles,
Qui a noié tant de chaleurs,
Et tant de vives étincelles?
Ce sont les ruisseaux de mes pleurs.

On se moque de ma misere
Quand j'aime affectueusement,
Et on me tourne à vitupere
Quant je metz fin à mon torment.

Vous voudriez bien que j'aimasse
Pour vous servir de passe temps,
Vraiement, vous auriez bonne grace,
Friande, vous auriez bon temps.

Vous m'avez fait perdre courage
D'aymer, en m'accablant d'ennuis :
Ne blasmés donq' point vostre ouvrage,
Vous m'avez fait tel que je suis.

---

morceaux d'après un manuscrit ayant appartenu à Mme de Maintenon, petite-fille du poète et que M. Charles Read, qui en était l'heureux possesseur, avait eu l'obligeance de nous communiquer. Pour le premier, l'orthographe seule diffère dans le manuscrit original et dans celui de M. Read ; pour le second, les textes sont tellement dissemblables que nous croyons devoir laisser en regard de l'original le fac-similé de la version du manuscrit Maintenon, ne fût-ce que pour montrer l'importance du travail de MM. Réaume et de Caussade.

STANCES

Pleurez avec moy, tendres fleurs,
Aportez, Ormeaux, les rosees
De vos mignonnes espousees,
Meslez vos pleurs avec les pleurs
De moy desolé qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!

Pleurez aussi, aube du jour :
Belle Aurore, je vous convie
A mesler une doulce pluye
Parmy les pleurs de mon amour,
D'un amour pour qui je ne puis
Trouver tant de pleurs que d'ennuis!

Cignes mourans, à ceste foys
Quittez la Touvre [43] Engoumoisine
Et meslez la plainte divine
Et l'aer de vos divines voys,
Avec moy chetif qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!

Oiseaux qui languissez marris,
Et vous, tourterelles fachees,
Ne comptez aux branches sechees
Le veuvage de vos maris
Et pleurez pour moy qui ne puis
Pleurer autant que j'ay d'ennuis!

Pleurez, o rochers, mes douleurs
De vos argentines fonteines,
Pour moy qui souffre plus de peines
Que je ne puis trouver de pleurs,
Pour moy douloureux qui ne puis
Plorer autant que j'ay d'ennuis!

43. Petite rivière qui passe près d'Angoulême. D'Aubigné était sénéchal de Saintonge et de Poitou.

Pleurez auec moy tendres fleurs
Aportez Ormeaux les Rozées
De voz mignonnes espouzées
Comme larmes parmy les pleurs.
De moy affligé qui ne puis
Pleurer autant que iay depuis

Pleurez aussi l'aube du jour
Belle aurore ie vous conuie
A mesler vne douce pluye
Parmy les fruictz de mon amour
D'un amour pour qui ie ne puis
Trouuer tant de pleurs que depuis

Cigne mourant que vostre voix
Delaisse la Touure fachee
Laissez vostre branche sechee
Tourtres vefues laissez les bois
Et pleurez pour moy qui ne puis
Pleurer autant que iay depuis

Pleurez o Rochers mes douleurs
De voz argentines fontaines
Pour moy qui souffre plus de peines
Que ie ne puis trouuer de pleurs
Pour moy douloureux qui ne puis
Trouuer tant de pleurs que depuis

SONNET

Combattu des vents et des flots
Voyant tous les jours ma mort preste
Et abayé [44] d'une tempeste
D'ennemis, d'aguetz, de complotz,

Me resveillant à tous propos,
Mes pistolles [45] dessoubz ma teste,
L'amour me fait faire le poete [46],
Et les vers cerchent le repos.

Pardonne moy, chere Maistresse,
Si mes vers sentent la destresse,
Le soldat, la peine et l'esmoy :

Car depuis qu'en aimant je souffre,
Il faut qu'ils sentent comme moy
La poudre, la mesche, et le souffre.



QUATRAIN[47]

Lecteur, pour m'excuser qu'est-ce
Que je pourrois dire ? — Rien.
Si j'allegue ma jeunesse,
Tu diras : je le vois bien !

44. Aboyé. — 45. Pistolets. — 46. Prononcez *poite*. — 47. Épilogue du *Printemps*.



BIBLIOGRAPHIE

Les Tragiques, donnez au public par le larcin de Promethée. — Au dezert. Par L. B. D. D. 1616. Petit in-4°, édition originale, très probablement faite à Maillé, et fort mal imprimée, comme on en peut juger par nos fac-similés des pages 108 et 109. La lettre ornée de notre page 105 est également tirée de cette édition. Un certain nombre de passages, dont on a maintenant le texte, y sont remplacés par des tirets (Bibliothèque Mazarine).

Les Tragiques, ci-devant donnez au public par le larcin de Promethée, et depuis avouez et enrichis par le sieur d'Aubigné. Cette édition, petit in-8°, sans date ni lieu d'impression, en caractères italiques, comme la précédente, a été publiée quelques années plus tard, et contient environ 400 vers nouveaux, intercalés çà et là.

Petites œuvres meslées du sieur d'Aubigné. Le contenu desquelles se voit ès pages suivantes la Preface. A *Genève*, chez *Pierre Aubert*, imprimeur ordinaire de la République et Académie, 1630, avec permission et privilège (Bibliothèque Mazarine). Édition originale, contenant des œuvres en prose, des œuvres en vers, des vers mesurés et sans rimes.

Les Tragiques, par Théodore-Agrippa d'Aubigné, nouvelle édition, revue et annotée par Ludovic Lalanne. (*Paris*, 1857, *Jannet*, *Bibliothèque elzévirienne.*) Petit in-16.

Les Tragiques, édition nouvelle, publié d'après le manuscrit conservé parmi les papiers de l'auteur, avec des additions et des notes, par M. Charles Read. (*Paris*, 1872. *Librairie des Bibliophiles.*) Superbe édition in-8°, tirée à très petit nombre.

Les *Mémoires*, que nous citerons plus loin, contiennent quelques impromptus en vers.

Œuvres complètes de Théodore-Agrippa d'Aubigné, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, accompagnées de Notices biographique, littéraire et bibliographique, de Variantes, d'un Commentaire, d'une Table des noms propres et d'un Glossaire, par Eug. Reaume et F. de Caussade, (*Paris*, 1873-77, *Lemerre*), 4 vol. in-18, dont le troisième contient le Printemps, Poésies diverses, Poésies religieuses et Vers mesurés, Tombeaux, Vers funèbres sur la mort de Jodelle, la Création, poème ; et le 4°, les Tragiques, Discours sur le feu roi Henri IV, Sonnets épigrammatiques, etc. Nous attendons avec impatience le tome V qui contiendra les notices annoncées, et l'Histoire universelle que les mêmes éditeurs se proposent de publier en quatre ou cinq volumes.

PORTRAITS ET AUTOGRAPHES

Nous ne connaissons qu'un seul portrait d'Agrippa d'Aubigné, celui qui est à la bibliothèque de Genève. Nous l'avons fait graver (voir p. 104), d'après une lithographie de M. Hébert.

La signature de d'*Aubigné* qui est au-dessous vient des manuscrits de Genève. Les autographes de d'Aubigné sont difficiles à se procurer. Le fac-similé de notre page 125 est tiré du manuscrit de M. Read ; *Aubigny* y est écrit de la main de Mme de Maintenon.

A CONSULTER SUR AGRIPPA D'AUBIGNÉ, outre les notices et les notes des éditions de MM. Ludovic Lalanne et Charles Read :

Sainte-Beuve (*Tableau de la Poésie au* XVIe *siècle*, et *Causeries du Lundi*, tome X) ;

Philarète Chasles (*Tableau de la Poésie au* XVIe *siècle*) ;

Ludovic Lalanne (*Mémoires* de Théodore-Agrippa d'Aubigné, publiés pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Louvre, suivis de fragments de l'*Histoire universelle de d'Aubigné*, et de pièces inédites. *Paris*, 1854. *Charpentier*) ;

Prosper Mérimée (*Les Aventures du baron de Fœneste*, par Théodore-Agrippa d'Aubigné, nouvelle édition, revue et annotée. *Paris* 1855, *Jannet. Bibliothèque elzévirienne*) ;

Histoire de Mme de Maintenon, par le duc de Noailles ; *Essais d'Histoire littéraire*, par Géruzez ; *Notice sur d'Aubigné* (Revue contemporaine, 1853), par Léon Feugère ; *Histoire de la satire en France* (introduction aux œuvres de Regnier), par M. Viollet-le-Duc ; *La France protestante*, par Haag ; *Études littéraires sur les écrivains de la Réformation*, par Sayous, etc. Et surtout l'édition Reaume et de Caussade.

MATHURIN REGNIER



En tête d'une édition de Regnier, publiée à Londres en 1729, chez Lyon et Woodman, se trouve un fort beau frontispice, dessiné par Humblot, gravé par Tardieu.

Couché au premier plan à gauche, près d'une source. — l'Hélicon, sans doute, — un grand vieillard, *le Temps* — reconnaissable à sa faux renversée sur son épaule gauche et à son sablier qui roule à terre — invite Thalie — caractérisée par son masque qu'elle a laissé choir sur une touffe d'herbes — à relever le buste dont vous voyez ci-contre un calque fidèle. Deux Satyres-enfants aident la Muse dans cette pieuse tâche. Sur le troisième plan se dresse un piédestal, autour duquel les trois Grâces préparent des guirlandes et une couronne de fleurs. Pégase piaffe au fond du paysage, un vieux Satyre cornu sourit derrière le monument, et un petit Amour descend du ciel, une palme à la main.

En tête d'une autre édition de Regnier, publiée à Londres, chez Tonson, en 1733, se trouve un autre frontispice, plus beau encore que le premier, dessiné par Natoire, gravé par Cars. Le poète y est représenté assis au premier plan, à gauche, et dictant ses satires à Thalie. La tête est plus jeune, l'inspiration poétique illumine les yeux et soulève la chevelure; mais ce sont les mêmes traits : Natoire n'a fait que copier, en l'idéalisant, le buste de l'édition précédente.

Tous les portraits de Regnier amplifient l'un ou l'autre de ces deux-là.

Eh bien! chose curieuse et que personne encore n'avait remarquée, le petit buste, prototype du Mathurin Regnier légendaire, est tout simplement celui d'Horace. Humblot, n'ayant pu se procurer aucune image peinte ou gravée du satirique français, puisqu'il n'en existait pas, a reproduit les traits du satirique latin, soit par une de ces supercheries dont les artistes du XVIIIe siècle n'étaient que trop coutumiers, soit plutôt sans autre intention que de compliquer son frontispice d'une allégorie plus ingénieuse encore que toutes les autres..., si ingénieuse qu'elle n'a été guère comprise que de lui seul!

Et voilà pourquoi Regnier, comme Villon, ne figurera pas dans notre galerie de portraits authentiques.

Un poète peu connu, Sigognes, a décrit en vers de huit pieds une rixe qui eut lieu de son temps entre l'auteur des satires et Berthelot :

> Regnier ayant sur les épaules,
> Satin, velours et tafetas,

dit-il, et quand Berthelot prend son adversaire au collet :

> Dessus ce grand corps il s'accroche
> Ainsi qu'une anguille sur roche.

Regnier était donc grand et quelquefois très bien vêtu : c'est tout ce que nous savons, c'est probablement tout ce que nous saurons jamais sur sa personne.

Connaissons-nous au moins son écriture? Hélas non! sauf les quelques lignes suivantes, en latin :

« Moi, Mathurin Renier, chanoine de Chartres, je jure et professe tout ce qui est contenu dans la profession de foi de l'église de Chartres. Fait à Paris, l'année du Seigneur, le 30 juillet 1609. M. Renier. »

Que M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-et-Loir, a relevées sur le registre des professions de foi des chanoines de Chartres, et dont on trouvera plus loin un fac-similé, il m'a été impossible de découvrir même une signature du plus grand des satiriques français.

La vie de notre poète n'est guère mieux connue que son écriture et que sa personne. Quatre ou cinq dates, récemment fixées, trois anecdotes, contées par Tallemant des Réaux, déjà fort sujet à caution quand sa verve caustique s'exerce sur ses contemporains, tel est le fond de toutes les biographies de Regnier.

Mathurin Regnier naquit à Chartres, le 21 décembre 1573, de Jacques Regnier, notable bourgeois chartrain, et de Simone Desportes, sœur du grand poète dont les *Premières œuvres* venaient de paraître. Il fut tonsuré le 31 mars 1584, publia ses satires en 1608, devint chanoine de Chartres en 1609, et mourut à Rouen, le 22 octobre 1613. Voilà pour les dates. Quand j'aurai mentionné, d'après la tradition, deux voyages de Regnier à Rome comme attaché, d'abord au cardinal-archevêque François de Joyeuse, puis au duc de Béthune; quand j'aurai insinué sans trop de preuves qu'il lia connaissance, chez son oncle Desportes, avec les quelques hommes célèbres dont les noms figurent dans ses œuvres, il ne me restera plus, pour égayer cette aride nomenclature de chiffres et de faits, qu'à transcrire à la suite les trois anecdotes de Tallemant des Réaux.

S'il faut en croire la première, Regnier était doué d'une certaine bravoure qui manquait totalement à Maynard, le disciple chéri de Malherbe :

« Regnier le satirique, mal satisfait de Maynard, le vient appeler en duel qu'il estoit encore au lit; Maynard en fut si surpris et si esperdu qu'il ne pouvoit trouver par où mettre son haut de chausses. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps-là, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodève de les venir séparer quand ils seroient sur le pré. Les voylà au rendez-vous. Le comte s'estoit caché. Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantost il soustenoit qu'une espée estoit plus courte que l'autre; il fut une heure à tirer ses bottes; les chaussons estoient trop estroits. Le comte rioit comme un fou. Enfin le comte parut. Maynard pourtant ne put dissimuler; il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au comte il luy fit des reproches, et luy dit que pour peu qu'ils eussent esté gens de cœur, ils eussent eu le loisir de se couper la gorge. »

La seconde suffirait à expliquer l'insuccès de Regnier dans la carrière diplomatique :

« Desportes estoit en si grande réputation, que tout le monde luy apportoit des ouvrages, pour en avoir son sentiment. Un advocat luy apporta un gros poëme qu'il donna à lire à Regnier, afin de se deslivrer de cette fatigue; en un endroit cet advocat disoit :

Je bride icy mon Apollon.

» Regnier escrivit à la marge :

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des Muses le Roy;
Les Dieux ne portent point de bride,
Mais bien les asnes comme toy.

» Cet advocat vint, à quelque temps de là, et Desportes luy rendit son livre, après luy avoir dit qu'il y avoit de bien belles choses. L'advocat revint le lendemain, tout bouffy de colère, et, luy montrant ce quatrain, luy dit qu'on ne se mocquoit pas ainsy des gens.

Desportes reconnoist l'escriture de Regnier, et il fut contraint d'avouer à l'advocat comme la chose s'estoit passée, et le pria de ne luy point imputer l'extravagance de son nepveu. »

D'après la troisième, ce serait Regnier qui aurait conduit Malherbe chez son oncle, le jour où le poète normand fit au poète chartrain cette fameuse réponse : « Votre potage vaut mieux que vos Psaumes, » dont j'ai parlé à propos de Desportes. Malherbe, ajoute Tallemant « ne laissa pas de disner, mais sans dire mot, et après disner ils se separerent et ne se sont pas veus depuis. Cela le brouilla avec tous les amys de Desportes, et Regnier, qui estoit son amy, et qu'il estimoit pour le genre satyrique à l'esgal des anciens, fit une satyre contre luy qui commence ainsi :

> Rapin, le favori d'Apollon et des Muses. »

Si les documents contemporains font défaut à la biographie de Regnier, du moins peut-on prendre dans ses œuvres une idée assez nette de son caractère.

Chose singulière, ce qu'on remarque tout d'abord chez ce poète satirique, c'est la bonté. Regnier était bon, on disait *le bon Regnier*, comme on devait dire plus tard *le bon La Fontaine :*

> Et le surnom de Bon me va-t-on reprochant,
> D'autant que je n'ai pas l'esprit d'estre méchant.

Regnier n'avait pas grande ambition :

> De peu, je suis content,...

disait-il, et, préférant une modeste aisance indépendante à une fortune payée de travaux et de soucis, il ajoutait :

> Que me sert de m'asseoir le premier à la table,
> Si la faim d'en avoir me rend insatiable,
> Et si le faix leger d'une double évesché
> Me rendant moins contant, me rend plus empesché ?

Rêveur et indolent, il ne travaillait que contraint par le démon des vers :

> Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce Dieu,

dit-il un jour d'été à Philippe Hurault de Chiverny. Oh ! que j'aimerais mieux

> . . . . Loing du bruit de Paris
> Et du soing de la Cour et de ses favoris,
> M'esgayer au repos que la campagne donne,
> Et sans parler curé, doyen, chantre ou Sorbonne,
> D'un bon mot faire rire en si belle saison,
> Vous, vos chiens, et vos chats, et toute la maison !

Car ce joyeux sceptique, qui qualifie l'honneur

> . . . . Un sujet qui n'est pas,
> Ou, s'il est, qui jamais aux yeux ne se descouvre,

n'a jamais pris bien au sérieux son état d'ecclésiastique, courtisant toute femme

> Ou soit belle, ou soit laide, ou sage, ou mal apprise,

et parlant un langage tel que Sainte-Beuve a pu dire de lui ce mot charmant : « On croirait qu'il brave l'honnêteté, et seulement il l'ignore. »

Ou je me trompe fort, ou tous ces traits, auxquels j'en pourrais ajouter bien d'autres pris au même endroit, forment un portrait de notre vieux satirique, assez vivant... et qui excuse, dans une certaine mesure, Humblot de lui avoir donné la tête d'Horace.

Qu'un tel homme, imbu dès son enfance de Juvénal, d'Horace, de Perse, initié par son séjour à Rome à la poésie badine des Italiens, grand admirateur de nos vieux trouvères et de leurs dignes héritiers Jean de Meung, Villon, Coquillart, Clément Marot, qu'il était si bien fait pour comprendre, doué lui-même au plus haut degré de cette verve gauloise que l'étude de Ronsard lui avait appris à resserrer entre certaines digues qui la ramassent pour ainsi dire sur elle-même et en augmentent la force sans en diminuer l'abondance, entreprenne de faire revivre parmi nous la satire antique, et ses coups d'essai seront des coups de maître.

En vain dira-t-on que d'autres avant lui, Ronsard, du Bellay, Jehan de La Taille, Vauquelin de La Fresnaye, tentèrent la même aventure : aucun d'eux ne se dégagea complètement des langes de l'imitation latine; Regnier seul sut rester moderne, tout en imitant les anciens, et, s'il se servit parfois de la palette d'Horace, ce fut pour peindre les hommes de son propre temps... Regnier est bien le père de la satire française.

Ce n'est pas sans dessein que j'emploie, en parlant de Regnier, les mots de palette et de peinture : Regnier est un peintre, non un peintre à la façon de Raphaël, de Murillo, ou même de Rubens, mais un peintre à la manière de Téniers, de Van Ostade et de Brauwers. L'odeur des tavernes l'attire plus volontiers que le parfum du tabernacle, mais de quelle touche magistrale il peint ces bouges enfumés ! Et quand Regnier passe de la peinture d'intérieurs au portrait, quelle fermeté de contour, quelle vivacité de couleur, quelle vérité d'expression ! Son poëte, son fat, son docteur, son pédant, sa fausse dévote ressortent vivants du cadre où il les a enfermés. Pourquoi faut-il que le pinceau soit tombé des mains d'un pareil peintre, au moment où, tout jeune encore, il avait découvert le dernier secret de son art, quand il venait de prouver, par un chef-d'œuvre, qu'on peut, au dessin le plus irréprochable, joindre le coloris le plus éclatant !

Malheureusement, ce chef-d'œuvre, je ne puis le mettre sous vos yeux. Desportes avait inventé tout récemment le mot *pudeur*, ce qui prouve que la chose était nouvelle : Regnier connut le mot, beaucoup plus que la chose. Ses contemporains du reste ne valurent guère mieux que lui sous ce rapport. Regnier, chanoine de Chartres, put faire paraître sa treizième satire sans que personne au monde en fût scandalisé. Il n'en irait pas de même de nos jours. Peut-être ne sommes-nous pas plus vertueux que nos ancêtres : nous sommes à coup sûr plus sévères.

A défaut de la treizième satire, je puis du moins citer la neuvième presque tout entière, et quelques parties remarquables des quinze autres. Ces extraits montreront en Regnier un poëte chaud et vigoureux, de premier jet, curieux sans recherche, facile sans relâchement, écrivant avant Molière le vers du *Misanthrope*, mais avec plus de précision peut-être, touchant à François Villon par Clément Marot, à Alfred de Musset par André Chénier, et qui fit sur lui-même un vers superbe qu'on pourrait appliquer à chacun de ces libres génies :

> Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

LES PREMIERES OEVVRES DE M. REGNIER.

Au Roy.



A PARIS,
Chez TOVSSAINCTS DV BRAY, ruë ſainct Iacques, aux Eſpics murs, & en ſa boutique au Palais, en la gallerie des priſonniers.

MDC. VIII.

Auec Priuilege du Roy.

EXTRAITS DES POÉSIES DE REGNIER

SATIRE IX[1]

A MONSIEUR RAPIN[2]

Rapin, le favorit d'Apollon et des Muses,
Pendant qu'en leur mestier jour et nuict tu t'amuses,
Et que d'un vers nombreux, non encore chanté[3],
Tu te fais un chemin à l'immortalité,
Moy, qui n'ay ny l'esprit ny l'haleine assez forte
Pour te suivre de près et te servir d'escorte,
Je me contenteray, sans me precipiter,
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter,
Et, pour me satisfaire au desir qui me reste,
De rendre cest hommage à chascun manifeste.
Par ces vers j'en prends acte, afin que l'advenir
De moy par ta vertu se puisse souvenir,
Et que ceste memoire à jamais s'entretienne,
Que ma Muse imparfaite eut en honneur la tienne,
Et que si j'eus l'esprit d'ignorance abattu,
Je l'eus au moins si bon, que j'aymay ta vertu,
Contraire à ces resveurs[4] dont la Muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De reformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hebreux et toute l'antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son mestier n'estoit qu'une apprentif;
Il avoit le cerveau fantastique et retif;
Des-Portes n'est pas net, du Bellay trop facile;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville;
Il a des mots hargneux, bouffis et relevez,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvez.

1. La neuvième satire est une des plus remarquables et la plus curieuse au point de vue de notre histoire littéraire. — 2. Nicolas Rapin, poète, l'un des auteurs de la *Satire Ménippée*, mort en 1608. — 3. Rapin a fait des vers mesurés et sans rime, à l'imitation des Grecs et des Latins, comme Ronsard, Baïf, Agrippa d'Aubigné et autres. — 4. Malherbe.

Comment! il nous faut donq', pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie et du temps se deffende,
Qui trouve quelque place entre les bons autheurs,
Parler comme à Sainct-Jean parlent les crocheteurs!

Encore je le veux, pourveu[5] qu'ils puissent faire
Que ce beau sçavoir entre en l'esprit du vulgaire:
Et quand les crocheteurs seront poetes[6] fameux,
Alors sans me fascher je parleray comme eux.

Pensent-ils, des plus vieux offençant la memoire,
Par le mespris d'autruy s'acquerir de la gloire,
Et pour quelque vieux mot estrange ou de travers
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers?
(Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science,
La verve quelquefois s'esgaye en la licence.)

Il semble en leurs discours hautains et genereux[7],
Que le cheval volant[8] n'ait pissé[9] que pour eux;
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle[10];
Que la mouche du Grec leurs lèvres emmielle[11];
Qu'ils ont seuls icy bas trouvé la pie au nit,
Et que des hauts esprits le leur est le zénit;
Que seuls des grands secrets ils ont la cognoissance;
Et disent librement que leur experience
A rafiné les vers fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur;
Qu'eux tous seuls du bien dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfaict s'il n'est fait à leur mode.

Cependant leur sçavoir ne s'estend seullement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Espier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,

5. Pourvu. — 6. Prononcez *poe* d'une seule émission de voix: *poi;* c'est ainsi que Regnier le prononce *presque* toujours. — 7. Généreux est pris ici dans le sens d'orgueilleux. — 8. Pégase. — 9. Nous n'avons pas voulu, pour une expression qui n'est que grossière, nous départir de nos habitudes de fidélité au texte primitif. Certains éditeurs ont mis : passé. — 10. Prononcez *vi-elle.* — 11. Allusion à la légende qui raconte que Pindare s'étant endormi, des abeilles vinrent déposer leur miel sur ses lèvres. Prononcez *em-mi-elle.*

Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul esguillon divin n'esleve leur courage;
Ils rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rende à l'oreille un agréable son;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leur discours tout si relevé d'art,
Et peignent leurs defaux de couleur et de fard.
Aussi je les compare à des femmes jolies
Qui par les affiquets se rendent embellies,
Qui, gentes en habits et sades [12] en façons,
Parmy leur point coupé tendent leurs hameçons;
Dont l'œil rit mollement avecque affeterie,
Et de qui le parler n'est rien que flaterie;
De rubans piolez [13] s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement;
Leur visage reluit de ceruse et de peautre [14];
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre;

Où ces divins esprits [15], hautains et relevez,
Qui des eaux d'Helicon ont les sens abreuvez,
De verve et de fureur leur ouvrage estincelle;
De leurs vers tout divins la grace est naturelle,
Et sont, comme l'on voit, la parfaicte beauté,
Qui, contente de soy, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais [16] ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grace n'accompagne;
Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint;
De roses et de lys la nature l'a peint,
Et, laissant là Mercure [17] et toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Or, Rapin, quant à moy, je n'ay point tant d'esprit.
Je vay le grand chemin que mon oncle [18] m'aprit,

12. Douces. *Sade* paraît venir du latin *sapidus*, savoureux. — 13. Moitié d'une couleur, moitié d'une autre, comme une pie. — 14. Plâtre. Prononcez *pautre*. — 15. *Où* veut dire là : *au lieu que*. Ces divins esprits, c'est-à-dire Ronsard, du Bellay, etc. — 16. Chez les marchands établis dans les galeries du Palais. — 17. Dieu du mensonge ou du commerce. — 18. Desportes.

Laissant là ces docteurs que les muses instruisent
En des arts tout nouveaux; et s'ils font, comme ils disent,
De ses fautes un livre aussi gros que le sien,
Telles je les croiray quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante,
Leur don'ra, comme à luy, dix mil escus de rente,
De l'honneur, de l'estime, et quand par l'univers
Sur le lut de David on chantera leurs vers [19];
Qu'ils auront joint l'utile avecq' le delectable,
Et qu'ils sçauront rimer une aussi bonne table [20].....

S'ils ont l'esprit si bon et l'intellect si haut,
Le jugement si clair, qu'ils facent un ouvrage
Riche d'inventions, de sens et de langage,
Que nous puissions draper comme ils font nos escris,
Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien apris [21];
Qu'ils monstrent de leur eau, qu'ils entrent en carrière,
Leur age deffaudra plustot que la matière.
Nous sommes en un siècle où le prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend :
Qu'ils facent par leurs vers rougir chacun de honte,
Et, comme de valeur nostre prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil, qu'ils ostent les lauriers
Aux vieux, comme le roy l'a fait aux vieux guerriers;
Qu'ils composent une œuvre : on verra si leur livre
Après mille et mille ans sera digne de vivre,
Surmontant par vertu l'envie et le destin,
Comme celuy d'Homère et du chantre latin.

Mais, Rapin, mon amy, c'est la vieille querelle!
L'homme le plus parfaict a manque de cervelle;
Et de ce grand deffaut vient l'imbecilité
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté;
Et selon le sujet qu'à l'œil il se propose,
Suivant son appetit il juge toute chose.....

Le soldat aujourd'huy ne resve que la guerre;
En paix le laboureur veut cultiver sa terre;

19. Les Psaumes de Desportes avaient été mis en musique par le musicien attitré de M. de Villeroy. — 20. Allusion aux bons dîners que donnait Desportes. — 21. Et voir s'ils sont aussi bien appris qu'on le prétend.

L'avare n'a plaisir qu'en ses doubles ducas;
L'amant juge sa dame un chef-d'œuvre icy bas,
Encore qu'elle n'ait sur soy rien qui soit d'elle;
Que le rouge et le blanc par art la fasse belle,
Qu'elle ante [22] en son palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins;
Que son poil [23], dès le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque au matin sur sa teste s'applique;
Qu'elle ait comme un piquier [24] le corselet au dos,
Qu'à grand peine sa peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit comme en depost soit dessous la toilette;
Son esprit ulceré [25] juge en sa passion
Que son teint fait la nique à la perfection.

Le soldat tout ainsi pour la guerre souspire;
Jour et nuit il y pense et tousjours la desire;
Il ne resve la nuict que carnage et que sang :
La pique dans le poing et l'estoc sur le flanc,
Il pense mettre à chef [26] quelque belle entreprise;
Que, forçant un chasteau, tout est de bonne prise;
Il se plaist aux tresors qu'il cuide [27] ravager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.

L'avare, d'autre part, n'aime que la richesse;
C'est son Roy, sa faveur, sa Cour et sa maistresse;
Nul object ne lui plaist, sinon l'or et l'argent,
Et tant plus il en a, plus il est indigent.

La paysant [28] d'autre soin se sent l'ame embrasée.
Ainsi l'humanité, sottement abusée,
Court à ses appetis, qui l'aveuglent si bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux si [29] ne voit elle rien.
Nul chois hors de son goust ne règle son envie,
Mais s'aheurte où sans plus quelque apas la convie.
Selon son appetit le monde se repaist,
Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaist.

22. Enter, fixer. — 23. Sa chevelure. — 24. Soldat armé de la pique. — 25. Troublé, blessé. — 26. Mener à bonne fin. — 27. Croit. — 28. Prononcez *pay* d'une seule émission de voix. — 29. Pourtant.

O debile raison! où est ores[30] ta bride?
Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide?
Contre les passions trop foible est ton secours,
Et, souvent, courtisane, après elle tu cours,
Et, savourant l'appas qui ton ame ensorcelle,
Tu ne vis qu'à son goust et ne vois que par elle.

De là vient qu'un chacun, mesmes en son deffaut
Pense avoir de l'esprit autant qu'il luy en faut;
Aussi rien n'est party[31] si bien par la nature
Que le sens : car chacun en a sa fourniture.

Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raisons,
Qui reglons nos esprits par les comparaisons
D'une chose avecq' l'autre, espluchons de la vie
L'action qui doit estre ou blasmée ou suivie;
Qui criblons le discours, au chois se variant,
D'avecq' la fauceté la vérité triant,
Tant que l'homme le peut; qui formons nos ouvrages
Aux moules si parfaits de ces grands personnages
Qui depuis deux mille ans ont acquis le crédit
Qu'en vers rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit;
Devons-nous aujourd'huy, pour une erreur nouvelle
Que ces clercs dévoyez forment en leur cervelle,
Laisser legerement la vieille opinion,
Et, suivant leur advis, croire à leur passion?

Pour moi, les Huguenots pourroient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur vérité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Aussi doit-on plustost imiter nos vieux pères,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères :
De mesme en l'art divin de la muse doit-on
Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.

Mais, Rapin, à leur goust, si les vieux sont profanes,
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des asnes,

30. Maintenant. — 31. Pour *réparti*.

Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs et mangeons des chardons.

LE FACHEUX [32]

Charles [33], de mes pechez j'ay bien fait penitence.
Or toy, qui te cognois aux cas de conscience,
Juge si j'ay raison de penser estre absous.
J'oyois [34] un de ces jours la messe à deux genoux,
Faisant mainte oraison, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouvert aux pleurs, et tout percé de pointes
Qu'un devot repentir eslançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer et tout bruslant de foy,
Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte et d'un ample pennache,
Me vint prendre et me dict, pensant dire un bon mot :
« Pour un poëte [6] du temps vous estes trop devot. »
Moi, civil, je me lève et le bon jour luy donne.
Qu'heureux est le folastre à la teste grisonne,
Qui brusquement eust dit, avecq' une sambieu [35] :
« Ouy bien pour vous, Monsieur, qui ne croyez en Dieu. »

Sotte discrétion! je voulus faire accroire
Qu'un poëte [6] n'est bisarre et fascheux qu'après boire.
Je baisse un peu la teste, et tout modestement
Je luy fis à la mode un petit compliment.
Luy, comme bien apris, le meme me sceut [36] rendre,
Et ceste courtoisie à si haut prix me vendre,
Que j'aimerois bien mieux, chargé d'age et d'ennuis
Me voir à Rome pauvre entre les mains des Juifs [37].

Il me prit par la main après mainte grimace,
Changeant sur l'un des pieds à toute heure de place,
Et, dansant tout ainsi qu'un barbe encastelé [38],
Me dist, en remâchant un propos avalé :

32. Fragment de la Satire VIII, imitée d'Horace. — 33. Charles, évêque du Mans, auquel cette satire est dédiée. — 34. J'écoutais. — 35. En jurant. — 36. Prononcez *sût*. — 37. Prononcez *Juis*. — 38. Barbe encastelé, c'est-à-dire dont les talons pressent si fort le petit pied, qu'ils font boiter le cheval, ou du moins l'empêchent de marcher à son aise. Ce défaut est plus ordinaire aux chevaux de petite taille, comme aux chevaux *barbes* et aux chevaux d'Espagne.

« Que vous estes heureux, vous autres belles ames,
Favoris d'Appollon, qui gouvernez les dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'est point de beautez que pour vous seulement!
Mais vous les meritez : vos vertus non communes
Vous font digne, Monsieur, de ces bonnes fortunes. »

Glorieux de me voir si hautement loué,
Je devins aussi fier qu'un chat amadoué;
Et sentant au palais mon discours se confondre,
D'un ris de sainct Medard [39] il me fallut respondre.
Je poursuis. Mais, amy, laissons le discourir,
Dire cent et cent fois : « Il en faudroit mourir! »
Sa barbe pinçoter, cageoller la science,
Relever ses cheveux; dire : « En ma conscience! »
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, monstrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser [40] son espée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée :
Cependant qu'en trois mots je te feray sçavoir
Où premier à mon dam [41] ce fascheux me peut [42] voir.

J'estois chez une dame en qui, si la satyre
Permettoit en ces vers que je le peusse dire,
Reluit, environné de la divinité,
Un esprit aussi grand que grande est sa beauté.

Ce fanfaron chez elle eut de moi cognoissance,
Et ne fut de parler jamais en ma puissance,
Luy voyant ce jour-là son chappeau de velours,
Rire d'un fascheux conte, et faire un sot discours,
Bien qu'il m'eust à l'abord doucement fait entendre
Qu'il estoit mon valet à vendre et à despendre,
Et destournant les yeux : « Belle, à ce que j'entens,
Comment! vous gouvernez les beaux esprits du temps! ».....
Puis rechangeant de note, il monstre sa rotonde [43].
« Cest ouvrage est-il beau? Que vous semble du monde?

39. D'un rire forcé. Saint Médard ayant le don d'apaiser les maux de dents, on le représentait souvent la bouche ouverte, montrant ses dents, en souvenir de cette propriété particulière, et il avait ainsi l'air de rire, mais d'un rire forcé. De là le dicton. — 40. Redresser. — 41. Où, la première fois, pour mon malheur. — 42. Prononcez *put*. — 43. Collet empesé et monté sur du carton.

L'homme que vous scavez m'a dit qu'il n'ayme rien.
Madame, à votre avis, ce jourd'huy suis-je bien?
Suis-je pas bien chaussé? ma jambe est-elle belle?
Voyez ce taffetas : la mode en est nouvelle;
C'est l'œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit
Que contre les clinquants le roy fait un edict ».....

D'assez d'autres propos il me rompit la teste.
Voilà quant et comment je cogneu [44] ceste beste;
Te jurant, mon amy, que je quittay ce lieu
Sans demander son nom et sans luy dire adieu.

Je n'eus depuis ce jour de luy nouvelle aucune,
Si ce n'est ce matin que, de male fortune,
Je fus en ceste église où, comme j'ay conté,
Pour me persécuter Satan l'avoit porté.
Après tous ces propos qu'on se dit d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,
Je chauvy de l'oreille [45], et demeurant pensif,
L'eschine j'allongeois comme un asne retif,
Minutant [46] me sauver de ceste tirannie.
Il le juge à respect [47] : « O! sans ceremonie,
Je vous suply, dit-il, vivons en compagnons. »
Ayant ainsi qu'un pot les mains sur les roignons,
Il me pousse en avant, me presente la porte,
Et sans respect des saincts, hors l'église il me porte,
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corrival.
Sortis, il me demande : « Estes vous à cheval? [48]
Avez vous point icy quelqu'un de vostre troupe?
— Je suis tout seul, à pied. » Luy, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en depestrer, luy dire tout exprès :
« Je vous baise les mains, je m'en vais icy près,
Chez mon oncle disner. — O Dieu! le galand homme!
J'en suis. » Et moi pour lors, comme un bœuf qu'on assomme,
Je laisse cheoir la teste, et bien peut s'en falut,
Remettant par despit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la teste la première,
Me jetter du Pont-Neuf à bas à la rivière.

44. Connus. — 45. Je baissais l'oreille modestement. — 46. *Minuter* a le sens de projeter, combiner. — 47, Il le prend pour une politesse. — 48. Les carosses n'étaient pas encore en usage,

Insensible, il me traîne en la court du Palais,
Où trouvant par hazard quelqu'un de ses valets,
Il l'apelle et luy dit : « Hola hau! Ladreville,
Qu'on ne m'attende point; je vais disner en ville. »

Dieu sçait si ce propos me traversa l'esprit!
Encor n'est-ce pas tout : il tire un long escrit
Que voyant je frémy. Lors, sans cageollerie :
« Monsieur, je ne m'entends a la chicannerie,
Ce luy dis-je, feignant l'avoir veu [49] de travers.
— Aussi n'en est-ce pas : ce sont des meschans vers
(Je cogneu [44] qu'il estoit veritable à son dire)
Que pour tuer le temps je m'efforce d'escrire;
Et pour un courtisan, quand vient l'occasion,
Je monstre que j'en sçay pour ma provision. »

Il lit, et se tournant brusquement par la place,
Les banquiers estonnez admiroient sa grimace,
Et monstroient en riant qu'ils ne luy eussent pas
Presté sur son minois quatre doubles ducats
(Que j'eusse bien donnez pour sortir de sa pate).
Je l'escoute, et durant que l'oreille il me flate,
Le bon Dieu sçait comment à chasque fin de vers
Tout exprès je disois quelque mot de travers.
Il poursuit nonobstant d'une fureur plus grande,
Et ne cessa jamais qu'il n'eust fait sa legende.

Me voyant froidement ses œuvres advouer,
Il les serre, et se met luy mesme à se louer :
« Doncq' pour un cavalier n'est-ce pas quelque chose?
Mais, Monsieur, n'avez-vous jamais veu [49] de ma prose? »
Moy de dire que si, tant je craignois qu'il eust
Quelque procès-verbal qu'entendre il me fallust.

« Encore dittes moy en vostre conscience,
Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,
Cecy n'est-il pas rare? — Il est vray, sur ma foy, »
Luy dis-je sousriant. Lors, se tournant vers moy,

49. Vu.

M'accolle à tour de bras, et tout petillant d'aise,
Doux comme une espousée à la joue il me baise :
Puis me flattant l'espaule, il me fist librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Après ceste caresse il rentre de plus belle :
Tantost il parle à l'un, tantost l'autre l'appelle.....

Il vint à reparler dessus le bruict qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court;
Que Paris est bien grand, que le Pont-Neuf s'achève;
Si plus en paix qu'en guerre un empire s'eslève.
Il vint à definir que c'estoit qu'amitié
Et tant d'autres vertus, que c'en estoit pitié.
Mais il ne definit, tant il estoit novice,
Que l'indiscrétion est un si fascheux vice
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage et de regret
Que de vivre à la gesne avec un indiscret.

Tandis que ces discours me donnoient la torture,
Je sonde tous moyens pour voir si d'avanture
Quelque bon accident eust peu [12] m'en retirer,
Et m'empescher enfin de me desesperer.

Voyant un president, je lui parle d'affaire :
S'il avoit des procès, qu'il estoit nécessaire
D'estre toujours après ces messieurs bonneter [50];
Qu'il ne laissast, pour moi, de les soliciter;
Quant à luy, qu'il estoit homme d'intelligence,
Qui sçavoit comme on perd son bien par negligence;
Où marche l'interest, qu'il faut ouvrir les yeux.
« Ha! non, Monsieur, dit-il, j'aymerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que j'ay que vostre compagnie, »
Et se mit aussi-tost sur la ceremonie.

Moy qui n'ayme à debatre en ces fadèses-là,
Un temps sans luy parler ma langue vacila.
Enfin je me remets sur les cageolleries,
Luy dis comme le roy estoit aux Tuileries,

50. Saluer.

Ce qu'au Louvre on disoit qu'il feroit ce jourd'huy,
Qu'il devroit se tenir tousjours auprès de luy.
Dieu sçait combien alors il me dist de sottises,
Parlant de ses hauts faicts et de ses vaillantises;
Qu'il avoit tant servy, tant fait la faction,
Et n'avoit cependant aucune pension;
Mais qu'il se consoloit en ce qu'au moins l'histoire,
Comme on fait son travail, ne desroboit sa gloire;
Et s'y met si avant que je creu [51] que mes jours
Devoient plus tost finir que non pas son discours.
Mais comme Dieu voulut, après tant de demeures,
L'orloge du Palais vint à fraper onze heures;
Et luy, qui pour la souppe avoit l'esprit subtil :
« A quelle heure Monsieur vostre oncle disne-t-il? »
Lors bien peu s'en falut, sans plus longtemps attendre,
Que de rage au gibet je ne m'allasse pendre.....

Comme il continuoit ceste vieille chanson,
Voicy venir quelqu'un d'assez pauvre façon [52] :
Il se porte au devant, luy parle, le cageolle;
Mais cest autre, à la fin, se monta de parole :
« Monsieur, c'est trop longtemps... tout ce que vous voudrez...
Voicy l'arrest signé... Non, Monsieur, vous viendrez...
Quand vous serez dedans, vous ferez à partie... [53] »
Et moy, qui cependant n'estois de la partie,
J'esquive doucement, et m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit et les yeux contre bas,
Le cœur sautant de joye, et triste d'aparence.
Depuis aux bons sergens j'ay porté reverence,
Comme à des gens d'honneur par qui le ciel voulut
Que je receusse [54] un jour le bien de mon salut.

Mais, craignant d'encourir vers toy le mesme vice
Que je blasme en autruy, je suis à ton service,
Et prie [55] Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'un importun, de froid et de soucy.

51. Crus. — 52. Un sergent, qui va l'arrêter pour dettes. — 53. Le sergent répond tout haut, et par ricochet, aux raisons que le Fâcheux est censé lui alléguer tout bas, pour se dispenser d'aller en prison. Le dernier vers signifie : quand vous serez en prison, vous prendrez à partie celui qui vous y fait mettre. — 54. Reçusses. — 55. L'*e* muet est de trop. On a mis : *Priant Dieu*, dans l'édition de 1655.

LE LOUP, LA LIONNE ET LE MULET [56]

Sçais tu, pour sçavoir bien, ce qu'il nous faut sçavoir?
C'est s'affiner le goust de cognoistre et de voir,
Apprendre dans le monde et lire dans la vie
D'autres secrets plus fins que de philosophie,
Et qu'avecq' la science il faut un bon esprit.

Or entends à ce point ce qu'un Grec [57] en escrit :
Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort rencontre une lionne,
Rugissant à l'abort, et qui monstroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
Furieuse elle approche, et le loup, qui l'advise,
D'un langage flateur luy parle et la courtise :
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.

Luy, di-je, qui craignoit que faute d'autre proye
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais enfin le hazard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table preste,
Et s'approchent tous deux assez près de la beste.
Le loup, qui la cognoist, malin et deffiant,
Luy regardant aux pieds, luy parloit en riant :
« D'où es-tu, qui es-tu? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature? »
Le mulet, estonné de ce nouveau discours,
De peur ingenieux, aux ruses eut recours;
Et comme les Normans sans lui respondre voire [58] :
« Compère, ce dit-il, je n'ay point de memoire;
Et comme sans esprit ma grand mère me vit,
Sans m'en dire autre chose au pied me l'escrivit. »

Lors il leve la jambe au jarret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,

56. Fragment de la Satire III, dédiée au marquis de Cœuvres. La Fontaine a imité Regnier dans *le Cheval et le Loup* (livre V, fable VIII). — 57. Cet apologue serait d'après Ménage qui l'a mis en vers latins d'origine, italienne et non grecque ; il vient, en réalité, d'Orient. — 58. *Voire,* adverbe affirmatif, usité en Normandie, et qui signifie *vraiment.*

Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'aperçoit se leve de devant,
S'excusant de ne lire avecq' ceste parolle
Que les loups de son temps n'alloient point à l'écolle.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus savante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, et d'une autre façon
Qu'elle ne sçavoit point, lui aprit sa leçon.

Alors le loup s'enfuit, voyant la beste morte,
Et de son ignorance ainsi se reconforte :
« N'en desplaise aux docteurs, Cordeliers, Jacobins,
Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins. »



LES QUATRE AGES DE L'HOMME [59]

Chasque âge a ses façons, et change de nature
De sept ans en sept ans notre temperature [60].
Selon que le soleil se loge en ses maisons [61],
Se tournent nos humeurs ainsi que nos saisons.
Toute chose en vivant avecq' l'âge s'altère.
Le desbauché se rit des sermons de son père,
Et dans vingt et cinq ans venant à se changer,
Retenu, vigilant, soigneux et mesnager,
De ces mesmes discours ses fils il admonneste,
Qui ne font que s'en rire et qu'en hocher la teste.
Chasque âge a ses humeurs, son goust et ses plaisirs,
Et comme notre poil [62] blanchissent nos desirs.

Nature ne peut pas l'âge en l'âge confondre :
L'enfant qui sçait desjà demander et respondre,
Qui marque asseurément la terre de ses pas,
Avecques ses pareils se plaist en ses esbas :
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise ;
Sans raison d'heure en heure il s'esmeust et s'apaise.

59. Fragment de la Satire V, dédiée au poète Bertaut. — 60. Pour *tempérament*. — 61. Dans les douze signes du Zodiaque. — 62. Notre chevelure.

Croissant l'âge en avant, sans soin de gouverneur,
Relevé, courageux, et cupide d'honneur,
Il se plaist aux chevaux, aux chiens, à la campaigne;
Facile au vice, il hait les vieux et les desdaigne :
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, despensier, il ne conserve rien;
Hautain, audacieux, conseiller de soy-mesme,
Et d'un cœur obstiné se heurte à ce qu'il ayme.

L'âge au soin se tournant, homme fait, il acquiert
Des biens et des amis, si le temps le requiert;
Il masque ses discours comme sur un théâtre;
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre :
Son esprit avisé previent le repentir,
Et se garde d'un lieu difficile à sortir.

Maints fâcheux accidens surprennent sa vieillesse,
Soit qu'avecq du soucy gaignant de la richesse,
Il s'en deffend l'usage et craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avecq' froideur il face toute chose,
Imbecile, douteux, qui voudroit et qui n'ose,
Dilayant[63], qui tousjours a l'œil sur l'avenir;
De leger[64] il n'espère, et croit au souvenir;
Il parle de son temps; difficile et sévère,
Censurant la jeunesse, use des droicts de père;
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

Voyla doncq' de par Dieu, comme tourne la vie,
Ainsi diversement aux humeurs asservie,
Que chaque âge depart à chaque homme en vivant,
De son temperamment la qualité suivant.
Et moy qui, jeune encor, en mes plaisirs m'esgaye
Il faudra que je change, et malgré que j'en aye,
Plus soigneux devenu, plus froid et plus rassis,
Que mes jeunes pensers cedent aux vieux soucis.

63. *Dilayer* a le sens de retarder, prendre des délais. — 64. *De leger* veut dire *légèrement*.

UN AUTOGRAPHE DE *MATHURIN REGNIER*

Nous devons cet autographe à l'obligeance de M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-et-Loir, qui a bien voulu le relever pour nous sur le registre des professions de foi des chanoines de Chartres.

Nous en donnerons d'abord le texte, que de nombreuses abréviations rendent presque illisible dans l'original :

« *Ego Mathurinus Renier, canonicus Carnotensis, juro et profiteor omnia et singula quæ in professione fidei continentur a me emissa* [*die supra scripto*] *coram Domini de capitulo die supra scripto. Ita Deus me adjuvet. Actum Carnuti anno Domini* 1609, *die* 3° *julii.* »

Dans cette pièce curieuse à plusieurs points de vue, nous ne garantissons, comme autographe, que la signature.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS

Les premières Œuvres de M. Regnier. Au roy, Paris, 1608. Toussaincts du Bray. In-4°. Édition originale, et qui est précieuse, bien que contenant seulement le Discours au roi et les deux premières Satires, parce qu'elle présente la véritable leçon de plusieurs passages, plus ou moins altérés dans la plupart des autres. Nous en avons reproduit le titre (Bibliothèque nationale. Y + 4853).

Le même éditeur a donné, du vivant de Regnier, trois autres éditions in-8° de ce poète, en 1609, 1612 et 1613.

Les Œuvres de M. Regnier. Elsevier. 1642. *Leyde.* In-8°. Réimpression en 1652.

Les Satires et Œuvres de Regnier, avec des remarques. *Londres*, 1729. *Lyon et Woodmann;* in-4° (Bibliothèque Mazarine). C'est dans cette édition que nous avons pris le

petit buste de notre notice. Elle a été, en 1730, à Amsterdam, chez Pierre Humbert, réimprimée ou contrefaite. Les remarques sont de Brossette.

Les mêmes, nouvelle édition considérablement augmentée (par Lenglet du Fresnoy). *Londres*, 1733. *Tonson*. Grand in-4° (voir notre notice). La Bibliothèque Mazarine possède un magnifique exemplaire de cette édition, tiré sur grand papier petit in-folio (296. B [2]).

Œuvres complètes de Mathurin Regnier, avec les commentaires, etc., précédées de l'histoire de la Satire en France, par M. Viollet-le-Duc. *Paris*. 1855. *Jannet*. Petit in-16 (Bibliothèque elzévirienne.) Le discours préliminaire de Viollet-le-Duc avait paru précédemment dans une édition de Regnier, publiée in-8° à *Paris*, en 1822, chez *Lequien*.

Œuvres complètes de Regnier, avec le commentaire de Brossette, des notes littéraires, un index des mots vieillis ou hors d'usage, et une étude littéraire, par M. Prosper Poitevin. *Paris*, 1860. *Ad. Delahays*. In-16.

Œuvres de Regnier, augmentées de trente-deux pièces, avec des notes et une introduction, par Ed. de Barthélemy. *Paris*, 1862. *Aubry*. In-12.

Œuvres de Regnier, édition Louis Lacour. *Paris*, 1867. *Jouaust*. Superbe édition tirée à petit nombre, sur papier vergé, en caractères elzéviriens, d'après celle de 1613.

Œuvres complètes de Regnier, publiées par M. E. Courbet. *Paris*, 1868. *Lemerre*. Petit in-12.

Œuvres complètes de Regnier, revues sur les anciennes éditions, avec préface, notes et glossaire, par M. Pierre Jannet. *Paris*, 1869, *Picard*. (En dépôt chez Lemerre.) Jolie petite édition, précieuse non seulement par ses notes, mais encore par la modicité de son prix.

PORTRAITS

La Bibliothèque nationale en possède dix, gravés par Boilly, Ingouf, Duponchel, Saint-Aubin, Landon, etc. Une belle lithographie de Chrétien figure dans cette collection.

Tous sont apocryphes.

AUTOGRAPHES

Nous avons donné plns haut le seul autographe de Regnier qu'il nous ait été possible de découvrir.

A CONSULTER SUR REGNIER : Outre les notices et les notes des différentes éditions que nous citons plus haut :

Sainte-Beuve. (*Tableau de la Poésie au* XVIe *siècle. Portraits littéraires.* Introduction à la collection Crepet.)

Philarète Chasles. (*Tableau de la Poésie au* XVIe *siècle.*)

Saint-Marc-Girardin (*Tableau de la Poésie au* XVIe *siècle*).

Hippolyte Babou. (*Notice sur Regnier*, dans Crepet.)

James de Rotschild. (*Essai sur les satires de Mathurin Regnier. Paris*, 1863, *Aubry*.)

Lucien Merlet (*Notice sur Regnier. Le Beauceron*, année 1857.)

La liste des auteurs qui ont parlé de Regnier dépasserait de beaucoup notre cadre. Nous citerons au hasard, outre les précédents : Rapin, Garasse, Ménage, Racan, Boileau, Massillon, J.-B. Rousseau, Titon du Tillet, L'Estoile, du Lorens, Tallemant des Réaux, Moreri, Niceron, Colletet, Montesquieu, Alfred de Musset, Jules Levallois, Demogeot, etc.


FRANÇOIS DE MALHERBE GENTILHOMME ORDINAIRE DE LA CHAMBRE DV ROY

FRANÇOIS DE MALHERBE

DIVERSES

Qui se fie en chose si vaine
Il seme sans espoir de fruict:
Il veut bastir dessus l'arene,
Ou sur la glace d'vne nuict.
Ils font des Dieux en leur pensee,
Qui comme eux ont l'esprit leger,
Se riant de la foy faulsee
Et de voir bien souuent changer.
Ceux qui peuuent mieux faire accroire
Et sont menteurs plus asseurez,
Entr'eux sont eleuez en gloire,
Et sont comme Dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' louange
Quand on les estime inconstans:
Et disent que le temps se change,
Et que le sage suit le tans.
Mais las! qui ne seroit esprise
Quand on ne sçait leurs fictions,
Lors qu'auec si grande feintise
Ils soupirent leurs passions?
De leur cœur sort vne fournaise,
Leurs yeux sont deux ruisseaux coulans,
Ce n'est que feu, ce n'est que braise,
Mesme leurs propos sont brulans.
Mais ceste ardant feu qui les tue
Et rend leur esprit consommé,
C'est vn feu de paille menue,
Aussi tost esteint qu'allumé.
Et les torrens qu'on voit descendre
Pour nostre douceur esmouuoir,

Dès que Mathurin Regnier eut écrit contre Malherbe sa neuvième satire, les disciples de Ronsard reprirent courage et osèrent rendre au grammairien-poète sarcasme pour sarcasme. C'est alors que, dans l'exaltation de la lutte, Malherbe s'écria : « Si je m'y mets, je ferai de leurs fautes un livre plus gros que leurs livres mêmes ! »

Ne souriez pas. Ce livre existe. Où? A la Bibliothèque nationale, sous la cote Y + 4817. C'est un exemplaire des Poésies de Desportes, sorti en 1600 des presses de Mamert-Patisson, et annoté à la plume en 1606 par le réformateur normand. Au travers du titre est la devise de Malherbe : *Delectare in Domino et dabit tibi petitiones cordis tui;* au bas, sa signature, trois fois répétée, pour qu'on n'en ignore, et la date du commentaire. Le volume a appartenu au président Bouhier, qui, sur la garde, en conte l'origine. Il provient de Balzac : « Je vous dirai pour nouvelle de ma bibliothèque, écrivait le grand épistolier à Conrard, l'un des fondateurs de l'Académie, que j'ai ici un exemplaire de Desportes, marqué de la main de feu de Malherbe et corrigé d'une terrible manière. Toutes les marges sont bordées de ses observations critiques. »

Bordées est le mot propre. Et les bordures n'ont pas toujours suffi. Les observations critiques de Malherbe non seulement courent en longs ruisseaux d'une écriture large et rapide autour du texte de Desportes, mais souvent encore elles débordent entre les lignes, et parfois sur les vers eux-mêmes. On sent que le souffle de la colère agite ces flots d'encre. Des pages tout entières en sont submergées. Pas de corrections, pas de tâtonnements, pas d'hésitations. Chose remarquable, ce poète qui, lorsqu'il était question de produire, avait tant de peine à trouver l'expression juste qu'il se reposait un an après avoir écrit cent vers, voit les mots se presser pour ainsi dire d'eux-mêmes sous sa plume dès qu'il s'agit de critiquer. Nul répertoire sarcastique n'égale le sien en variété. Mauvais, dit-il, mal conçu, mal imaginé, mal parlé, mal construit, bas, impropre, inutile,

superflu, hors de propos, froid, froid jusqu'à la glace, faible, ridicule, sale, lâche, populaire, inepte, rien qui vaille, conception ridicule, conception impie, hors-d'œuvre, imagination bourrue, phrase extravagante, sottise, impertinence, drôlerie, niaiserie, latinerie, pédanterie, bouffonnerie, galimatias, galimatias excellent, galimatias royal, cheville, cheville mal fichée, pâté de chevilles, vent, chimère, bourre, excellente bourre, moellon... Je cite au hasard, et pourrais doubler, tripler, décupler cette pittoresque nomenclature !

Des injures ne sont pas des raisons, dites-vous? Sans doute, il y a des injures dans le commentaire de Malherbe sur Desportes, des injures gratuites; mais il y a aussi des injures appuyées de raisons, voire même des raisons sans injures. Au lieu de feuilleter à la hâte et de noter au passage les expressions les plus caractéristiques de l'emportement du réformateur, arrêtons nos yeux sur quelques notes qui nous donneront, avec la clef de son système, le secret de son influence.

Les poëtes de la Pléiade, préoccupés surtout du mouvement lyrique, négligeaient l'harmonie intérieure du vers. L'oreille de Malherbe, plus délicate, est blessée de certains heurts de syllabes, et se révolte contre les cacophonies qu'ils produisent. Desportes avait écrit :

Où j'étois attendu d'une puissante armée..
Ma dame, Amour, Fortune, et tous les elemens...
O songe! ange divin, sorcier de mes tourmens...
Et si dedans le feu, tes louanges je chante...
..... Mon œil aussi, larme à larme repand...
Mais, hélas! ta faveur de moy s'est departie...
Et lorsque, par raison, je tache à la domter...
Que l'unique beauté qui mon ame a ravie...
De mesme, en mes douleurs, j'avoy pris esperance...
Si la foy plus certaine en une ame non fainte...
Vous pourrez bien juger mon amour estre extrême...
Mais vous, belle tyranne aux Nerons comparable...
Toujours foible et pesante en terre est arrestée...

En regard de chacun de ces vers, Malherbe ajoute :

« Du, du, — Ma, da, ma, mour. — Geon, je. — Ge, je chan. — Lar, ma, la. — La, ta, fa. — Ta, cha, la. — Na, ma, ra. — Mé, men, mes. — Nen, nu, na. — Trex, tre. — Tira, no, né. — Ten, terrest, tarrest. »

Les poëtes de la Pléiade n'apportaient pas une attention suffisante aux rimes. Malherbe, qui ne veut pas qu'on fasse rimer les simples et les composés, comme *temps* et *printemps*, *jour* et *séjour*, *mettre* et *permettre*, ou les mots qui ont un trop grand rapport entre eux, comme *montagne* et *campagne*, ou les noms propres, comme *Thessalie* et *Italie*, *Castille* et *Bastille*, ou les deux hémistiches du même alexandrin, en face de ces vers de Desportes :

Qui jamais recognut si rigoureux empire!
Je souffre un mal present, j'en doute encore un pire...
M'abandonner soudain, de frayeur tout surpris...
Qui ne m'ont point lasché depuis que je fus pris.
Et, l'esté, plus ardant, estre battu du vant...

écrit : « Pire et Empire, mal rimé. — Simple et composé. — Rime au milieu. »

Les poëtes de la Pléiade sacrifiaient volontiers l'orthographe et même la grammaire à l'inspiration du moment. Malherbe, qui n'admet pas ce qu'on a qualifié depuis de *licences poétiques*, relève toutes les fautes de ce genre. Desportes avait mis :

La grace, quand tu marche, est toujours au devant...
Puisque ma servitude et ma foi vous offense...
Les balles que vos yeux ont tiré dans mon âme...

Malherbe ajoute : « March*es*. — Offens*ent*. — Tiré*es*. »

Les poètes de la Pléiade prodiguaient les images sans s'inquiéter de leur vraisemblance. Malherbe, qui ne se paye pas de mots, annote ainsi Desportes :

> Mon Dieu! mon Dieu! que j'aime ses beaux yeux
> Dont l'un m'est doux, l'autre plein de rudesse...

« Je ne puis imaginer comme une femme a un œil doux et l'autre rigoureux. »

> Change en benin aspect mon astre rigoureux.

« Quel langage est-ce là? changer un astre en aspect? Je crois qu'il a l'intention de dire quelque chose; mais il le faut deviner. »

> L'âme en feu, l'œil en pleurs, le cœur plein de tristesse,
> Et la bouche en regrets. .

« *L'âme en feu*, *l'œil en pleurs*, sont bonnes constructions; mais il n'y a pas d'apparence de dire qu'un homme s'en est allé *la bouche en regrets.* »

En vérité, la colère a bien inspiré Malherbe, le jour où elle lui a fait prendre la plume contre Desportes. Ce commentaire est le complément de son œuvre. Grâce à lui, nous pouvons mettre la règle en regard du modèle et reconstruire de toutes pièces l'Art poétique que le précurseur de Boileau s'est contenté de transmettre oralement à ses disciples.

J'ai montré ce qu'il y avait de légitime et d'opportun dans la réaction inaugurée par Malherbe. Qu'on me permette d'indiquer ce qu'elle contenait d'excessif et de néfaste.

Desportes avait écrit :

> Puis, confus et tremblant, avec la contenance
> D'un pauvre criminel prêt d'ouïr sa sentence,

Malherbe s'écrie : « Contenance et sentence, riment comme un four et un moulin, » non parce que la rime est pauvre, n'étant pas soutenue par la consonne d'appui, mais parce qu'il veut qu'on rime pour les yeux comme pour l'oreille, et que l'avant-dernière syllabe de *sentence* prend un *e* tandis que celle de *contenance* prend un *a*.

Aux vers suivants de Desportes :

> Et mon cœur cessera d'idolâtrer vos yeux...
> Je ne serai jamais importun, si je puis...
> Et nous n'avons jamais de repos sur la terre...

Malherbe ajoute : « Mauvaise césure, » voulant que le sens soit toujours suspendu avec l'hémistiche. Il va plus loin. Il proscrit l'enjambement. Desportes avait dit :

> O grand démon volant, arreste la meurtrière
> Qui fuit devant mes pas, car pour moy je ne puis;
> Ma course est trop tardive...

Le commentateur écrit : « Le premier vers achève son sens à la moitié du second, le second à la moitié du troisième. »

La première de ces deux lois est tombée d'elle-même en désuétude après quelques années. Il a fallu plus de deux siècles pour faire abroger la seconde, plus de deux siècles pendant lesquels la marche de la poésie française a été arrêtée par cet obstacle!

Mais me voilà commentateur moi-même et discutant des questions de prosodie où il faudrait le temps, l'espace, l'autorité qui me manquent. C'est que l'on ne peut se frotter à Malherbe sans prendre quelque teinture de pédagogie. Malherbe est l'incarnation de la grammaire. Né à Caen, de famille noble, en 1555, onze ans après la mort de Marot, trente et un ans après la naissance de du Bellay et de Ronsard, qui devaient vivre encore, le premier cinq années, le second trente, neuf ans après celle de Desportes, mort cinquante et un ans plus tard, destiné à voir naître successivement Regnier, Voiture, Corneille, La Fontaine, Molière, — je ne parle ici que des poëtes, — à disparaître en 1628, huit ans seulement avant la naissance de Boileau, onze ans avant celle de Racine, Malherbe ne pouvait venir plus à propos pour retrancher de la floraison trop luxuriante du XVIe siècle tout ce qui eût étouffé la moisson du XVIIe. Ce fut là son œuvre, œuvre laborieuse, opiniâtre, ingrate, dont il ne se laissa distraire par aucune raillerie, que favorisèrent Henri IV et Richelieu, ces Malherbes de la politique, qu'il faut rechercher plutôt dans les traditions de son enseignement oral que dans le petit nombre de pièces que lui ont inspirées les événements, et qui a été finement résumée en ces termes par l'évêque Godeau, l'un de nos premiers académiciens : « Les noms de ces grands hommes, Ronsard et du Bellay, ne doivent jamais être proférés sans imprimer dans l'esprit de ceux qui les écoutent une secrète révérence, et il faut avouer que jamais personne n'apporta une plus excellente nature, une force de génie si prodigieuse, et une doctrine si rare à la profession des vers; mais il est certain qu'ils n'ont pas eu tout le soin que l'on pouvoit désirer de cette partie de la poésie dont nous parlons, soit qu'ils la négligeassent ou que les oreilles de leur temps fussent plus rudes que les nôtres, les juges moins sévères et la langue moins raffinée. La passion qu'ils avoient pour les anciens étoit cause qu'ils pilloient leurs pensées plutôt qu'ils ne les choisissoient... Mais Malherbe, connoissant le goût du siècle auquel il écrivoit, a cru qu'il devoit être plus scrupuleux en cela qu'ils ont été, et que des Portes, Bertaut, et le cardinal du Perron, ayant ajouté à la poésie la politesse de laquelle ils étoient capables, il pouvoit bien, à leur exemple, chercher de nouvelles grâces pour en parer nos Muses... Les licences qu'il a évitées, soit pour l'addition ou le retranchement des syllabes dans les mots, la sévérité qu'il a gardée dans l'emploi des rimes, et tant d'autres règles, desquelles on lui reproche l'invention, sont des chaînes à la vérité; mais on les doit appeler plutôt des ornements convenables à leur sexe que des marques honteuses de servitude; et quand j'avouerois qu'elles sont captives, il est certain que cette nouvelle prison leur est plus avantageuse que leur ancienne liberté. »

Emit filio suo Marcoantonio francisco Malherbe. Parisiis 1619
Delectare in domino, et dabit tibi petitiones cordis tui
Fr. Malherbe V R

LES OEVVRES
DE M^RE FRANÇOIS DE MALHERBE,
Gentil-homme ordinaire de la chambre du Roy.



A PARIS,
Chez Charles Chappellain, ruë de la Bucherie, à l'image saincte Barbe.
M. DC. XXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

EXTRAITS DES POÉSIES DE MALHERBE

STANCES[1]

O Dieu, dont les bontez de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées
Et rengé l'innocence aux pieds de la raison,
Puis qu'à rien d'imparfait ta loüange n'aspire,
Acheve ton ouvrage au bien de cet Empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guerison.

Nous sommes sous un Roy si vaillant et si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur[2] nous impose silence,
Et qu'asseurez par luy de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a veu[3] pleuvoir dessus nos testes
Les funestes éclats des plus grandes tempestes
Qu'exciterent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'huy nulle marque paroistre,
En ce miracle seul il peut assez cognoistre
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoy? de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excez d'amour qu'il porte à nostre bien;
Comme échaperons-nous en des nuicts si profondes,
Parmy tant de rochers que luy cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Un malheur incognu glisse parmy les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes;
La pluspart de leurs vœux tendent au changement;
Et comme s'ils vivoient des miseres publiques,
Pour les renouvéller ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

1. 1605. Quelques symptômes de rébellion s'étaient manifestés à cette époque dans plusieurs provinces, notamment dans le Quercy, le Périgord et le Limousin. — 2. Bonheur. — 3. Vu.

En ce fascheux estat ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est tousjours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appuy,
Quand la rebellion, plus qu'une Hydre feconde
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant luy.

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos pensées,
Oste nous ces objets qui des choses passées
Ramenent à nos yeux le triste souvenir;
Et comme sa valeur, maistresse de l'orage,
A nous donner la paix a montré son courage,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Estant bien asseuré que ces vaines fumées
N'adjoustent que de l'ombre à nos obscuritez.
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prosperitez.

Les fuites des méchans, tant soient-elles secrètes,
Quand il les poursuivra n'auront point de cachètes;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairez;
Il verra sans effet leur honte se produire,
Et rendre les desseins qu'ils feront pour luy nuire
Aussi tost confondus comme deliberez.

La rigueur de ses loix, aprés tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible innocence
Que dedans la misere on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient, il ostera l'audace;
Et sans distinction de richesse ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de sôn nom rendra nos villes fortes;
On n'en gardera plus ny les murs, ny les portes;
Les veilles cesseront au sommet de nos tours;
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple, qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser, n'aura plus de tambours

Loin des mœurs de son siecle il bannira les vices,
L'oisive nonchalance et les molles delices,
Qui nous avoient portez jusqu'aux derniers hasarts ;
Les vertus reviendront de palmes couronnées,
Et ses justes faveurs aux merites données,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foy de ses ayeux, ton amour et ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une eternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'assouvir ;
Il etendra ta gloire autant que sa puissance,
Et n'ayant rien si cher que ton obeïssance,
Où tu le fais regner il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fascheuses années,
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fusmes la proye,
Nous ravira les sens de merveille et de joye,
Et d'autant que le monde est ainsi composé,
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise,
Ton pouvoir absolu, pour conserver nostre aise,
Conservera celuy qui nous l'aura causé.

Quand un Roy faineant, la vergogne[1] des Princes,
Laissant à ses flateurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort,
Quoy que l'on dissimule, on n'en fait point d'estime,
Et si la verité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce Roy, des bons Rois l'eternel exemplaire,
Qui de nostre salut est l'ange tutelaire,

1. Honte.

L'infaillible refuge et l'asseuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que nostre affection ne les juge trop cours?

Nous voyons les esprits nez à la tyrannie,
Ennuyez de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conseils à nostre affliction;
Et lisons clairement dedans leur conscience,
Que, s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous face vivre;
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre;
Et rendant l'univers de son heur[2] étonné,
Adjouste chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare Monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné.

Cependant son Dauphin d'une vistesse pronte,
Des ans de sa jeunesse accomplira le conte;
Et suivant de l'honneur les aimables appas,
De faits si renommez ourdira son histoire,
Que ceux qui dedans l'ombre eternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vengera nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces desertes,
Ses chasteaux abbatus et ses champs déconfits.
Et si de nos discours l'infame vitupère[5]
A pû la dérober aux victoires du père
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

5. Péché, honte, scandale.



CONSOLATION A M. DU PÉRIER [6]

Ta douleur, du Perier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront tousjours?

Le malheur de ta fille au tombeau descenduë,
Par un commun trépas
Est-ce quelque dédale, où ta raison perduë
Ne se retrouve pas?

Je sçay de quels appas son enfance estoit pleine,
Et n'ay pas entrepris,
Injurieux amy, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle estoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis quant ainsi seroit que, selon la prière,
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fust-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison celeste
Elle eust eu plus d'accueil?
Ou qu'elle eust moins senty la poussiere funeste,
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perier, aussi-tost que la Parque
Oste l'ame du corps,
L'âge s'évanouït au deça de la barque
Et ne suit point les morts.

6. 1579. Du Perrier, gentilhomme de Provence, qui venait de perdre sa fille Marguerite.

Tithon n'a plus les ans qui le firent Cigale ;
Et Pluton aujourd'huy,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archemore [7] et de luy.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes ;
Mais, sage à l'advenir,
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coustume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vuidant [8] son amertume,
Cherche d'estre allegé.

Mesme quand il advient que la tombe separe
Ce que nature a joint,
Celuy qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'estre inconsolable, et dedans sa memoire
Enfermer un ennuy,
N'est-ce pas se hayr pour acquerir la gloire
De bien aimer autruy ?

Priam, qui vit ses fils abbatus par Achille,
Denüé de support,
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
Receut [9] du reconfort [10].

François, quand la Castille, inégale à ses armes,
Luy vola son Dauphin,
Sembla d'un si grand coup devoir jetter des larmes
Qui n'eussent point de fin.

7. Ophe1tes, fils de Lycurgue, roi de Némée, mourut tout enfant de la morsure d'un serpent. Les sept princes qui allaient assiéger Thèbes instituèrent, pour consoler Lycurgue, les jeux Néméens, en l'honneur d'Opheltes, qu'ils surnommèrent *Archémore*, parce que sa mort fut le *commencement de leurs malheurs*. — 8. Vidant. — 9. Reçut, voulut bien recevoir. — 10. Secours, renfort, et, dans ce cas particulier, consolation.

Il les secha pourtant, et comme un autre Alcide,
Contre fortune instruict,
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
La honte fut le fruict.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarie
De bataillons épais,
Entendant sa constance eut peur de sa furie
Et demanda la paix.

De moy, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis veu perclus [11],
Et deux fois la raison m'a si bien fait resoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus ;

Non qu'il ne me soit grief [12] que la tombe possède
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

De murmurer contr'elle, et perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

11. Malherbe eut plusieurs enfants, qui tous moururent avant lui. — 12. Prononcez *grief* d'une seule émission de voix... si vous pouvez. Il est probable qu'on ne prononçait pas l'*i*.



PARAPHRASE DU PSAUME CXLV

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde,
Sa lumiere est un verre, et sa faveur une onde,
Que tousjours quelque vent empesche de calmer.
Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre :
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons prés des Rois tout le tems de nos vies
A suffrir des mépris et ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette Majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

Là se perdent ces noms de maistres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre ils n'ont plus de flateurs;
Et tombent avec eux d'une cheute [13] commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.



STANCES [14]

Le dernier de mes jours est dessus l'orison;
Celle dont mes ennuis avoient leur guerison
S'en va porter ailleurs ses appas et ses charmes;
Je fais ce que j'en puis, l'en pensant divertir [15];
Mais tout m'est inutile, et semble que mes larmes
Excitent sa rigueur à la faire partir.

13. Chute. — 14. Ces stances sont de 1608. — 15. Dissuader.

Beaux yeux, à qui le ciel, et mon consentement
Pour me combler de gloire, ont donné justement
Dessus mes volontez un empire supréme;
Que ce coup m'est sensible ; et que tout à loisir
Je vais bien épreuver qu'un déplaisir extréme
Est tousjours à la fin d'un extréme plaisir.

Quel tragique succez ne dois-je redouter,
Du funeste voyage où vous m'allez oster
Pour un terme si long tant d'aimables delices,
Puis que vostre presence estant mon element,
Je pense estre aux enfers et souffrir leurs supplices,
Lors que je m'en separe une heure seulement.

Au moins si je voyois cette fiere beauté
Preparant son départ, cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse, ou feinte, ou veritable,
L'espoir, qui volontiers accompagne l'amour,
Soulageant ma langueur, la rendroit supportable,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait desirer?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroye ?
Et qu'ayant fait dessein de ruïner ma foy,
Son humeur se dispose à vouloir que je croye
Qu'elle a compassion de s'éloigner de moy.

Puis estant son merite infiny comme il est,
Dois-je pas me resoudre à tout ce qui luy plaist,
Quelques loix qu'elle face, et quoy qu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeler sa douleur au secours de la mienne,
Et chercher mon repos en son affliction?

Non, non, qu'elle s'en aille à son contentement,
Ou dure ou pitoyable, il n'importe comment;
Je n'ay point d'autre vœu que ce qu'elle souhaitte ;
Et quand de mes souhaits je n'aurois jamais rien,
Le sort en est jetté; l'entreprise en est faite ;
Je ne sçaurois brusler d'autre feu que du sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits,
Qui bien-tost delivrez, comme ils sont bien-tost pris,
En leur fidelité n'ont rien que du langage;
Toute sorte d'objets les touche également,
Quant à moy je dispute avant que je m'engage,
Mais quand je l'ay promis j'aime eternellement.



ODE[16]

Donc un nouveau labeur à tes armes s'appreste;
Pren ta foudre, Loüis, et va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernièrere teste
De la rebellion.

Fay choir en sacrifice au Demon de la France
Les fronts trop élevez de ces ames d'enfer;
Et n'épargne contr'eux pour nostre delivrance
Ny le feu, ny le fer.

Assez de leurs complots l'infidelle malice
A nourry le desordre et la sedition.
Quitte le nom de Juste, ou fay voir ta justice
En leur punition.

Le centième Decembre a les plaines ternies
Et le centième Avril les a peintes de fleurs;
Depuis que parmy noùs leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siecles de tes pères
Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien,
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
Ne renouvelle au tien?

Par qui sont aujourd'huy tant de villes desertes?
Tant de grands bastimens en masures changez?
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragez?

16. Cette odc, l'avant-dernière qu'ait composée Malherbe, est de 1627 et adressée à Louis XIII partant pour le siège de La Rochelle.

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges;
Les Immortels eux-même en sont persecutez;
Et c'est aux plus saincts lieux que leurs mains sacrilèges
Font plus d'impietez.

Marche, va les détruire; éteins-en la semence;
Et suy jusqu'à leur fin ton courroux genereux,
Sans jamais écouter ny pitié ny clemence,
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroistre,
Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
Et creuser leurs fossez jusqu'à faire paroistre
Le jour entre les morts.

Laisse-les esperer, laisse-les entreprendre;
Il suffit que ta cause est la cause de Dieu;
Et qu'avecque ton bras elle a pour la deffendre
Les soings de Richelieu.

Richelieu, ce Prelat de qui toute l'envie
Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton interest n'occupe sa pensée,
Nuls divertissements ne l'appellent ailleurs;
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est une ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que pourveu [17] qu'il soit creu [18], nous n'avons maladie
Qu'il ne sçache guerir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le merite,
Si de ce grand oracle il ne t'eust assisté,
Par un autre present n'eust jamais esté quitte
Envers ta pieté.

17. Pourvu. — 18. Cru.

Va, ne differe plus tes bonnes destinées;
Mon Apollon t'asseure, et t'engage sa foy,
Qu'employant ce Typhis [19], Syrthes [20] et Cyanées [21]
Seront havres [22] pour toy.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attent,
Est aux bords de Charante en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la voy qui t'appelle et qui semble te dire :
Roy, le plus grand des Rois, et qui m'és le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton Empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave, et sa mine asseurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et qu'il se cognoist bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher!

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terre,
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel et rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous costez s'avançoient les approches;
Icy couroit Minas, là Typhon se battoit;
Et là suoit [23] Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade [24] jettoit.

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,
Qu'aussi-tost Jupiter en son trosne remis,
Vit selon son desir la tempeste cessée
Et n'eut plus d'ennemis.

19. Pilote des Argonautes. — 20. Deux golfes de la Méditerranée, sur les côtes de Barbarie, et où les vaisseaux sont entraînés par la rapidité du courant. — 21. Deux écueils dangereux et voisins du Bosphore de Thrace, l'un en Europe et l'autre en Asie. On les appelle aujourd'hui les *Pavonares*. — 22. Ports, refuges. — 23. Suait. — 24. Minas, Typhon, Euryte et Encelade, quatre des Géants qui firent la guerre aux Dieux.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez;
Phlegre [25], qui les receut [26], pût [27] encore la foudre
Dont ils furent touchez.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit sous ta mercy tes rebelles ployer;
Mais seroit-ce raison qu'une mesme folie
N'eust pas mesme loyer?

Déja l'étonnement leur fait la couleur blesme,
Et ce lasche voisin qu'ils sont allé querir [28],
Miserable qu'il est, se condamne luy-mesme
A fuïr ou mourir.

Sa faute le remord; Megere le regarde,
Et luy porte l'esprit à ce vray sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoy qu'il tarde,
Le juste chastiment.

Bien semble estre la mer une barre assez forte,
Pour nous oster l'espoir qu'il puisse estre battu;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur [2] et la vertu?

Neptune, importuné de ses voiles infames,
Comme tu paroistras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames
Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts,
Que le sang estranger fera monter nos fleuves
Au dessus de leurs bords.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaistre
La bonne opinion des courages François;
Et le monde croira, s'il doit avoir un maistre,
Qu'il faut que tu le sois.

25. Vallée de la Macédoine, où se livra la bataille entre les Dieux et les Géants. — 26. Reçut. — 27. Pue. — 28. L'Anglais.

O que pour avoir part en si belle avanture
Je me souhaiterois la fortune d'Eson,
Qui, vieil comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison!

De quel peril extréme est la guerre suivie,
Où je ne fisse voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perduë en te servant!

Toutes les autres morts n'ont merite n'y marque :
Celle-cy porte seule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, et le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoy! tous les pensers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur, et flattent leur devoir,
Que sont-ce que regrets quand le nombre d'années
Leur oste le pouvoir?.....

Je suis vaincu du temps; je cede à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur
A de quoy témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leurs cours,
Je les posseday jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ay receu [29] je veux te le produire;
Tu verras mon adresse, et ton front, cette fois,
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teste des Rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival assez vain pretendra que la sienne
Ait de quoy m'égaler?

29. Reçu.

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille
Bastissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne me facent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera pleine;
Et les peuples du Nil, qui les auront ouïs,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine
Aux autels de Louïs.

-:-

SONNETS [30]

AU ROY.

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
Et qui seule est fatale à nostre guerison,
Vostre courage meur [31] en sa verte saison
Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;

Que l'Hydre de la France en revoltes feconde,
Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison,
Certes c'est un bon-heur dont la juste raison
Promet à vostre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Cognoissez-le, mon Roy, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous sçavent loüer, mais non également;
Les ouvrages communs vivent quelques années :
Ce que Malherbe écrit dure eternellement.

SUR LA MORT DE SON FILS [32].

Que mon fils ait perdu sa despouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave, et que j'aimay si fort :
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

30. Ce sonnet est de 1624. — 31. Mûr. — 32. Le fils de Malherbe, Marc-Antoine, fut tué en duel, en 1627, par un gentilhomme provençal nommé de Piles, qui avait pour second, selon l'usage du temps, M. de Bormes, son beau-frère. Ce sonnet ne se trouve pas dans l'édition de 1630.

Mais que de deux maraux la surprise infidelle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de reconfort :
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison
Le trouble de mon ame estant sans guerison,
Le vœu de la vengence est un veu legitime,

Fais que de ton appuy je sois fortifié :
Ta Justice t'en prie : et les autheurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

BIBLIOGRAPHIE

PRINCIPALES ÉDITIONS

Les Œuvres de Mre François de Malherbe, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy. *Paris*, 1630. *Charles Chappelain*. In-4°. Édition originale, les œuvres de Malherbe n'ayant été réunies en un volume que deux ans après sa mort. Nous en avons suivi l'orthographe et reproduit le titre page 157. Elle a été réimprimée en 1631 in-4° et en 1635 in-8°. On y trouve le portrait de notre page 152.

Les Poésies de M. Malherbe, avec les observations de M. de Menage. *Paris*, 1661. *Thomas Jolly*. In-8°.

Les Œuvres de François de Malherbe, avec les observations de M. de Menage et les remarques de M. Chevreau sur les Poésies. *Paris*, 1722. *Coustelier*. 3 vol. in-12.

Poésies de Malherbe, rangées par ordre chronologique, avec un Discours sur les obligations que la langue et la poésie françoise ont à Malherbe et quelques remarques historiques et critiques. *Paris*, 1757, *Joseph Barbou*. In-8°. Portrait. Cette édition est due à Lefebvre de Saint-Marc.

Poésies de Malherbe. *Paris*. An V. 1797. *Didot aîné*. In-4°, papier vélin. 250 exemplaires.

Poésies de Malherbe, ornées de son portrait et d'un *fac-similé* de son écriture. Nouvelle édition, dédiée à la ville de Caen. *Paris*, 1832. *J.-J. Blaise*. In-8°. (Ne pas se fier aux notes, qui contiennent de nombreuses erreurs.)

Poésies de François Malherbe, avec un Commentaire par André Chénier, précédées d'une notice, etc., par MM. de Latour. *Paris*, 1842. *Charpentier*. In-18.

Œuvres de Malherbe, recueillies et annotées par M. L. Lalanne; nouvelle édition revue sur les autographes, les copies les plus authentiques et les plus anciennes réimpressions, et augmentée de notices, de variantes, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, etc. *Paris*, 1862. *Hachette et Cie*. 5 vol. in-8° et un album.

Nous croyons devoir décrire cette magnifique édition, qui fait partie de la collection des Grands écrivains de la France.

I. Notice. Vie de Malherbe, par Racan. Bibliographie. Des portraits de Malherbe. Poésies. Discours sur les œuvres de M. de Malherbe, par Godeau. Traductions. — II. Suite des traductions. — III. Lettres à Peiresc. — IV. Lettres à divers. Commentaire sur Desportes. Table alphabétique. Table analytique. — V. Préface, par M. Ad. Régnier.

Orthographe, Prononciation, Versification, Lexique, par M. Ad. Régnier fils. — ALBUM. Portrait de Malherbe, dessiné par M. Auguste Sandoz, d'après Dumonstier, et gravé par M. Pannier. Armes de Malherbe. Vue de sa maison de Caen. Chanson de Malherbe, avec la musique de Boysset, harmonisée par M. Charles Gounod. *Fac-similé* d'autographes.

Nous ne saurions trop recommander, malgré son prix nécessairement élevé, l'édition de M. Lalanne.

Poésies complètes de Malherbe, avec préface, notes et glossaire, par M. P. Jannet. *Paris*, 1867. *Pirard* (Lemerre). In-16. Jolie petite édition, d'un format commode et d'un prix modique.

PORTRAITS

Il existe trois portraits contemporains de Malherbe :

1° Peint par Finsonius. Appartenait au siècle dernier à M. Boyer d'Aguilles (ou d'Eguilles). Fut gravé avec le reste de la collection de cet amateur. Au bas de la gravure, exécutée par Cœlemans, on lit : *Finsonius Belga pinxit* 1613. Or Malherbe en 1613 avait cinquante-huit ans et le portrait n'a pas plus de trente-cinq ans ; de plus, en 1613, Malherbe était à Paris et Finsonius en Provence. Il faut donc ou que la date en soit fausse, ou, ce qui est plus probable, que Finsonius ait copié un portrait fait une vingtaine d'années auparavant.

2° Un crayon du célèbre Daniel Dumonstier, fait pour Peiresc, et actuellement perdu. Malherbe avait environ cinquante-trois ans à cette époque .Le portrait a été gravé d'abord par Wosterman et placé dans l'édition de 1630, d'après laquelle nous l'avons reproduit page 152, puis par Briot.

3° Un autre, non signé, qui appartient à la bibliothèque de Caen.

La Bibliothèque nationale possède une trentaine de portraits de Malherbe, tous copiés sur celui que nous avons reproduit, mais qui, par des opérations successives, en arrivent à ne plus rappeler que de fort loin l'original.

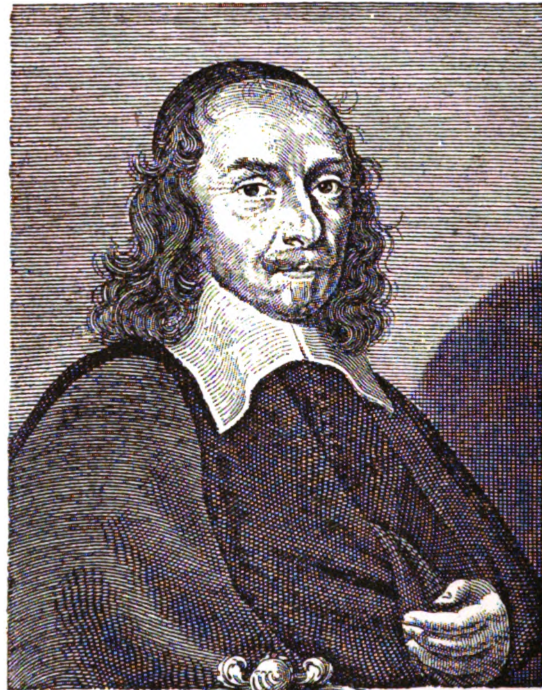
Mentionnons, pour mémoire, une médaille de Gatteaux, gravée en 1815, la statue de pierre élevée par les soins de Segrais, le portrait en pied de Robert Lefèvre, la statue en bronze de Dantan, et la statue du nouveau Louvre.

AUTOGRAPHES

La Bibliothèque nationale possède au département des Manuscrits (fonds français 9535 et 9536) les originaux des lettres de Malherbe. On y trouve, au département des imprimés, le Desportes annoté par Malherbe, dont nous avons parlé dans notre notice, et dont deux doubles existent à la Bibliothèque de l'Arsenal. C'est sur l'un de ces derniers (6583 B) que nous avons pris le fac-similé de notre page 161. L'écriture y est la même que dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, mais plus soignée. Si ce n'est pas Malherbe lui-même qui a fait cette copie, c'est quelqu'un qui écrivait de son temps et comme lui. Nous avons cru qu'il serait curieux de comparer cette écriture avec un autographe authentique de Malherhe. Celui que nous avons donné, page 156, provient d'un ouvrage aux armes du poète, acheté par lui pour son fils, et qu'a bien voulu nous prêter M. Claudin, libraire estimé et savant bibliophile.

A CONSULTER SUR MALHERBE : Outre les diverses éditions que nous avons citées, et tout particulièrement celle de M. Lalanne :

Sainte-Beuve (*Tableau de la Poésie au* XVIe *siècle. Causeries du lundi*, t. VIII. *Revue européenne*, 1859). — Nisard (*Cours de littérature française*). — Poirson (*Histoire de Henri IV*). — Geruzez (*Histoire littéraire de la France*). — Demogeot (*Tableau de la littérature au* XVIIe *siècle*). — Henri Martin (*Mémoires* de l'Académie de Caen). — Roux-Alphéran (*Recherches sur Malherbe et sa famille*). — De Gournay (*Malherbe, sa vie et ses œuvres*). — C. Hippeau (*les Écrivains normands au* XVIIe *siècle*). — Biographie Didot, etc.



PETRVS CORNELIVS
ROTHOMAGENSIS
Anno Dñi. 1644. M. sc.

Vostre tres humble et tres obligé serviteur Corneille

PIERRE CORNEILLE

La pièce de théâtre en vers — tragédie, comédie ou drame — est une des formes multiples de la Poésie, et bien que Molière n'ait point, comme Corneille, composé des ouvrages purement lyriques, je ne chercherai pas plus à m'excuser quand je mettrai l'auteur du *Misanthrope* parmi nos grands poètes, que je ne crois devoir le faire en y plaçant l'auteur de *Cinna* et de tant de petits poèmes profanes ou sacrés. Cependant, comme ce recueil a pour objet la poésie, non le théâtre, ce n'est point l'auteur dramatique, c'est le poète que je chercherai dans Corneille d'abord, dans Molière ensuite, un peu plus tard dans Racine.

La langue poétique créée à la hâte et sans trop de discernement par Ronsard, assouplie mais légèrement affadie par Desportes, épurée mais appauvrie par Malherbe, tel est l'instrument sur lequel Corneille prélude dans *Mélite* (1629), *Clitandre* (1632), *La Veuve* (1633), *La Galerie du Palais*, *La Suivante* (1634), *La Place Royale*, *Médée* (1635), *L'Illusion* (1636), au *Cid* et au *Menteur*. D'Aubigné et Regnier avaient déjà fait pressentir tout le parti qu'on en pouvait tirer : il était réservé à Corneille d'y apporter, sinon le dernier perfectionnement, au moins d'heureuses modifications, et de le rendre propre à exprimer tour à tour les pensées les plus familières, les sentiments les plus raffinés.

Nous avons l'habitude, en France, de nous représenter Corneille comme un esprit inégal, indépendant, audacieux : rien n'est plus contraire à la vérité ; si l'on examine ses œuvres, on y trouve sans doute une grande altitude de pensées, mais reposant sur un solide fond de bon sens ; si on les étudie, on s'aperçoit que nul poète n'a été plus que lui préoccupé des questions de convenance, d'opportunité, de logique, de grammaire, voire même d'orthographe. La profondeur et l'éclat du fond joints au vif souci de la forme, voilà tout le secret du génie de Corneille, et ce n'est point pour avoir pris des sentiers non encore battus qu'il est allé droit à la postérité.

Aussi que de charme et en même temps que de profit dans la lecture des œuvres complètes de ce poète ! Oui, Corneille est le père de la Tragédie française, le premier qui substitua aux imitations savantes, mais inanimées du théâtre grec et latin, aux copies mouvementées, mais barbares du théâtre espagnol, des chefs-d'œuvre à la fois d'action et de style, où les plus nobles passions s'expriment dans le plus pur langage. Mais Corneille a trouvé, avec Rotrou, avant Molière, le ton propre à la Comédie. Mais dans les Examens qu'il a faits de ses propres ouvrages, il s'est critiqué avec une franchise et une ingénuité touchantes, remontant chaque fois de l'exemple au principe, cherchant la règle sous les imperfections mêmes du modèle. Mais il n'est pas jusqu'à ses poésies légères, jusqu'à ses épîtres au Roi, où n'éclatent de temps à autre quelques vers qui rappellent les plus beaux passages de ses immortelles tragédies. Et quant à sa Paraphrase de l'*Imitation du Christ*, il a beau dire de cet ouvrage : « J'espère qu'on trouvera celui-ci dans une raisonnable médiocrité, et telle que demande une morale chrétienne qui a pour but d'instruire et ne se met pas en peine de chatouiller les sens, » le langage, tout simple, tout nu qu'il s'efforce de paraître, n'en est pas moins digne de l'auteur de *Polyeucte*, et ces élans sincères d'une âme vraiment pieuse, mais aussi dégagée d'étroits scrupules que de vaines terreurs, touchent les cœurs les mieux défendus contre ce genre d'émotion tout particulier.

Quand Pierre Corneille, qui était né à Rouen, en 1606, d'une famille de robe, et avait été élevé par les Pères jésuites, vint à Paris, vers 1629, après avoir renoncé au barreau pour la scène, il trouva Alexandre Hardy méprisé par les jeunes poëtes dramatiques d'alors, Mairet, Scudéry, Rotrou, avec lesquels il ne tarda pas à lier connaissance, et qui lui enseignèrent les règles nouvelles que la mode imposait à l'art dramatique. Ses premières pièces, tout imparfaites qu'elles fussent, le firent néanmoins rémarquer du cardinal, qui s'empressa de l'attacher à sa personne. On sait que Richelieu composait, ou plutôt feignait de composer des tragédies et des comédies pour le théâtre qu'il avait fait bâtir dans son palais : Corneille devint l'un des collaborateurs du grand ministre : c'est de cette époque que datent les huit pièces dont j'ai donné les titres plus haut et dont personne ne se fût avisé de remarquer les beautés secrètes, si elles n'eussent été suivies de chefs-d'œuvre qui seront à jamais l'admiration de tout le monde.

Corneille faisait alors de fréquentes excursions à Rouen. Un homme de goût lui met un jour entre les mains un recueil de drames castillans parmi lesquels se trouvait *la Jeunesse du Cid*, de Guillem de Castro et l'engage à s'inspirer de ces modèles. Le jeune poëte était tout justement doué de cet amour passionné pour l'honneur, qui est le fond du théâtre espagnol ; il avait naturellement cette gravité sentencieuse qui caractérise la race castillane : l'effet fut foudroyant. Quelques mois après, on n'exprimait plus en France l'admiration que par ces mots : *cela est beau comme le Cid;* le théâtre national était fondé ; nous possédions tout entier le grand Corneille !

Je comprends la rage qui mordit au cœur tous les rivaux du poëte, à l'exception de Rotrou, son digne émule, son ami fidèle. J'ai pitié de Scudéry s'écriant : « Je prétends prouver, contre cette pièce du *Cid*, que le sujet n'en vaut rien du tout, qu'il choque les principales règles du poëme dramatique, qu'il manque de jugement en sa conduite, qu'il a beaucoup de méchants vers, que presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées. » Mais j'ai peine à m'expliquer l'acharnement que mit le cardinal-ministre à obtenir contre le *Cid* la censure de l'Académie qu'il venait de fonder et qui eut le courage de lui déplaire par l'indulgence de sa critique. On se prend malgré soi de tristesse, au spectacle de cette contradiction entre le génie et la sottise. Puis, comme l'a fort bien remarqué Sainte-Beuve, cette querelle que Richelieu suscita à Corneille, en arrêtant le poëte « dès son premier pas, en le forçant de revenir sur lui-même et de confronter son œuvre avec les règles, lui dérangea pour l'avenir cette croissance prolongée et pleine de hasards, cette sorte de végétation sourde et puissante à laquelle la nature semblait l'avoir destiné. Il s'effaroucha, il s'indigna d'abord des chicanes de la critique; mais il réfléchit beaucoup intérieurement aux règles et aux préceptes qu'on lui imposait, et finit par s'y accommoder et par y croire. »

Ne sourions pas toutefois de cette naïve croyance. Elle nous a valu une succession inouïe de chefs-d'œuvre : *Horace, Cinna, Polyeucte*, joués coup sur coup en 1640, et *le Menteur* qui, emprunté à l'Espagnol don Juan Ruiz de Alarcon, inaugurait en 1642 la comédie française, comme *le Cid*, emprunté à Guillem de Castro, avait inauguré en 1636 la tragédie moderne.

Singulier discernement que celui de ce poëte dont La Bruyère a dit : « Simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il prend un mot pour un autre et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter ni lire son écriture ! » C'est à peine si Corneille connaît le Théâtre espagnol, et il va tout droit aux deux sujets les mieux faits pour être transportés, l'un sur notre scène tragique, l'autre sur notre scène comique, aux deux seuls peut-être qu'il aurait à choisir encore dans tout ce vaste domaine presque inconnu de son temps, exploré de toutes parts aujourd'hui !

Pompée (1641), *La suite du Menteur* (1643), *Rodogune* (1644), *Théodore* (1645), *Héraclius* (1647), *Andromède* (1650), *don Sanche* (1650), *Nicomède* (1651), *Pertharite* (1652), *Œdipe* (1659), *La Toison d'Or* (1660), *Sertorius* (1662), *Sophonisbe* (1663), *Othon* (1664), *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), *Tite et Bérénice* (1670), *Psyché* (1671), *Pulchérie* (1672), et *Suréna* (1674),

firent connaître successivement sous ses divers aspects le génie dramatique de Corneille, pendant que sa Paraphrase de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1651 à 1656) et une foule de morceaux profanes et sacrés montraient son génie lyrique, aussi grand peut-être, non moins varié. Parmi les pièces que je viens de citer, quelques-unes obtinrent le succès des chefs-d'œuvre de l'an 1640, notamment *Pompée*, *Rodogune*, *Sertorius* et *Psyché*, tragédie-ballet composée pour une fête royale en collaboration avec Molière et Quinault; mais d'autres tombèrent, à juste titre, il faut le dire, car le grand Corneille eut ses défaillances, et ce foyer lumineux, éteint par la vieillesse, ne jeta plus à partir de 1663 que de rares étincelles. C'est après la chute de *Pertharite* que le poète annonçait ainsi, avec un touchant mélange de tristesse, d'ironie contenue, de modestie et de fierté, sa retraite prochaine : « Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même que d'attendre que l'on me le donne tout à fait; et il est juste qu'après vingt années de travail, je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en rapporte cette satisfaction, que je laisse le théâtre françois en meilleur état que je ne l'ai trouvé, et du côté de l'art, et du côté des mœurs : les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles de mon temps y ont beaucoup contribué, et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui; il en viendra de plus heureux après nous, qui le mettront à sa perfection et achèveront de l'épurer; je le souhaite de tout mon cœur. »

Pauvre grand Corneille! si par les grands génies de ton temps, tu voulais désigner Molière et Racine, l'un et l'autre t'ont sans doute aidé dans ta noble tâche; mais nous attendons encore ces autres plus heureux qui doivent vous faire oublier tous les trois!

Je voudrais parler de la vieillesse de Corneille; mais mon cœur se serre au souvenir de ce déclin conscient du génie, de ces deuils domestiques redoublés, de cette misère, si lourde, quoique si fièrement portée, de ces deux mille livres arrachées avec tant de peine par Boileau à la caisse royale et jetées trop tard sur le lit d'un agonisant. J'aime mieux remonter de 1684 à 1646, et m'arrêter sur un bon souvenir. J'ai parlé de Rotrou. Voici quelques vers de son *Saint-Genest*, tragédie chrétienne, qui vous montreront à la fois le grand cœur de ce poète, mort en héros, et ce qu'on pensait de Corneille au temps de ses chefs-d'œuvre. C'est le comédien-martyr qui parle, interrogé sur les pièces nouvelles par l'empereur Dioclétien :

Nos plus nouveaux sujets, les plus dignes de Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand homme,
A qui les rares fruits que sa muse produit
Ont acquis dans la scène un légitime bruit,
Et de qui certes l'art comme l'estime est juste,
Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste.
Ces poèmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leur beauté votre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre!

Heureux qui peut inspirer de pareils témoignages d'admiration, plus heureux qui sait les trouver dans son cœur!

CINNA
OV
LA CLEMENCE D'AVGVSTE
TRAGEDIE.

Horat. —— *cui lecta potenter erit res*
Nec facundia deseret hunc , nec lucidus ordo.



Imprimé à Roüen , & se vend
A PARIS,
Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais, sous
la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XLVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AVGVSTE, CINNA.

AVGVSTE.



RENS vn ſiege, Cinna, prens, & ſur toute choſe
Obſerue exactemẽt la loy que ie t'impoſe,
Preſte ſans me troubler l'oreille à mes diſcours,
D'aucun mot, d'aucun cry n'en interromps le cours,
Tien ta langue captiue, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me reſpondre apres tout à loiſir,
Sur ce point ſeulement contente mon deſir.

EXTRAITS DES POÉSIES DE CORNEILLE

MONOLOGUE DE RODRIGUE[1]

Percé jusques au fonds du cœur
D'une atteinte impréveuë aussi bien que mortelle,
Miserable vangeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon ame abbatuë
Cede au coup qui me tuë,
Si pres de voir mon feu recompensé,
O Dieu! l'estrange peine!
En cet affront mon pere est l'offensé,
Et l'offenseur le pere de Chimene.

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'interesse,
Il faut vanger un pere, et perdre une maistresse,
L'un eschauffe mon cœur[2], l'autre retient mon bras,
Reduit au triste choix ou de trahir ma flame,
Ou de vivre en infame,
Des deux costez mon mal est infiny,
O Dieu! l'estrange peine!
Faut-il laisser un affront impuny?
Faut-il punir le pere de Chimene?

Pere, maistresse, honneur, amour,
Illustre tyrannie, adorable contrainte,
Par qui de ma raison la lumiere est esteinte,
A mon aveuglement rendez un peu de jour[3].
Cher et cruel espoir d'une ame genereuse
Mais ensemble amoureuse,
Noble[4] ennemy de mon plus grand bon-heur
Qui fais toute ma peine[5],
M'es-tu donné pour vanger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimene?

1. *Le Cid.* Acte I. Scène VII. Nous avons suivi pour ce fragment, ainsi que pour le suivant, le texte de l'édition originale. (Paris, Courbé, 1637, in-4°.) — 2. Corneille a mis plus tard : *L'un m'anime le cœur....* — 3. Corneille a modifié ainsi ces trois vers :

Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie,
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.

4. Variante : *Digne.* — 5. Variante : *Fer qui cause ma peine.*

Il vaut mieux courir au trépas,
Je dois à ma maistresse aussi bien qu'à mon pere,
Qui vange cet affront excite sa colere,
Et qui peut le souffrir, ne la merite pas.
Prevenons la douleur d'avoir failly contre elle
Qui nous seroit mortelle!
Tout m'est fatal, rien ne me peut guerir,
Ny soulager ma peine, [6]
Allons mon ame, et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimene.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trespas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma memoire
D'avoir mal soustenu l'honneur de ma maison,
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte asseurée!
N'escoutons plus ce penser suborneur
Qui ne sert qu'à ma peine,
Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur,
Puisqu'aussi bien il faut perdre Chimene.

Ouy, mon esprit s'estoit deçeu,
Dois-je pas [7] à mon pere avant qu'à ma maistresse?
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendray mon sang pur comme je l'ay reçeu.
Je m'accuse desja de trop de negligence,
Courons à la vengeance,
Et tous [8] honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine
(Puisque aujourd'huy mon pere est l'offensé)
Si l'offenseur est pere de Chimene.

6. Corneille a ainsi changé ces six vers :

J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mespris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir, l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.

7. Variante : *Je dois tout.* — 8. Il faut *tout* et il y ici évidemment une faute d'impression.

LE DÉFI [9]

A moy, Comte, deux mots. — Parle. — Oste-moy d'un doute,
Cognois-tu bien don Diegue? — Ouy. — Parlons bas, escoute.
Sçais-tu que ce vieillard fut la mesme vertu,
La vaillance, et l'honneur de son temps? le sçais-tu?
— Peut-estre. — Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sçais-tu que c'est son sang? le sçais-tu? — Que m'importe?
— A quatre pas d'icy je te le fais sçavoir.
— Jeune presomptueux. — Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vray, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.
— Mais t'attaquer à moy! [10] qui t'a rendu si vain,
Toy qu'on n'a jamais veu les armes à la main?
— Mes pareils à deux fois ne se font point cognestre,
Et pour leurs coups d'essay veulent des coups de maistre.
— Sçais-tu bien qui je suis? — Ouy, tout autre que moy
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroy,
Mille et mille lauriers dont ta teste est couverte [11]
Semblent porter escrit le destin de ma perte,
J'attaque en temeraire un bras tousjours vainqueur,
Mais j'auray trop de force, ayant assez de cœur,
A qui vange son pere il n'est rien impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.
— Ce grand cœur qui paroist aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se descouvroit aux miens,
Et croyant voir en toy l'honneur de la Castille,
Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sçay ta passion, et suis ravy de voir
Que tous ses mouvemens cedent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibly cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu respond à mon estime,
Et que voulant pour gendre un Chevalier [12] parfait
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

9. *Le Cid.* Acte II, scène II. Personnages : Don Rodrigue, ou le Cid, et don Gomès, comte de Gormas, qui vient d'insulter Don Diègue, père de Rodrigue. — 10. Corneille a mis plus tard : *Te mesurer à moy !* — 11. Corneille a mis plus tard : *Les palmes dont je voy ta teste si couverte.* — 12. Correction de Corneille : *cavalier.*

Mais je sens que pour toy ma pitié s'interesse,
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse,
Ne cherche point à faire un coup d'essay fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal,
Trop peu d'honneur pour moy suivroit cette victoire,
A vaincre sans peril on triomphe sans gloire,
On te croiroit tousjours abatu sans effort,
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.
— D'une indigne pitié ton audace est suivie.
Qui m'ose oster l'honneur craint de m'oster la vie.
— Retire-toi d'icy. — Marchons sans discourir.
— Es-tu si las de vivre? — As-tu peur de mourir?
— Vien, tu fais ton devoir, et le fils degenere
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

MONOLOGUE D'AUGUSTE [13]

Ciel, à qui voulez-vous desormais que je fie
Les secrets de mon ame, et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis
Si donnant des sujets il oste les amis,
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si vostre rigueur les condamne à cherir
Ceux que vous animez à les faire perir.
Pour elles rien n'est seur [14], qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toy-mesme, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoy, tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougy les champs de Macedoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revoy tout d'un temps
Perouse au sien noyée et tous ses habitans,
Remets dans ton esprit apres [15] tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,

13. *Cinna*, Acte IV, scène II. Auguste vient d'apprendre par Euphorbe la conjuration de Cinna. Nous suivons ici l'édition dont nous avons reproduit plus haut le titre et la page 78. — 14. Sûr. — 15. Après.

Où toy-mesme des tiens devenu le bourreau
Au sein de ton tuteur enfonças le cousteau,
Et puis ose accuser ton destin d'injustice
Si les tiens maintenant s'arment pour ton supplice,
Et si par ton exemple à ta perte guidez
Ils violent les droits que tu n'as pas gardez.
Leur trahison est juste et le Ciel l'autorise,
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise,
Rends un sang infidelle à l'infidelité
Et souffre des ingrats apres [15] l'avoir esté.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne?
Toy dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel et fait seule mon crime,
Releve pour l'abatre un trône illegitime,
Et d'un zele effronté couvrant son attentat
S'oppose pour me perdre au bon-heur de l'Estat?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre!
Tu vivrois en repos apres [15] m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moy-mesme d'y penser,
Qui pardonne aisément invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoy! tousjours du sang, et tousjours des supplices!
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrester,
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter;
Rome a pour ma ruyne une Hydre trop fertile,
Une teste coupée en fait renaistre mille,
Et le sang répandu de mille conjurez
Rend mes jours plus maudits et non plus asseurez.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, et desrobe-luy la gloire de ta cheute,
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche et vain effort
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse,
Pour te faire perir tour à tour s'interesse,
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guerir,
Meurs en fin puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.

La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste,
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
Esteins-en le flambeau dans le sang d'un ingrat,
A toy-mesme en mourant immole ce perfide,
Contentant ses desirs puny son parricide,
Fais un tourment pour luy de ton propre trepas
En faisant qu'il le voye et n'en jouysse pas :
Mais jouyssons plustost nous-mesme de sa peine,
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

O Romains, ô vangeance, ô pouvoir absolu,
O rigoureux combat d'un cœur irresolu
Qui fuit en mesme temps tout ce qu'il se propose,
D'un Prince malheureux ordonnez quelque chose,
Qui des deux dois-je suyvre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moy perir, ou laissez-moy regner.



AUGUSTE ET CINNA [16]

Prens un siege Cinna, prens, et sur toute chose
Observe exactement la loy que je t'impose,
Preste sans me troubler l'oreille à mes discours,
D'aucun mot, d'aucun cry n'en interromps le cours,
Tien ta langue captive, et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me respondre apres [15] tout à loisir,
Sur ce point seulement contente mon desir.
— Je vous obéiray, seigneur?
— Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendray la mienne.
Tu vois le jour, Cinna, mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens,
Ce fut dedans leur camp que tu pris la naissance [17],

16. *Cinna.* Acte V, scène 1re. Toute cette scène est imitée de Sénèque, mais à travers l'admirable traduction libre que Montaigne en a donnée dans son chapitre : *De la Clémence.* — 17. Corneille a mis plus tard :

Au milieu de leur camp tu reçus la naissance,
Et lorsqu'après.....

Et quand apres[15] leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine hereditaire ayant passé dans toy
T'avoit mis à la main les armes contre moy[18],
Tu fus mon ennemy mesme avant que de naistre,
Et tu le fus encor quand tu me pûs cognoistre,
Et le sang t'ayant fait d'un contraire party
Ton inclination ne l'a point démenty.
Comme elle l'a suivy, les effets l'ont suivie[19].
Je ne m'en suis vangé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
Ma Cour fut ta prison, mes faveurs tes liens,
Je te restituay d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis apres[15] des dépoüilles d'Antoine,
Et tu sçais que depuis à chaque occasion,
Je suis tombé pour toy dans la profusion ;
Toutes les dignitez que tu m'as demandées,
Je te les ay sur l'heure et sans peine accordées,
Je t'ay préferé mesme à ceux dont les parens
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
M'ont conservé le jour qu'à present je respire,
Et m'ont de tout leur sang achepté cet Empire[20],
De la façon en fin qu'avec toy j'ay vescu,
Les vainqueurs sont jaloux du bon-heur du vaincu.
Quand le ciel me voulut en rappelant Mecène,
Apres[15] tant de faveurs monstrer un peu de haine,
Je te donnay sa place en ce triste accident
Et te fis apres[15] luy mon plus cher confident.
Aujourd'huy mesme encor mon ame irresoluë
Me pressant de quitter ma puissance absoluë,
De Maxime et de toy j'ay pris les seuls advis
Et ce sont malgré luy les tiens que j'ay suivis.

18. Corneille a mis plus tard :

> Leur haine enracinée au milieu de ton sein,
> T'avoit mis contre moy les armes à la main.

Voltaire regrette, non sans raison peut-être, la version première. — 19. Version postérieure, heureuse celle-ci :

> Et l'inclination n'a jamais démenti
> Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti ;
> Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.

— 20. Encore une heureuse correction :

> A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire
> Et qui m'ont conservé le jour que je respire.

Bien plus, ce mesme jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Etqu'ont mise si haut mon amour et mes soins
Qu'en te couronnant Roy je t'aurois donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas si tost sortir de ta memoire,
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens et veux m'assassiner.
— Moy, Seigneur, moy que j'eusse une ame si traistresse!
Qu'un si lâche dessein...
— Tu tiens mal ta promesse,
Sieds-toy, je n'ay pas dit encor ce que je veux,
Tu te justifieras apres[15] si tu le peux,
Escoute cependant et tien mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit au lieu d'encens donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suyvre et te prester main forte,
Asseurée au besoin du secours des premiers.
Te diray-je les noms de tous ces meurtriers?[2]
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lenas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime qu'apres[15] toy j'avois le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'estre nommé,
Un tas d'hommes perdus de debtes et de crimes
Que pressent de mes loix les ordres legitimes,
Et qui desesperant de les plus éviter
Si tout n'est renversé ne sçauroient subsister.
Tu te tais maintenant et gardes le silence
Plus par confusion que par obeïssance.
Quel estoit ton dessein, et que pretendois-tu
Apres m'avoir au Temple à tes pieds abbatu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir Monarchique?
Si j'ay bien entendu tantost ta Politique,
Son salut desormais dépend d'un Souverain
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main.

2. Variante postérieure :

Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?

Et si sa liberté te faisoit entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empesché de la rendre,
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'Estat
Sans vouloir l'acquerir par un assassinat.
Quel estoit donc ton but? d'y regner en ma place?
D'un estrange malheur son destin le menace
Si pour monter au trône et luy donner la loy
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moy,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois apres[15] moy le plus considerable
Et que ce grand fardeau de l'Empire Romain
Ne puisse apres[15] ma mort tomber mieux qu'en ta main,
Aprens à te cognoistre, et descens en toy-mesme.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toy, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux,
Mais en un triste estat on la verroit reduite[22]
Si je t'abandonnois à ton peu de merite.
Ose me démentir, dy moy ce que tu vaux,
Conte moy tes vertus, tes glorieux travaux
Les rares qualitez par où tu m'as deu plaire,
Et tout ce qui t'éleve au dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient,
Elle seule t'éleve, et seule te soustient,
C'est elle qu'on adore et non pas ta personne,
Tu n'as credit ny rang qu'autant qu'elle t'en donne,
Et pour te faire choir je n'aurois aujourd'huy
Qu'à retirer la main qui seule est ton appuy.
J'aime mieux[23] toutefois ceder à ton envie.
Regne, si tu le peux, aux dépens de ma vie,
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Metels, les Pauls, les Fabiens
Et tant d'autres en fin de qui les grands courages
Des Heros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si genereux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu regnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

22. Variante superbe :

Mais tu ferois pitié mesme à ceux qu'elle irrite.

23. Correction : *Je veux bien.*

— Je demeure stupide;
Non que vostre colere ou la mort m'intimide,
Je voy qu'on m'a trahy, vous m'y voyez resver
Et j'en cherche l'autheur sans le pouvoir trouver.
Cette stupidité s'est en fin dissipée[24],
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée,
Le pere et les deux fils lâchement égorgez,
Par la mort de César estoient trop peu vangez.
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause...



MONOLOGUE DE POLYEUCTE[25]

Source delicieuse en misere feconde,
Que voulez-vous de moy, flatteuses voluptez?
Honteux attachemens de la chair et du monde
Que ne me quittez-vous quand je vous ay quittez?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute vostre felicité
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre
Elle en a la fragilité.

Ainsi n'esperez pas qu'apres[15] vous je souspire,
Vous estalez en vain vos charmes impuissans,
Vous me monstrez en vain par tout ce vaste Empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans,
Il estale à son tour des revers équitables.
Par qui les grands sont confondus
Et les glaives qu'il tient pendus
Dessus ces illustres coupables[26]
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

24 Correction : *Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée...* — 25. *Polyeucte.* Acte IV, scène II. Nous suivons l'édition in-4° de 1648 (Paris, Sommaville et Courbé). — 26. Correction : *Sur les plus fortunés coupables.*

Tigre affamé de sang, Decie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop long-temps abandonné les siens,
De ton heureux destin voy la suitte effroyable,
Le Scythe va vanger la Perse et les Chrestiens :
Encore un peu plus outre et ton heure est venuë
Rien ne t'en sçauroit garantir,
Et la foudre qui va partir
Toute preste à crever la nuë
Ne peut plus estre retenuë
Par l'attente du repentir.

Que cependant Felix m'immole à ta colere,
Qu'un rival plus puissant luy donne dans les yeux,
Qu'aux dépens de ma vie il s'en face beau-pere,
Et qu'à tiltre d'esclave il commande en ces lieux,
Je consens ou plustost j'aspire à ma ruine,
Vains appas, vous ne m'estes rien,
Je porte en un cœur tout Chrestien
Une flamme toute divine
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du Ciel, adorables Idées
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir,
De vos sacrez attraits les ames possedées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir :
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage.
Vos biens ne sont point inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attens
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST[27]

DES VANITÉS DU MONDE.

Porte toute la Bible en ta memoire empreinte,
Sçache tout ce qu'ont dit les Sages des vieux temps;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatans
De l'Histoire profane, et de l'Histoire sainte;
De tant d'enseignemens l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grace;
Et l'unique science où tu dois prendre appuy,
C'est que tout n'est icy que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire, et ne servir que luy.

C'est là des vrais sçavans la sagesse profonde,
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous lieux,
Et le plus seur[6] chemin pour aller vers les Cieux
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du Monde.
Ce dangereux flateur de nos foibles esprits
Oppose mille attraits à ce juste mépris;
Qui s'en laisse éblöüir s'en laisse tost seduire;
Mais ouvre bien les yeux sur leur fragilité,
Regarde qu'un moment suffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.

Vanité d'entasser richesses sur richesses,
Vanité de languir dans la soif des honneurs,
Vanité de choisir pour souverains bon-heurs
Des plaisirs criminels les damnables mollesses:
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans se mettre en soucy d'en mieux regler le cours,
D'aimer la longue vie, et negliger la bonne,
D'embrasser le present sans soin de l'advenir,
Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
Que l'attente des biens qui ne sçauroient finir.

27. Pour ces quatre morceaux de l'*Imitation* — il nous est malheureusement impossible d'en citer davantage — nous avons suivi la superbe édition in-4° de 1656 (Paris, Robert Ballard). Le premier n'est lui-même qu'un fragment du Chapitre Ier.

DU PEU D'ESTIME DE SOY-MESME.

Le desir de sçavoir est naturel aux hommes,
Il naist dans leur berceau sans mourir qu'avec eux,
Mais, ô Dieu, dont la main nous fait ce que nous sommes,
Que peut-il sans ta crainte avoir de fructueux ?

Un païsan[28] stupide et sans experience,
Qui ne sçait que t'aimer et n'a que de la Foy,
Vaut mieux qu'un Philosophe enflé de la science,
Qui penetre les cieux sans reflechir sur soy.

Qui se cognoist soy-mesme en a l'ame peu vaine,
Sa propre cognoissance en met bien bas le prix,
Et tout le faux éclat de la loüange humaine
N'est pour luy que l'objet d'un genereux mépris.

Au grand jour du Seigneur sera-ce un grand refuge
D'avoir cognu de tout et la cause et l'effet,
Et ce qu'on aura sçeu[29] fléchira-t-il un juge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait ?

Borne donc tes desirs à ce qu'il te faut faire,
Ne les porte plus trop vers l'amas du sçavoir ;
Les soins de l'acquerir ne font que te distraire,
Et quand tu l'as acquis il peut te decevoir.

Les sçavants d'ordinaire aiment qu'on les regarde,
Qu'on murmure autour d'eux, voilà ces grands esprits,
Et s'ils ne font du cœur une soigneuse garde,
De cet orgueil secret ils sont toûjours[30] surpris.

Cependant s'il est vray qu'il soit quelques sciences
Qui puissent d'un sçavant faire un homme de bien,
Il en est encor plus de qui les cognoissances
Ne servent guere à l'ame, ou ne servent de rien.

28. C'est la première fois que nous trouvons ce mot prononcé comme nous le prononçons aujourd'hui. — 29. Sû. — 30. Voici *toujours* écrit pour la première fois comme nous l'écrivons aujourd'hui, mais avec un accent circonflexe sur l'*u*, ce qui montre bien que l'*s* n'avait alors, en pareil cas, d'autre but que de marquer l'accent tonique.

Par là tu peux juger à quels perils s'expose
Celuy qui du sçavoir fait son unique but,
Et combien se méprend qui songe à quelque chose
Qu'à ce qui peut conduire au chemin du salut.

Le plus profond sçavoir n'assouvit point une ame,
Mais une bonne vie a dequoy la calmer,
Et jette dans le cœur qu'un saint desir enflame
La pleine confiance au Dieu qu'il doit aimer.

Au reste, plus tu sçais, et plus a de lumiere
Le jour qui se répand sur ton entendement,
Plus tu seras coupable à ton heure derniere
Si tu n'en as vescu d'autant plus saintement.

La vanité par là ne te doit point surprendre,
Le sçavoir t'est donné pour guide à moins faillir,
Il te donne luy-mesme un plus grand conte à rendre,
Et plus lieu de trembler que de t'enorgueillir.

Trouve à t'humilier mesme dans ta doctrine,
Quiconque en sçait beaucoup en ignore encor plus,
Et qui sans se flater en secret s'examine
Est de son ignorance heureusement confus.

Quand pour quelque clartez dont ton esprit abonde
Ton orgueil à quelqu'autre ose te preferer,
Voy qu'il en est encor de plus sçavants au Monde,
Qu'il en est que le Ciel daigne mieux éclairer.

Fuy la haute science et cours après la bonne,
Apprens celle de vivre icy-bas sans éclat,
Cherche à n'étre cognu, s'il se peut, de personne,
Ou que personne enfin n'en face aucun estat.

Cette unique leçon, dont le parfait usage
Consiste à se bien voir et n'en rien présumer,
Est la plus digne étude où s'occupe le Sage,
Pour estimer tout autre, et se mesestimer.

Si tu vois donc un homme abysmé dans l'offence,
Ne te tiens pas plus juste, ou moins pecheur que luy :
Tu peux en un moment perdre ton innocence,
Et n'étre pas demain le mesme qu'aujourd'huy.

Souvent l'esprit est foible, et les sens indociles,
L'amour propre leur fait ou la guerre, ou la loy :
Mais bien qu'en general nous soyons tous fragiles,
Tu n'en dois croire aucun si fragile que toy.

QUE LA VOLONTÉ PARLE AU DEDANS DU CŒUR.

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute,
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis,
Je le suis, je veux l'estre, et marcher dans ta route
Et les jours, et les nuits.

Donne-moy ton esprit, que je puisse comprendre
Ce qu'ordonnent de moy tes saintes volontez,
Et reduy mes desirs au seul desir d'entendre
Tes hautes veritez.

Mais desarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fay-la couler sans bruit au milieu de mon cœur,
Qu'elle ait de la rosée, et la vive abondance,
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hebreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivist, et dust tout desoler,
Vous qui dans le Desert ne pouviez vous resoudre
A l'entendre parler.

Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moyse,
Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas,
Des éclats de sa voix la tonnante surprise
Seroit nostre trépas.

Je n'ay point ces frayeurs alors que je te prie,
Je te fais d'autres vœux que ces fils d'Israel,
Et plein de confiance humblement je m'écrie
Avec ton Samüel :

Quoy que tu sois le seul qu'icy-bas je redoute,
C'est toy seul qu'icy-bas mon ame veut oüir,
Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
Et te veut obeïr.

Je ne vèux, ny Moyse à m'enseigner tes voyes,
Ny quelque autre Prophete à m'expliquer tes loix,
C'est toy qui les instruis, c'est toy qui les envoyes,
Dont je cherche la voix.

Comme c'est de toy seul qu'ils ont tous ces lumieres,
Dont ta Grace par eux éclaire notre Foy,
Tu peux bien sans eux tous me les donner entieres,
Mais eux tous rien sans toy.

Ils peuvent repeter le son de tes paroles,
Mais il n'est pas en eux d'en conferer l'esprit,
Et leurs discours sans toy passent pour si frivoles,
Que souvent on s'en rit.

Qu'ils parlent hautement, qu'ils disent des merveilles,
Qu'ils declarent ton ordre avec pleine vigueur;
Si tu ne parles point, ils frappent les oreilles,
Sans émouvoir le cœur.

Ils sement la parole obscure, simple, et nuë,
Mais dans l'obscurité tu rends l'œil clair-voyant,
Et joins du haut du Ciel à la lettre qui tuë
L'esprit vivifiant.

Leur bouche sous l'enigme annonce le mystère,
Mais tu nous en fais voir le sens le plus caché;
Ils nous preschent tes loix, mais ton secours fait faire
Tout ce qu'ils ont presché.

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce,
Mais tu penetres tout.

Ils n'arrosent sans toy que les dehors de l'ame,
Mais sa fecondité veut ton bras souverain;
Et tout ce qui l'éclaire, et tout ce qui l'enflame,
Ne part que de ta main.

Ces Prophetes enfin ont beau crier et dire,
Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
Si pour en profiter l'esprit qui les inspire
Ne touche nos esprits.

Silence donc, Moyse, et toy, parle toy-mesme,
Eternelle, immuable, immense Verité,
Parle, que je ne meure, et que ce cœur qui t'aime
N'ait trop d'aridité.

Car enfin c'est mourir, qu'à ta faveur celeste
Ne rendre point pour fruit des desirs plus ardens,
Et l'advis du dehors n'a rien que de funeste,
S'il n'échauffe au dedans.

Cet advis écouté seulement par caprice,
Connu sans estre aimé, creu [31] sans estre observé,
C'est ce qui vraiment tuë, et surquoy ta Justice
Condamne un reprouvé.

Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur fidelle
Pour écouter ta voix reünit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie eternelle
En tes divins accens.

Parle pour consoler mon ame inquietée,
Parle pour la conduire à quelque amendement,
Parle afin que ta gloire, ainsi plus exaltée,
Croisse eternellement.

31. Cru.

ORAISON.

Doux arbitre de mon sort
Daigne m'accorder ta grace
Qu'elle aide mon foible effort,
Et que sa pleine efficace
Dure en moy jusqu'à la mort.

Fay, Seigneur, que mon desir
N'ait pour but invariable,
Que ce que ton bon plaisir
Aura de plus agreable,
Que ce qu'il voudra choisir.

Que ton vouloir soit le mien,
Que le mien toûjours le suive,
Et s'y conforme si bien,
Qu'icy-bas, quoy qu'il m'arrive,
Sans toy je ne veüille rien.

Fay-le toûjours prévaloir
Sur quoy que je me propose,
Et mets hors de mon pouvoir
De vouloir aucune chose,
Que ce qu'il te plaist vouloir.

Fay-moi de sorte mourir
A tout ce qu'on voit au Monde,
Que je ne puisse cherir
Sur la Terre, ny sur l'Onde,
Que ce qui ne peut perir.

Que ma gloire à l'abandon
Sous les mépris abysmée,
Conserve si peu mon nom,
Qu'à mes yeux la renommée
Doute si je vis, ou non.

Fay que de tous mes souhaits,
En toy seul je me repose;
Fay qu'attendant les effets
Où mon ame se dispose,
Elle trouve en toy sa paix.

Toy seul est le vray repos,
Hors de toy le calme est rude,
Et la bonnasse des flots
Augmente l'inquietude
Des plus sages matelots.

En cette paix donc, Seigneur,
Essentielle et suprême,
En cet unique bonheur,
Qui n'est autre que toy-mesme,
Fay le repos de mon cœur.



AU ROY [32]

Sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui, à Versailles, en Octobre 1676.

Est-il vray, Grand Monarque, et puis-je me vanter,
Que tu prennes plaisir à me ressusciter?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode et retrouvent leur place
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux,
N'oste point le vieux lustre à mes premiers travaux?
Acheve : les derniers n'ont rien qui dégenere,
Rien qui les fasse croire Enfans d'un autre Pere;
Ce sont des malheureux étouffez au Berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
Déja Sertorius, Œdipe, Rodogune,
Sont remis par ton choix dans toute leur fortune,
Et ce choix montreroit qu'Othon et Surena
Ne sont pas des Cadets indignes de Cinna.

32. Cette pièce de circonstance a paru pour la première fois dans le *Nouveau Mercure galant* de 1677 (Paris, Barbin, in-12). Nous avons suivi scrupuleusement l'édition originale.

Le Peuple, je l'avoue et la Cour les dégradent,
J'affoiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor, j'ay trop longtemps écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'Esprit;
Mais contre un tel abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois le tien à mes derniers Ouvrages!
Que de cette bonté l'impérieuse loy
Rameneroit bientost et Peuple et Cour vers moy!
Tel Sophocle à cent ans charmoit encor Athenes,
Tel boüillonnoit encor son vieux sang dans ses veines,
Diroient-ils à l'envy, lors qu'Œdipe aux abois,
De cent Peuples pour luy gagna toutes les voix.
Je n'iray pas si loin, et si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux Modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'auray pas longtemps à les importuner;
Quoy que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre,
C'est le dernier éclat d'un feu prest à s'éteindre,
Sur le point d'expirer il tasche d'éblouïr,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouïr :
Souffre, quoy qu'il en soit, que mon ame ravie,
Te consacre le peu qui me reste de vie,
Je sers depuis douze ans, mais c'est par d'autres bras
Que je verse pour toy du sang dans les Combats :
J'en pleure encor un Fils, et trembleray pour l'autre,
Tant que Mars troublera ton repos et le nostre,
Mes frayeurs cesseront enfin par cette Paix
Qui fait de tant d'Estats les plus ardens souhaits :
Cependant s'il est vray que mon zele te plaise,
SIRE, un bon mot, de grace, au Pere de la Chaise [33].

33. Distributeur des faveurs royales. On voit par ce morceau, les deux suivants et d'autres encore non moins remarquables, que le défaut d'espace nous empêche de citer, combien irrégulièrement était servie la modique pension du grand Corneille. Cette épître a été réimprimée, d'après un manuscrit, dans les *Œuvres diverses de Pierre Corneille* (Paris, Gisset et Bordelet, in-16, 1738). Les variantes sont insignifiantes.



PLACET AU ROI[34]

SUR LE RETARDEMENT DU PAYEMENT DE SA PENSION

Grand Roi, dont nous voyons la générosité,
Montrer pour le Parnasse un excès de bonté,
Que n'ont jamais eu tous les autres,
Puissiez-vous dans cent ans donner encor des loix,
Et puissent tous vos ans être de quinze mois,
Comme vos Commis font les nôtres.

PLACET AU ROI

Plaise au Roi ne pas oublier
Qu'il m'a depuis quatre ans promis en bénéfice
Et qu'il avoit chargé le feu Pére Ferrier
De choisir un moment propice,
Qui pût me donner lieu de l'en remercier!
Le Pére est mort, mais j'ose croire
Que si toujours Sa Majesté
Avoit pour moi même bonté
Le Pére de la Chaise auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un grand Roi ne promet que ce qu'il veut tenir.

VERS SUR LE CARDINAL DE RICHELIEU

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma Prose ni mes Vers n'en diront jamais rien;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

34. Nous suivons, pour cette pièce et les trois qui suivent, le texte des *Œuvres diverses de Pierre Corneille*, ci-dessus mentionnées.

SONNET [35]

Deux Sonnets partagent la Ville,
Deux Sonnets partagent la Cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre Civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour;
Et ce qu'on a pour eux d'amour,
A plus d'un échauffe la bile

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement,
Et s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit, et mieux achevé;
Mais je voudrois avoir fait l'autre.



STANCES [36]

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souv nez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez gueres mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaist à faire un affront,

35. Il s'agit du sonnet dit de *Job*, par Benserade, et de celui dit d'*Uranie*, par Voiture, qui en engendrèrent tant d'autres à leur éloge. — 36. Cette charmante pièce a paru pour la première fois dans les *Poésies choisies de MM. Corneille, Bois-Robert*, etc. (Paris, 1660 et 1665, Charles de Serey, 5 vol. in- 2), dont nous avons suivi le texte. Elle a été réimprimée aussi dans les *Œuvres diverses de Pierre Corneille.*

Et sçaura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le mesme cours des planetes
Regle nos jours et nos nuits,
On m'a veu [37] ce que vous estes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ay quelques charmes
Qui sont assez éclatants,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourroient bien durer encore
Quand ceux-là seront usez.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'auray quelque credit
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'auray dit.

Pensez y, belle Marquise,
Quoy qu'un grison fasse effroy,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moy.

37. Vu.



UN AUTOGRAPHE DE PIERRE CORNEILLE

HYMNE A SAINTE GENEVIÈVE (POUR LE MIRACLE DES ARDENTS).

A Matines.

Infatigable appuy de la Ville affligée,
Vierge, toujours presente a tes sacrez autels,
Escoute les soupirs d'une troupe plongée
En des ennuis mortels

Un feu contagieux, digne foyer du crime,
fait sentir l'ire du ciel sur les membres pourris
et jusque dans les os imprime sa justice
quel se fait de paris

plus il coule de pleurs des paupieres troublees
plus cette [illegible] ardeur fait remplir de tombeaux
tout brusle, et l'on ne voit que flames redoublees
par la fraischeur des eaux

Enfin Vierge, ce peuple a recours a ta cendre,
ce tresor qu'ont nos ayeux enfermé de tresors,
et les sacrez pilliers un prelat fait descendre
les restes de ton corps.

On soupire on gemit devant ta sainte Chasse,
on l'invoque, et ces feux se sentent etouffer
Ces feux qui ne faisoient que preparer la place
aux flames de l'enfer

Souverain medecin et des corps et des ames
Dieu que nous benissons des maux qu'elle finit
esteints les feux impurs et sauve nous des flames
Dont l'enfer les punit.

BIBLIOGRAPHIE

La liste des éditions originales des pièces détachées de Corneille dépasserait à elle seule notre modeste cadre. On la trouvera dans la *Bibliographie cornélienne* ou description raisonnée de toutes les éditions des œuvres de Pierre Corneille, des imitations ou traductions qui en ont été faites, et des ouvrages relatifs à Corneille et à ses écrits, par Emile Picot, 1 vol. in-8°, *Paris*, 1876. *Fontaine*. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux *Recueils*, en commençant par ceux dont le poète a lui-même corrigé les épreuves.

Œuvres de Corneille. Première partie. *Rouen et Paris*, 1644, *Sommaville et Courbé*, in-12 de 654 pages, avec frontispice gravé, portrait par Michel Lasne (celui que nous avons donné page 176), titre et avis au lecteur. C'est le premier de tous les recueils ; mais il ne comprend que les huit premières pièces.

Œuvres de Corneille. Rouen, 1648, *L. Maurry*, 2 vol. in-12, dont le premier reproduit textuellement l'édition de 1644 et le second contient huit pièces nouvelles. Un exemplaire de cette édition a été vendu à l'hôtel Drouot 2,105 fr. A la même vente, l'édition précédente, mais avec un second volume daté de 1647 (extrêmement rare), a atteint le chiffre énorme de 3,850 fr.

Œuvres de Corneille. Rouen et Paris, 1652, *Sommaville*, 3 vol. in-12. Les deux premiers volumes reproduisent ceux de 1648, le troisième contient trois pièces nouvelles.

Le Théâtre de Corneille, reveu et corrigé par l'auteur. Paris, 1660. *Courbé*, 3 vol. in-8°.

Même titre. Paris, 1692. *G. de Luynes*, 5 vol. in-12. Edition donnée par Thomas Corneille.

Le Théâtre de P. Corneille. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de ses œuvres diverses, enrichie de figures en taille-douce. *Amsterdam*, 1740. *Chatelain*, 6 vol. in-12.

Théâtre de Pierre Corneille, avec des commentaires, 1764, 12 vol. in-8°. Edition publiée à *Genève*, par Voltaire.

Œuvres complètes de P. Corneille. Edition revue et annotée par M. J. Taschereau. *Paris*, 1857. *Janet* (Bibliothèque elzévirienne). Les deux premiers volumes ont seuls paru.

Œuvres de P. Corneille. Paris, 1862 à 1868. *Hachette*. Nous croyons devoir décrire cette magnifique édition donnée par M. Marty-Laveaux, comme nous l'avons fait pour le Malherbe de la même collection, donné par M. Lalanne. — Tome Ier : Avertissement, Notice biographique, Généalogie, Table chronologique des œuvres, Avertissements et discours, Théâtre. — Tome II à VII. Suite et fin du théâtre, avec notes et commentaires sur chaque pièce. — Tome VIII. Imitation de Jésus-Christ. — Tome IX. Poésies religieuses. — Tome X. Poésies diverses, Œuvres en prose, Lettres. — Tome XI. Etude sur la langue de Corneille, par M. Anders, Lexique. — Tome XII. Fin du Lexique, Appendice, Notice bibliographique. — ALBUM : Portrait de Corneille. Ses armes. Vues et frontispices. Autographes.

Deux mots, en terminant, sur le principal poème de Corneille.

L'*Imitation de Jésus-Christ*, 1656, *Rouen*, *Maurry*, et *Paris*, *Ballard*, in-4°. Première édition complète, réimprimée quatre fois la même année sous divers formats.

Le *même ouvrage*. *Paris*, 1867, *Hachette*, in-16.

PORTRAITS

1° Michel Lasne, 1643, in-4°, avec un bel encadrement style Renaissance. — 2° Le même, 1644, celui de notre page 176. — 3° Peint par Le Brun en 1647 et gravé en 1766 par Ficquet. — 4° Gravé par Vallet d'après le dessin de Paillet, pour l'édition in-folio de 1663 du Théâtre de Corneille. — 5° Maladroitement flatté et fort peu ressemblant, exécuté par Sicre, gravé par Cossin en 1683 et par Lubin pour les *Hommes illustres* de Perrault, publiés de 1696 à 1701.

Inutile de mentionner les innombrables portraits postérieurs, qui tous reproduisent plus ou moins fidèlement les cinq précédents.

AUTOGRAPHES

La Bibliothèque nationale, le *British Museum* et la Bibliothèque Sainte-Geneviève possèdent plusieurs autographes de Corneille. C'est à cette dernière bibliothèque que nous avons trouvé la signature de Corneille de notre page 176 et les strophes de notre page 205. Quelques amateurs, notamment M. Aimé Dubois et M. le duc d'Aumale, possèdent des exemplaires de l'Imitation avec notes autographes.

A CONSULTER SUR CORNEILLE, outre les notes et notices des éditions citées plus haut : Guizot (*Corneille et son temps*, librairie Didier). — Sainte-Beuve (tome Ier des *Portraits littéraires*, librairie Garnier, et Port-Royal, librairie Hachette). — Philarète Chasles (*Études sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie*, librairie Amyot). — Les recueils déjà cités et un grand nombre d'études spéciales dont on trouvera la liste dans la précieuse *Bibliographie cornélienne* de M. Picot.



J.-B. POQUELIN DE MOLIÈRE

Ce devis me paroit bien entendu reste a scavoir dans quel temps on rendroit les ouvrages. J. B. P. Molière./

Dans l'excellent *Recueil des Chefs-d'œuvre de la Poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours*, publié sous la direction de M. Eugène Crépet, et que j'ai eu plusieurs fois déjà l'occasion de citer, Molière est représenté par quelques couplets des *Amants magnifiques* et de *Mélicerte* et par un passage d'un poème sur une fresque de son ami Pierre Mignard. Qui ne connaîtrait Molière que par cette publication le prendrait pour un piètre librettiste ou pour un médiocre poète didactique. Je sais bien que l'auteur s'est ainsi excusé d'avance de cette lacune dans son Avertissement : « Comment offrir au lecteur des scènes isolées, qui, séparées du tout harmonieux dont elles font partie, n'ont plus leur véritable sens? Cette omission volontaire n'a d'ailleurs aucun inconvénient sérieux, puisque les seuls chefs-d'œuvre qui soient à l'abri de toute critique, ceux de Corneille, de Racine et de Molière, sont dans toutes les mains. » Mais ceux de Malherbe, de La Fontaine et de Boileau, sont dans toutes les mains aussi, et vous les avez donnés, sachant bien que leur omission eût rendu votre Recueil incomplet. Mais beaucoup de scènes de Corneille, de Racine et de Molière peuvent être citées isolément — on l'a vu pour le premier, on le verra pour les deux autres — car Corneille, Molière et Racine, étant *quelque chose de plus* que des auteurs dramatiques, prêtent à des personnages de certain pays, de certaine date, engagés dans certaine intrigue, des sentiments qui se retrouvent chez tous les peuples, à toutes les époques, sous toutes les conditions, et du cadre étroit que fait éclater leur génie débordent par endroits dans l'infini de l'Espace, dans l'infini du Temps.

Il y a, dans ces omissions volontaires, autre chose que l'embarras du choix, autre chose que la crainte de la banalité. L'éditeur ne dit pas toute sa pensée. Pour lui, comme pour un certain nombre de critiques, dont quelques-uns fort éminents et qui m'ont fait l'honneur de prendre intérêt à ce travail, l'auteur de pièces en vers n'a pas de place marquée d'avance parmi les poètes. C'est à peine s'ils rangeront Corneille et Racine sous cette qualification, et moins à cause de leurs Tragédies que pour les quelques Poésies sacrées ou profanes que ces grands hommes ont composées. Quant à Molière, son talent comme poète se perd à leurs yeux dans l'éclat de son génie dramatique. J'ai à cœur de combattre une opinion qui blesse involontairement l'admiration sans réserve qu'éprouve pour l'auteur de tant de chefs-d'œuvre quiconque l'a quelque peu fréquenté.

Gœthe a dit un jour : « S'il y a quelque part une poésie comique, Molière doit être mis au rang le plus glorieux dans la première classe des poètes comiques. » Il y a quelque part une poésie comique : c'est en France; et de cette poésie comique, Molière est en effet la plus haute personnification.

Dompter le vers français, de sa nature si raide et si guindé, au point de lui faire suivre, sans toutefois le disloquer, les plus brusques inflexions du dialogue, donner toujours à cette pensée mobile le plus haut relief dont elle soit susceptible et la fixer en autant d'expressions définitives qu'elle a de soubresauts, ne serait pas faire

actes de poésie ! Mais l'auteur d'un *Petit Traité de Poésie française* qui devrait être entre toutes les mains, M. Théodore de Banville, a défini ainsi la Poésie : « Le mot Poésie, en grec Poièsis, *action de faire, fabrication*, vient du verbe Poiéin, *faire, fabriquer, façonner;* un Poème, Poièma, est donc ce qui est fait et qui par conséquent n'est plus à faire; c'est-à-dire une composition dont l'expression soit si absolue, si parfaite et si définitive qu'on n'y puisse faire aucun changement, quel qu'il soit, sans la rendre moins bonne et sans en atténuer le sens. Ainsi Corneille a fait de la poésie lorsqu'il a écrit le vers fameux :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût.

» Et La Fontaine a fait de la poésie lorsqu'il a écrit la fable intitulée : *Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes,* qui commence ainsi :

Un octogénaire plantoit.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge! »
Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage;
Assurément il radotoit.

» Car soyez un écrivain savant, habile, ingénieux, rompu à toutes les finesses du métier, et essayez, dans les vers que je viens de citer, de changer ou de déplacer un seul mot : vous n'y parviendrez pas, à moins d'en diminuer la beauté et l'exactitude. Ces vers sont donc de la poésie; ils ne sont plus à faire, puisqu'ils sont faits de façon que l'on n'y puisse toucher. » Or, ouvrant au hasard l'œuvre de Molière, j'y trouve ces vers :

Tous les discours sont des sottises
Partant d'un Homme sans éclat :
Ce seroit paroles exquises,
Si c'estoit un Grand qui parlast.

Ou ceux-ci, d'un tout autre genre :

Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons.
— Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.
— Il me suffit de voir que d'autres en font cas.
— C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi je ne l'ai pas.

Et les uns comme les autres ne sont pas plus à faire que ceux de Corneille et de La Fontaine qu'on a lus plus haut, et ne sauraient davantage être modifiés sans perdre quelque chose de leur beauté, de leur exactitude.

L'auteur du *Misanthrope* n'est pas seulement un poète comique : c'est aussi un poète satirique. Le Fâcheux de Molière, qu'on trouvera plus loin, est une satire, comme le Fâcheux de Regnier. Regnier se met en scène lui-même, Molière se fait remplacer par Éraste: cette substitution change-t-elle le caractère du morceau ? Non, sans doute. J'en dirai autant du vrai Dévot et de l'Hypocrite, bien que Molière les ait signés Cléante. Et pour être parlants, Philinte et Alceste, Vadius et Trissotin en sont-ils moins de véritables Portraits satiriques ? Il en est de même de la plupart des types de cette vivante galerie qui commence à l'*Étourdi* pour finir aux *Femmes savantes*. Car Molière, ainsi que je le disais plus haut, étant à la fois écrivain dramatique et *poète*, c'est-à-dire observateur et créateur, a su prendre la nature humaine sur le vif, mais dans ce qu'elle a d'éternel, et dégager d'une étude approfondie des mœurs de son entourage l'expression définitive de vices ou de travers qui appartiennent à tous les pays, à toutes les époques.

L'auteur de *Tartufe* est encore un moraliste... Mais je sortirais du cadre que m'impose la nature de cet ouvrage en poussant plus loin l'analyse. Et c'est à peine s'il me reste l'espace nécessaire pour donner non pas même la biographie, mais la chronologie de Molière.

Né le 15 janvier 1622 au coin des rues Saint-Honoré et des Vieilles-Étuves, Jean-Baptiste Poquelin fut élevé au collège dit de Clermont. Dès 1637, son père lui avait fait obtenir la survivance de sa charge de valet de chambre tapissier du roi Louis XIII, qu'il dut suivre à Narbonne, vers 1642. En 1643, Poquelin abandonna l'étude du Droit, et prit, malgré ses parents, sous le nom de Molière, la direction de l'*Illustre Théâtre*, troupe de comédiens ambulants qui parcourut la France de 1646 à 1658, après avoir en vain tenté la fortune dans la capitale. Son véritable début à Paris date de 1658. Il avait déjà fait jouer, outre plusieurs farces sans importance, L'ÉTOURDI, à Lyon, en 1653, et LE DÉPIT AMOUREUX, à Béziers, en 1656. Son premier succès est *Les Précieuses ridicules* (1659), son second SGANARELLE (1660), sa première chute DON GARCIE DE NAVARRE (1661).

L'ÉCOLE DES MARIS (1661) — je mets en italiques les titres des pièces en prose et en petites capitales ceux des pièces en vers — ouvre une série ininterrompue de chefs-d'œuvre : LES FACHEUX (1661) ; L'ÉCOLE DES FEMMES (1662) ; *La critique de l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles* (1663) ; *Le Mariage forcé* et LA PRINCESSE D'ÉLIDE (1664) ; *Le Festin de Pierre* et *l'Amour médecin* (1665) ; LE MISANTHROPE, *Le Médecin malgré lui* et MÉLICERTE (1666) ; *Le Sicilien* et TARTUFE (1667) ; AMPHYTRION, *Georges Dandin* et l'*Avare* (1668) ; *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) ; *les Amants magnifiques* et *le Bourgeois gentilhomme* (1670) ; PSYCHÉ, *Les Fourberies de Scapin* et *La comtesse d'Escarbagnas* (1671) ; LES FEMMES SAVANTES (1672) ; et enfin *le Malade imaginaire* (1673). Je ne dirai rien de ces comédies que tout le monde connaît, ni des anecdotes qui s'y rattachent, que personne n'ignore.

Molière avait épousé, le 20 février 1662, Armande Grésinde Béjart, sœur *et non fille* de sa camarade de théâtre Madeleine Béjart, qu'il avait aimée. On sait que ce mariage entre un homme de quarante ans, accablé de travaux et de soucis, et une coquette de dix-sept ans ne fut pas heureux. Passons vite de ce triste tableau à un autre plus sombre encore. Le 17 février 1673, Molière mourait subitement d'une hémorragie pulmonaire, à cinquante et un ans, au sortir de la quatrième représentation de son dernier chef-d'œuvre ; il mourait en pleine possession d'une gloire et d'une fortune noblement acquises, honoré de la protection de Louis XIV, de l'amitié du grand Condé, de Boileau et de La Fontaine, pleuré de la France entière qui regrettait à la fois en lui l'immortel poète dramatique, l'incomparable metteur en scène et le grand comédien.

« Voilà Molière mort — écrivait le 24 février 1673, le comte de Bussy-Rabutin au père Rapin, jésuite — j'en suis fâché. De nos jours, nous ne verrons personne prendre sa place, et peut-être le siècle suivant n'en verra-t-il pas un de sa façon. »

Le siècle suivant, ni d'autres ! Et le bon La Fontaine eut raison de s'écrier :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence
Térence, et Plaute, et Molière sont morts !

ACTE DE MARIAGE DE MOLIÈRE

Ceci est le fac-similé de l'acte de mariage de Molière, aujourd'hui anéanti, et que M. Hippolyte Cocheris avait calqué avec soin aux Archives de l'Hôtel de Ville, avant l'incendie de 1871. Le texte seulement en avait été publié par Beffara. Signatures : J. B. Poquelin (Molière), Armande Grésinde Bejart (sa femme), Pocquelin (son père), Boudet (mari de sa sœur), Marie Hervé (sa belle-mère), Louys Bejard et [Madeleine] Beiart, ses beau-frère et belle-sœur). La calomnie qui a fait longtemps d'Armande la fille de Madeleine et par conséquent, peut-être, de Molière, tombe devant cet acte authentique.

LE MISANTROPE COMEDIE.

Par I.B.P. DE MOLIERE.



A PARIS.
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis la Porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint Louis.

M DC. LXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ALCESTE.
Nous verrons bien
ORONTE.
L'Espoir .. Ie ne sçay si le stile
Pourra vous en paroistre assez net, & facile;
Et si, du chois des Mots, vous vous contenterez.
ALCESTE.
Nous allons voir, Monsieur
ORONTE.
Au reste, vous sçaurez,
Que ie n'ay demeuré qu'vn quart-d'heure à le faire.
ALCESTE.
Voyons, Monsieur, le Temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'Espoir, il est vray, nous soulage,
Et nous berce vn temps, nostre ennuy:
Mais, Philis, le triste auantage,
Lors que rien ne marche apres luy!

PHILINTE.

Ie suis déja charmé de ce petit morceau.
ALCESTE.
Quoy! vous auez le front de trouuer cela beau?
ORONTE.
Vous eustes de la Complaisance,
Mais vous en deuiez moins auoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'Espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans, ces choses-là sont mises!
ALCESTE *bas.*
Morbleu, vil Complaisant, vous loüez des Sottises!

EXTRAITS DES COMÉDIES DE MOLIÈRE

LE FACHEUX[1]

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour estre de Fâcheux tôûjours assassiné!
Il semble que par tout le sort me les adresse,
Et j'en vois, chaque jour, quelque nouvelle espece.
Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'huy;
J'ay creu n'estre jamais debarrassé de luy;
Et, cent fois, j'ay maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à disné, de voir la Comedie,
Où, pensant m'égayer, j'ay misérablement,
Trouvé de mes pechez le rude chastiment.
Il faut que je te fasse un recit de l'affaire;
Car je m'en sens encor tout esmû de colere.
J'estois sur le Theatre, en humeur d'écouter
La piece, [2] qu'à plusieurs j'avois ouy vanter;
Les Acteurs commençoient, chacun prestoit silence,
Lors que d'un air bruyant, et plein d'estravagance,
Un homme à grans canons est entré brusquement
En criant, hola-ho, un siege promptement;
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
Hé mon Dieu! nos François, si souvent redressez,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensez,
Ay-je dit, et faut-il, sur nos defauts extrémes,
Qu'en theatre public nous nous joüions nous mesmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous!

1. *Les Facheux,* comédie de I. B. P. Molière, représentée sur le Théâtre du Palais-Royal, à *Paris*, 1662, chez *Guillaume de Luyne,* in-12. Édition originale, que nous avons suivie avec la plus grande attention. On remarquera que ce discours d'Éraste, qui ouvre la pièce, est une imitation de la Satire VIII de Regnier, publiée par nous presque intégralement, pages 140 à 145. — 2. On a beaucoup parlé des incorrections des éditions originales des Comédies de Molière; ces incorrections sont purement imaginaires. Prenons par exemple la ponctuation. Elle semble parfois fort bizarre, comme dans ce vers. Eh bien, il y a tout justement le plus grand intérêt à la conserver, car — et nous assumons ici toute la responsabilité de cette remarque que nous n'avons trouvée dans aucune édition moderne de Molière — cette ponctuation marque souvent les endroits où l'acteur prenait ce qu'on appelle en argot de théâtre *un temps,* et donne par suite de précieuses indications sur la façon dont l'auteur voulait qu'on récitât ses vers. Nous répéterons la note 2 plusieurs fois dans les premières pages de ces *Extraits,* après quoi nous laisserons le lecteur remarquer de lui-même le fait que nous lui signalons.

Tandis que là dessus je haussois les espaules,
Les Acteurs ont voulu continuer leurs Rôles :
Mais l'homme, pour s'asseoir, a fait nouveau fracas,
Et traversant encor le Theatre à grans pas,
Bien que dans les costez il pust estre à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les Acteurs.
Un bruit s'est élevé dont un autre eust eu honte ;
Mais luy, ferme, * et constant, n'en a fait aucun conte ;
Et se seroit tenu comme il s'estoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eust avisé.
Ha Marquis, m'a-t-il dit, prenant prés de moy place,
Comment, te portes-tu? Souffre, * que je t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
Que l'on me vist connu d'un pareil eventé.
Je l'estois peu pourtant, mais on en voit paroistre,
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoistre
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait, à l'abord, cent questions frivoles,
Plus haut que les Acteurs eslevant ses paroles,
Chacun le maudissoit, et moy pour l'arrester,
Je serois, ay-je dit, bien aise d'escouter.
Tu n'as point veu cecy, Marquis, ah! Dieu me damne,
Je le trouve assez drole, * et je n'y suis pas asne ;
Je sçais par quelles loix un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
La dessus de la piece il m'a fait un sommaire,
Scene, * à Scene, averty de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.
J'avois beau m'en deffendre, il a poussé sa chance,
Et s'est, devers la fin, levé long-temps d'avance ;
Car les gens du bel air pour agir galamment
Se gardent bien, sur tout, d'oüyr le dénouement.
Je rendois grace au Ciel, et croyois de justice,
Qu'avec la Comédie eust finy mon suplice :
Mais, comme si c'en eust esté trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moy s'est attaché ;

M'a conté ses exploits, ses vertus non communes;
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la teste,
Minutant à tous coups quelque retraite honneste;
Mais luy, pour le quitter, me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé :
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus seche,
Marquis, allons au Cours faire voir ma galeche;
Elle est bien entenduë, et plus d'un Duc et Pair,
En fait, à mon faiseur, faire une du mesme air.
Moy de luy rendre grace, et pour mieux m'en deffendre
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah! parbleu j'en veux estre, estant de tes amis,
Et manque au Mareschal à qui j'avois promis.
De la chere, ay-je fait, la doze est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de vostre sorte.
Non; m'a-t-il respondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toy seulement;
Je suis des grans repas fatigué, je te jure :
Mais si l'on vous attend, ay-je dit, c'est injure...
Tu te moques, Marquis, nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toy des passe-temps plus doux.
Je pestois contre moy, l'ame triste et confuse.
Du funeste succés qu'avoit eu mon excuse,
Et ne sçavois à quoy je devois recourir,
Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lors qu'un carosse fait de superbe maniere,
Et comblé de Laquais, et devant, et derriere,
S'est avec un grand bruit devant nous arresté;
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et luy courant à l'embrassade
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et tandis que tous deux estoient precipitez
Dans les convulsions de leurs civilitez,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
Non sans avoir long-temps gémi d'un tel martyre,
Et maudit ce Fâcheux dont le zele obstiné
M'ostoit au rendé-vous qui m'est icy donné.

LE VRAI ET LE FAUX DÉVOT [3]

Il est de faux Devots, ainsi que de faux Braves :
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais Braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais Devots qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoy! vous ne feriez nulle distinction
Entre l'Hypocrisie et la Devotion?
Vous les voulez traitter d'un semblable langage,
Et rendre mesme honneur au masque qu'au visage?
Egaler l'artifice, [2] à la sincerité;
Confondre l'apparence, [2] avec la verité;
Estimer le Fantôme, [2] autant que la Personne;
Et la fausse monnoye, [2] à l'égal de la bonne?
Les Hommes, la pluspart, sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais.
La raison a pour eux des bornes trop petites.
En chaque caractere ils passent ses limites,
Et la plus noble chose, ils la gastent souvent,
Pour la vouloir outrer, et pousser trop avant...
. . . . . Je sçay, pour toute ma science,
Du faux, avec le vray, faire la diference :
Et comme je ne voy nul genre de Héros
Qui soient plus à priser que les parfaits Devots;
Aucune chose au Monde, et plus noble et plus belle,
Que la sainte ferveur d'un veritable zele;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
Que le dehors plastré d'un zele spécieux;
Que ces francs Charlatans, que ces Devots de Place,
De qui la sacrilege et trompeuse grimace,
Abuse impunément, et se jouë à leur gré,
De ce qu'ont les Mortels de plus saint, et sacré.
Ces gens, qui par une ame à l'interest soûmise,
Font de Devotion mestier et marchandise,
Et veulent acheter credit, et dignitez,
A pris de faux clins-d'yeux, et d'élans affectez.

3. *Le Tartufe, ou l'Imposteur*, comédie par I. B. P. de Molière (Paris, 1669. *Jean Ribou*, petit in-12. Acte I. Scène VI). C'est Cléante qui parle à Orgon.

Ces Gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune;
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune;
Qui brûlans, et prians, demandent chaque jour,
Et preschent la retraite au milieu de la Cour :
Qui sçavent ajuster leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foy, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'interest du Ciel, leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur aspre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractere, on en voit trop paroistre;
Mais les Devots de cœur sont aisez à connoistre.
Nostre Siecle, mon Frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre :
Ce titre par aucun ne leur est debatu,
Ce ne sont point du tout Fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insuportable,
Et leur Devotion est humaine, est traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions, [a] qu'ils reprennent les nostres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appuy,
Et leur ame est portée à juger bien d'autruy;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins, se mesler de bien vivre.
Jamais contre un Pecheur ils n'ont d'acharnement.
Ils attachent leur haine au Peché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zele extréme,
Les interets du Ciel, plus qu'il ne veut luy-mesme.
Voila mes Gens, voila comme il en faut user,
Voila l'exemple enfin qu'il se faut proposer.

LE PHILANTHROPE ET LE MISANTHROPE [1]

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? — Laissez-moy, je vous prie,
— Mais, encor, dites-moy, quelle bizarrerie....
— Laissez-moy là, vous dis-je, et courez vous cacher.
— Mais on entend les Gens, au moins sans se fâcher.
— Moy, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.
— Dans vos brusques chagrins, je ne puis vous comprendre;
Et quoy qu'amis, enfin, je suis tout des premiers...
— Moy, vostre amy? rayez cela de vos papiers.
J'ay fait jusques ici profession de l'estre;
Mais apres ce qu'en vous je viens de voir parestre,
Je vous declare net, que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des Cœurs corrompus.
— Je suis, donc, bien coupable, Alceste, à vostre conte?
— Allez, vous dévriez mourir de pure honte,
Une telle action ne sçauroit s'excuser,
Et tout Homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un Homme de caresses,
Et témoigner, pour luy, les dernieres tendresses;
De protestations, d'offres, et de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens:
Et quand je vous demande aprés, quel est cet Homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme,
Vostre chaleur, pour luy, tombe en vous séparant,
Et vous me le traittez, à moy, d'indiférent.
Morbleu, c'est une chose indigne, lâche, infame,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son ame:
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.
— Je ne vois pas, pour moy, que le cas soit pendable;
Et je vous suplîray d'avoir pour agreable,
Que je me fasse un peu, grace sur vostre Arrest,
Et ne me pende pas, pour cela, s'il vous plaist.
— Que la plaisanterie est de mauvaise grace!
— Mais, serieusement, que voulez-vous qu'on fasse?
— Je veux qu'on soit sincère! et qu'en Homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

1. *Le Misanthrope*, comédie par I. B. P. de Molière (Paris, 1667, *Jean Ribou*, in-12. Acte Ier Scène Ire). Dialogue entre Philinte et Alceste.

— Lors qu'un Homme vous vient embrasser avec joye,
Il faut bien le payer de la mesme monoye,
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.
— Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos Gens à la mode,
Et je ne hay rien tant que les contorsions
De tous ces grands Faiseurs de protestations,
Ces affables Donneurs d'ambrassades frivoles,
Ces obligeans Diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilitez, avec tous, font combat,
Et traitent du mesme air, l'honneste Homme, et le Fat.
Quel avantage a-t-on qu'un Homme vous caresse,
Vous jure amitié, foy, zele, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lors qu'au premier Faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'Ame un peu bien sitüée,
Qui veüille d'une estime,[2] ainsi,[2] prostituée;
Et la plus glorieuse a des regals peu chers,
Dés qu'on voit qu'on nous mesle avec tout l'Univers :
Sur quelque préference, une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien, qu'estimer tout le Monde.
Puisque vous y donnez, dans ces Vices du Temps,
Morbleu, vous n'estes pas pour estre de mes gens;
Je refuse d'un Cœur la vaste complaisance,
Qui ne fait de Mérite aucune diférence;
Je veux qu'on me distingue, et pour le trancher net,
L'amy du Genre Humain n'est point du tout mon fait.
— Mais quand on est du Monde, il faut bien que l'on rende
Quelques Dehors civils, que l'Usage demande.
— Non, vous dis-je, on dévroit châtier, sans pitié,
Ce Commerce honteux de Semblans d'Amitié :
Je veux que l'on soit Homme, et qu'en toute rencontre,
Le fond de nostre cœur, dans nos discours, se montre,
Que ce soit luy qui parle, et que nos Sentimens
Ne se masquent jamais, sous de vains Complimens.
— Il est bien des endroits, où la pleine franchise
Deviendroit ridicule, et seroit peu permise;
Et, par fois, n'en déplaise à vostre austère Honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.

Seroit-il à propos, et de la Bienseance,
De dire à mille Gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaist,
Luy doit-on declarer la chose comme elle est?
— Oüy. — Quoy! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge, il sied mal de faire la jolie?
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?
— Sans doute. — A Dorilas, qu'il est trop importun:
Et qu'il n'est à la Cour, oreille qu'il ne lasse,
A conter sa bravoure, et l'éclat de sa Race?
— Fort bien. — Vous vous moquez. — Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce poinct:
Mes yeux sont trop blessez; et la Cour, et la Ville,
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échaufer la Bile:
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux, les Hommes comme ils font;
Je ne trouve, par tout, que lâche Flaterie,
Qu'Injustice, Intérest, Trahison, Fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le Genre Humain.
— Ce chagrin Philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage;
Et crois voir, en nous deux, sous mémes soins nouris,
Ces deux Frères que peint l'Ecole des Maris,
Dont..... — Mon Dieu, laissons là, vos comparaisons fades.
— Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,
Le Monde, par vos soins, ne se changera pas;
Et puis que la franchise a, pour vous, tant d'appas,
Je vous diray tout franc, que cette maladie,
Par tout où vous allez, donne la Comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les Mœurs du Temps,
Vous tourne en Ridicule auprés de bien des Gens.
— Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande,
Ce m'est un fort bon signe, et ma joye en est grande:
Tous les Hommes me sont, à tel poinct, odieux,
Que je serois fâché d'estre sage à leurs yeux.
— Vous voulez un grand mal à la Nature Humaine!
— Oüy, j'ay conçeu pour elle une éfroyable haine.
— Tous les pauvres Mortels, sans nulle exception,
Seront envelopez dans cette aversion?

Encor, en est-il bien, dans le Siecle où nous sommes...
— Non, elle est generale, et je hais tous les Hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchans, et mal-faisans;
Et les autres pour estre aux Méchans, complaisans,
Et n'avoir pas, pour eux, ces haines vigoureuses
Que doit donner le Vice aux Ames vertueuses.
De cette Complaisance, on voit l'injuste excés,
Pour le franc Scelerat avec qui j'ay procés;
Au travers de son masque, on voit à plein le Traistre,
Par tout, il est connu pour tout ce qu'il peut estre;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radoucy,
N'imposent qu'à des Gens qui ne sont point d'icy,
On sçait que ce Pié-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales Emplois, s'est poussé dans le Monde :
Et que, par eux, son Sort, de splendeur revestu,
Fait gronder le Mérite, et rougir la Vertu.
Quelques Titres honteux qu'en tous lieux on luy donne,
Son miserable Honneur ne voit, pour luy, personne :
Nommez-le Fourbe, Infame, et Scelerat maudit,
Tout le Monde en convient, et nul n'y contredit,
Cependant, sa grimace est, par tout bien venuë,
On l'accueille, on luy rit; par tout il s'insinuë;
Et s'il est, par la Brigue, un Rang à disputer,
Sur le plus honneste Homme, on le voit l'emporter.
Teste-bleu, ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le Vice on garde des mesures;
Et, par fois, il me prend des mouvemens soudains,
De fuir, dans un Desert, l'approche des Humains.
— Mon Dieu, des Mœurs du Temps, mettons nous moins en peine,
Et faisons un peu grace à la Nature Humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses defauts, avec quelque douceur.
Il faut, parmy le Monde, une Vertu traitable,
A force de Sagesse on peut estre blâmable,
La parfaite Raison fuit toute extremité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des Vertus des vieux Ages,
Heurte trop nostre Siecle, et les communs Usages,
Elle veut aux Mortels, trop de perfection,
Il faut fléchir au Temps, sans obstination;

Et c'est une folie, à nulle autre séconde,
De vouloir se mesler de corriger le Monde.
J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours :
Mais quoy qu'à chasque pas, je puisse voir parestre,
En courroux, comme vous, on ne me voit point estre ;
Je prens, tout doucement, les Hommes comme ils sont,
J'accoûtume mon Ame à souffrir ce qu'ils font ;
Et je crois qu'à la Cour, de mesme qu'à la Ville,
Mon Flegme est Philosophe, autant que vostre Bile.



LES PÉDANTS [5]

Le defaut des Autheurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les Conversations ;
D'estre au Palais, au Cours, aux Ruelles, aux Tables [6],
De leurs vers fatigans Lecteurs infatigables.
Pour moy je ne voy rien de plus sot à mon sens,
Qu'un Autheur qui par tout va gueuser des encens ;
Qui des premiers-venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martirs de ses veilles.
On ne m'a jamais veu ce fol entestement,
Et d'un Grec là-déssus je suy le sentiment,
Qui par un dogme exprés défend à tous les Sages
L'indigne empressement de lire leurs Ouvrages.
Voicy de petits Vers pour de jeunes Amans,
Surquoy je voudrois bien avoir vos sentimens.
— Vos Vers ont des beautez que n'ont point tous les autres.
— Les Graces et Vénus regnent dans tous les vostres.
— Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.
— On voit par tout chez vous l'*Ithos* et le *Pathos* [7].
— Nous avons veu de vous des Eglogues d'un stile,
Qui passe en doux attraits Theocrite et Virgile.

5. *Les Femmes sçavantes*, comédie par I. B. P. Molière, *à Paris*, 1673, *Pierre Bromé;* in-12. Acte III, Scène v, entre Vadius et à Trissotin, devant Philaminte, Bélise, Armande et Henriette. Ménage et Cotin avaient servi de modèles à Vadius et à Trissotin. Ménage eut le bon sens de ne pas se reconnaître dans Vadius et de ne pas garder rancune à Molière. Les premiers vers sont dits par Vadius. — 6. Dans la galerie du Palais de Justice, où se vendaient les ouvrages nouveaux et où se donnaient rendez-vous les gens de lettres ; à la promenade, le long de la Seine ; dans les ruelles des chambres à coucher des Précieuses, qui servaient de salons ; dans les repas. — 7. Termes de rhétorique : *ce qui convainc* et *ce qui émeut*.

— Vos Odes ont un air noble, galant et dous,
Qui laisse de bien loin vostre Horace aprés vous.
— Est-il rien d'amoureux comme vos Chansonnettes?
— Peut-on voir rien d'égal aux Sonnets que vous faites?
— Rien qui soit plus charmant que vos petits Rondeaux?
— Rien de si plein d'esprit que tous vos Madrigaux?
— Aux Balades sur tout vous estes admirable.
— Et dans les Bouts-rimez, je vous trouve adorable.
— Si la France pouvoit connoistre vostre prix,
— Si le Siecle rendoit justice aux beaux Esprits,
— En Carosse doré vous iriez par les Ruës.
— On verroit le Public vous dresser des Statuës.
Hom. C'est une Balade, et je veux que tout net
Vous m'en... — Avez-vous veu certain petit Sonnet
Sur la Fièvre qui tient la Princesse Uranie?
— Oüy, hier il me fut leû dans une Compagnie.
— Vous en sçavez l'Autheur? — Non; mais je sçay fort bien,
Qu'à ne le point flatter, son Sonnet ne vaut rien.
— Beaucoup de Gens pourtant le trouvent admirable.
— Cela n'empesche pas qu'il ne soit misérable;
Et si vous l'avez veû, vous serez de mon goust.
— Je sçay que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel Sonnet peu de Gens sont capables.
— Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!
— Je soûtiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'Autheur.
— Vous? — Moy. — Je ne sçay donc comment se fit l'affaire.
— C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire,
— Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'esprit distrait,
Ou bien que le Lecteur m'ait gasté le Sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma Balade.
— La Balade, à mon goust, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode; Elle sent son vieux temps.
— La Balade pourtant charme beaucoup de Gens.
— Cela n'empesche pas qu'elle ne me déplaise.
— Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.
— Elle a pour les Pédans de merveilleux appas:
— Cependant nous voyons qu'elle ne nous plaist pas.
— Vous donnez sottement vos qualitez aux autres.
— Fort impertinemment vous me jettez les vostres.

— Allez, petit Grimaut, Barboüilleur de Papier.
— Allez, Rimeur de Bale [8], opprobre du Mestier.
— Allez, Fripier d'Ecrits, impudent plagiaire.
— Allez, Cuistre... — Eh, Messieurs, que prétendez-vous faire? [9]
— Va, va restituer tous les honteux larcins
Que reclament sur toy les Grecs et les Latins,
— Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes Vers estropier Horace.
— Souviens-toy de ton Livre, et de son peu de bruit.
— Et toy, de ton Libraire à l'Hospital réduit.
— Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.
— Oüy, oüy, je te renvoye à l'Autheur des Satires [10].
— Je t'y renvoye aussi. — J'ay le contentement,
Qu'on voit qu'il m'a traitté plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légere
Parmy plusieurs Autheurs qu'au Palais on révere;
Mais jamais dans ses Vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit par tout estre en butte à ses traits.
— C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un Misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler :
Mais il m'attaque à part comme un noble Aversaire
Sur qui tout son effort luy semble nécessaire;
Et ses coups contre moy redoublez en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.
— Ma plume t'apprendra quel Homme je puis estre.
— Et la mienne sçaura te faire voir ton Maistre.
— Je te défie en Vers, Prose, Grec, et Latin.
— Hé bien, nous nous verrons seul-à-seul chez Barbin [11].

8. Rimes de balle, poésies populaires vendues par les colporteurs. — 9. Philaminte essaye d'intervenir entre les deux pédants, par ces mots, les seuls que parviennent à placer les quatre personnes présentes à la dispute. — 10. Boileau, qui, dans ses satires, avait tourné en ridicule Ménage et Cotin. — 11. Fameux libraire du temps.



FRAGMENT D'AMPHITRYON [12]

Ça, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'oüir sur ta Commission.
Il faut, avant que voir ma Femme,
Que je débroüille icy cette confusion.
Rapelle tous tes sens; rentre bien dans ton Ame;
Et répons, mot pour mot, à chaque Question.
— Mais de peur d'incongruité,
Dites-moy, de grace, à l'avance,
De quel air il vous plaist que cecy soit traitté.
Parleray-je, Monsieur, selon ma conscience;
Ou comme aupres des Grands on le voit usité?
Faut-il dire la verité;
Ou bien user de complaisance?
— Non, je ne te veux obliger,
Qu'à me rendre de tout un conte fort sincére.
— Bon, c'est assez; laissez-moi faire :
Vous n'aurez qu'à m'interroger.
— Sur l'ordre que tantost je t'avois sçeu prescrire?
— Je suis party; les Cieux, d'un noir crespe voilez,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.
— Comment, Coquin? — Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire
Je mentiray, si vous voulez.
— Voila comme un Valet montre pour nous du zele.
Passons. Sur les chemins, que t'est-il arrivé?
— D'avoir une frayeur mortelle,
Au moindre Objet que j'ay trouvé.
— Poltron ! — En nous formant, Nature a ses caprices.
Divers panchans en nous elle fait observer.
Les uns, à s'exposer, trouvent mille delices :
Moy, j'en trouve à me conserver.
— Arrivant au Logis? — J'ay devant nostre Porte,

12. *Amphitryon*, comédie de I. B. P. Molière. (Paris, 1668, *Jean Ribou*, in-12. Acte II. Scène 1re. Entre Amphitryon, qui dit les premiers vers, et Sosie son valet. Nous donnons cette scène comme un heureux modèle du mélange du vers de douze pieds avec celui de huit. Au premier acte, Sosie, envoyé par Amphitryon vers sa femme Alcmène pour lui annoncer sa victoire et son retour, a été arrêté et battu devant la maison d'Amphitryon par Mercure, qui a pris les traits de Sosie, pendant que Jupiter s'introduisait chez Alcmène sous ceux d'Amphityron.

En moy-mesme voulu répéter un petit,
Sur quel ton, et de quelle sorte,
Je ferois du Combat le glorieux Recit.
— En suite ? — On m'est venu troubler et mettre en peine.
— Et qui? — Sosie, un Moy, de vos ordres jalous,
Que vous avez du Port envoyé vers Alcméne,
Et qui de nos secrets a connoissance pleine,
Comme le Moy qui parle à Vous.
— Quels contes! — Non, Monsieur, c'est la verité pure,
Ce Moy, plutost que Moy, s'est au Logis trouvé.
Et j'estois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.
— D'où peut proceder, je te prie,
Ce galimatias maudit?
Est-ce songe? est-ce yvrognerie?
Aliénation d'Esprit?
Ou méchante plaisanterie?
— Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis Homme d'honneur, j'en donne ma parole,
Et vous m'en croirez, s'il vous plaist.
Je vous dy que croyant n'estre qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous.
Et que de ces deux Moy piquez de jalousie,
L'un est à la Maison, et l'autre est avec Vous.
Que le Moy que voicy, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre Moy, frais, gaillard, et dispos,
Et n'ayant d'autre inquiétude,
Que de battre, et casser des os.
— Il faut estre, je le confesse,
D'un Esprit bien posé, bien tranquile, bien dous,
Pour souffrir qu'un Valet, de Chansons me repaisse.
— Si vous vous mettez en courrous
Plus de conference entre nous;
Vous sçavez que d'abord tout cesse.
— Non, sans emportement, je te veux écouter.
Je l'ay promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystere nouveau que tu me viens conter,
Est-il quelque ombre d'apparence?
— Non, vous avez raison; et la chose à chacun,

Hors de créance doit paroistre.
C'est un fait à n'y rien connoistre [13];
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'estre.
— Le moyen d'en rien croire, à moins qu'estre insensé?
— Je ne l'ay pas crû Moy, sans une peine extréme.
Je me suis, d'estre deux, senty l'Esprit blessé;
Et longtemps, d'Imposteur, j'ay traité ce Moy-même.
Mais à me reconnoistre, enfin il m'a forcé :
J'ai veu que c'estoit Moy, sans aucun stratagéme.
Des piez, jusqu'à la teste, il est comme moy fait;
Beau, l'air noble, bien pris, les manieres charmantes :
Enfin deux goutes de Lait
Ne sont pas plus ressemblantes;
Et n'estoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait [14].
— A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?
— Bon, entré ! Hé de quelle sorte?
Ai-je voulu jamais entendre de raison?
Et ne me suis-je pas interdit nostre Porte ?
— Comment donc? — Avec un Baston;
Dont mon Dos sent encore une douleur tres-forte.
— On t'a battu? — Vrayment ! — Et qui? — Moy. — Toy, te battre?
— Oüy, Moy; non pas le Moy d'icy,
Mais le Moy du Logis, qui frape comme quatre.
— Te confonde le Ciel de me parler ainsy !
— Ce ne sont point des Badinages.
Le Moy que j'ai trouvé tantost,
Sur le Moy qui vous parle, a de grans avantages :
Il a le Bras fort, le cœur haut;
J'en ay receu des témoignages :
Et ce diable de Moy m'a rossé comme il faut.
C'est un Drôle qui fait des rages.

13. *Paroistre* et *connoistre*, rimant avec *estre*, se prononçaient donc *connaître* et *paraître*. Le lecteur fera de lui-même plusieurs remarques du même genre dans ces Extraits. Nous réduirons désormais nos notes au strict nécessaire. — 14. Jusqu'ici Molière n'a employé que le vers de douze pieds et celui de huit. En voici trois de sept.

— Achevons. As-tu veu ma femme? — Non. — Pourquoi?
— Par une raison assez forte.
— Qui t'a fait y manquer, Maraut, explique-toy?
— Faut-il le répéter vingt fois de mesme sorte?
Moy, vous dy-je; ce Moy plus robuste que Moy;
Ce Moy, qui s'est de force emparé de la Porte,
Ce Moy, qui m'a fait filer dous :
Ce Moy, qui le seul Moy veut estre :
Ce Moy, de Moy-mesme jalous :
Ce Moy vaillant, dont le courrous,
Au Moy Poltron s'est fait connoistre :
Enfin ce Moy qui suis chez nous :
Ce Moy, qui s'est monstré mon Maistre;
Ce Moy, qui m'a roüé de coups.
— Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le Cerveau.
— Je veux estre pendu, si j'ay beu que de l'eau :
A mon serment, on m'en peut croire.
— Il faut donc qu'au sommeil, tes sens se soient portez?
Et qu'un Songe fâcheux, dans ses confus mysteres,
T'ait fait voir toutes les chimeres
Dont tu me fais des veritez.
— Tout aussi peu. Je n'ay point sommeillé [15],
Et n'en ay mesme aucune envie.
Je vous parle bien éveillé,
J'estois bien éveillé ce matin, sur ma vie.
Et bien éveillé mesme estoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.
— Suy-moy, je t'impose silence,
C'est trop me fatiguer l'Esprit.
Et je suis un vray Fou, d'avoir la patience,
D'écouter d'un Valet, les sottises qu'il dit.
— Tous les discours sont des discours
Partant d'un Homme sans éclat,
Ce seroit paroles exquises,
Si c'estoit un Grand qui parlast.

15. Vers de dix pieds.

BIBLIOGRAPHIE

Les Œuvres de Monsieur Molière, à *Paris*, chez *Cl. Barbin* au Cygne de la Croix, 1666. 2 vol. in-12, comprenant, le premier : Frontispice de Chauveau, *Remerciement au Roi; les Précieuses. Sganarelle, l'Étourdi* et *le Dépit;* le second : Frontispice, *les Fâcheux, l'École des Femmes, la Critique, Plaisirs de l'Ile enchantée.* C'est la seule édition contemporaine de Molière, si l'on fait abstraction des éditions originales de chaque pièce, dont on trouvera la nomenclature et la description dans le précieux ouvrage de M. Paul Lacroix, *Bibliographie Moliéresque,* 2e édition. 1 vol. in-8°. *Fontaine, Paris,* 1875.

Les Œuvres de Monsieur Molière. Paris, 1673. *Cl. Barbin.* 7 vol. in-12, dont les deux premiers reproduisent les précédents, et les cinq autres sont composés avec des éditions des autres pièces. On n'y trouve pas encore *le Malade imaginaire.*

Les mêmes. Paris, 1674-1675. *Denys Thierry.* 7 vol. in-12, comprenant le *Malade.*

Les mêmes. Paris, 1682. *Denys Thierry.* 8 vol. in-12.

Depuis le commencement du XVIIIe siècle, les éditions de Molière se sont succédé pour ainsi dire d'année en année. Voici les plus récentes :

Œuvres complètes de Molière, nouvelle édition très soigneusement revue sur les textes originaux, avec notice, notes, etc., par M. Louis Moland, *Paris,* 1864. *Garnier frères.* 7 vol. gr. in-8°, dont le premier contient une excellente biographie de Molière.

Œuvres complètes de Molière, nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-similés, etc., par Eugène Despois et Paul Mesnard. 10 vol. in-8°. *Paris,* 1873-1882, *Hachette.* (Collection des Grands écrivains de la France.)

Œuvres complètes de Molière, par M. Alphonse Pauly. 8 vol. in-12. *Paris, Lemerre.*

Œuvres complètes de Molière, par M. Anatole France. 7 vol. in-8°. *Paris, Lemerre.*

Molière, Théâtre, publié par *D. Jouaust,* avec la préface de 1682, et annoté par Georges Monval. 8 vol. in-16. *Paris, Jouaust.*

Éditions originales de Molière reproduites en fac-similé par les soins de M. Louis Lacroix. 23 vol. in-18 raisin. *Paris,* 1866-1882. *Jouaust.*

PORTRAITS

Voir l'*Iconographie Moliéresque*, de M. Paul Lacroix, deuxième édition. *Paris, Fontaine,* 1876. 1 vol. in-8° (La première édition avait paru en 1872).

M. Lacroix cite vingt-deux portraits peints ou dessinés d'après nature, de 1640 à 1673. Ceux qui ont été gravés donnent une dizaine de types. M. Henri Lavoix, dans une savante dissertation critique sur les portraits de Molière, ne regarde comme authentiques que les trois gravés par Beauvarlet en 1773 d'après Sébastien Bourdon (Molière jeune), par Audran en 1705, d'après Mignard (Molière vers quarante-trois ans), et par Nolin en 1685, d'après Mignard encore (Molière à quarante-huit ans). C'est ce dernier que nous donnons page 208.

AUTOGRAPHES

Sauf quelques signatures au bas d'actes notariés, nous ne connaissons que deux autographes de Molière : 1° Celui de notre page 209. Il provient du cabinet généalogique de feu M. Letellier, acquéreur d'une partie du fonds d'Hozier; on en trouve l'histoire dans l'*Amateur d'autographes* du 1er janvier 1863, d'après lequel nous l'avons reproduit; 2° Celui découvert en 1873, par M. Louis Lacour, et qui n'a pas beaucoup plus d'importance.

A CONSULTER SUR MOLIÈRE, outre les notes et notices des éditions ci-dessus indiquées : Sainte-Beuve (*Portraits littéraires* et *Port-Royal*) ; Nisard (*Cours de littérature française*) ; Saint-Marc de Girardin (*Cours de littérature dramatique*), etc. Il nous faudrait énumérer tant d'ouvrages que nous préférons renvoyer notre lecteur à la *Bibliographie* et à l'*Iconographie* de M. Paul Lacroix, ainsi qu'à l'édition Hachette citée plus haut. Nous lui recommanderons toutefois spécialement la *Nouvelle collection Moliéresque* de M. Jouaust, qui comprend déjà dix volumes et l'inestimable *Moliériste* de M. Georges Monval, revue mensuelle dans sa quatrième année.



JEAN DE LA FONTAINE

Laissez de côté les commentateurs, les biographes, les panégyristes; allez droit à La Fontaine, je veux dire à son œuvre, et sous l'écrivain cherchez l'homme : vous vous apercevrez avec étonnement que le plus populaire sans contredit de tous nos poètes en est peut-être le moins connu.

Eh quoi! le distrait, l'irrésolu, l'insouciant, le modeste, le naïf La Fontaine?...

Jetez les yeux, je vous prie, sur le portrait qui est en face de cette page. Sa ressemblance n'a jamais fait doute pour personne. Il est gravé par Edelinck, peint par Rigault. Regardez-le bien. Distrait, avec ces yeux pénétrants? Irrésolu, avec ce ferme menton? Insouciant, avec cette large bouche, ce nez busqué, ces narines grandes ouvertes? Modeste, avec ce port de tête altier? Naïf, avec ces lèvres minces, dont le coin ébauche et efface prudemment tout aussitôt ce dédaigneux sourire? Mais le critique le moins observateur, mis en garde contre l'opinion commune par cette simple image, éprouvera le besoin de reprendre lui-même une à une les pièces du procès et de reviser le jugement banal.

C'est quelque chose, on le voit, qu'un portrait authentique, et notre génération n'a pas tort, qui accorde la première aux documents de ce genre un sérieux intérêt.

La Fontaine paraissait distrait à ses contemporains, parce que rien de ce qui se passait autour de lui ne pouvait le divertir de l'objet où s'était concentrée son attention. L'observation est pécisément la qualité qu'on remarque chez lui tout d'abord. Il leur semblait irrésolu, parce que, portant toujours et partout avec lui le sujet de ses méditations, peu lui importaient le lieu, le temps, les circonstances. Nul écrivain ne poursuivit avec plus de ténacité l'œuvre entreprise. C'est à force de finesse que La Fontaine se fit passer auprès d'eux pour modeste; mais il appelait lui-même son recueil :

Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.

Et, en tête d'un des apologues qui le composent, offrait à une jeune dame :

Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.

Quant à sa naïveté, je ne sais où ils l'ont prise. Est-ce dans les singulières confidences que contiennent ses lettres à Mme de La Fontaine? J'y vois pour ma part plus de cynisme que de naïveté. Et si, par naïf, on entend bon — il est de mode de dire le bon La Fontaine — je me demande avec stupeur comment on peut qualifier de bon l'homme qui abandonnait sa femme et son enfant; qui, approuvant l'infâme stratagème employé contre les habitants de Londonderry par le maréchal de Rosen, terminait ainsi une lettre au prince de Conti :

On leur a mené pères, mères,
Femmes, enfants, personnes chères,
Qu'on retient par forces entassés,
Comme moutons dans les fossés.
Cette troupe aux assiégés crie :
Rendez-vous, sauvez-nous la vie!
Point de nouvelle; au diantre l'un
Qui ne soit sourd. Le bruit commun
Est qu'ils n'ont plus de quoi repaître.
A la clemence de leur maître

Ils se devroient abandonner.
Et puis allez-moi pardonner
A cette maudite canaille!
Les gens trop bons et trop dévots
Ne font bien souvent rien qui vaille.
Faut-il qu'un prince ait ces défauts?

Qui rassurait en ces termes la conscience de l'incendiaire du Palatinat :

Mars est dur; ce Dieu des combats
Même au sang trouve des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre et pitié loger ensemble.

Et auquel les persécutions religieuses de 1689 n'ont inspiré que ces mots :

Louis a banni de la France
L'hérétique et très sotte engeance.

La Fontaine n'était donc ni distrait, ni irrésolu, ni simple, ni modeste, ni naïf, et le portrait de Rigault est beaucoup plus ressemblant que celui de La Harpe, qui va jusqu'à célébrer la « sagesse » du poète dans sa vie privée, jusqu'à prétendre que La Fontaine serait étonné de sa gloire et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite. »

Qu'était-ce donc que La Fontaine? un poète, rien de plus, rien de moins, un poète dans l'acception la plus étroite du mot. Un poète, dit M. Hippolyte Taine, est « un homme qui peut se déprendre de soi-même, s'oublier, se transformer en toutes sortes d'êtres, devenir pour un moment les choses les plus diverses. » Or ce moment dura, pour La Fontaine, depuis son enfance jusqu'à sa mort. Miroir sensible où se reflétaient incessamment toutes choses, il n'eut pas, à proprement parler, d'autre affaire dans la vie que de jouir le premier de ce spectacle magique du monde entier passant à sa surface sans la ternir ni la corroder. Sans doute il lui fallait parfois faire certain effort pour fixer ces images, et les quelques milliers de vers dont se compose son œuvre, fables, contes, poèmes, pièces diverses en tous genres, ne sont pas venus au monde sans quelque labeur; mais ce travail de fixation était lui-même une jouissance, car La Fontaine ne s'y livrait guère qu'à ces heures bien connues des poètes, où le besoin d'écrire est si impérieux que la peine qu'on se donne pour le satisfaire disparaît dans le soulagement qu'on éprouve à s'en débarrasser. Sentir, décrire, toute sa vie est en ces deux mots. Parlez-lui de devoirs envers soi-même, envers les siens, envers la société, il ne vous entendra pas, ou feindra de ne pas vous entendre. Il fera bon marché de sa dignité personnelle; souffrant qu'on le morigène et qu'on le dirige comme un enfant, pourvu que, comme un enfant aussi, on le décharge de tout tracas, de toute préoccupation. Il abandonnera sa femme et son fils, sans autre motif que la crainte de voir une partie de son existence absorbée par les obligations qu'imposent le mariage et la paternité. Plus clairvoyant que tout autre, il simulera l'admiration pour des institutions dont il sait le faible, pour des hommes dont il connaît les vices, et accumulera sans conviction flatterie sur flatterie, dans le seul but d'obtenir la tolérance et l'aide nécessaire à cette vie aussi libre en réalité qu'elle sera dépendante en apparence. Voilà le vrai La Fontaine. Ne venez plus me parler avec enthousiasme de sa simplicité, de sa modestie, de sa bienveillance; mais n'allez pas non plus le traiter devant moi d'égoïste et de lâche. La Fontaine est un phénomène unique en son genre. Les autres poètes sont hommes à certains moments. L'homme est absorbé en La Fontaine par le poète. La Fontaine n'a jamais été à aucune heure de sa vie autre chose qu'un poète.

Poète dans l'acception la plus étroite du mot, ai-je dit. Et je le maintiens. On a voulu faire de La Fontaine un moraliste. Relisez non pas une de ses fables, mais toutes, et

cherchez à dégager du recueil une morale quelconque. Voici à peu près ce que vous trouverez : « Apprends à connaître la vie; ne sois dupe ni de toi-même ni des autres; accoutume-toi au train de ce monde, où les faibles sont et seront toujours mangés par les forts; si tu rencontres un grand, passe de loin ou tais-toi; crie selon l'occurrence : Vive le Roi, vive la Ligue; hâte-toi de jouir, la vie étant courte, et supportes-en patiemment les misères, les chagrins, les maladies, car :

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

Si c'est là une morale, elle ne me frappe pas du moins par son élévation.

Décrire des sites qu'il a vus, communiquer des sensations ou des sentiments qu'il a éprouvés, rendre d'une façon nouvelle des idées qui l'ont frappé chez autrui, voilà en réalité toute la préoccupation de La Fontaine. Et même le fond lui importe peu : c'est la forme seule qui le touche. Avec quelle patience il lutte contre les difficultés de l'expression ! avec quelle joie il en triomphe ! Je gagerais que les *Contes et Nouvelles en vers* lui ont été suggérés bien moins encore par ses goûts rabelaisiens que par le plaisir enfantin qu'il éprouvait à faire accepter les idées les plus licencieuses, grâce à la manière dont elles étaient exprimées. Écoutez-le s'écrier :

Qui pense finement et s'exprime avec grâce
Fait tout passer, car tout passe.
Je l'ai cent fois éprouvé.

Aussi Grecs, Latins, Orientaux, Espagnols, Français du moyen âge, il a tout pillé, sans honte et sans vergogne, sachant bien que le cuivre se changerait en argent sous ses doigts, que l'argent deviendrait or, que l'or serait diamant. Et, en effet, nul n'a jamais songé à reprocher à La Fontaine ce qui eût été des larcins pour tout autre, ce qui est chez lui des emprunts restitués au centuple !

Analyserai-je le génie de La Fontaine ? A quoi bon. L'on se fait en général de l'homme une idée fausse; mais le poète est connu de tous, et apprécié à sa juste valeur. Dirai-je sa vie ? Les enfants la savent par cœur, comme ses apologues. Je me contenterai d'énumérer ses œuvres, qui ne sont pas toutes également connues : les *Fables*, publiées en plusieurs fois, de 1668 à 1690; les *Contes et Nouvelles en vers*, de 1665 à 1671 ; le *Théâtre*, se composant d'une dizaine de pièces, l'*Eunuque*, *Clymène*, *Daphné*, *Galatée*, *Astrée*, *Achille*, *Ragotin*, *le Florentin*, *la Coupe enchantée*, *Je vous prends sans vert*, parues de 1654 à 1693 ; la belle *Elégie aux Nymphes de Vaux* (1661); les *Poèmes : Psyché* (1669), *Adonis* (1669), le *Songe de Vaux* (1671), la *Captivité de Saint Malc* (1673), *Philémon et Baucis* (1681), les *Filles de Minée* (1681), le *Quinquina* (1682); les *Poésies diverses*, données de 1657 à 1696 ; les *Lettres à Mme de La Fontaine* (1663) ; et les *Lettres à divers* (1656 à 1695).

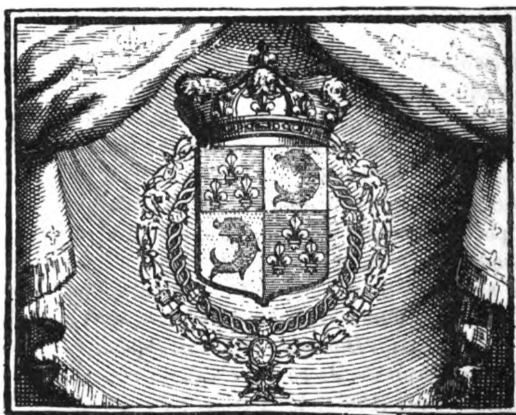
La Fontaine était né à Château-Thierry, en 1621; il mourut à Paris, en 1696, dans sa soixante-quatorzième année. Élève, aimait-il à répéter, de maître Vincent, de maître François et de maître Clément — Voiture, Rabelais et Marot — La Fontaine avait reçu en réalité la tradition poétique du XVIe siècle par son ami Colletet, et, après l'avoir maintenue presque seul pendant le siècle suivant, il la transmettait au XVIIIe par Chaulieu, son disciple.

La Fontaine, le plus profondément français de tous nos grands poètes, quoique aussi pénétré que pas un de l'Antiquité classique, devait servir de trait d'union entre Marot et Voltaire, et si l'on veut voir de plus haut, c'est-à-dire plus loin, entre François Villon et Alfred de Musset.

FABLES CHOISIES,

MISES EN VERS

Par M. de la Fontaine

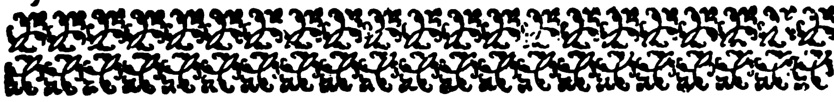


A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais sur le Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LIVRE TROISIESME.

FABLE PREMIERE.



Le Meûsnier, son Fils, & leur Asne.

A. M. D. M.

L'Invention des Arts estant un droit d'aînesse.
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La Feinte est un pays plein de terres desertes :
Tous les jours nos Auteurs y font des decouvertes.

EXTRAITS DES POÉSIES DE LA FONTAINE

L'AME DES BÊTES[1]

A MADAME DE LA SABLIÈRE

Iris, je vous loüerois, il n'est que trop aisé;
Mais vous avez cent fois nostre encens refusé;
En cela peu semblable au reste des mortelles
Qui veulent tous les jours des loüanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flateur.
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur;
Elle est commune aux Dieux, aux Monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le Nectar que l'on sert au maistre du Tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,
C'est la loüange, Iris; Vous ne la goustez point;
D'autres propos chez vous recompensent[2] ce point;
Propos, agréables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverses :
Jusque-là qu'en vostre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde, et sa croyance :
La bagatelle, la science,
Les chimeres, le rien, tout est bon : Je soûtiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre, ou Flore épand ses biens;
Sur differentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces fables aussi j'entremèle des traits
De certaine Philosophie
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou non
Oüy parler? Ils disent donc

1. Ce morceau est ordinairement divisé en deux parties, la première ayant pour titre : *Discours à Mme de La Sablière*, la seconde, *Les deux Rats, le Renard et l'Œuf*. Il ouvre le dixième livre des Fables, publié seulement en 1679. On peut le comparer au passage de l'*Amphitryon* de Molière, donné plus haut. Dans l'une comme dans l'autre de ces deux pièces, le mélange des vers de douze pieds et des vers de huit n'est interrompu que fort rarement par un vers de dix pieds. On trouve dans le second deux vers de quatre pieds. Beaucoup de fables de La Fontaine sont plus célèbres, aucune ne le montre mieux sous ses divers aspects. — 2. Pour *compensent*.

Que la beste est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
Telle cst la monstre[3] qui chemine,
A pas toûjours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein;
Mainte roüe y tient lieu de tout l'esprit du monde.
La premiere y meut la seconde.
Une troisième suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la beste est toute telle :
L'objet la frape en un endroit;
Ce lieu frapé s'en va tout droit
Selon nous au voisin en porter la nouvelle;
Le sens de proche en proche aussi-tost la reçoit.
L'impression se fait, mais comment se fait-elle?
Selon eux par necessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces estats;
Mais ce n'est point cela; ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc? une monstre[3]; et nous? c'est autre chose.
Voicy de la façon que Descartes l'expose;
Descastes ce mortel dont on eust fait un Dieu
Chez les Payens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'huistre et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche beste de somme;
Voicy, dis-je, comment raisonne cet Auteur.
Sur tous les animaux enfans du Createur,
J'ay le don de penser, et je sçais que je pense.
Or vous sçavez Iris de certaine science,
Que quand la Beste penseroit,
La Beste ne refléchiroit,
Sur l'objet, ny sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soûtient nettement
Qu'elle ne pense nullement.
Vous n'estes point embarrassée

3. Montre.

De le croire, ny moy. Cependant quand aux bois
Le bruit des cors, celuy des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proye,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre, et broüiller la voye,
L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, et de dix cors,
En suppose [4] un plus jeune, et l'oblige par force
A presenter aux Chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagêmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort!
On le déchire apres [5] sa mort;
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix
Void ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut füir encor par les airs le trépas;
Elle fait la blessée, et va traisnant de l'aisle,
Attirant le Chasseur, et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,
Et puis quand le Chasseur croit que son chien la pille,
Elle luy dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la suit [6].

Non loin du Nort, il est un monde,
Où l'on sçait que les habitans
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde;
Je parle des humains; car quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux,
Qui des torrens grossis arrestent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice resiste, et dure en son entier;
Apres [5] un lit de bois, est un lit de mortier :
Chaque Castor agit, commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.

4. En met à sa place un plus jeune. — 5. Après. — 6. Admirable onomatopée.

Maint maistre d'œuvre y court, et tient haut le baston.
La republique de Platon
Ne seroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils sçavent en hyver élever leurs maisons,
Passent les estangs sur des ponts,
Fruit de leur art, sçavant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur sçavoir
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voicy beaucoup plus : écoutez ce recit,
Que je tiens d'un Roy plein de gloire.
Le défenseur du Nort vous sera mon garend :
Je vais citer un Prince aimé de la victoire :
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman;
C'est le Roy Polonois, jamais un Roy ne ment.
Il dit donc que sur sa frontiere
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiere.
Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmy les hommes,
Non pas mesme au siecle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis et mille inventions
D'une pernicieuse, et maudite science,
Fille du Styx, et mere des heros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'experience.
Pour chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah s'il le rendoit
Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure!
Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy?
Ce que j'ay déjà dit, qu'aux bestes la nature
Peut par les seuls ressorts operer tout cecy;
Que la memoire est corporelle,

Et que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ay mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magazin
Chercher par le mesme chemin
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mesmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un mesme évenement.
Nous agissons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ny l'instinct. Je parle, je chemine;
Je sens en moy certain agent;
Tout obeït dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps mesme :
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point : je vois l'outil
Obeïr à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les Cieux, et leur course rapide?
Quelque Ange est attaché peut-estre à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts :
L'impression se fait; Le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et s'il en faut parler avec sincérité,
Descartes l'ignoroit encore.
Nous et luy là-dessus nous sommes tous égaux.
Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un poinct,
Que la plante apres[5] tout n'a point,
Cependant la plante respire :
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux Rats cherchoient leur vie, ils trouvèrent un Oeuf.
Le disné suffisoit à gens de cette espece;
Il n'estoit pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.
Pleins d'appetit et d'allegresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part;
Quand un Quidam parut. C'estoit maistre Renard;
Rencontre incommode et fascheuse.
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter,
Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler ou le traisner,
C'estoit chose impossible autant que hazardeuse.
Necessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvoient gagner leur habitation,
L'écornifleur estant à demy quart de lieuë;
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,
Puis malgré quelques heurts, et quelques mauvais pas,
L'autre le traisna par la queuë.
Qu'on m'aille soûtenir apres [5] un tel recit,
Que les bestes n'ont point d'esprit.
Pour moy, si j'en estois le maistre,
Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfans.
Ceux-cy pensent-ils pas dés leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoistre.
Par un exemple tout égal,
J'attribuërois à l'animal,
Non point une raison selon nostre maniere :
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne sçay quoy plus vif, et plus mobile encor
Que le feu : car enfin, si le bois fait la flâme,
La flâme en s'épurant peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée, et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fist le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,

Je ferois nostre lot infiniment plus fort :
Nous aurions un double tresor;
L'un cette ame pareille en tous tant que nous-sommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hostes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre encore une autre ame, entre nous et les Anges
Commune en un certain degré;
Et cę tresor a part créé
Suivroit parmy les airs les celestes phalanges,
Entreroit dans un poinct sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoy qu'ayant commencé,
Choses réelles quoy qu'estranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroistroit
Qu'une tendre et foible lumiere;
L'organe estant plus fort, la raison perceroit
Les tenebres de la matiere,
Qui toûjours enveloperoit
L'autre ame imparfaite et grossiere.

PROLOGUE DES FABLES

Je chante les Heros dont Esope est le Pere.
Troupe de qui l'Histoire, encore que mensongere,
Contient des veritez qui servent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, et mesme les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les Hommes,
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE [7] aimé des Cieux
Sur qui le Monde entier a maintenant les yeux,
Et qui faisant fléchir les plus superbes Testes,
Contera desormais ses jours par ses Conquestes :
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes Ayeux et les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres Aventures,
Te tracer en ces vers de legeres Peintures,
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'auray du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

7. Le premier recueil des *Fables* est dédié au Dauphin, dont il porte le nom.

ÉPILOGUE

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des Dieux,
Tout ce que disent sous les Cieux
Tant d'estres empruntans la voix de la nature.
Trucheman de peuples divers
Je les faisois servir d'Acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'Univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes Vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidele,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,
J'ay du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neuf Sœurs achevez l'entreprise:
Donnez mainte leçon que j'ay sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop de quoy vous occuper :
Pendant le doux employ de ma Muse innocente,
Loüis dompte l'Europe, et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formez un Monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.



ÉPITRE[8]

Desormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son declin l'inevitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Iray-je en consumer les restes à me plaindre ?
Et, prodigue d'un temps, par la Parque attendu,
Le perdre à regreter celuy que j'ay perdu ?
Si le Ciel me reserve encore quelque étincelle
Du feu dont je brillois dans ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.

8. A M[me] de La Sablière. Recueil avec Maucroix. (Voir la *Bibliographie.*)

Le Temps marche toûjours; ny force, ny priere,
Sacrifices ny vœux n'allongent la carriere;
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir;
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre;
Des solides plaisirs je n'ay suivi que l'ombre.
J'ay toûjours abusé du plus cher de nos biens;
Les pensers amusans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loisir, delices chimeriques,
Les Romans et le jeu, peste des Republiques,
Par qui sont dévoyez les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se mocque des loix,
Cent autres passions, des Sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
  L'usage des vrais biens répareroit ces maux;
Je le sçais, et je cours encore à des biens faux;
Je voy chacun me suivre; on se fait une idole
De tresors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole:
Tantales obstinez nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent;
Je ne voy plus d'instans qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-estre attendray-je trop tard;
Car qui sçait les momens prescrits à son départ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts; à quoy les emploiray-je?
Si j'estois sage, Iris (mais c'est un privilege
Que la Nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avois un esprit aussi reglé que vous,
Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose:
Les suivre en tout c'est trop; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien executer,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces;
Mais aussy de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillans courir et s'empresser,
J'entens que l'on me dit; quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres et plus ont coulé sur ta vie;
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas veu goûter un moment de repos;
Quelque part que tu sois, on void à tout propos

L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légere,
Inquiete, et partout hôtesse passagere;
Ta conduite et tes vers, chez toy tout s'en ressent.
On te veut là dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de maniere et de stile;
Tu cours en un moment de Terence à Virgile;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains;
Hé bien! pren si tu veux, encor d'autres chemins;
Invoque des neuf Sœurs la troupe toute entiere;
Tente tout, au hazard de gâter la matiere;
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois.
J'ay presque envie, Iris, de suivre cette voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ny mieux ny d'autre sorte;
Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit aussi?
Je m'avouë, il est vray, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose legere, et vole à tout sujet:
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisir je mesle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-estre au temple de Memoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours,
Mais, quoy? je suis volage en vers comme en amours.
En faisant mon portrait, moy-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse:
Je ne prétends icy que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon temperament.
A peine la raison vint éclairer mon ame,
Que je sentis l'ardeur de ma premiere flame.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voye
Les plus chers de mes jours aux vains desirs en proye.
Que me servent ces vers avec soin composez?
N'en attens-je autre fruit que de les voir prisez?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sçay les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre;
Car je n'ay pas vécu; j'ay servy deux tyrans;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.

Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est preste; il me semble l'entendre.
C'est joüir des vrais biens avec tranquilité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquiter des honneurs deûs à l'Estre suprême,
Renoncer aux Philis en faveur de soy-même;
Bannir le fol amour, et les vœux impuissans,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissans.

ODES

AU ROY [9].

Prince, qui fais nos destinées
Digne Monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pirénées
Portes la crainte de tes loix,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux,
Permets qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens de la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colére
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pû déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soûpire,
Deux fois l'hiver en ton Empire
A ramené les Aquilons;
Et nos climats ont vû l'année
Deux fois de pampre couronnée
Enrichir côteaux et valons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennuy,
Et les bienfaits de la nature
Ne se repandent plus pour luy.

9. Cette ode, datée de 1663, est adressée au roi en faveur de Fouquet, bienfaiteur de La Fontaine.

Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre :
Mais si les Dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Reserve-le pour des rébelles;
Ou si ton peuple t'est soûmis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Dejà Vienne [10] est irritée
De ta gloire aux astres montée;
Ses Monarques en sont jaloux :
Et Rome t'ouvre une carriere [11],
Où ton cœur trouvera matiere
D'exercer ce noble courroux !

Va-t-en punir l'orgueil du Tibre;
Qu'il te souvienne que ses Loix
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois :
Mais parmy nous sois débonnaire :
A cet Empire si sévere
Tu ne te peux accoûtumer,
Et ce seroit trop te contraindre :
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer.

L'Amour est fils de la Clémence ;
La Clémence est fille des Dieux;
Sans elle toute leur puissance
Ne seroit qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celuy-cy pût être égale;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de Vainqueur.

10. Prononcez : *Vi-enne.* — 11. Notre ambassadeur avait été insulté par un garde du corps du pape.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zéle ardent ny les travaux
En quoy tu te souviens qu'Oronte
Ne cedoit point à ses rivaux,
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vû pressant,
A toûjours esté remarquable;
Mais si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut pas être innocent.

Laisse-luy donc pour toute grace
Un bien qui ne luy peut durer,
Apres [5] avoir perdu la place
Que ton cœur luy fit esperer.
Accorde-nous les foibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soûpirs.
Ainsi les tiens filez de soie,
Puissent se voir comblez de joie,
Même au-delà de tes desirs.

LA PAIX [12]

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons icy-bas
Regner la Déesse Astrée.

La Paix, sœur du doux repos,
Et que Jules [13] va conclure,
Fait déjà refleurir Vaux...
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos Rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,

12. 1659. Recueil avec Maucroix. (Voir la *Bibliographie.*) — 13. Mazarin.

L'infante [14] avecque la Paix :
Car ce sont deux belles choses.

O paix, Infante des Cieux,
Toy que tout heur accompagne,
Viens vîte embellir ces lieux
Avec l'Infante d'Espagne.

Chasse des Soldats gloutons
La troupe fiere et hagarde,
Qui mange tous mes moutons,
Et bat celuy qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la Bergerie.

Fay qu'avecque le Berger
On puisse voir la Bergere,
Qui coure d'un pied leger,
Qui danse sur la fougere,

Et qui du Berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O Paix, source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fay qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs desirs
De plus douces destinées ;
Rameine-nous les plaisirs,
Absens depuis tant d'années.

Etoufe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles.
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos Belles ;

14. Une des clauses du traité était le mariage du jeune roi de France avec l'infante d'Espagne.

Et que nous passions les jours
Etendus sur l'herbe tendre,
Prests à conter nos amours
A qui voudra les entendre.



TRADUCTION DE VIRGILE [15]

Les chevaux sont couverts de housses d'écarlatte,
Où l'or semé de fleurs et de perles éclatte,
Ils ont des colliers d'or sous la gorge pendans,
Et des mors d'or massif qui sonnent sous leurs dents.

LE GLOUTON [16]

A son souper un glouton
Commande que l'on appreste
Pour luy seul un Esturgeon.
Sans en laisser que la teste,
Il soupe; il creve, on y court;
On luy donne maints clisteres.
On luy dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ses affaires.
Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout resolu;
Et puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.

ÉPITAPHE DE LA FONTAINE. [17]

Jean s'en alla comme il estoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les Tresors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sçut dispenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

15. *Enéide*, VII, v. 227. La Fontaine a traduit ainsi un certain nombre de vers latins pour la traduction des *Epîtres de Sénèque*, de son ami Pintrel, parue en 1681. — 16. Conte tiré d'Athénée. — 17. La Fontaine se fit à lui-même cette épitaphe en 1659.



AUTOGRAPHE DE LA FONTAINE

Le Lievre et la Tortue.

Rien ne sert de courir, il faut partir a point.
Le Lievre et la Tortue en sont un témoignage
Gageons, dit celle cy, que vous n'atteindrez point
Sitost que moy ce but. Sitost? Estes vous sage?
Repartit l'Animal leger.
Ma Commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellebore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait: et de tous deux
On mit prés du but les enjeux
Sçavoir quoy, ce n'est pas l'affaire
Ny de quel juge l'on convint.
Nostre Lievre n'avoit que quatre pas a faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prest d'estre atteint
Il s'eloigne des chiens, les renvoye aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour escouter
D'ou vient le vent; il laisse la Tortue
Aller son train de Senateur.

De la fontaine

BIBLIOGRAPHIE

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine. Paris. 1668, *Denys Thierry*, in-4°. Édition originale des six premiers livres, réimprimée la même année en 2 vol. in-12.

Fables nouvelles et autres poésies. Paris, 1671, *Cl. Barbin* ou *Denys Thierry*, in-12.

Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, et par luy revues, corrigées et augmentées. *Paris*, 1678-89-94, *Denys Thierry et Cl. Barbin*, 5 vol. in-12. Seule édition complète qui ait été imprimée sous les yeux de l'auteur.

Les éditions données depuis la mort du fabuliste jusqu'à nos jours sont innombrables. Nous nous contenterons de mentionner celle de l'abbé Guillon (La Fontaine et tous les Fabulistes, ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs, *Paris*, 1803, *Veuve Nyon*, 2 vol. in-8°), réimprimée en 1829 à la librairie Delalain par les soins de Jules Janin; celles illustrées par Grandville (*Paris*, 1838, *Fournier*, 2 vol. in-8°), et par Gustave Doré (*Paris*, 1868, *Hachette*, 1 vol. in-folio); l'édition miniature (*Paris*, 1850, fonderie Laurent et de Berny, imp. Plon, 1 vol. in-64); celles publiées en 1868 et 1869 à la librairie Lemerre, en 1 vol. in-12, par Alphonse Pauly et par Jannet.

Les Contes et Nouvelles en vers ont été publiés successivement du vivant de l'auteur :

Les trois premières parties en in-12, à *Paris*, chez *Cl. Barbin* en 1665, 1666 et 1671; la quatrième en in-8°, avec la fausse rubrique : *Mons*, 1674, *Gaspard Migeon;* et le reste, d'abord à la suite du poème du *Quinquina*, puis dans le *Recueil* avec Maucroix.

Les Amours de Psyché et de Cupidon et *Adonis*, in-8°, *Paris*, 1669, *Cl. Barbin.*

Poëme de la Captivité de saint Marlc, in-12, *Paris*, 1673, *Cl. Barbin.*

Poëme du Quinquina et autres ouvrages en vers, in-12, *Paris*, 1682, *Denys Thierry et Cl. Barbin.* On trouve dans cette édition deux contes nouveaux et les opéras *Galatée* et *Daphné.* Quelques autres pièces de théâtre avaient paru du vivant de l'auteur : l'*Eunuque* en 1654, à *Paris*, chez *Courbé*, in-4°; *Clymène* en 1671, avec les contes; *Astrée* en 1691, in-4°.

Il faut joindre à ces éditions originales :

Le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses* dédiées à Mgr le prince de Conty, par M. de La Fontaine (*Paris*, 1671, *Pierre le Petit*, 3 vol. in-12), bien qu'il ne contienne que quelques morceaux du poète;

Les *Épîtres de Sénèque*, nouvelle traduction par feu M. Pintrel, revue et imprimée par les soins de M. de La Fontaine (*Paris*, 1681, *Cl. Barbin*, 2 vol. in-12), à cause des vers latins cités par Sénèque et qui sont tous traduits par La Fontaine.

Les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroy* (sic) *et de La Fontaine* (*Paris*, 1685, *Cl. Barbin*, 2 vol. in-12) qui contiennent plusieurs fables, contes et poésies.

Les *Œuvres posthumes de M. de La Fontaine* (publiées par Mme Ulrich), *Paris*, 1696, *Guil. de Luynes*, in-12, où l'on trouve sept fables nouvelles, le conte du *Quiproquo* et d'autres ouvrages inédits.

Enfin les *Œuvres diverses*, parues en 1729 à *Paris*, chez les frères *Barbou*, en 3 vol. petit in-8° (par l'abbé d'Olivet) qui renferment plusieurs pièces d'après les manuscrits de l'auteur, — et les *Opuscules inédits* donnés par Monmerqué à *Paris*, 1820, *Blaise*, in-8°.

Des innombrables éditions des *Œuvres complètes*, nous ne citerons que celle commencée en 1856 dans la *Bibliothèque elzévirienne* par M. Marty-Laveaux, et dont les textes sont soigneusement revus sur les éditions originales; et celle publiée en 1870, à la librairie *Hachette*, recommandable par son prix modique.

AUTOGRAPHES ET PORTRAITS

Les autographes de La Fontaine ne sont pas rares. Nous avons emprunté à l'*Autographe* notre page 253. Quant aux portraits, celui de notre page 232. Il fait partie des *Hommes illustres* de Perrault. Il a été peint par Rigault et gravé par Edelinck.

A CONSULTER SUR LA FONTAINE : Nicéron, *Mémoires*, t. XVIII; les *Éloges* de Perrault, de l'abbé d'Olivet, de Chamfort, de La Harpe, de Naigeon, etc.; les *Mémoires* de Louis Racine; les *Cours de littérature* cités dans nos précédentes notices; l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, par Walckenaer; Sainte-Beuve (*Portraits littéraires et Causeries du lundi*, t. VII); Théodore de Banville (Recueil Crépet, t. II), Marty-Laveaux (*Essai sur la langue de La Fontaine*, Paris, 1853, in-8°, extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes); A. M. Robert (*Fables inédites des* XIIe XIIIe *et* XIVe *siècles, et fables de La Fontaine* rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets, précédées d'une notice sur les fabulistes. *Paris*, 1825, *Cabin*, 2 vol. in-8°); Saint-Marc Girardin : *La Fontaine et les fabulistes*, 1867, 2 vol. in-8°; et surtout l'admirable étude : *La Fontaine et ses fables*, par H. Taine. *Paris*, 1861, *Hachette*, in-18.



Despreaux

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX

« Sans Boileau, et sans Louis XIV, qui reconnaissait Boileau comme son Contrôleur général du Parnasse, dit Sainte-Beuve dans sa remarquable étude sur le célèbre satirique, que serait-il arrivé? Les plus grands talents eux-mêmes auraient-ils rendu également tout ce qui forme désormais leur plus célèbre héritage de gloire? Racine, je le crains, aurait fait plus souvent des *Bérénice*; La Fontaine moins de Fables et plus de Contes; Molière lui-même aurait donné davantage dans les Scapins, et n'aurait peut-être pas atteint aux hauteurs sévères du *Misanthrope*. En un mot, chacun de ces beaux génies aurait abondé dans ses défauts. Boileau, c'est-à-dire le bon sens du poète critique, autorisé et doublé de celui d'un grand roi, les contint tous et les contraignit, par sa présence respectée, à leurs meilleurs et à leurs plus graves œuvres. »

Si l'assertion de Sainte-Beuve est exacte, quelle reconnaissance ne devrions-nous pas à Boileau pour cette sorte de participation à trois des plus beaux chefs-d'œuvre de notre plus grand siècle littéraire! Mais, de même qu'on peut la soutenir, la première satire importante de Despréaux (dédiée à Molière) étant de 1664 et le *Misanthrope* de 1666, *Andromaque* de 1667, les premières *Fables*, de 1668, on peut aussi la combattre. Molière, La Fontaine et Racine n'étaient point de ces arbustes qui ont besoin pour croître de l'arrosoir, du tuteur et de la serpe, mais bien plutôt de ces arbres vigoureux qui savent aller prendre d'eux-mêmes leur nourriture et dans les profondeurs du sol et dans les hauteurs de l'atmosphère.

« Les écrits de Descartes et de Pascal, dit M. Nisard en tête du chapitre magistral qu'il a consacré à Despréaux dans son *Histoire de la Littérature française*, avaient assuré l'art d'écrire en prose. Il n'en était pas de même de la poésie, ni de l'art d'écrire en vers, en quoi consiste la perfection de la poésie. Il restait beaucoup à faire après Malherbe et pour consolider son ouvrage : ce devait être la tâche de Boileau. »

Il est hors de doute que Boileau corrigea par ses préceptes et par son exemple les grands poètes contemporains de certaines négligences regrettables et communiqua au goût du public éclairé certaines exigences opportunes; mais quant aux résultats immédiats et généraux de sa croisade contre les mauvais auteurs, ne pourrait-on, sans inconvenance, sinon les mettre en doute, au moins les discuter? Hélas! les réformateurs littéraires, quand ils ne sont pas submergés par le flot en travers duquel ils se posent, n'arrivent tout au plus qu'à surnager à la place de combat qu'ils se sont choisie. Malherbe meurt. Que laisse-t-il après lui? Ces mêmes Chapelain, Cotin et Colletet contre lesquels Boileau s'escrimera tout à l'heure — je ne parle pas du grand Corneille, génie tout spontané. Boileau meurt. Quelle est sa dernière parole? « Hé! mon ami, s'écrie-t-il en interrompant la lecture d'une tragédie nouvelle qne lui fait Leverrier pour le distraire, ne mourrai-je point assez vite? Les Pradons dont nous nous sommes tant moqués dans notre jeunesse étaient des soleils près de ceux-ci! »

« Toutes les facultés, dit plus loin M. Nisard, toutes les forces du génie, et, si je puis parler ainsi, toute la matière d'un grand siècle littéraire existaient en France avant Boileau, sinon sans Boileau, de même qu'après les dernières résistances de la Fronde à l'unité monarchique qui allait tout absorber, toute la matière d'une grande nation formée de membres, d'un cœur et d'une tête, existait avant Louis XIV. Mais, comme il fallait un Louis XIV pour organiser cette nation et lui apprendre tout ce dont elle était capable, de

même il fallait un Boileau pour diriger toutes ces facultés, discipliner toutes ces forces, et faire voir à la France une image claire de son génie dans les lettres. »

Après Boileau, collaborateur anonyme de La Fontaine, de Racine et de Molière, après Boileau législateur définitif de la poésie française, voici Boileau clef de voûte du grand siècle. Est-on sûr que cette pierre est au centre de la voûte? Est-on certain que l'édifice affecte la forme d'une voûte et que son équilibre dépend non d'une base large et multiple, mais d'un simple élément placé à son faîte? Que de questions à résoudre avant d'aborder le problème en litige! Permettez-moi donc, non de révoquer en doute les solutions qu'en ont données d'aussi grands critiques littéraires, mais de ne les admettre que sous réserves respectueuses. Aussi bien, ces courtes notices n'ont-elles point la prétention de former un cours suivi de littérature française : ce sont de simples légendes explicatives destinées à prendre place chacune entre le portrait d'un auteur et quelques-uns de ses écrits.

Mais, dira-t-on, « Boileau, personnage et autorité, est bien plus considérable que son œuvre; » — c'est Sainte-Beuve qui s'exprime ainsi, — de quoi parlerez-vous, si vous ne parlez pas de Boileau « personnage et autorité? » Eh! mon Dieu, je me tairai sur Despréaux chef d'école; qu'on s'appelle Ronsard ou Malherbe, Boileau ou Victor Hugo, ce qu'on fait de mieux est encore ce qu'on fait soi-même : les pires de vos productions, ce sont vos disciples! Je parlerai des œuvres du poète. Il en est qui ont leur cachet personnel, leur saveur propre, que je tâcherai de définir. J'essayerai aussi de peindre l'homme. Regardez son portrait. « L'ample perruque de rigueur — c'est encore Sainte-Beuve qui parle — est noblement jetée sur son front et ne le surcharge pas; il a l'attitude ferme et fière, le port de la tête assuré; un demi-sourire moqueur erre sur les lèvres; le pli du nez un peu relevé, et celui de la bouche, indiquent l'habitude railleuse, rieuse et même mordante : la lèvre pourtant est bonne et franche, entr'ouverte et parlante. » J'en dirai autant des yeux, où la malice est tempérée de bienveillance. Le bon La Fontaine, me disait-on, et quand j'ai vu le visage, une sorte d'inquiétude vague m'a saisi : Boileau le satirique, dis-je, et je me sens rassuré, attiré même par ces traits qui sont ceux de la franchise, du courage, de la loyauté, du désintéressement; certaines parties de l'œuvre pourront me laisser froid : je sens que l'homme n'aura pas seulement toute mon estime, mais encore toutes mes sympathies.

Boileau n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages en vers : onze *Satires*, douze *Épîtres*, l'*Art poétique*, poème didactique en quatre chants, le *Lutrin*, poème héroï-comique en six chants, une *Ode*, quelques *Stances*, *Chansons* ou *Epigrammes*.

Chose singulière, les pièces désignées sous le nom de *Satires* ne sont pas les vrais titres de gloire de ce poète satirique. « Les sujets, dit Sainte-Beuve, en sont assez petits, ou, quand l'auteur les prend dans l'ordre moral, ils tournent au lieu commun; ainsi la satire à l'abbé Le Vayer sur les *folies humaines*, ainsi celle à Dangeau sur la *noblesse*. Dans la satire et dans l'épître, du moment qu'il ne s'agit point en particulier des ouvrages de l'esprit, Boileau est fort inférieur à Horace et à Pope; il l'est incomparablement à Molière et à La Fontaine; ce n'est qu'un moraliste ordinaire, honnête homme et sensé, qui se relève par le détail et par les portraits qu'il introduit. » Il faut faire exception toutefois pour la Satire IX, adressée à son *Esprit*, qu'on trouvera plus loin tout entière et dont Fontanes a eu raison de dire que c'est peut-être le chef-d'œuvre du genre.

Les *Épîtres* sont de beaucoup supérieures aux *Satires*. Il suffira, pour s'en convaincre, de relire l'*Épître à Racine* après *Phèdre* (1677), que j'ai citée après la Satire IX et qui contient les plus beaux vers de Boileau, les seuls où sa poésie un peu raide se soit détendue, qu'une larme ait attendris.

L'*Art poétique*, trop exclusivement consacré à la versification, contient de fort belles parties; je veux parler de celles où l'auteur développe des vérités générales : on en trouvera plus loin un remarquable exemple.

J'avoue humblement mon peu d'enthousiasme pour le *Lutrin* : « C'est un burlesque

nouveau dont je me suis avisé dans notre langue, dit Boileau; car au lieu que, dans l'autre burlesque, Didon et Enée parlaient comme des harengères et des crocheteurs, dans celui-ci une horlogère et un horloger parlent comme Didon et Enée. » L'un et l'autre burlesque se valent à mon sens. Ce sont là des jeux d'esprit auxquels l'homme le plus grave peut se plaire quelques instants, mais qui deviennent insupportables à la longue... et le *Lutrin* n'en finit pas !

L'*Ode sur la prise de Namur* montre l'impuissance absolue de Boileau comme poète lyrique. Quelques-unes de ses *Stances* ont de la grâce; la plupart de ses *Épigrammes* sont spirituelles; mais le moindre des poètes que j'ai cités jusqu'à présent l'emporte sur lui dans le premier genre, et Marot sur lui comme sur tout autre dans le second.

« Il y a plaisir à entendre cet homme-là, s'écriait Mathieu Marais, au sortir d'une entrevue avec Boileau, c'est la raison incarnée ! » Or, la raison n'exclut pas fatalement la sensibilité. La sensibilité de Boileau, on l'a dit, avait passé de bonne heure dans sa raison et ne faisait qu'un avec elle. La critique était sa passion; cette passion d'un genre nouveau s'exhale partout dans ses vers. C'est là le trait caractéristique de Boileau, qu'il s'emporte contre Pradon ou s'enthousiasme pour Racine; c'est ce qui fait de sa poésie une poésie à part, personnelle et originale.

La biographie de Boileau est assez populaire pour qu'on me dispense de la résumer. On sait qu'il est né en 1636, mort en 1711, qu'il fut nommé historiographe du roi avec Racine en 1677 et académicien en 1684. Ses victimes sont illustres. « Leurs noms, a dit éloquemment Auger, n'auraient point survécu à leur défaite, si Boileau ne les eût placés dans ses vers. Ce sont des barbares vaincus, dont le vainqueur a enchaîné les images à son char de triomphe. L'airain les immortalise; leur mémoire périssait sans lui. » Personne n'ignore ses hautes amitiés. La dignité de sa vie est connue de tous. Mais ce qu'on ne saurait trop répéter, c'est que Boileau fut homme du monde sans aveuglement pour les succès de ruelles, pieux sans affectation ni intolérance, poète sans envie, satirique sans mauvaise foi, courtisan sans bassesse; qu'il écrivit en pleine guerre de conquête son apologue de Pyrrhus et de Cynéas, défendit Arnault contre le roi, Racine contre la cour, Molière contre le clergé, et réclama hautement comme un droit la pension du vieux Corneille oublié.

Boileau est un de ces fiers écrivains qui honorent autant la profession par leurs actes que par leurs ouvrages.

SATIRES

DU SIEUR D***



A PARIS,

Chez LOUIS BILLAINE, DENYS THIERRY, FREDERIC LEONARD, ET CLAUDE BARBIN.

M. D. C. LXVIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



SATIRE IX



'EST à vous, mon Esprit, à qui je veux parler:
Vous avez des defaux que je ne puis celer:
Assez & trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence:
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.

EXTRAITS DES POÉSIES DE BOILEAU

SATIRE IX[1]

C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler,
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Assez et trop longtemps ma lâche complaisance,
De vos jeux criminels a nouri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croirait à vous voir dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du merite et du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'estant seul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sçais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos defaux par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, si foible et si sterile,
Prendre sur vous le soin de reformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre, et plus mordant
Qu'une Femme en furie, ou Gautier[2] en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrette,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte?
Sentez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pû souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous applani le Parnasse?
Et ne sçavez-vous pas, que sur ce Mont sacré,
Qui ne vôle au sommet tombe au plus bas degré :
Et qu'à moins d'estre au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?

Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer :

1. 1668. Nous suivons pour tous ces Extraits l'édition de 1701, la dernière revue par Boileau. — 2. Avocat fameux et très mordant.

Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du Roy les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et, par l'espoir du gain vostre Muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais envain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Discorde étouffée;*
Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuiant sur ses remparts[3].
Sur un ton si hardi, sans estre temeraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hazard :
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art :
Quoi qu'un tas de Grimauds vante nostre éloquence,
Le plus seur est pour nous, de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur
Deshonnore à la fois le Heros et l'Auteur;
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un Esprit languissant de mollesse,
Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais deussiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrestien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre témeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire?

Vous vous flattez peut-estre, en vostre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité;
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures,
Aux Saumaizes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'Écrivains, d'abord si bien receus,
Sont de ce fol espoir honteusement deceus?

3. Cette satire a été composée lors du siège de Lille.

Combien, pour quelques mois, ont veu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre?
Vous pourez voir un temps vos écrits estimez
Courir de main en main par la ville semez :
Puis delà tout poudreux, ignorez sur la terre,
Suivre chez l'Épicier Neuf-Germain et la Serre :
Ou de trente feüillets reduits peut-estre à neuf,
Parer demi-rongez les rebords du Pont-Neuf,
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des Laquais et des Pages,
Et souvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard[4] !

Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prosperer la malice,
Et qu'enfin vostre livre, aille au gré de vos vœux,
Faire sifler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public et la haine des Sots?
Quel Démon vous irrite, et vous porte à médire?
Un livre vous déplaist. Qui vous force à le lire?
Laissez mourir un Fat dans son obscurité.
Un Auteur ne peut-il mourir en seureté?
Le Jonas[5] inconnu seche dans la poussiere ;
Le David imprimé n'a point veu la lumiere ;
Le Moïse commence à moisir par les bords :
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts sont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leurs cendres ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hemistiches?
Ce qu'ils font vous ennuie? O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuié le Roy, toute la Cour,

4. Chanteur populaire du Pont-Neuf. — 5. Poème héroïque qui n'a pas réussi, non plus que le *David*, ni le *Moïse*.

Sans que le moindre edit ayt, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou supprimé la rime.
Escrive qui voudra : Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un Roman, sans blesser les lois ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
Delà vient que Paris voit chez luy de tout temps
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppez d'affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir, et sans nom,
Viendrez regler les droits, et l'estat d'Apollon !
Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vostres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups;
Mais sçavez-vous aussi comme on parle de vous ?

Gardez-vous, dira l'Un, de cet Esprit critique :
On ne sçait bien souvent quelle mouche le pique;
Mais c'est un jeune Fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt Amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui qui fait ici le Regent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'Un et l'Autre avant lui s'estoient plaints de la rime;
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs; mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces Médisans l'engeance toute entiere
Iroit la teste en bas rimer dans la riviere.

Voilà comme on vous traitte : et le Monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
Envain quelque Rieur, prenant vostre défense,
Veut faire au moins de grâce adoucir la sentence.

Rien n'appaise un Lecteur toûjours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Esprit; ce n'est plus raillerie :
Dites..... Mais, direz-vous : Pourquoi cette furie?
Quoy? pour un maigre Auteur, que je glôze en passant,
Est-ce un crime aprés tout, et si noir et si grand?
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite Raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussi-tost : *L'impertinent Auteur!*
L'ennuyeux Ecrivain! le maudit Traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles?

Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la Médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystere
Alidor à ses frais bâtit un monastere :
Alidor? dit un Fourbe, *il est de mes Amis.*
Je l'ai connu Laquais avant qu'il fust Commis.
C'est un Homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.

Voilà joüer d'adresse, et médire avec art,
Et c'est avec respect enfoncer le poignard,
Un Esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médisance.
Mais de blamer des vers ou durs, ou languissans;
De choquer un Auteur qui choque le bon sens;
De railler d'un Plaisant qui ne sçait pas nous plaire;
C'est ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.

Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Tasse, à tout l'or de Virgile.

Un Clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.

Il n'est Valet d'Auteur, ni Copiste à Paris,
Qui la balance en main ne péze les écrits.
Dés que l'impression fait éclorre un Poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achète;
Il se soûmet lui-mesme aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuye a beau demander grace;
Il ne gagnera rien sur ce Juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourai rien dire?
On sera ridicule, et je n'oserai rire?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ay fait paroistre;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoistre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sçauroit sans moi que Cotin a prêché?
La Satire ne sert qu'à rendre un Fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croy,
Et Tel, qui me reprend, en pense autant que moy.

Il a tort, dira l'un, *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon Homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait des vers.
Il se tüe à rimer. Que n'écrit-il en prose?
Voila ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile affreux,
Distilé sur sa vie un venin dangereux?
Ma Muse en l'attaquant, charitable et discrette,
Sçait de l'Homme d'honneur distinguer le Poëte.

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qn'on prise sa candeur et sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere :
On le veut, j'y souscris, et suis prest de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits;
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire;
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et comme ce Barbier,
J'iray dire aux roseaux par un nouvel orgâne,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'asne.

Quel tort lui fais-je enfin? ai je par un écrit,
Petrifié sa veine, et glacé son esprit?
Quand un Livre au Palais se vend et se debite,
Que chacun par ses yeux juge de son merite :
Que Bilaine l'étale au deuxième Pilier :
Le dégoût d'un Censeur peut-il le décrier?
Envain contre le Cid un Ministre se ligue :
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public revolté s'obstine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque Lecteur d'abord luy devient un Liniere [6].
Envain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son Livre en paroissant dément tous ses Flateurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ses vers que Phébus desavouë,
Qu'il s'en prenne à sa Muse Allemande en François.
Mais laissons Chapelain pour la derniere fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaist à quelques gens, et choque tout le reste.
La suitte en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse;
A de plus doux emplois occupez vostre Muse :

6. Auteur qui a écrit contre Chapelain.

Et laissez à Feüillet[7] reformer l'Univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe :
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis, ou paslir le Croissant :
Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, *les palmes Idumées?*
Viendrai-je en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hestres,
Faire dire aux échos des sottises champestres?
Faudra-t-il de sens froid, et sans estre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par metaphore?
Je laisse aux Doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un esprit de mollesse hebeté.

La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens
Détrompe les Esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire paslir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raison des attentats d'un Sot.
C'est ainsi que Lucile appuyé de Lelie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est Elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dés quinze ans la haine d'un sot Livre,
Et sur ce mont fameux où j'osay la chercher,
Fortifia mes pas, et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ay fait vœu d'écrire.

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :

7. Fameux prédicateur fort outré dans ses sermons.

Et pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Reparer en mes vers les maux que j'ay commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de stile.
Je le declare donc, Quinaut est un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ses Sermons traînant toute la terre,
Fend des flots d'Auditeurs pour aller à sa chaire.
Saufal est le Phenix des Esprits relevez.
Perrin... Bon, mon Esprit, courage, poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur Troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sçait, aussi-tost, que d'Auteurs en couroux,
Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bien-tost feconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roy dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages :
Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous : Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sçauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-estre il fait cas,
L'entrée aux pensions, où je ne prétens pas?
Non, pour loüer un Roy, que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoüe;
Et sans esperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'est un trop digne prix.
On me verra toûjours sage dans mes caprices,
De ce même pinceau, dont j'ay noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Luy marquer mon respect et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les Braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en couroux,
Qui peut?.... Quoi! Je m'entens. Mais encor! Taisez-vous.



ÉPISTRE VII[8]

A MONSIEUR RACINE.

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie, en Aulide immolée,
N'a cousté tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne croy pas toutefois, par tes sçavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs gagner tous les suffrages :
Si-tost que d'Apollon un genie inspiré
Trouve loin du Vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieues contre lui les cabales s'amâssent,
Ses Rivaux obscurcis autour de luy croassent,
Et son trop de lumiere importunant les yeux,
De ses propres Amis luy fait des envieux.
La mort seule icy bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens pezer tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere,
Pour jamais sous la tombe eust enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui si vantés,
Furent des sots Esprits à nos yeux rebuttés.
L'Ignorance et l'Erreur à ses naissantes pieces,
En habits de marquis, en robbes de Comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secoüoient la teste à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.
Le Vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un, deffenseur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis, luy déclarant la guerre,
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.

8. Cette épître a été composée en 1677, après la représentation de *Phèdre*.

Mais si-tost que, d'un trait de ses fatales mains,
La Parque l'eust rayé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsée.
L'aimable Comedie avec luy terrassée
Envain d'un coup si rude espera revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du Theatre Comique.

Toy donc, qui t'élevant sur la Scene Tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul de tant d'Esprits
De Corneille vieilli sçais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'Envie animée,
Attachant à ton nom sa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le merite en repos s'endort dans la parresse :
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croist et s'élance.
Au Cid persecuté Cinna doit sa naissance,
Et peut-estre ta plume aux Censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moy-mesme, dont la gloire ici moins répanduë
Des pasles Envieux ne blesse point la vûë,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soûmis
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible et vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui sur moy brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empesche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sçais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à proffit leurs malignes fureurs.
Si-tost que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en m'en guérissant que je sçais leur répondre,
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me vanger.

Imite mon exemple; et lors qu'une Cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale,
Proffite de leur haine, et de leur mauvais sens :
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse François annobli par ta veine
Contre tous ces complots sçaura te maintenir,
Et soulever pour toy l'équitable Avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phédre malgré soy perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne benira d'abord le siecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naistre sous ta main ces pompeuses merveilles?

Cependant laisse ici gronder quelques Censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire?
Que l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire?
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le sec Traducteur du François d'Amyot :
Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du Peuple, des Grands, des Provinces goutées;
Pourvû qu'ils sçachent plaire au plus puissant des Rois :
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois :
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert et Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marsillac et Pompone,
Et mille autres qu'icy je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent penetrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulust leur donner son suffrage.
C'est à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles Esprits,
Admirateurs zelez de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le sçavoir de Pradon.



PYRRHUS ET CYNÉAS

Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prests à quitter le rivage?
Disoit au Roi Pyrrhus un sage Confident,
Conseiller très-sensé d'un Roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'assieger. L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;
Mais, Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reste des Latins la conqueste est facile.
Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout. La Sicile
De là nous tend les bras, et bien-tost sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
Bornés-vous là vos pas? Dés que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrester?
Je vous entens, Seigneur : nous allons tout domter.
Nous allons traverser les sables de Libye,
Asservir en passant l'Egypte, l'Arabie,
Courir de là le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs,
Et ranger sous nos loix tout ce vaste Hemisphere.
Mais de retour enfin, que prétendez-vous faire?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous deffend de rire?
Le conseil estoit sage et facile à gouster.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il eust pû l'écouter :
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux Prélats de Cour prescher la residence.



FRAGMENT DE L'ART POÉTIQUE

Craignés-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-mesme un severe Critique.
L'ignorance toûjours est preste à s'admirer.

Faites-vous des Amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adversaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur :
Mais sçachez de l'Ami discerner le Flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous jouë
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous louë.

Un Flatteur aussi-tost cherche à se récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extazier.
Tout est charmant, divin, aucun mot ne le blesse.
Il trépigne de joye, il pleure de tendresse,
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La Verité n'a point cet air impetueux.

Un sage Ami, toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangez.
Il reprime des mots l'ambitieuse emphâze.
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrâze.
Vostre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un Ami veritable.

Mais souvent sur ses vers un Auteur intraitable
A les proteger tous se croit interressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah! Monsieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid.
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaist pas. Tout le monde l'admire.
Ainsi, toûjours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ayt paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il cherit la critique;
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours, dont il vient vous flatter,
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.

Aussi-tost il vous quitte et, content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuse.
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots Auteurs
Nostre siecle est fertile en sots Admirateurs.
Et sans ceux que fournit la Ville et la Province,
Il en est chez le Duc, il en est chez le Prince.
L'ouvrage le plus plat a chez les Courtisans
De tout temps rencontré de zelez Partisans;
Et pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus sot qui l'admire.



A MOLIÈRE

EN vain mille jaloux Esprits,
Moliere, osent avec mépris
Censurer ton plus bel Ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Postérité.

Que tu ris agreablement!
Que tu badines sçavamment!
Celui qui sceût vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loy,
Jadis sous le nom de Terence
Sceut-il mieux badiner que toi ?

Ta Muse avec utilité
Dit plaisamment la verité;
Chacun profite à ton Ecole,
Tout en est beau, tout en est bon,
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder tes Envieux,
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le Vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant;
Si tu sçavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

ÉPIGRAMME

Tout le trouble poëtique
A Paris s'en va cesser :
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despreaux l'Homerique
Consentent de s'embrasser.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme Eux l'un l'autre on s'estime,
L'accord se fait aisément.
Mon embarras est comment,
On pourra finir la guerre
De Pradon et du Parterre.

BIBLIOGRAPHIE

La première édition connue des satires de Boileau a pour titre:

*Satires du sieur D***. Paris.* 1666. *Louis Billaine*; in-12; contenant les sept satires et le Discours au roi.

On compte deux ou trois autres éditions originales de ces mêmes satires parmi lesquelles celle publiée en 1668 et dont nous avons donné le titre et une page à nos pages 260 et 261.

Les Œuvres ont été également, jusqu'en 1701, publiées sans nom d'auteur; voici les principales éditions.

*Œuvres diverses du sieur D**** avec le *Traité du sublime ou du merveilleux dans le discours*, traduit du grec de Longin. *Paris*, 1674, *Thierry*, ou *Billaine*, ou *Barbin*, ou la *Vve La Coste*; in-4°. Première édition de Boileau sous le titre d'*Œuvres.* Elle renferme, avec un nouvel avis au lecteur et une nouvelle préface, neuf *Satires*, les quatre premières *Epîtres*, l'*Art poétique*, les quatre premiers chants du *Lutrin*, etc.; réimprimée en 1674, 1675, etc.

*Œuvres diverses du sieur D****, avec le Traité etc., nouvelle édition, revue et augmentée. *Paris.* 1683. *Barbin*, ou *Thierry*, ou *Billaine*; deux tomes en un vol. in-12. Réimprimée en 1685, 1694, etc.

Œuvres diverses du sieur Boileau-Despréaux. Paris. 1701. *Denys Thierry*, ou *la veuve Barbin;* deux parties en un volume in-4°; fig. Réimprimée la même année en deux vol. in-12. Cette double édition est donnée par Boileau lui-même, et c'est la première fois qu'il se nomme. Nous l'avons suivie ponctuellement dans nos Extraits.

La Bibliographie des éditions de Boileau données depuis la mort de ce poète jusqu'à ce jour exigerait un très grand nombre de pages. Nous nous contenterons de signaler celle qu'a publiée à *Paris*, en 1872, la librairie *Laplace*, en un vol. grand in-8° à deux colonnes, avec portrait et figures d'Emile Bayard et introduction et commentaires de M. Edouard

Fournier. On y trouvera tout ce quel'on sait de Boileau au point de vue historique et un grand nombre de notes extrêmement précieuses.

Les autographes de Boileau ne sont pas rares. Nous avons pris le nôtre à la *Correspondance entre Boileau et Brossette* citée plus loin.

Epigramme
Sur le buste de marbre que Mr Girardon
l'illustre Sculpteur a fait de moi:
Grace au Phidias de nostre age,
Me voila seur de vivre autant que l'Univers;
Et ne connust on plus ni mon nom ni mes vers,

Quant aux portraits faits du vivant du poète, nous en recommanderons quatre :

1° Celui dont nous avons donné le fac-simile p. 256. Il est peint par Fran. de Troy et gravé par P. Drevet. Quoiqu'il n'ait pas de date précise, nous croyons pouvoir dire qu'il a été fait vers 1702.

2° Un autre, non moins beau, peint par De Piles et gravé en 1704.

3° Un autre, in-folio, beaucoup plus grand et beaucoup plus important comme gravure, peint en 1704 par Hyacinthe Rigaud et gravé en 1706 par P. Drevet.

4° L'admirable buste de Girardon, conservé au musée du Louvre.

La très grande ressemblance qu'ont entre eux ces quatre portraits, également authentiques, et dus à quatre artistes différents, ne nous laisse aucun doute sur la ressemblance de chacun d'eux avec le modèle.

A CONSULTER SUR BOILEAU : les *Eloges* d'Auger, de Mazure, de Quesné, de Briquet, de Victorin Fabre, etc.; les cours de littérature cités dans nos précédentes notices, celui de M. Nisard spécialement ; les *Mémoires* sur Jean Racine par son fils Louis ; les biographies Michaud, Didot, etc.; Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, *Causeries du lundi*. t. VI, et *Port-Royal*), et Philarète Chasles (*Les victimes de Boileau*).

Correspondance entre Boileau-Despréaux et Brossette, publiée sur les manuscrits originaux par Auguste Laverdet, introduction par Jules Janin ; première édition complète et en partie inédite. *Paris*. 1858. *Techener;* in-8° avec 6 fac-similés.



JEAN RACINE

Vous êtes, dirent un jour d'une commune voix à Louis Racine plusieurs anciennes élèves de Saint-Cyr, *fils d'un homme qui avait un grand génie et une grande simplicité*.

J'ai lu beaucoup de jugements sur Jean Racine : aucun ne m'a frappé comme celui-là *Génie*, *simplicité*, voilà bien Racine, tout Racine, et en deux mots!

Génie... qui oserait le contester?

Reconnaît-on le génie aux productions qu'il inspire? *Britannicus*, *Phèdre* et *Athalie* sont des chefs-d'œuvre. — Le distingue-t-on à la spontanéité de ces productions? *Andromaque*, la troisième tragédie de Racine, écrite par lui à vingt-sept ans, peut le disputer à toutes les autres, soit pour l'invention, soit pour le style. — Veut-on le voir dans la continuité de cette inspiration? toutes les œuvres dramatiques que Racine a fait représenter, de 1667 à 1691, en témoignent presque au même degré; — dans sa variété? Racine nous offre, à côté d'une tragédie grecque, *Iphigénie*, une tragédie turque, *Bajazet*, ou une tragédie biblique, *Esther;* en regard de onze tragédies qui ont fait pleurer plusieurs générations, une comédie, *Les Plaideurs*, qui les a fait rire jusqu'aux larmes; en même temps que ce théâtre si divers, des cantiques dignes d'être comparés à ceux de Corneille, des épigrammes qui étonnèrent Boileau ; — dans sa personnalité, tous ces chefs-d'œuvre nous montrent indistinctement, comme l'a fort bien dit Sainte-Beuve : « le même Racine, avec ses traits nobles, élégants et choisis, recouvrant sa force et sa passion, toujours quelque chose de naturel et de soigné à la fois, et d'accompli, toujours l'auteur sans tourment, au niveau et au centre de son genre et de son sujet. »

A quelque point de vue que l'on se mette, il est impossible de ne pas apercevoir du premier coup d'œil le génie de Racine.

Simplicité... la vie de Racine est tantôt un acte de foi, tantôt un acte de contrition.

Acte de foi envers Port-Royal, Boileau et Louis XIV, acte de contrition pour avoir bien malgré lui scandalisé les bons solitaires, oublié quelque précepte de l'art poétique, ou déplu au grand roi.

Un ou deux écarts de jeunesse, certain penchant à la moquerie, un goût singulier — au premier abord — pour la Cour et ses splendeurs, font prendre le change à qui n'étudie que superficiellement Racine : observez de près ces phénomènes, et vous n'y trouverez plus que les manifestations d'une sensibilité très vive, nullement en contradiction — tout au contraire — avec une très grande simplicité.

Esquissons la biographie du poète en appuyant sur les traits caractéristiques.

Jean Racine, né à La Ferté-Milon en 1639, de parents bourgeois qui le laissèrent orphelin en 1643, fut mis fort jeune au collège de Beauvais par son grand-père maternel. Deux de ses parentes étaient à Port-Royal des Champs. On l'y fit entrer en 1655, et les impressions qu'il y reçut pendant trois années ne s'effacèrent jamais de son cœur. Le poète put s'éloigner un moment de Nicole et d'Arnauld; il devait leur revenir plus attaché que jamais et sacrifier jusqu'à la poésie à leurs pieux préjugés.

Nous avons, de la nature de ces premières impressions, deux curieux témoignages.

C'est d'abord un billet d'Antoine Le Maistre *Au petit Racine*. Ce sont ensuite des odes composées dès lors par Racine sur les beautés champêtres de Port-Royal, sur les bâtiments de ce monastère, sur les bois, les prairies, l'étang, les jardins, les troupeaux, inspirations juvéniles qui nous montrent l'enfant épris des fleurs, de la rosée, des feuilles et des eaux, heureux au milieu de ces bons maîtres, de ces frais paysages.

Le travail et la rêverie se partagent l'adolescence de Racine; travail sérieux, rêverie pure. Ses maîtres sont pleins de tendresse pour lui, lui plein d'admiration pour eux. Aucun nuage ne plane sur cette retraite, à la fois si austère et si douce.

J'insiste à dessein sur Racine à Port-Royal : qui ignore celui-ci ne connaîtra jamais celui-là.

Au sortir du collège d'Harcourt, où il est allé faire sa philosophie en 1658, le jeune poète soumet une ode à Chapelain, l'arbitre suprême en fait de vers, et répète en ces termes à un ami le jugement de l'Aristarque : « Voici les paroles de M. Chapelain, que je vous rapporterai, comme le texte de l'Evangile, sans y rien changer. » C'est alors qu'il fait la connaissance de La Fontaine, emprunte quelque argent, et se dissipe. Sa famille craint pour lui les mauvaises fréquentations. Elle lui ordonne de partir pour Uzès, près du révérend père Sconin, son oncle maternel, qu'il pourra remplacer dans ses divers bénéfices. Le jeune homme obéit sans murmurer, s'habille de noir des pieds à la tête et se prépare sans trop d'enthousiasme ni de répugnance à l'état ecclésiastique. Par bonheur pour la poésie, de petites intrigues ont paralysé la bonne volonté du digne oncle. Racine peut revenir à Paris, et, affranchi de tout scrupule, suivre sa véritable vocation. *Les Frères ennemis* (1664), *Alexandre* (1665), marquent ses débuts au théâtre, et le voilà lié avec Boileau d'une amitié que rien ne pourra jamais interrompre, jusqu'au jour où, embrassant une dernière fois le Satirique, il s'écriera avec la plus entière conviction : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. »

C'est malheureusement à cette même époque qu'il faut faire remonter deux fautes de Racine : sa rupture avec Molière, qui avait encouragé ses débuts, et sa polémique contre Nicole, qui avait été son maître à Port-Royal. Mais deux anecdotes montrent la vivacité de son repentir. Un officieux venant lui dire, après la première représentation du *Misanthrope :* « La pièce est tombée; rien n'est si froid, vous pouvez m'en croire; j'y étais. — Vous y étiez, répondit-il, et je n'y étais pas; cependant je n'en croirai rien, parce qu'il est impossible que Molière ait fait une mauvaise pièce. » Et l'un de ses confrères à l'Académie, où il fut admis en 1673, le plaisantant un jour sur son démêlé avec Port-Royal, il lui fit une réponse si humble que personne dans la suite n'osa plus faire aucune allusion à ce sujet.

La rupture avec Port-Royal dura treize années, dont dix consacrées tout entières à la poésie dramatique. *Andromaque* (1667), *Les Plaideurs* (1668), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1671), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), et *Phèdre* (1677), sont les étapes de cette glorieuse carrière. *Andromaque* eut presque le succès du *Cid.* La génération nouvelle, le jeune roi, voulaient aussi avoir leur théâtre, leur poète : Racine venait à propos. Son génie à la fois si majestueux et si flexible, si uniforme et si nuancé, si pur et si tendre, convenait merveilleusement d'ailleurs à cette cour pompeuse, délicate et efféminée. L'éternel parallèle entre Corneille et Racine commença dès lors. Au théâtre imprévu, éclatant, héroïque du vieux poète, on opposa le théâtre moins sublime, mais plus soutenu de son jeune rival. Celui-ci d'ailleurs avait, comme celui-là, sa poétique et la développait aussi en d'opportunes préfaces. « Aristote, dit-il en tête d'*Andromaque*, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à faits méchants. Il ne veut pas qu'ils soient entièrement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plus l'indignation que la pitié du spectateur, ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester. » La clef du système dramatique de Racine est là tout entière. Sa grande innovation, son incontestable originalité, consistent justement dans cette réduction des personnages héroïques à des proportions plus humaines, dans cette analyse délicate des plus secrètes nuances de la passion.

Les neuf pièces que je viens d'énumérer sont dans toutes les mémoires. Je me contenterai d'attirer l'attention sur *Les Plaideurs*, cette admirable farce où Racine a égalé Molière comme auteur comique, en le surpassant comme poète.

L'année 1677 marque dans la vie de Racine par sa nomination d'historiographe du roi, par sa renonciation au théâtre, où chaque succès augmentait ses pieux remords, par son mariage avec Catherine de Romanet, femme vertueuse et prosaïque qu'il épousait pour se confirmer lui-même dans ses projets de réforme. Quelque temps après, l'ancien disciple de Port-Royal repentant allait se jeter dans les bras de Nicole, puis d'Arnauld, et se consacrait tout entier à son double devoir de père de famille et d'historien.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter toutes les anecdotes qui montrent dans Racine la naïveté du père et du courtisan. Je me bornerai à renvoyer le lecteur curieux ou incrédule aux *Mémoires sur la vie de Jean Racine* par son fils Louis, et de lui indiquer l'histoire des fers à forfait et celle de la carpe. Mais j'insisterai sur ce point essentiel, que Racine, jeune encore, ne montra jamais dans sa retraite volontaire les nobles impatiences du vieux Corneille. C'est uniquement à l'insistance de Mme de Maintenon que nous devons *Esther* (1689) et *Athalie* (1690). Sans cette insistance, les vingt-deux dernières années du poète se fussent écoulées — chose digne de remarque — sans aucun regret des anciens triomphes, sans aucun désir d'en remporter de nouveaux.

En 1696, un jeune prédicateur ayant attaqué publiquement les tragédies de Racine, celui-ci se contenta de répondre : « Il y a longtemps que Dieu m'a fait la grâce d'être assez peu sensible au bien et au mal qu'on en peut dire et de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à lui en rendre quelque jour. » Sa plus grande crainte était d'avoir un fils qui eût envie de faire des tragédies. Il ne se donna même pas la peine de revoir les dernières éditions de ses œuvres et brûla avant de mourir le seul exemplaire où il eût fait de sa main quelques corrections.

On connaît l'aventure de ce mémoire sur la misère du peuple demandé à Racine par Mme de Maintenon et que Louis XIV surprit entre les mains de la favorite, la colère du roi, le profond désespoir de Racine lorsqu'il apprit sa disgrâce, sa triste fin le 21 avril 1699. Il laissait une veuve et sept enfants. Ses dispositions dernières étaient depuis longtemps prises : « Je désire qu'après ma mort, — avait-il écrit, — mon corps soit porté à Port-Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière, au pied de la fosse de M. Hamon. Je supplie très humblement le mère abbesse et les religieuses de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique je m'en reconnaisse très indigne, et par les scandales de ma vie passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison, et des grands exemples de piété et de pénitence que j'ai vus et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prières d'une si sainte communauté pour attirer sa miséricorde sur moi. » Il fut fait ainsi que Racine l'avait désiré. Et Boileau, pénétré de ses intentions suprêmes, termina ainsi son épitaphe : « O toi, qui que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, plains dans un si excellent homme la triste destinée de tous les mortels ; et quelque grande idée que puisse te donner sa réputation, souviens-toi que ce sont des prières, et non pas de vains éloges, qu'il te demande. »

ATHALIE
TRAGEDIE
Tirée de l'Ecriture ſainte.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë ſaint Jacques, à la ville de Paris.

M. DC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



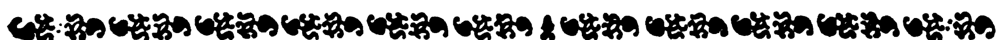
ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.

MES filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.
Il est temps de nous joindre aux prieres publiques.
Voicy nostre heure. Allons celebrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paroistre à nostre tour.



SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET.

MAis que vois-je? Mon fils, quel sujet vous rameine?
Où courez-vous ainsi tout pâle & hors d'haleine?

ZACHARIE.

O ma Mere!

JOSABET.

Hé bien, quoy?

ZACHARIE.

Le Temple est profané.

JOSABET.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'Autel abandonné.

EXTRAITS DES POÉSIES DE RACINE

BURRHUS ET AGRIPPINE[1]

Madame,
Au nom de l'Empereur j'allois vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pû vous allarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont Cesar a voulu que vous soyez instruite.
— Puisqu'il le veut, entrons, il m'en instruira mieux.
— Cesar pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux,
Déja par une porte au public moins connuë,
L'un et l'autre Consul vous avoient prevenuë,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprés...
— Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?
— Burrhus pour le mensonge eut toûjours trop d'horreur.
— Pretendez-vous long-temps me cacher l'Empereur ?
Ne le verray-je plus qu'à titre d'importune?
Ay-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barriere entre mon fils et moy?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foy?
Entre Seneque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plûtost de sa memoire ?
Vous l'ay-je confié pour en faire un ingrat?
Pour estre sous son nom les Maistres de l'Estat?
Certes plus je medite, et moins je me figure
Que vous m'osiez conter pour vostre Creature;
Vous, dont j'ay pû laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque Legion,
Et moy qui sur le Trône ay suivy mes Ancestres,
Moy fille, femme, sœur, et mere de vos Maistres.
Que pretendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois?
Neron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il regne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne?

1. *Britannicus.* Acte Ier. Scène II. Nous suivons l'édition originale. *Paris*, 1670. *Claude Barbin*; petit in-12.

Ne sçauroit-il rien voir, qu'il n'empreunte vos yeux?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibere.
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon pere.
Parmy tant de Heros je n'ose me placer,
Mais il est des vertus que je luy puis tracer.
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et luy doit laisser de distance.
— Je ne m'étois chargé dans cette occasion,
Que d'excuser Cesar d'une seule action.
Mais puisque sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondray, Madame, avec la liberté
D'un Soldat, qui sçait mal farder la verité.
Vous m'avez de Cesar confié la jeunesse,
Je l'avouë, et je doy m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,
D'en faire un Empereur, qui ne sceût qu'obeïr?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus vostre fils. C'est le Maistre du monde.
J'en doy compte, Madame, à l'Empire romain
Qui croit voir son salut, ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le faloit instruire,
N'avoit-on que Seneque, et moy pour le seduire?
Pourquoy de sa conduite éloigner les Flateurs?
Faloit-il dans l'exil chercher des Corrupteurs?
La Cour de Claudius en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté mille,
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir,
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
De quoy vous plaignez-vous, Madame? On vous revere.
Ainsi que par Cesar on jure par sa Mere.
L'Empereur, il est vray, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, et grossir vostre Cour.
Mais le doit-il, Madame? Et sa reconnoissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toûjours humble, toûjours le timide Neron
N'ose-t-il estre Auguste, et Cesar que de nom?
Vous le diray-je enfin? Rome le justifie.
Rome à trois Affranchis si longtemps asservie,

A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du regne de Neron compte sa liberté.
Que dis-je? La Vertu semble mesme renaistre,
Tout l'Empire n'est plus la dépoüille d'un Maître.
Le Peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats;
Cesar nomme les Chefs sur la foy des Soldats,
Thraseas au Sénat, Corbulon dans l'Armée,
Sont encore innocens, malgré leur renommée.
Les Deserts autrefois peuplez de Senateurs
Ne sont plus habitez que par leurs Delateurs.
Qu'importe que Cesar continuë à nous croire,
Pourvû que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire?
Pourvû que dans le cours d'un regne florissant
Rome soit toûjours libre, et Cesar tout puissant?
  Mais, Madame, Neron suffit pour se conduire.
J'obéïs, sans pretendre à l'honneur de l'instruire,
Sur ses Ayeux sans doute il n'a qu'à se regler.
Pour bien faire, Neron n'a qu'à se ressembler;
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Rameinent tous les ans ses premieres années!
— Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Neron va s'égarer.
Mais vous, qui jusqu'icy content de vôtre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoy, devenu ravisseur,
Neron de Silanus fait enlever la Sœur.
Ne tiént-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes Ayeux qui brille dans Junie?
De quoy l'accuse-t-il? Et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'Estat?
Elle, qui sans orgueil jusqu'à lors élevée,
N'auroit point vû Néron, s'il ne l'eust enlevée,
Et qui mesme auroit mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais.
— Je sçay que d'aucun crime elle n'est soupçonnée,
Mais jusqu'icy Cesar ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse icy ses yeux.
Elle est dans un Palais tout plein de ses Ayeux.
Vous sçavez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son Espoux faire un Prince rebelle,

Que le sang de Cesar ne se doit allier
Qu'à ceux à qui Cesar le veut bien confier,
Et vous mesme avoüirez qu'il ne seroit pas juste,
Qu'on disposast sans luy de la Niece d'Auguste.
— Je vous entens. Neron m'apprend par vostre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain pour détourner ses yeux de sa misere,
J'ai flaté son amour d'un Hymen qu'il espere,
A ma confusion Neron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée,
Il veut par cét affront qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'Univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit avant ce coup affermir son Empire,
Et qu'en me reduisant à la necessité
D'éprouver contre luy ma foible autorité,
Il expose la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-estre aura plus de poids qu'il ne pense.
— Quoy, Madame! Toûjours soupçonner son respect?
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?
L'Empereur vous croit-il du party de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il reünie?
Quoy! de vos ennemis devenez-vous l'appuy
Pour trouver un pretexte à vous plaindre de luy?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toûjours preste à partager l'Empire?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens?
Ah! Quittez d'un Censeur la triste diligence.
D'une Mere facile affectez l'indulgence.
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.
— Et qui s'honoreroit de l'appuy d'Agrippine
Lors que Neron luy mesme annonce sa ruine?
Lors que de sa presence il semble me bannir?
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?
— Madame, je voy bien qu'il est temps de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.

La douleur est injuste, et toutes les raisons
Qui ne la flatent point aigrissent ses soupçons.
Voicy Britannicus. Je lui cede ma place.
Je vous laisse écouter, et plaindre sa disgrace,
Et peut-estre, Madame, en accuser les soins
De ceux, que l'Empereur a consultez le moins.



LES PLAIDEURS[2]

J'ay vû que les procés ne donnoient point de peine.
Six écus en gagnoient une demi-douzaine.
Mais aujourd'hui, je croi que mon bien tout entier
Ne me suffiroit pas pour gaigner un Portier.
Mais j'apperçoi venir Madame la Comtesse
De Pimbesche. Elle vient pour affaire qui presse.
Madame, on n'entre plus. — Hé bien, l'ai-je pas dit?
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit.
Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde,
Il faut que tous les jours j'éveille tout mon monde.
— Il faut absolument qu'il se fasse celer.
— Pour moi, depuis deux jours je ne lui puis parler.
— Ma Partie est puissante, et j'ay lieu de tout craindre.
— Aprés ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.
— Si pourtant j'ai bon droit. — Ah, Monsieur, quel Arrest!
— Je m'en rapporte à vous. Ecoutés, s'il vous plaist.
— Il faut que vous sçachiés, Monsieur, la perfidie.
— Ce n'est rien dans le fond. — Monsieur, que je vous die.....
— Voici le fait. Depuis quinze ou vingt ans en ça,
Au travers d'un mien pré, certain Asnon passa,
S'y veautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte, au Juge du village.
Je fais saisir l'asnon. Un Expert est nommé,
A deux bottes de foin ce dégast estimé :
Enfin au bout d'un an Sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de Cour. J'en appelle.
Pendant qu'à l'Audiance on poursuist un Arrest,
Remarqués bien ceci, Madame, s'il vous plaist,

2. D'après l'édition des *Œuvres. Paris*, 1687, *Claude Barbin*, 2 vol. in-12. La scène se passe entre Chicaneau et la comtesse de Pimbesche. C'est la dixième du premier acte.

Notre ami Drolichon, qui n'est pas une beste,
Obtient pour quelque argent, un Arrest sur Requeste,
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on?
Mon Chicanneur s'oppose à l'execution.
Autre incident. Tandis qu'au procés on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille,
Ordonné qu'il sera fait rapport à la Cour
Du foin que peut manger une poulle en un jour.
Le tout joint au procés enfin, et toute chose
Demeurant en estat, on appointe la cause,
Le cinquiésme ou sixiéme Avril cinquante-six.
J'écris sur nouveaux frais. Je produis, je fournis
De Dits, de Contredits, Enquestes, Compulsoires,
Rapports d'Experts, Transports, trois Interlocutoires.
Griefs et Faits nouveaux, Baux et Procés verbaux.
J'obtiens Lettres Royaux, et je m'inscris en Faux.
Quatorze Apointemens, trente Exploits, six Instances,
Six-vingt Productions, vingt Arrests et Défenses,
Arrest enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? Est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge,
La Requeste civile est ouverte pour moi,
Je ne suis pas rendu. Mais vous, comme je voi,
Vous plaidés? — Plust à Dieu — J'y brûlerai mes Livres.
— Je... — Deux bottes de foin cinq à six mille livres!
— Monsieur, tous mes procés alloient estre finis.
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits.
L'un contre mon Mari, l'autre contre mon Pere.
Et contre mes Enfans. Ah, Monsieur, la misere!
Je ne sçai quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait. Mais ont leur a donné
Un Arrest, par lequel moi vestuë et nourrie,
On me défend, Monsieur, de plaider de ma vie.
— De plaider! — De plaider. — Certes, le trait est noir,
J'en suis surpris. — Monsieur, j'en suis au desespoir.
— Comment, lier les mains aux gens de vostre sorte?
Mais cette pension, Madame, est-elle forte?
— Je n'en vivrois, Monsieur, que trop honnestement.
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

— Des Chicanneurs viendront nous manger jusqu'à l'ame,
Et nous ne dirons mot? Mais, s'il vous plaist, Madame,
Depuis quand plaidés-vous? — Il ne m'en souvient pas.
Depuis trente ans, au plus. — Ce n'est pas trop. — Helas!
— Et quel âge avés-vous? Vous avés bon visage.
— Hé, quelques soixante ans. — Comment! c'est le bel âge
Pour plaider. — Laissés faire, ils ne sont pas au bout.
J'y vendrai ma chemise, et je veux rien, ou tout.
— Madame, écoutés moi. Voici ce qu'il faut faire.
— Oüi, Monsieur, je vous croi comme mon propre Pere.
— J'irois trouver mon juge. — Oh, oüi, Monsieur, j'irai.
— Me jetter à ses pieds. — Oüi, je m'y jetterai.
Je l'ai bien resolu. — Mais daignés donc m'entendre.
— Oüi, vous prenés la chose ainsi qu'il la faut prendre.
— Avés-vous dit, Madame? — Oüi, Monsieur. — J'irois donc
Trouver mon Juge. — Helas, que ce Monsieur est bon!
— Si vous parlés toûjours, il faut que je me taise.
— Ah que vous m'obligés! je ne me sens pas d'aise.
— J'irois trouver mon Juge, et lui dirois... — Oüi. — Voi.
Et lui dirois, Monsieur... — Oüi, Monsieur. — Liés moi.
— Monsieur, je ne veux point estre liée. — A l'autre.
— Je ne la serai point. — Quelle humeur est la vostre!
— Non. — Vous ne sçavés pas, Madame, où je viendrai.
— Je plaiderai, Monsieur, ou bien je ne pourrai.
— Mais... — Mais je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie.
— Enfin quand une femme en teste a sa folie...
— Fou, vous mesme. — Madame! — Et pourquoi me lier?
— Madame... — Voyés-vous? il se rend familier.
— Mais, Madame... — Un crasseux qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis. — Madame! — Avec son Asne.
— Vous me poussés. — Bon homme, allés garder vos foins.
— Vous m'excedés. — Le sot. — Que n'ai-je des témoins!



LA PROPHÉTIE DE JOAD [3]

Voilà donc quels vangeurs s'arment pour ta querelle,
Des Prestres, des Enfans, ô Sagesse éternelle!

3. *Athalie.* Acte III. Scène III. D'après l'édition originale: *Paris*, 1691, *Denys Thierry*, in-4°. C'est Joad qui parle en présence de Josabet, d'Azarias et des Lévites.

Mais si tu les soûtiens, qui peut les ébranler?
Du tombeau quand tu veux tu sçais nous rappeller.
Tu frappes, et guéris. Tu perds, et ressuscites.
Ils ne s'assûrent point en leurs propres merites,
Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
En tes serments jurez au plus saint de leurs Rois,
En ce Temple où tu fais ta demeure sacrée,
Et qui doit du Soleil égaler la durée,
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroy?
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moy?
C'est luy-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,
Et les siecles obscurs devant-moy se découvrent.
Lévites, de vos sons prestez-moy les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.

— [4] Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
Et qu'à nos cœurs son Oracle divin
Soit ce qu'à l'herbe tendre
Est au printemps la fraischeur du matin.

— [5] Cieux, écoutez ma voix. Terre, preste l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pecheurs, disparoissez, le Seigneur se réveille.

Comment en un plomb vil [6] l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le Lieu saint ce Pontife égorgé [7]?
Pleure, Jérusalem, pleure, Cité perfide,
Des Prophetes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toy ton Dieu s'est dépoüillé.
Ton encens à ses yeux est un encens soüillé.
Où menez-vous ces enfans, et ces femmes [8]?
Le Seigneur a détruit la Reine des Citez.
Ses Prestres sont captifs, ses Rois sont rejettez.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnitez.
Temple, renverse-toy. Cedres, jettez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

4. Ces quatre vers sont chantés par le chœur au son de toute la symphonie des instruments. — 5. Joad reprend la parole. — 6. Joas. La symphonie recommence. — 7. Zacharie. — 8. Captivité de Babylone.

— [9] O Saint Temple ! — [10] O David ! — [11] Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontez.

— Quelle Jérusalem nouvelle [12]
Sort du fond du desert brillante de clartez,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaist plus charmante, et plus belle.
D'où lui viennent de tous costez
Ces enfants [13] qu'en son sein elle n'a point portez ?
Leve, Jérusalem, leve ta teste altiere ;
Regarde tous ces Rois de ta gloire estonnez.
Les Rois des Nations devant toy prosternez
De tes pieds baisent la poussiere.
Les peuples à l'envy marchent à ta lumiere.
Heureux ! qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée.
Cieux, répandez vostre rosée,
Et que la Terre enfante son Sauveur.

CHŒUR D'ESTHER [14]

Une Israëlite seule.

Pleurons, et gemissons, mes fidèles Compagnes.
A nos sanglots donnons un libre cours.
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.

O mortelles allarmes !
Tout Israël perit. Pleurez, mes tristes yeux.
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

Tout le Chœur.

O mortelles allarmes !

9. Ces trois mots sont dits par Azarias. — 10. Ces deux par Josabet. — 11. La fin du vers et le vers suivant par le Chœur. — 12. L'Église. C'est Joad qui reprend la parole, accompagné par la symphonie. — 13. Les Gentils. — 14. *Esther*. Acte I. Scène v. D'après l'édition originale : *Esther*, tragédie tirée de l'Escriture sainte. *Paris*, 1689, *Denys Thierry*. Petit in-12.

Une autre Israëlite.

N'estoit-ce pas assez qu'un Vainqueur odieux
De l'auguste Sion eust détruit tous les charmes,
Et traisné ses enfans captifs en mille lieux?

Tout le Chœur.

O mortelles allarmes!

La mesme Israëlite.

Foibles agneaux, livrez à des loups furieux,
Nos soûpirs sont nos seules armes.

Tout le Chœur.

O mortelles allarmes!

Une des Israëlites.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens,
Qui parent nostre teste.

Une autre.

Revestons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible feste,
Que l'impie Aman nous appreste.

Tout le Chœur.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent nostre teste.

Une Israëlite seule.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfans, les vieillards;
Et la sœur, et le frere;
Et la fille, et la mere;
Le fils dans les bras de son pere.
Que de corps entassez! Que de membres épars,
Privez de sepulture!
Grand Dieu! Tes Saints sont la pasture
Des tigres et des leopards.

Une des plus jeunes Israëlites.

Helas! Si jeune encore,
Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberay comme une fleur
Qui n'a vû qu'une Aurore.
Helas! Si jeune encore,
Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur?

Une autre.

Des offenses d'autruy malheureuses victimes,
Que nous servent, helas! ces regrets superflus?
Nos peres ont peché, nos peres ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

Tout le Chœur.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'Innocence.

Une Israëlite seule.

Hé quoy! diroit l'Impieté,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance?

Une autre.

Ce Dieux jaloux, ce Dieu victorieux,
Fremissez, peuples de la terre,
Ce Dieux jaloux, ce Dieu victorieux
Est le seul qui commande aux Cieux.
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obeïssent point à vos Dieux.

Une autre.

Il renverse l'audacieux.

Une autre.

Il prend l'humble sous sa défense.

Tout le Chœur.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'Innocence.

Deux Israëlites.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumiere environne!
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le thrône est porté par les Anges!

Deux autres des plus jeunes.

Dieu! qui veux bien que de simples Enfants
Avec eux chantent tes loüanges.

Tout le Chœur.

Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers.

Une Israëlite seule.

Arme toy, Vien nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la Mer te vid descendre.
Que les Méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colere.
Qu'ils soient comme la poudre, et la paille legere
Que le vent chasse devant lui.

Tout le Chœur.

Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des Dieux étrangers.



CHŒUR D'ATHALIE[15]

Tout le Chœur chante.

Tout l'Univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son Empire a des temps précedé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le louë, imposeroit silence,
Son nom ne perira jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'Univers est plein de sa magnificence,
Chantons, publions ses bienfaits.

Tout le Chœur repète.

Tout l'Univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

Une voix seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naistre et meûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraischeur des nuits.
Le champ qui les reçût les rend avec usure.

Une autre.

Il commande au Soleil d'animer la nature,
Et la lumiere est un don de ses mains.
Mais sa Loy sainte, sa Loy pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux Humains.

Une autre.

O Mont de Sinaï, conserve la memoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé

15. D'après l'édition originale, dont le titre est reproduit page 284.

Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dy nous, pourquoy ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre.
Venoit-il renverser l'ordre des élemens?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre?

Une autre.

Il venoit reveler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumiere immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

Tout le Chœur.

O divine, ô charmante Loy!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foy!

Une voix seule.

D'un joug cruel il sauva nos ayeux,
Les nourit au desert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses lois, il se donne luy-même :
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le Chœur.

O justice! ô bonté suprême!

La même voix.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux,
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses lois, il se donne luy-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

Le Chœur.

O divine, ô charmante Loy!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à Dieu son amour et sa foy!

Une autre voix seule.

Vous, qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage.
Mais des enfans, l'amour est le partage.

Tout le Chœur.

O divine, ô charmante Loy!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foy!



FRAGMENT DE CANTIQUE [16]

De la Sagesse immortelle
La voix tonne, et nous instruit.
Enfans des hommes, dit elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, Ames vaines,
Du plus pur sang de vos veines,
Acheptez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre, qui vous laisse
Plus affamez que devant?

Le pain que je vous propose
Sert aux Anges d'Aliment :
Dieu luy-même le compose
De la fleur de son froment.
C'est ce pain si delectable
Que ne sert point à sa table
Le Monde que vous suivez.
Je l'offre à qui me veut suivre.
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez, et vivez.

16. *Œuvres*, édition de 1697 (*Paris*, *Tribouillet*, 2 vol. in-12), où ce cantique a paru pour la première fois.

ÉPIGRAMME

Entre le Clerc et son ami Coras,
Tous deux auteurs rimant de Compagnie,
N'a pas long-tems sourdirent grans debats
Sur le propos de leur Iphigenie.
Coras disoit la piece est de mon crû,
Le Clerc repond, elle est miene et non vôtre.
Mais aussi-tôt que l'ouvrage a paru
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

AUTOGRAPHE DE RACINE

A Paris ce Lundy 20e Janv.

.... On y est charmé et de l'Epistre de l'amour de Dieu, et de la maniere dont vous parlez de Mr Arnauld. On voudroit mesme que ces Epistres fussent imprimées en plus petit volume. Ma fille aînée, à qui je les ay aussi envoyées a esté transportée de joye de ce que vous vous souvenez encore d'elle. Je pars dans ce moment pour Versailles, d'où je ne reviendray que Samedy. J'ay laissé à ma femme une quittance pour recevoir ma pension d'homme de lettres. Je vous prie de l'avertir du jour que vous irez chez Mr Gruyn. Elle vous ira prendre et vous menera dans son carrosse.

J'ay eû des nouvelles de mon Fils par Mr l'Arche de Cambray qui me mande qu'il l'a veu à Cambray Jeudy dernier, et qu'il a esté fort content de l'entretien qu'il a eu avec luy. Je suis à vous de tout mon coeur

Racine

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Racine. *Paris*, 1676, *Jean Ribou* ou *Cl. Barbin*, 2 vol. in-12, avec figures gravées par Fr. Chauveau et Séb. Le Clerc, d'après Charles Lebrun.

Première édition collective des neuf pièces de Racine représentées jusqu'alors.

Les mêmes, 1679, avec *Phèdre* en plus.

Œuvres de Racine. *Paris*, 1697, *Denys Thierry*, ou *Cl. Barbin*, ou *P. Trabouillet*, 2 vol. in-12, avec figures. Dernière édition publiée du vivant de l'auteur, et contenant, de plus que les précédentes, *Esther*, *Athalie* et quatre *Cantiques spirituels*. Cette édition est de toutes la plus importante.

Œuvres de Racine. Nouvelle édition, augmentée de diverses pièces et de remarques, etc., *Amsterdam*, 1722, *J.-F. Bernard*, 2 vol. in-12. Contient plusieurs poésies diverses qui ne sont pas dans les éditions publiées du vivant de l'auteur.

Œuvres... *Paris*, 1741. Sans nom d'éditeur, 2 vol. in-12.

Œuvres... Édition augmentée de pièces et de remarques (par d'Olivet, Desfontaines, Racine fils, etc.), *Amsterdam*, 1743, *J.-F. Bernard*, 3 vol. in-12.

Parmi les nombreuses éditions publiées depuis la précédente jusqu'à nos jours, nous nous contenterons de citer :

1° Celle imprimée en trois volumes grand in-folio chez *P. Didot l'aîné* en l'an IX (1801-1805), parce qu'elle est un des plus magnifiques ouvrages que la typographie d'aucun pays ait produits. On y trouve cinquante-sept superbes gravures d'après des dessins de Gérard, Girodet, Chaudet, Prudhon, etc.

2° *Œuvres de Jean Racine*. Nouvelle édition revue sur les plus anciennes réimpressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc., par Paul Mesnard; 8 vol. in-8° et 1 vol. de musique des chœurs d'Esther et d'Athalie et des *Cantiques spirituels;* avec planches. *Paris*, 1865-1873, *Hachette*. (Collection des grands écrivains de la France.)

3° *Œuvres*... Texte original, avec variantes; notice par Anatole Faure. *Paris*, 5 vol. in-16, avec portrait, 1875. *Lemerre*. (Petite Bibliothèque littéraire.)

4° *Théâtre de Jean Racine*, trésorier de France, l'un des quarante de l'Académie française, orné de vignettes gravées à l'eau forte sur les dessins d'Ernest Hillemacher, par Frédéric Hillemacher. *Paris*, 4 vol. in-8°, 1874-1875, *Jouaust*.

AUTOGRAPHES ET PORTRAITS

Les Autographes de Racine ne sont pas rares. Nous avons emprunté à l'*Autographe* celui de notre page 301.

Racine a été reproduit de son vivant en sculpture par Girardon, en peinture par Santerre et par Mignard. Nous ignorons ce que sont devenus ces trois originaux, mais tous ont été gravés.

Le meilleur portrait de Racine et le plus authentique est celui peint par Santerre et gravé par Edelinck du vivant du poète. Nous l'avons donné page 280. Le portrait de Santerre a été gravé également par Savart en 1722, par Gaucher en 1767, etc. Le Racine d'Edelinck se trouve, comme son La Fontaine, dans les *Hommes illustres* de Perrault.

A CONSULTER SUR RACINE, outre les Cours de littérature cités dans nos précédentes notices : l'*Éloge* de La Harpe; les *Commentaires* d'Aimé Martin; les *Mémoires* de Louis Racine; les *Études* de Naigeon, Geruzez, etc.; le *Cours de littérature dramatique* de Saint-Marc Girardin; les *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve, et surtout son *Port-Royal;* les *Ennemis de Racine au* XVIIe *siècle*, par Doltour, in-8°, 1859; les *Nouveaux essais de critique* de H. Taine, in-18, 1865; le *Théâtre sous Louis XIV* d'Eugène Despois, in-18, 1874; etc.



JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

La mort de Racine marque la fin du grand siècle. Tout est changé autour du vieux roi. Au plaisir solennel a succédé le solennel ennui. Une immense lassitude pèse sur la génération qui s'en va; un ardent désir de jouissances fermente dans la génération qui arrive. Quel poète personnifiera ce court moment où il faut être mondain avec ceux-ci, dévot avec ceux-là? Jean-Baptiste Rousseau, l'auteur des *Odes sacrées* et des *Epigrammes licencieuses*. Où sera la transition de la poésie laborieuse et convaincue de Boileau à la versification facile et impertinente de Voltaire? Dans l'œuvre poétique de Jean-Baptiste Rousseau, dont l'intérêt, faible d'abord, devient très vif, dès que l'on arrive à ce lumineux point de vue.

Sans Rousseau, qui caractérise en poésie le passage du XVIIe siècle au XVIIIe, sans Voltaire, en qui s'incarne la poésie de son temps, ou du moins ce que l'on appelait de son temps la poésie, il me faudrait passer de Boileau à Lamartine, et garder le silence sur plus de cent années de notre histoire littéraire. Un parti pris aussi absolu ne serait pas de mise dans une galerie où toutes les époques, toutes les écoles doivent avoir au moins chacune son plus illustre représentant. Je ferai donc place entre Boileau et Lamartine, non seulement à Rousseau, qui est, sinon un grand, du moins un véritable poète, mais encore à Voltaire, qui

aura grand'peine à soutenir comme tel — quelque engouement qu'aient eu pour lui ses contemporains, quelque illusion qu'il se soit faite à lui-même — je ne dirai pas le voisinage écrasant de Victor Hugo, de Corneille ou de Ronsard, mais celui, beaucoup moins redoutable, de Rousseau et de Lamartine.

Jean-Baptiste, né à Paris en 1669, avait trente ans à la mort de Racine, quarante et un ans à celle de Boileau, dernier survivant du grand siècle. Son premier recueil date de 1712, et, bien qu'il ait vécu jusqu'en 1741, on y trouve déjà presque toutes celles de ses œuvres qui devaient passer à la postérité. Jean-Baptiste est donc bien réellement le poète des dernières années de Louis XIV. C'est à ce titre qu'il composa ses premières odes, tirées des psaumes les plus célèbres. Mais, appartenant à la génération nouvelle, qui cachait sous une grande élégance de formes une profonde corruption, Jean-Baptiste écrivit en même temps ses premières épigrammes. *David à la Cour*, *Pétrone à la Ville*, disait-on de lui, croyant ne s'attaquer qu'au poète, faisant en réalité la satire du temps.

Jean-Baptiste avait la passion du théâtre, passion malheureuse, paraît-il, puisque presque toutes ses pièces, *le Café*, *Jason*, *Vénus et Adonis*, *le Flatteur*, échouèrent successivement. La chute du *Capricieux* (1700) renversa ses dernières espérances. Il crut voir dans cette chute l'effet d'une cabale montée au café de la veuve Laurent par La Motte, Crébillon et le géomètre Saurin, et, pour se venger, composa contre eux, sur un air à la mode, des couplets qui eurent une certaine vogue, malgré leur peu de valeur littéraire. Dix ans s'écoulèrent. La réputation de Rousseau s'étendit. Thomas Corneille venait de mourir, laissant un fauteuil vide à l'Académie. La voix publique lui désignait comme successeur ou Rousseau, ou La Motte. Tout à coup, quelques jours avant l'élection, de nouveaux couplets contre les habitués du café Laurent, pleins cette fois d'atroces calomnies, sont mis en circulation par des mains anonymes. L'auteur des premiers est naturellement soupçonné d'avoir écrit les seconds. Un grand personnage, s'y trouvant insulté, le fait bâtonner par ses valets, au sortir de l'Opéra. Rousseau porte plainte, puis de plaignant devient prévenu. Un arrêt le décharge. Il découvre le colporteur des factums, en tire l'aveu de rapports avec Saurin, et accuse celui-ci. Voilà Saurin en prison. Mais Saurin est lui-même vivement attaqué dans ces couplets ; géomètre et non poète, il n'a pu les écrire ; honnête homme, il n'a pu les concevoir : on le relâche. D'accusé, Saurin passe accusateur. Voilà Rousseau condamné à son tour, non seulement comme auteur des vers cyniques, mais comme suborneur de témoins, comme calomniateur; condamné à quoi... à la confiscation de ses biens et au bannissement perpétuel !

Telle est cette misérable affaire qu'il m'est impossible de passer sous silence, puisqu'elle a bouleversé la vie entière du poète. L'instruire à nouveau serait une tentative présomptueuse. Tout ce que je puis dire, c'est que Jean-Baptiste, auteur des couplets, eût payé sa faute bien cher, et que l'indignation de certains poètes contemporains dépasse le but, car cette polémique odieuse était dans les mœurs, et Voltaire lui-même, qui le juge si sévèrement, ne s'en est pas fait faute à l'occasion. Mais les couplets ne sont ni de Saurin ni de Rousseau. Rousseau n'eût pas commis une pareille imprudence à la veille d'une élection à laquelle il attachait tant de prix. Rousseau coupable n'eût pas conservé dans sa retraite tant d'illustres amis, le comte du Luc, le prince Eugène, le duc d'Aremberg, Louis Racine, Rollin, Brossette, l'abbé d'Olivet, le père Tournemine. Rousseau suborneur de faux témoins n'aurait pas écrit en 1716 du fond de son exil au baron de Breteuil qui lui offrait de simples lettres de rappel : « J'aime bien la France, mais j'aime encore mieux mon honneur et la vérité... Je vous conjure instamment de supprimer les lettres que vous avez obtenues, dont je rends mille respectueuses grâces à ceux qui me les ont accordées, mais dont je ne suis pas homme à me servir. » Il n'aurait pas tenu ce fier langage pendant plus de trente ans, et jusque dans son testament, et à son lit de mort.

Le plus grand malheur de Rousseau, après sa triste aventure, fut d'avoir froissé, par

quelques critiques un peu vives, l'amour-propre si sensible de Voltaire. Ce fut le prétexte de la guerre cruelle que lui déclara le philosophe. « Rousseau est à Paris, écrit Voltaire en 1739 au marquis d'Argens, sous le nom de Richer, caché chez le comte du Luc... Il est à Paris, écrit-il la même année à l'abbé d'Olivet, il demande grâce au parlement, aux Saurin, au public. Il ose s'adresser à Dieu même. J'ai de quoi le démasquer, j'ai de quoi le couvrir d'opprobre, de quoi remplir la mesure de ses crimes. Je vous conjure de voir le père Brumoy et vos autres amis. Si l'auteur de la *Henriade* leur déplaît, s'ils préfèrent des odes à un poème épique et des épigrammes à tous mes travaux, qu'ils préfèrent du moins ma modération à la rage éternelle de Rousseau, et ma franchise à son hypocrisie. » Voltaire, il est vrai, regretta parfois ces violences. Une lettre à l'éditeur posthume de Rousseau en témoigne. « Ses talents, ses malheurs, et ce que j'ai ouï dire ici de son caractère, lui écrit-il à Bruxelles en 1741, ont banni de mon cœur tout ressentiment... Il y a quelquefois, mon cher abbé, avait-il écrit dejà, en 1740, à d'Olivet, des puissances belligérantes qui se disent des injures. Rousseau et moi, nous sommes du nombre, à la honte des lettres et de l'humanité. Mais que faire? la guerre est déclarée : il faut la soutenir. » Il n'en est pas moins vrai que Voltaire, qui avait commencé par se dire le tendre disciple, l'admirateur zélé de Rousseau, ne cessa de le poursuivre tant qu'il vécut, et ne rétracta après sa mort aucune des attaques passionnées dont il l'avait accablé pendant sa vie.

C'est que Voltaire avait contre Rousseau de plus sérieux griefs qu'on ne le croit généralement. Je ne veux pas parler des opinions antiphilosophiques de Jean-Baptiste. Il s'agit bien de philosophie entre poètes! Il s'agit de poésie... et je vais dire franchement ce que je crois être la vérité absolue.

Jean-Baptiste Rousseau — je l'ai avoué plus haut — n'est pas, à proprement parler, un grand poète. Ses *Psaumes* ne sont qu'un écho détourné de la poésie hébraïque, et paraissent bien faibles, après les cantiques de Corneille et les chœurs de Racine. Ses *Odes*, écrites à l'occasion d'un fait politique ou d'un événement de cour, sont de bien pâle copies des compositions de Pindare et d'Horace pour l'antiquité, de Malherbe pour les temps modernes. Ses *Cantates* ne l'emportent que de bien peu sur les livrets de Quinault. Ses *Épîtres* n'approchent point de celles de Marot, dont il emprunte les tournures sans en prendre la grâce ni l'abandon. Ses *Comédies en vers* ne brillent point par la verve, bien que certaines scènes du *Flatteur*, par exemple, aient beaucoup plus de mérite qu'on ne l'a dit. Ses *Allégories* sont absolument incompréhensibles. Seules, ses *Épigrammes*, si variées de ton, si achevées, touchent de bien près à la perfection. Mais, malgré tant de défauts, Rousseau, par la force des traditions, conserve un certain style. A une époque où l'on regarde la plus belle ode comme l'amusement d'un homme incapable de rien tenter de sublime, et doué tout au plus du facile talent d'aligner des mots et d'accoupler des syllabes, où l'on ne demande compte à l'écrivain que de ses idées et nullement de la forme dont il les revêt, Rousseau offre cette singularité d'un poète fidèle à la poésie lyrique, préoccupé du choix des termes, soigneux de la rime. Chef d'une école peu nombreuse, qui admire les anciens et les imite, sinon avec génie, du moins avec talent, il sert un moment de digue au flot des barbares, et cette digue, si faible en apparence, il ne faudra pas moins pour la rompre que toute la gloire et que tout l'esprit de Voltaire.

EXTRAITS DES POÉSIES DE ROUSSEAU[1]

ODE A LA FORTUNE

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs;
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toûjours éblouïs?
Jusques à quand, trompeuse Idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes Autels?
Verra-t-on toûjours tes Caprices
Consacrez par les sacrifices
Et par l'hommage des Mortels?

Le Peuple dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme Grandeur de Courage,
Valeur, Prudence, Fermeté.
Du titre de Vertu suprême,
Il dépoüille la Vertu même
Pour le Vice que tu chéris :
Et toûjours ses fausses maximes
Erigent en Heros sublimes
Tes plus coupables Favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces Heros soient revêtus,
Prenons la Raison pour arbitre,
Et cherchons en Eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautez.
Etrange Vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestez.

1. Nous suivons, dans ces Extraits, l'édition de Londres, 1723 (*Jacob Tonson et Jean Watts*, 2 vol. in-4°), imprimée, avec le plus grand luxe et sous les yeux de l'auteur. Elle diffère très peu d'ailleurs de l'édition de 1712.

Apprends que la seule Sagesse
Peut faire les Heros parfaits :
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits :
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naist d'une injuste victoire
Que le Sort remporte pour Eux :
Et que devant ses yeux Stoïques
Leurs Vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Silla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai Vertu guerrière
Une Vaillance meurtrière,
Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A loüer un Heros farouche
Né pour le malheur des Humains?

Quels traits me présentent vos Fastes,
Impitoïables Conquérans?
Des vœux outrez, des projets vastes,
Des Rois vaincus par des Tirans :
Des murs que la flame ravage :
Des Vainqueurs fumans de carnage :
Un Peuple au fer abandonné :
Des Meres pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effréné.

Juges insensez que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits.
Est-ce donc le malheur des Hommes
Qui fait la Vertu des grands Rois?
Leur gloire féconde en ruïnes,
Sans le meurtre et sans les rapines

Ne sçauroit elle subsister?
Images des Dieux sur la Terre,
Est-ce par des coups de Tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide Honneur.
Quel Vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'Histoire
Doit peut estre toute sa gloire
A la honte de son Rival.
L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le Heros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un Roi que l'Equité guide,
Et dont les Vertus sont l'appui:
Qui prenant Titus pour modèle
Du bonheur d'un Peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse Flatterie,
Et qui, Pere de sa Patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerriere Audace
Tient lieu de toutes les Vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus.
Vous verrez un Roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un Roi digne de vos Autels,
Mais à la place de Socrate
Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des Mortels.

Heros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgüeillir
De ces lauriers imaginaires,

Que Bellone vous fit cüeillir.
En vain le Destructeur rapide,
De Marc Antoine et de Lépide
Remplissoit l'Univers d'horreurs :
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet Empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, Guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voïons comment vos cœurs sublimes
Du Sort soutiendront le retour?
Tant que sa faveur vous seconde
Vous estes les Maîtres du Monde,
Vostre gloire nous ébloüit.
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe : l'Homme reste;
Et le Héros s'évanoüit.

L'effort d'une Vertu commune
Suffit pour faire un Conquérant.
Celui qui domte la Fortune,
Mérite seul le nom de Grand.
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus :
Et sa grande âme ne s'altére,
Ni des triomphes de Tibére,
Ni des disgraces de Varus.

La joïe imprudente et légére,
Chez lui ne trouve point d'accès;
Et sa crainte active modére
L'Ivresse des heureux succès.
Si la Fortune le traverse,
Sa constante Vertu s'éxerce
Dans ses obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme :
Mais la Sagesse est toûjours ferme,
Et les Destins toûjours légers.

En vain une fiere Déesse
D'Enée a résolu la mort,
Ton secours, puissante Sagesse,
Triomphe des Dieux et du Sort.
Par toi Rome, après son naufrage,
Jusques dans les murs de Cartage
Vangea le sang de ses Guerriers.
Et suivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ses disgraces
Changer ses Ciprés en Lauriers.



CANTATE DE CIRCÉ

Sur un Rocher desert, l'effroi de la Nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les Cieux,
Circé pasle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste avanture.
Là ses yeux errans sur les flots
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage Heros;
Et cette illusion soulageant sa disgrace,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots.

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux sur ces climats :
Et si ce n'est pour partager ma flame
Revien du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur devenu ta Victime
Chérit encor l'Amour qui l'a surpris.
Amour fatal! Ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô Dieux, est-elle un crime
Pour mériter de si cruels mépris?

Cruel auteur des troubles de mon ame,
Que la pitié retarde un peu tes pas.
Tourne un moment tes yeux sur ces climats :

Et si ce n'est pour partager ma flame,
Revien du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare.
Mais bientôt de son Art emploïant le secours,
Pour rappeller l'objet de ses tristes amours
Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégeton,
Et l'infléxible Hecate, et l'horrible Alecton.
Sur un Autel sanglant l'affreux bucher s'allume.
La foudre dévorante aussitost le consume,
Mille noires vapeurs obscurcissent le Jour,
Les Astres de la Nuit interrompent leur course,
Les Fleuves étonnez remontent vers leur source,
Et Pluton mesme tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les Airs.
Un voile effroïable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La Lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la Mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des Ombres.
Les Mânes effraïez quittent leurs monumens.
L'Air retentit au loin de leurs longs hurlemens.
Et les Vents échapez de leurs cavernes sombres
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! Amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que Toi dépend ta Destinée ;
Tu peux faire trembler la Terre sous tes pas,
Des Enfers déchainés allumer la colére :

Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pû faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits.
Il ne dépend que de lui-même.
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoit sa loi suprême,
Lui seul ne connoit point de loix.

Dans les Champs que l'Hiver désole
Flore vient rétablir sa Cour.
L'Alcyon fuit devant Eole,
Eole le fuit à son tour.
Mais si tôt que l'Amour s'envole
Il ne connoit plus de retour.



STANCES

L'astre qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumiere
Vient de terminer sa carriere,
Et recommence un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Le dernier an s'est écoulé;
Celui-ci passera de même
Sans pouvoir estre rappelé.

Tout finit, tout est sans reméde
Aux Loix du tems assujetti,
Et par l'instant qui lui succéde,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi par tout suivie
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des Hommes
Qu'un instant peut le voir finir :
Vivons pour l'instant où nous sommes,
Et non pour l'instant à venir.

Cet Homme est vraiment déplorable
Qui de la Fortune amoureux,
Se rend lui-même miserable
En travaillant pour estre heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans.
A des esperances douteuses
Il immole des biens présens.

Insensez! Vostre ame se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pû trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétens point me repaître,
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois estre.

Ne laissons point évanoüir
Des biens mis en nostre puissance;
Et que l'attente d'en joüir
N'étouffe point leur joüissance.

Le moment passé n'est plus rien.
L'à venir peut ne jamais estre.
Le présent est l'unique bien
Dont l'Homme soit vraîment le maistre.



SONNET

Monsieur l'Auteur que Dieu confonde,
Vous estes un maudit bavart.
Jamais on n'ennuïa son monde
Avec tant d'esprit et tant d'art.

Je vous estime et vous honore.
Mais les Ennuïeux tels que vous
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espéce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
Passe encor, ce n'est pas merveilles.
Le don d'ennuïer est son lot.

Mais Dieu préserve mon oüie
D'un Homme d'esprit qui m'ennuye :
J'aimerois cent fois mieux un Sot.



ÉPIGRAMMES

Ami, croi-moi, cache bien à la Cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître ;
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant Seigneur et Favory peut-être.
Et Favory? Qu'est-ce là? C'est un Etre,
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
Et qui se rend précieux à son Maître,
Par ce qu'il coûte, et non par ce qu'il vaut.

Longepierre le Translateur,
De l'Antiquité Zélateur,
Imite les premiers Fideles,
Qui combattoient jusqu'au trépas
Pour des véritez immortelles,
Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.

Un Magister s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un Frater s'écria, place, place :
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil, lui dit Messer Pancrace?
Non, mon Ami : je le tiens dans ma main.

Certain Ivrogne, après maint long repas
Tomba malade. Un Docteur Galenique
Fut appellé. Je trouve icy deux cas,
Fiévre adurante, et soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premiérement.
Lors le fiévreux lui dit : Maître Clement
Ce premier point n'est le plus necessaire.
Guérissez-moi ma fiévre seulement,
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

Est-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibere eut cet honneur.
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en regnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Sçavoir se vaincre et réprimer les flots
De son orgueil : c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; et voilà mon Héros.

BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres diverses du S^r R****. (*Soleure*, 1712, *Ursus Heuberger*, in-12.) Édition originale, tout à fait insignifiante au point de vue typographique et dont il nous semble inutile de donner un fac-similé. Au-dessous du titre est une épigraphe tirée d'Horace, et, seule singularité de cette publication, une marque d'imprimeur du xvie siècle, tout justement celle de l'édition originale des satires de Regnier, que nous avons reproduite.

Œuvres diverses de J.-B. Rousseau. (*Londres*, 1723, *Jacob Tonson et Jean Watts*, 2 beaux vol. in-4°.)

Ces deux éditions, les plus importantes de toutes, les seules authentiques, ont été données par l'auteur lui-même.

Œuvres du Sr Rousseau. (*Rotterdam*, 1712, *Fritsch et Bœhm*, 2 vol. in-12, avec figures.) Édition publiée immédiatement après celle de Soleure, par les ennemis du poëte, et malgré ses légitimes protestations. Les éditeurs y ont inséré des pièces libres que désavouait Rousseau, et lui ont donné pour suite un troisième volume, intitulé *Anti-Rousseau*, par le *Poëte sans fard*. Le poëte sans fard est Gacon. Son livre, moitié prose, moitié vers, n'a de valeur qu'à titre de curiosité historique; mais il se termine par un mémoire fort intéressant où Joseph Saurin raconte tout au long l'histoire des fameux couplets et prouve qu'il n'en peut pas être l'auteur, sans parvenir toutefois à rendre évidente la culpabilité de son adversaire.

Œuvres diverses de J.-B. Rousseau, nouvelle édition augm., (publiée par Séguy, frère de l'abbé). *Bruxelles* (*Paris*, *Didot*), 1743, 3 vol. gr. in-4°. Réimprimée à *Paris*, chez *Didot*, la même année en 4 vol. in-12. Nous possédons une édition, également en 4 vol. in-12, publiée à *Amsterdam*, chez *François Changuion*, la même année, avec portrait, et qui contient aussi les fameux couplets.

Les mêmes. 1753, *Londres* (*Paris*), 5 vol. in-12, dont le dernier contient les couplets en fac-similé, avec ce titre : « Le véritable paquet adressé à Monsieur Boindin, et par conséquent le vrai corps du délit. »

Œuvres de J.-B. Rousseau, nouvelle édition, avec un commentaire historique et littéraire, etc., (par M. Amar-Duvivier). *Paris.* 1820, *Lefèvre*, 5 vol. in-8°, portrait. La plus remarquable, sans contredit, de toutes les éditions publiées depuis la mort du poëte.

On a souvent réimprimé les *Œuvres choisies* de Rousseau, à l'usage de la jeunesse; mais nous ne connaissons pas d'édition récente des *Œuvres complètes* qui mérite une mention particulière.

AUTOGRAPHES ET PORTRAITS

Les autographes de J.-B. Rousseau sont assez rares. Nous avons emprunté celui de notre page 304 à l'*Isographie des Hommes célèbres*. Il provient de la collection Villenave.

Le beau portrait dont nous avons reproduit la tête et le buste, p. 304, a été peint en 1738, c'est-à-dire du vivant de l'auteur, par Aved, et gravé in-folio par J. Daullé, in-4° par G.-F. Schmidt. Il a été copié par d'autres graveurs, Ficquet, Duflos, Ingouf junior, Allain, etc., presque toujours avec une remarquable exactitude. La galerie des Offices de Florence possède un admirable portrait du poëte, peint d'après nature par Largillière.

A consulter sur J.-B. Rousseau, outre les cours de littérature cités dans nos précédentes notices (Villemain, MM. Nisard, Guéruzez, etc.) :

Les diverses éditions mentionnées plus haut; particulièrement celles de 1753 pour les factums de Rousseau contre Saurin et de Saurin contre Rousseau, et de 1820, pour la correspondance, qui remplit une partie du 4e volume et le 5e tout entier;

Les œuvres complètes de Voltaire, particulièrement : *Le siècle de Louis XIV*, articles Rousseau, Saurin et La Motte-Houdart, *Correspondance générale*, et plusieurs factums, tels que *Utile examen des trois dernières épîtres de Rousseau*, etc.

La Harpe (*Lycée*); Sabatier de Castres (*Les trois siècles*); Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*); *Notice sur l'exil et le décès de J.-B. Rousseau à Bruxelles*, par M. Joseph Marchal (Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 1843); *J.-B. Rousseau*, étude littéraire, par M. Valmont-Bourey (Paris, 1852 in-8°); *Eloge de Rousseau*, par M. de Maux, secrétaire de l'Académie de Picardie; *Notice sur Rousseau*, par M. Pierre Malitourne (Collection Crépet); etc.



Ses talens l'ont déifié,
L'Europe moderne l'honore:
Jadis à ses autels elle eut sacrifié.



Ce qui flate mon cœur, et m'est
plus cher encore,
Il a pour moi de l'amitié.

Le M.is de Villette

Dessiné par J. A. Danzel au Ch.teau de Ferney en 1764. et Gravé par J. B. Michel,
d'après le Dessin qui est dans le Cabinet de M. le Marquis de Villette.

FRANÇOIS-MARIE

AROUET DE VOLTAIRE

« Talents uniques que je peindrai d'un dernier trait — répond l'abbé de Radonvilliers au nouvel académicien Ducis qui venait de prononcer l'éloge de Voltaire — : ceux même qui en déplorent l'abus sont contraints de les admirer..... Quand je vois ce qu'il a fait et ce qu'il pouvait faire, — s'écrie Joseph de Maistre dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg,* — ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une sorte de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, je voudrais lui élever une statue... par la main du bourreau ! »

Le plus doux et le plus féroce des ennemis de Voltaire sont d'accord : *talents uniques... talents inimitables...* Que diront de plus ses partisans ?

Ils monteront de la considération de ses étonnantes facultés intellectuelles à celle de leur merveilleux équilibre, de son esprit sans rival à son bon sens sans exemple. Le philosophe leur paraîtra plus grand que le poète, que le conteur, que le pamphlétaire, que l'historien même. Quelques-uns, les hommes politiques, par exemple, qui ont organisé, il y a cinq ans, son premier centenaire, s'élèveront plus haut encore : le défenseur des Calas, des Sirven, des La Barre, des Lally-Tollendal, le père adoptif de Mlle Corneille, le bienfaiteur de tant de malheureux, dépassera pour eux le philosophe de toute la supériorité que le cœur peut revendiquer sur l'intelligence, et ils aimeront l'homme, après avoir passé de l'admiration pour l'écrivain à la communion d'idées avec le penseur.

Que ceux qui ne font qu'admirer Voltaire — en demandant sa tête comme Joseph de Maistre, ou simplement le sacrifice de quelques-uns de ses ouvrages, comme l'abbé Radonvilliers — se rassurent : je ne veux qu'indiquer ici à quel grand nombre de points de vue tout à fait différents on peut peindre cet homme unique, et plaider, pour l'étude que j'en vais crayonner à la hâte, cette circonstance atténuante que je suis obligé de prendre place à l'un des plus restreints, à celui peut-être où il jette le moins d'éclat.

Mais, dira-t-on, Voltaire poète est un sujet déjà fort étendu, sinon très brillant. Voltaire a composé des vers pendant soixante-douze ans. Né en 1694, il adressait dès 1706 une épître au Dauphin, fils unique de Louis XIV. Voltaire avait alors douze ans. Et quand il atteignit en 1778 sa quatre-vingt-quatrième et dernière année, le poète philosophe, qui avait fait presque autant de vers qu'il avait vécu d'heures depuis cette première épître, venait de terminer en même temps deux tragédies, *Irène* et *Agathocle.*

Je sais quelle est l'importance de l'œuvre poétique de Voltaire. En ne nommant que les ouvrages les plus célèbres, Voltaire a composé : *Œdipe*, tragédie, en 1718 ; *Artémire*, tragédie, en 1720 ; *Le Pour et le Contre,* épître, en 1722 ; *La Henriade*, poème épique, en 1723 ; *Mariamne,* tragédie, en 1724 ; *L'Indiscret*, comédie, en 1725 ; *Brutus*, tragédie, en 1730 ; les premiers chants de son trop fameux poème sur Jeanne d'Arc en 1731 ; *La Mort de César*, tragédie, et le *Temple du goût*, poème en prose et en vers, la même année ; *Eriphyle*, *Zaïre*, tragédies, et *Samson*, opéra, en 1732 ; *Adélaïde Du Guesclin*, tragédie, et les premiers *Discours en vers*, en 1734 ; *Alzire*, tragédie, l'*Enfant prodigue,* comédie, et le *Mondain*, satire, en 1736 ; les derniers *Discours en vers*, en 1737 ; *Zulime*, tragédie, en 1740 ; *Mahomet*, tragédie, en 1742 ; *Mérope*, tragédie, en 1743 ; le *Poème de Fontenoi*, en 1745 ; *La Prude,* comédie, en 1747 ; *Sémiramis*, tragédie, en 1748 ; *Nanine*, comédie, en 1749 ; *Oreste*, tragédie, en 1750 ; *Rome sauvée* et *Le Duc de Foix*, tragédies, en 1752 ; *L'Orphelin de la*

Chine, tragédie, en 1755; *Le Désastre de Lisbonne*, poème, en 1756; *Tancrède*, tragédie, et le *Pauvre Diable*, sa meilleuresatire, en 1760; *Olympie*, tragédie, en 1762; *Saül*, tragédie, en 1763; *Le Triumvirat*, tragédie, en 1765; *Les Scythes*, tragédie, en 1767; *La Guerre civile de Genève*, poème, en 1768; *Les Guèbres*, tragédie, et l'*Epître à Boileau*, son chef-d'œuvre en ce genre, en 1769; *Sophonisbe*, tragédie, en 1770; *Les Pélopides*, tragédie, et *Le Dépositaire*, comédie, en 1773; *Don Pèdre*, tragédie, en 1775; *Irène* et *Agathocle*, tragédies, en 1777. Mais un poète ne se juge point par le nombre de vers qu'on a publiés sous son nom — Regnier et Malherbe sont immortels, bien que chacun d'eux n'ait laissé qu'un fort petit volume, — et ce n'est d'ailleurs sur aucun des ouvrages dont on vient de lire l'énumération que je m'appuierai pour réclamer en faveur de Voltaire une petite place parmi les grands poètes.

Voltaire a fait imprimer un poème épique, des tragédies, des comédies, des poèmes burlesques, des épîtres à la manière de Boileau, des discours philosophiques, des contes, des satires, des opéras, des cantates, des odes, que sais-je? de tout enfin !... eh bien ! de ce tout je dirai à peine quelques mots, et c'est uniquement Voltaire poète léger, poète badin, poète de circonstance, poète de cour, de salon ou de boudoir, que je proposerai à votre admiration, c'est justement sur ceux de ses ouvrages auxquels il n'attachait aucun prix, qu'il a négligé pour la plupart de publier de son vivant, que je fonderai sa gloire; ce sont ses poésies fugitives que je montrerai les seules originales, les seules vivantes, les seules durables !

Justice est faite depuis longtemps de *la Henriade*. « C'est à *la Henriade* seule à parler en sa défense, disait Voltaire, et au temps seul de désarmer l'envie. » Le temps a désarmé l'envie, mais *la Henriade* est muette; on sait qu'elle respire en mauvais vers un ardent amour de l'humanité : on ne la lit plus.

Tout le monde est d'accord sur les tragédies de Voltaire avec Voltaire lui-même. « Vous savez bien, fripon que vous êtes, écrivait-il en 1763 à l'abbé de Voisenon, que les tragédies de Crébillon ne valent rien, et je vous avoue en conscience que les miennes ne valent pas mieux. Je les brûlerais toutes si je pouvais, et cependant j'ai encore la sottise d'en faire, comme le président Lubert jouait du violon à soixante-dix ans, quoiqu'il en jouât fort mal et qu'il fût cependant le premier violon du parlement. »

Gardons un respectueux silence sur ses comédies, sur ses odes, sur ses poèmes burlesques, sur ses opéras et sur ses cantates. On a beaucoup vanté ses contes en vers : que de poètes, dont nous ne prononcerons même pas le nom, lui sont supérieurs en ce genre!

Restent d'abord ses *Discours sur l'homme*. Là du moins Voltaire montre quelque originalité, sinon dans le style, au moins dans l'invention. C'est le premier exemple de *Méditations poétiques* sur des sujets de pure philosophie. D'un coup d'aile, Lamartine devait dépasser Voltaire et nous habituer à lever les yeux plus haut. Puis ses Épîtres et ses Satires. Les premières font déjà partie, pour la plupart, des poésies fugitives, et celles qui sont écrites en vers de douze pieds, les plus connues, l'*Epître à Boileau*, l'*Epître à Horace*, bien que contenant de beaux passages, restent fort au-dessous des modèles, sans sortir de l'imitation. Quant aux satires, Voltaire a eu l'imprudence d'y mettre des notes en prose où la critique littéraire, le bon sens philosophique et l'esprit de saillie brillent d'un tel éclat que sa pauvre poésie en est tout éclipsée. Au bout d'un vers fort médiocre de la satire *Les trois empereurs en Sorbonne*, je trouve un chiffre qui me renvoie à cette indication : « Le sieur Ribalier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en Sorbonne M. Marmontel, pour avoir dit que Dieu pourrait bien avoir fait miséricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Ribalier est un peu dur. » Un mauvais alexandrin des *Systèmes* me fournit l'occasion de lire ce parallèle : « Descartes était le contraire de Gassendi : celui-ci cherchait, et l'autre croyait avoir trouvé. On sait assez que toute la philosophie de Descartes n'est qu'un roman mal tissu qu'on ne se donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd son temps à rechercher comment des dés, tournant sur eux-mêmes dans le plein, ont produit des soleils, des planètes, des

terres et des mers ? Les partisans de ces chimères les appelaient les hautes sciences, ils se moquaient d'Aristote, et ils disaient : nous avons de la méthode. On peut comparer le système de Descartes à celui de Lass; tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un temps où la raison humaine était égarée. Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années; ceux de Lass ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plus tôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie. » Et — pour ne pas abuser des citations — je rencontre au bas du *Dialogue de Pégase et du vieillard* cette plainte de Voltaire contre les éditeurs qui publiaient sous son nom des ouvrages qui ne sont pas de lui : « On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort; et chacun y glisse ses meubles pour les vendre. »

Du vaste champ de matériaux que nous avons inventorié tout à l'heure, je n'ai mis de côté pour le monument poétique de Voltaire que les plus légères de ses Épîtres. J'y joindrai quelques-unes de ses Stances et une grande partie de ses Poésies mêlées. L'édifice sera plus gracieux qu'imposant, mais, en fait de critique littéraire, il faut toujours avoir présente à l'esprit cette vérité, que le goût du jour est une base mobile comme lui et sur laquelle on ne peut rien bâtir de durable, quelque énorme que soit la masse, quelque profondes que semblent les fondations. Or les poésies épiques, dramatiques, lyriques, philosophiques et satiriques de Voltaire sont des ouvrages à la mode du temps qui les a vus naître et s'effacent peu à peu avec ce temps lui-même de la mémoire des hommes, tandis que ses épîtres, ses épigrammes, ses couplets, ses impromptus, ses madrigaux eux-mêmes sont de tous les temps. « C'est, en a fort bien dit le bon Ducis, le choix le plus piquant et le plus fin de la langue familière, qui sous sa main acquiert la sorte de noblesse que la grâce donne; c'est l'heureux accord des images du poète avec le ton de la conversation la plus aimable; ce sont les tournures les plus imprévues, et comme des saillies d'imagination qui, outre le mérite de la surprise, ont encore celui du naturel, parce qu'on voit bien qu'elles ne sont que le mouvement et la marche de son genre d'esprit; c'est le tact le plus délicat de toutes les convenances; c'est, dans la plaisanterie avec les grands et avec les femmes (deux sortes de puissance dans la société) une hardiesse mesurée, et que le goût le plus sûr ne manque jamais d'avertir à temps du point où il faut s'arrêter; c'est enfin tout ce que l'art le plus réfléchi semblerait devoir trouver à peine en le cherchant, et que M. de Voltaire laissait tomber en se jouant, et presque sans y penser, de sa plume brillante et facile. »

Je n'ajouterai qu'un mot à cet éloge. Sans doute Voltaire est inférieur comme poète à Rousseau, qu'il dépasse de tout son génie et de tout son cœur; mais, s'il a contribué en quelque sorte, par le mépris de la rime et par bien d'autres errements qu'il serait trop long d'indiquer ici, à la décadence de la versification française, au moins a-t-il, pendant sa longue carrière, maintenu, dans un siècle qui s'insurgeait contre elles, les légitimes prérogatives de la poésie, et tout poète doit s'enorgueillir de l'hommage que ce grand homme a rendu à son art en ayant plus de souci encore de sa réputation comme poète, même de second plan — il ne se faisait pas d'illusion en particulier à cet égard — que de sa gloire comme prince des conteurs, comme créateur, en France, de la philosophie historique, comme pionnier de la civilisation moderne dans le monde ancien.

EXTRAITS DES POÉSIES DE VOLTAIRE

LE TEMPLE DU GOUT[1]

FRAGMENTS

Les Commentateurs

Là, j'apperçus les Daciers, les Saumaises,
Gens hérissés de savantes fadaises ;
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sur un tas d'Auteurs Grecs,
Tout noircis d'encre et coëffés de poussiere.
Je leur criai de loin, par la portiere :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût
Vous décrasser? Nous, Messieurs? Point du tout,
Ce n'est pas là, grace au Ciel, notre étude :
Le Goût n'est rien : nous avons l'habitude
De rediger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa ; mais nous ne pensons point.

Portrait de Fontenelle

C'étoit le sage Fontenelle,
Qui, par les Beaux Arts entouré,
Répandoit sur eux, à son gré,
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planette, à tire d'aîle,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le Goût tenoit
Le siege heureux de son Empire.
Avec *Quinaut* il badinoit ;
Avec *Mairan* il raisonnoit ;
D'une main legére il prenoit
Le Compas, la Plume et la Lyre,



1. Petit poème en prose et en vers, composé en 1731, et publié pour la première fois en 1733. Nous en donnons ces deux passages d'après l'édition de 1740, *Recueil de pièces fugitives en prose et en vers*, par M. de V***.

STANCES

A FRÉDÉRIC LE GRAND, ROI DE PRUSSE[2]

Adieu, grand homme, adieu, coquette,
Esprit sublime et séducteur,
Fait pour l'éclat, pour la grandeur,
Pour les Muses, pour la retraite.

Adieu, vainqueur ou protecteur
Du reste de la Germanie,
De moi, très-chétif raisonneur,
Et de la noble poësie.

Adieu, trente ames dans un corps
Que les dieux comblèrent de grâce,
Qui réunissez les trésors
Qu'on voit divisés au Parnasse.

Adieu, vous dont l'auguste main,
Toujours au travail occupée,
Tient pour l'honneur du genre humain
La plume, la lyre et l'épée!

Vous qui prenez tous les chemins
De la gloire la plus durable,
Avec nous autres si traitable,
Si grand avec les souverains!

Vous qui n'avez point de faiblesse,
Pas même celle de blâmer
Ceux qu'on voit un peu trop aimer
Ou leurs erreurs ou leur maîtresse!

2. Berlin, 2 novembre 1740. Tous ces extraits, sauf indication contraire, sont pris sur l'édition de Kehl, publiée en 1784, six ans après la mort de Voltaire. Les pièces fugitives de Voltaire n'ayant pas, pour la plupart, été recueillies de son vivant dans les éditions de ses *Œuvres*, il nous a été souvent impossible de remonter plus haut que 1784. Ce sera pour nos lecteurs une occasion d'étudier les changements apportés par Voltaire dans l'orthographe. L'année 1740 est représentée ici par les deux fragments du *Temple du Goût* qu'on vient de lire et le fragment d'épître au duc de Sully de la page 328, et l'année 1775 par les Stances sur l'amitié de la page 329 et les vers à Catherine II de la page 332. Ces divers morceaux, pour lesquels nous avons pu remonter à des éditions qui ont passé sous les yeux de l'auteur, serviront de termes de comparaison.

Adieu ; puis-je me consoler
Par votre amitié noble et pure ?
Le roi me fait un peu trembler,
Mais le grand homme me rassure.



ÉPITRES

AU MÊME [3].

Ainsi dans vos galants écrits,
Qui vont courant toute la France,
Vous flattez donc l'adolescence
De ce d'Arnaud que je chéris,
Et lui montrez ma décadence.
Je touche à mes soixante hivers ;
Mais, quand tant de lauriers divers
S'accumulent sur votre tête
Par vos exploits et par vos vers,
Grand Prince, il n'est pas fort honnête
De dépouiller mes cheveux blancs
De quelques feuilles négligées
Que déjà l'Envie et le Temps
Ont de leurs détestables dents
Sur mon front à demi rongées.
Quel diable de Marc-Antonin !
Et quelle malice est la vôtre !
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.
Croyez, s'il vous plaît, que mon cœur,
En dépit de mes onze lustres,
Conserve encore quelque ardeur ;
Et c'est pour les hommes illustres.
L'esprit baisse ; mes sens glacés
Cèdent au temps impitoyable,
Comme des convives lassés
D'avoir trop long-temps tenu table ;
Mais mon cœur est inépuisable,
Et c'est vous qui le remplissez.

3. 1750. Frédéric avait adressé à d'Arnauld quelques vers où il parlait de « la décadence » de « l'Apollon de France » et l'invitait à recueillir sa succession.

AU PRÉSIDENT HÉNAULT[1].

Votre amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton.
Si Linus fit la musique,
Les vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Grèce
Vaut-il celui de Paris?
Il chanta la douce ivresse
De Silène et de Cypris;
Mais fit-il avec sagesse
L'histoire de son pays?
Après des travaux austères,
Dans vos doux délassemens
Vous célébrez les Chimères.
Elles sont de tous les temps,
Elles nous sont nécessaires;
Nous sommes de vieux enfans :
Nos erreurs sont nos lisières;
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

A LA MARQUISE DU CHATELET[5].

Ainsi donc cent beautés nouvelles
Vont fixer vos brillans esprits :
Vous renoncez aux étincelles,
Aux feux follets de mes écrits,
Pour des lumières immortelles;
Et le sublime Maupertuis
Vient éclipser mes bagatelles.
Je n'en suis fâché, ni surpris :
Un esprit vrai doit être épris
Pour des vérités éternelles.
Mais ces vérités que sont-elles?
Quel est leur usage et leur prix?
Du vrai savant que je chéris

1. 1760. Hénault, magistrat et historien, venait de faire représenter chez le maréchal de Belle-Isle un ballet de sa composition, intitulé : *Le Temple des Chimères*, dont la musique était du duc de Nivernais. — 5. 1732. La Marquise venait de se lier avec le savant Maupertuis.

La raison ferme et lumineuse
Vous montrera les cieux décrits,
Et d'une main audacieuse
Vous dévoilera les replis
De la nature ténébreuse;
Mais, sans le secret d'être heureuse,
Il ne vous aura rien appris.

AU DUC DE SULLY [6].

Peut-être, les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux goûteux,
Qu'anima l'esprit de Chapelle.....
Presque seul il étoit resté,
D'un siècle plein de politesse.
On dit qu'aujourd'hui la jeunesse,
A fait à la délicatesse
Succeder la grossiereté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine et lâche paresse
A cette sage oisiveté,
Que l'Etude occupoit sans cesse.

STANCES

A UN ÉRUDIT ITALIEN [7].

Etalez moins votre abondance,
Votre origine et vos honneurs;
Il ne sied pas aux grands seigneurs
De se vanter de leur naissance.

6. 1720. Nous ne donnons de cette Épître qu'un fragment du passage relatif à la mort de Chaulieu. Nous suivons l'édition : *Recueil de pièces fugitives, en prose et en vers*, par M. de V*** (Paris, 1740, in-8°), première de ce genre et condamnée par un arrêt du Conseil. — 7. Déodati de Tovazi, qui avait envoyé à Voltaire une *Dissertation sur l'excellence de la langue italienne*. Ces Stances sont datées de Ferney, 1er février 1761.

L'Italie instruisit la France;
Mais par un reproche indiscret,
Nous serions forcés à regret
A manquer de reconnaissance.

Dès long-temps sortis de l'enfance,
Nous avons quitté les genoux
D'une nourrice en décadence,
Dont le lait n'est plus fait pour nous.

Nous pourrions devenir jaloux
Quand vous parlez notre langage;
Puisqu'il est embelli par vous,
Cessez donc de lui faire outrage.

L'égalité contente un sage;
Terminons ainsi le procès :
Quand on est égal aux Français,
Ce n'est pas un mauvais partage.

L'AMITIÉ [8].

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'amour tient son empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

8. Ces Stances, le chef-d'œuvre de Voltaire, font partie d'une lettre à Cideville, datée de Bruxelles, 11 juillet 1741. Edition des *Œuvres* de 1775, en 40 vol. in-8°.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toûjours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien;
Cesser d'aimer et d'être aimable
C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettait ses egaremens.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.



ÉPIGRAMMES

A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il est bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément;
Il a beau m'écrire souvent,
Il n'obtiendra point de réponse.
Je ne serai point assez sot
Pour m'embarquer dans ces querelles;
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

A DESTOUCHES.

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :
Je le serai, j'en suis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité,
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

A GRÉTRY [9].

La cour a sifflé tes talens ;
Paris applaudit tes merveilles ;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

SUR FONTENELLE.

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière :
Des mondes infinis autour de lui naissans,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissans,
A nos yeux étonnés il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira ;
Que voulez-vous de plus ? il fit un opéra.

SUR LE PEINTRE COYPEL.

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les surpasser il s'efforce ;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

9. *Le Jugement de Midas*, opéra représenté sans succès devant une nombreuse assemblée de grands seigneurs, avait été vivement applaudi au théâtre quelques jours après.

SUR FRÉRON.

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron;
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

SUR LA BEAUMELLE ET FRÉRON [10].

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre La Beaumelle et Fréron;
Ce serait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

A MADAME LULLIN [11].

Nos grands-pères vous virent belle.
Par votre esprit vous plaisez à cent ans;
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

A MADAME DE FLORIAN [12].

Vous voulez arrêter mon âme fugitive;
Ah! Madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien;
On veut que son esclave vive.

INSCRIPTION POUR UN CADRAN SOLAIRE.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien? tenez-vous-y :
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

A CATHERINE II, IMPÉRATRICE DE RUSSIE [13].

Dieux! qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant!
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine! heureux qui vous entend!

10. 1774. Dans une estampe mise par le libraire Le Jay à la tête d'un *Commentaire sur la Henriade,* le portrait de Voltaire était placé entre ceux de Fréron et de La Beaumelle. — 11. En lui envoyant un bouquet le 9 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans révolus. — 12. 1777. Mme de Florian exigeait de l'auteur qu'il vécût encore longtemps. — 13. Catherine pressait Voltaire de se rendre auprès d'elle. D'après l'édition de 1775.

Plaire et régner, voilà votre talent;
Mais le premier me flatte davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Il cesserait de l'être en vous voyant.

A TURGOT.

Je crois en Turgot fermement
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

A NECKER [14].

On vous damne comme hérétique;
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent :
Mais ne perdez point l'espérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance :
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France.

14. Alors directeur des finances (1777). Necker était protestant. Nous finissons à dessein par ce morceau qui montre que, malgré son cosmopolitisme, Voltaire resta de cœur jusqu'à ses derniers jours patriote et français.

AUTOGRAPHE DE VOLTAIRE

fait au chateau de ferney
pays de Gex en bourgogne
6. juin 1761 Voltaire

BIBLIOGRAPHIE

Dans le dixième volume de *La France littéraire*, paru en 1839, M. Quérard a consacré 166 pages petit texte in-8° à deux colonnes à la bibliographie de Voltaire. Nous renvoyons nos lecteurs à cette précieuse notice, qu'ils pourront compléter par celle qu'a donnée M. Vapereau, dans son *Dictionnaire des littératures*.

Le principal poème de Voltaire, *La Henriade*, parut d'abord en 1723 sous le titre *La Ligue ou Henri-le-Grand*, sans nom d'auteur, publié frauduleusement à Londres par l'abbé Desfontaines, d'après un manuscrit incomplet. La première édition donnée par Voltaire et qui lui rapporta 150,000 livres, a pour titre :

La Henriade de M. de Voltaire, poème épique en dix chants. (*Londres*, 1728, in-4°, avec figures.) Réimprimée in-8° la même année, même ville, la *Henriade* eut, du vivant même de Voltaire, un très grand nombre d'éditions que nous ne pouvons énumérer ici.

L'*Épître à Uranie* parut en 1732, les *Discours en vers* sont de 1738, la *Religion naturelle* de 1756, etc.. Il nous est impossible de donner les éditions originales de chacun des poèmes petits ou grands, et nous devons nous contenter d'énumérer les recueils.

Recueil de pièces fugitives en prose et en vers, par M. de V*** (*Paris*), 1740, in-8°.

Le Portefeuille trouvé ou Tablettes d'un curieux, contenant quantité de pièces fugitives de M. de Voltaire, qui ne sont dans aucune de ses éditions. (*Genève*, 1759, in-12.)

Pièces échappées du portefeuille de M. le comte de Tournay. (1760, in-12.)

Œuvres choisies de M. Arouet de Voltaire. (*Avignon*, 1761, *A. Giroud*, in-12.)

Pièces fugitives de M. de Voltaire, de M. Desmahis et de quelques autres auteurs, avec deux histoires de Sadi, poète persan (par Thorel de Chompigneulles). [*Genève* et *Lyon*, 1761, *Reguillat*, in-12.]

Mélanges de Poésies. (1764, 6 vol. in-8°.)

Epîtres, Satires, Contes, Odes et pièces fugitives du poète philosophe, dont plusieurs n'ont point encore paru; enrichis de notes curieuses. (*Londres* [*Genève*], 1771, in-8°.)

Mélanges de Poésies, 1773. (*Neufchatel*, 2 vol. in-12.)

Contes et Poésies diverses. (*Genève*, 1775, in-8°. *Paris*, 1777, in-16. *Londres*, 1778, in-12.)

Voir, pour les pièces de théâtre en vers, la notice de M. Quérard.

Pour les éditions des *Œuvres complètes*, nous citerons seulement celles de 1775 et 1784, indiquées plus amplement parmi nos notes, et celle de M. Beuchot, le modèle des éditions classiques. (*Paris*, de l'impr. Didot, *Lefèvre*, *Verdet et Lequien*, *F. Didot*, 1829-1834, 70 vol. in-8°, dont le tome Ier est consacré à la biographie, les tomes 2 à 9 au théâtre, 10 et 11 aux deux grands poèmes, et 12 à 14 aux poésies diverses.)

PORTRAITS ET AUTOGRAPHES

Les portraits et autographes de Voltaire sont trop nombreux pour qu'il nous soit possible d'en donner même la nomenclature. Nous nous contenterons de quelques indications, qui pourront servir de guide aux recherches. Voltaire a été peint ou dessiné :

Par Latour vers 1716, Largillière vers 1718, Latour en 1731, Dauzel en 1764, Hubert en 1769, Gaultier-Dagoty fils en 1772, Barat en 1774, Denon en 1775, Marillier, Gaudon, Brichel del Scalo, etc., vers la même époque, et enfin par Joseph Vernet pendant une séance de l'Académie, en 1778, l'année même de sa mort.

Voltaire a été figuré en buste et en pied par Pigalle et par Houdon. La fameuse statue assise de ce dernier sculpteur, dont on peut voir une copie à Paris, au square de la rue Monge, et qui orne le foyer du Théâtre-Français, a été exécutée après la mort du poète, en 1781.

Il a paru, du reste, depuis la publication de notre première édition, un ouvrage qui nous dispense de plus longs détails et que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs : *Essai d'Iconographie Voltairienne*, histoire et description de tout ce qui a été publié sur Voltaire, par l'art contemporain, par Gustave Desnoiresterres. (*Paris*, 1878, *Didier*, in-4°, fig.) [Extrait du journal *l'Art*.] C'est à ce superbe ouvrage que nous avons emprunté notre portrait de la page 320.

A CONSULTER SUR VOLTAIRE : la Notice Quérard et le *Dictionnaire des littératures*, de Vapereau, où sont indiqués tous les écrits relatifs à sa personne et à ses ouvrages.


Gravé à Liège par
d'après une Miniature

ANDRÉ-MARIE DE CHÉNIER

hier, en te quittant, enivré de tes charmes,
belle D'z.., vers moi, tenant en main des armes,
une troupe d'enfans courut de toutes parts.
ils portaient des flambeaux, des chaînes, et des dards;
leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'ame;
leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,
leurs chaînes m'ont saisi. d'une cruelle voix:
aimeras tu D'z.. ? crioient-ils à la fois,

andré Chenier

Singuliers revirements de la célébrité! Pendant près d'un demi-siècle, le poète tragique de *Charles IX*, de *Henri VII* et de *Tibère*, le poète satirique, épistolaire, humoristique et patriotique qui s'était essayé avec le même succès en des genres aussi opposés que l'*Épître à Voltaire* et le *Chant du Départ*, le rival de La Harpe comme critique littéraire, l'homme d'État qui avait survécu à toutes les catastrophes de la Révolution française et défendu à la tribune de toutes nos grandes assemblées les intérêts de la littérature, Marie-Joseph Chénier, exalté par les uns, traîné dans la boue par les autres, attira seul tous les regards. Si ses ennemis venaient à parler de son frère André, ce n'était point pour opposer la poésie de celui-ci aux vers de celui-là, mais pour cracher à la face de Marie-Joseph Chénier cette sanglante et ignoble calomnie : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? » sans prendre garde que dans ses bras — justification touchante et suprême — pleurait avec lui une mère inconsolée dont ce cri sinistre ravivait la douleur. Puis, Marie-Joseph disparut. Le silence se fit sur sa tombe, l'oubli autour de son œuvre. Or, à mesure que ce silence, que cet oubli allaient croissant, des voix, de plus en plus nombreuses, murmuraient çà et là quelques doux vers du charmant poète dont la tête avait roulé sur l'échafaud. On recueillait une à une les épaves de son œuvre à lui, submergée dans la grande tourmente révolutionnaire. Et voilà que ces fragments, mutilés eux-mêmes et qu'on cherchait en vain à rajuster, faisaient, par la pureté de leurs contours, par le fini de leur travail, verser à tous les yeux des larmes d'admiration et d'attendrissement. André Chenier apparaissait déjà comme un de ces grands artistes de l'antiquité classique dont l'édifice n'offre plus à l'admiration universelle que d'admirables matériaux, dispersés aux quatre coins du monde. Ses vers hantaient toutes les mémoires. Et après avoir été, sinon injuste, du moins indifférent à l'égard d'André-Marie, on devenait presque ingrat pour Marie-Joseph.

C'est qu'en poésie, l'un ne faisait que continuer avec éclat le XVIIIe siècle, tandis qu'avec éclat l'autre se montrait le précurseur du XIXe. Il était arrivé aux deux frères ce qu'on ne voit que trop souvent dans notre histoire littéraire : le premier, hardi jusqu'à la témérité en politique, avait suivi en littérature la route banale ; le second, révolutionnaire timide, s'était ouvert lui-même en poésie des sentiers vierges de pas humains. Les générations suivantes, ayant pris l'aîné pour guide, ont oublié le cadet. Quoi de plus naturel? Les malheurs de celui-ci ont de plus en plus, avec la compassion, éveillé la curiosité, et avec la curiosité la faveur publique. Quoi de plus juste? Double mouvement d'opinion qui

vient seulement de prendre fin. « Il en est un peu, avec les manuscrits d'André Chénier, disait Sainte-Beuve en 1839, comme avec le panier de cerises de Mme de Sévigné; on prend d'abord les plus belles, puis les meilleures restantes, puis les meilleures encore, puis toutes. » Et voyez combien était prophétique la parole de Sainte-Beuve. Chaque fois que, depuis 1839, quelques nouveaux fragments de Chénier ont vu le jour, une édition nouvelle a paru, comme pour leur servir de cadre. L'avant-dernière est de 1872 et comprenait jusqu'aux moitiés de vers que l'éditeur avait pu recueillir. La dernière, publiée en 1874 par le neveu même d'André, comprend de ses écrits, complets ou inachevés, quoi ?... tout !

Tout, en effet, a une valeur chez ce poète qui, le premier, à la fin du XVIIIe siècle, osa faire rentrer dans les vers l'imagination, la sensibilité, le naturel, la poésie en un mot, oui la poésie, car il faut remonter jusqu'à Racine pour trouver de la poésie dans les vers français... encore n'est-ce la plupart du temps que de la poésie élégiaque, et André ne fut pas seulement un poète élégiaque, il fut aussi un poète lyrique : or nous n'avions pas eu, à proprement parler, de poète lyrique depuis Ronsard.

Qu'on me permette de glisser rapidement sur la biographie de Chénier. Né en 1762 à Galata, quinze mois environ avant Marie-Joseph, André-Marie était le troisième des quatre fils de Louis de Chénier, consul français à Constantinople, et de Santi-l'homaca, belle, savante et spirituelle Grecque. On connaît son séjour dans le Midi, son court passage dans l'armée, ses voyages en Italie et en Angleterre, son retour en France vers 1791, son enthousiasme pour la Révolution lorsqu'il n'en vit que les promesses, sa lutte contre elle quand il n'en aperçut que les excès, son arrestation à Versailles, ses quatre mois de Saint-Lazare, et son exécution le 7 thermidor an II (25 juillet 1794), deux jours avant la chute de Robespierre.

André Chénier était à la fois un poète, un citoyen, un homme. Un homme du juste milieu ! diront avec un sourire les exagérés de tous les partis. Hélas, nous avons appris à les connaître, aux temps troublés où nous vivions naguère, les hommes du juste milieu ! Habiles à profiter des circonstances, tout leur savoir consiste généralement à sauver de la bagarre non seulement leurs têtes, non seulement leurs biens, mais encore leurs titres, fonctions et dignités ! On ne sait où les trouver au jour de l'ouragan, c'est eux qui soufflent la tempête quand l'orage a passé. Tout autre fut André Chénier. « L'auteur du *Patriote* ne doute pas de son succès, écrivait-il au *Journal de Paris* le 26 juillet 1792. J'ai le malheur d'être en cela de son avis ; et comme il faut que chacun reste fidèle à son caractère, puisqu'il a choisi ce moment de sa toute-puissance pour nous menacer du glaive, il faut de notre côté choisir ce même moment pour le poursuivre plus que jamais de ses affreuses vérités. Ainsi, pour le repos de sa conscience, et pour l'encourager, s'il en est besoin, lorsqu'il écrira ses tablettes de proscription, je veux qu'il sache que, parmi les auteurs des *Supplémens*, il en est sans doute plusieurs, mais au moins un, dont les méchants heureux n'intimideront jamais ni le cœur ni la bouche, qui, dans les cachots et sous le fer des bourreaux, ne cesserait pas d'en appeler aux lois, aux autorités légitimes, à la justice, à l'humanité, et de dévoiler à l'exécration publique les tyrans déguisés sous le nom de *Patriotes;* qui est prêt à mourir pour cette doctrine impudemment traitée de *parricide;* et qui mourra content de n'avoir plus sous les yeux l'avilissement d'une grande nation, réduite par ses fautes à choisir entre Coblentz et les Jacobins, entre les Autrichiens et Brissot. »

Combien parmi les hommes du juste milieu que nous connaissons écriraient de pareilles lignes en de semblables circonstances ? Combien les signeraient de leur nom ? Combien les scelleraient de leur sang ?

EXTRAITS DES POÉSIES DE CHÉNIER[1]

L'AVEUGLE[2]

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin, et, s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe ; et les sons de sa voix
Émeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
Les humains près de qui les flots t'ont amené
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

« — Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;

1. Nous suivons partout l'édition définitive publiée *enfin* à la librairie Lemerre, en 1874, par M. Gabriel de Chénier, neveu du poète, d'après les manuscrits mêmes. — 2. Cette églogue a paru pour la première fois en 1819. Nous avons fait, vers la fin, une coupure de cent huit vers, faute d'espace.

Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
Ne me comparez point à la troupe immortelle :
Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
Si vous en savez un, pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phébus voulu ravir le prix ;
Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide ;
Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

« — Prends, et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et, tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses ;
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de Jupiter ;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversais les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
Puisque les malheureux sont par vous honorés.
Le plus âgé de vous aura vu treize années :

A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

« — Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

« — Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

« — Enfants ! du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire ;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
Lorsque d'énormes chiens à la voix formidable
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

« — Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

« — Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
» Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,

» Chante, si ton esprit n'est point comme tes yeux,
» Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux dieux... »
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre ;
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli :
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli !

« — Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

« — Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

« — Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu :
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles ;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : « Souverain Jupiter ;

» Soleil qui vois, entends, connais tout; et toi, mer;
» Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
» Salut! Venez à moi! de l'Olympe habitantes,
» Muses! vous savez tout, vous, déesses; et nous,
» Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »

. . . .

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient: « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »



FRAGMENT[3]

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
Qui marche toujours seule et qui paît à l'écart.
Libre, elle lutte et fuit, intraitable et rebelle;
Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.



L'INVENTION[4]

O langue des Français! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort?

3. Paru en 1819. Sorte d'étude bucolique d'après nature. Le manuscrit porte cette indication : « Vu et fait à Catillon près Forges, le 4 août 1792, et écrit à Gournay le lendemain. » — 4. Fragment d'un poème assez long, publié en 1819, et qui est une sorte d'Art poétique.

Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
Que, si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie;
Il a tous les talents qui font les grands succès;
Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux,
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux?
Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle?
Est-ce pour Montesquieu qu'impuissant et rebelle,
Il fuit? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes?
Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets;
La langue se refuse à ses demi-pensées,
De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées;
Il se dépite alors, et, restant en chemin,
Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
Ignore un tel supplice : il pense; il imagine;
Un langage imprévu, dans son âme produit,
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit;
Les images, les mots que le génie inspire,
Où l'univers entier vit, se meurt et respire,
Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
En foule en son cerveau se hâtent de courir.
D'eux-mêmes ils vont chercher un nœud qui les rassemble:
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.



LA JEUNE CAPTIVE[5]

Saint-Lazare.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du Nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

5. Cette poésie parut le 30 nivôse an III, dans la *Décade philosophique*, moins de six mois après la mort d'André.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents,
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.



ÏAMBES [6]

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie,
Ne s'informe plus de son sort.

6. Parus pour la première fois, mais imcomplets et altérés, en 1819. Même dans les autres éditions ces deux Ïambes ont été donnés comme faisant partie de trois pièces différentes et le second comme inachevé ; dans l'avant-dernière, on les présente comme n'appartenant qu'à une seule et même pièce. Nous n'en avons le texte exact que depuis 1874.

Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi,
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie;
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis; vivez contents.
En dépit de — —, soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui; mon malheur importune :
Vivez, amis; vivez en paix.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,

Emplissant de mon nom ces longs corridors sombres,
Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime;
Et, chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne me connaissent plus.
Eh bien! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,
De mâle constance et d'honneur
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié,
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La peur blême et louche est leur Dieu,
La bassesse, la feinte. Ah! lâches que nous sommes!
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu.
Vienne, vienne la mort! que la mort me délivre...
Ainsi donc mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux! — Non, non, puissé-je vivre!
Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,
Relève plus altiers son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains;
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats

Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée!... O mon cher trésor,
O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie!
Par vous seuls je respire encore :
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant.
Je souffre; mais je vis. Par vous, loin de mes peines,
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invincible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi!
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés!
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire!
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers!
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!...
Allons, étouffe tes clameurs;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.

BIBLIOGRAPHIE

Le Jeu de Paume. (*Paris*, 1791, *Bleuet*), brochure in-12 de 24 pages, dédiée à Louis David.
Hymne aux Suisses de Chateauvieux. (*Paris*, 15 avril 1792. *Journal de Paris.*)
Seules œuvres en vers qu'André Chénier ait publiées.

Œuvres complètes d'André Chénier. (Paris, 1819. *Beaudoin frères, Foulon et Cie*, in-8°), avec une Notice de Henri de Latouche. Réimpression in-18 en 1820 et 1822.

Œuvres anciennes d'André Chénier, revues, corrigées et mises en ordre par M. D. Ch. Robert (*Paris*, 1826, *Guillaume*; impr. Didot, 1 vol. in-8°); et *Œuvres posthumes*, augmentées d'une Notice historique par M. H. de Latouche, même éditeur, même date, même format.

André Chénier. Poésies posthumes et inédites, nouvelle et seule édition complète. (Paris, 1833, *Charpentier et Eug. Renduel*, 2 vol. in-8°.)

Poésies d'André Chénier, précédées d'une Notice par M. H. de Latouche, suivies de notes et jugements, etc. Nouvelle édition, ornée d'un portrait. (*Paris*, 1839. *Charpentier.*)

Poéiess d'André Chénier, édition critique, étude sur la vie et les œuvres, bibliographie, des œuvres posthumes, aperçu sur les œuvres inédites, variantes, notes, commentaires et index, par L. Becq de Fouquières. (*Paris*, 1862, *Charpentier*, in-18.)

M. Egger, ayant publié en 1867 dans la *Revue des cours littéraires* et, en 1869, dans son *Histoire de l'Hellénisme*, de nouveaux fragments, et M. Guillaume Guizot ayant fait la même année, dans une de ses leçons au Collège de France, quelques citations nouvelles, M. Becq de Fouquières donna, en 1872, à la librairie Charpentier, une seconde édition revue et corrigée, de la précédente.

Œuvres poétiques d'André de Chénier, avec une notice et des notes, par M. Gabriel de Chénier. (*Paris*, 1874, *Lemerre*, 3 vol. in-16.) C'est l'édition définitive, d'après les manuscrits. Le tome Ier contient les Eglogues et les Idylles ; le tome II, les Poëmes, les Satires et les Poésies diverses ; le tome III, les Elégies, les Epîtres, les Hymnes, les Odes et les Ïambes.

AUTOGRAPHES

Les autographes d'André Chénier sont rares. Celui que nous donnons page 337 est emprunté pour les vers à l'édition de 1826, et pour la signature, à celle de 1872. Dans son édition, M. Gabriel de Chénier donne le fac-similé de plusieurs ïambes écrits en prison par le poète d'une écriture presque microscopique sur d'étroites bandes de papier.

PORTRAITS

On ne connaît généralement qu'un seul portrait d'André Chénier, celui fait par Suvée à Saint-Lazare, qui était passé des mains de M. de Vérac à celles de M. de Cailleux. Ce portrait, gravé en 1838 par Henriquel-Dupont et tiré à très petit nombre pour M. de Cailleux et quelques-uns de ses amis, a été habilement copié par le graveur Jacquemin, et figure depuis 1839 en tête de toutes les éditions du poète. C'est d'après la peinture de Suvée que David d'Angers et Etex ont fait le buste de Chénier.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer chez M. Vignières une épreuve d'un autre portrait absolument inconnu, où André Chénier figure au second plan, derrière son frère Marie-Joseph, et dont nous avons donné la copie page 336. La ressemblance de ce portrait avec celui de Suvée est frappante. Or, de l'avis de toutes les personnes compétentes auxquelles nous l'avons montré, il a été gravé sous la Restauration, antérieurement au portrait de Suvée, dont il diffère d'ailleurs par son air souriant. M. Desoer, libraire à Liège, et M. V. Vanorle, bien connu par son érudition toute spéciale sur les artistes de la localité, ont bien voulu nous transmettre les renseignements suivants :

M. Jehotte, graveur, interrogé par eux au sujet du portrait en question, a consulté les archives de son père, Léonard Jehotte, graveur, qui habitait Liège et est décédé à Maëstricht en 1850. Il n'a rien trouvé. Tout porte à croire, dit-il avec M. Vanorle, que le portrait est d'Arnold Jehotte, frère de Léonard et graveur comme lui, né à Hustal le 17 octobre 1789 et mort à Paris le 6 mars 1836.

A CONSULTER SUR CHÉNIER, outre les éditions précitées, outre Villemain, Nisard, etc. :
Sainte-Beuve (*Portraits littéraires et Causeries du Lundi*, t. IV); — Bibliophile Jacob (*Notice sur le procès d'André Chénier*, en tête des *Œuvres en prose*) ; — le *Moniteur* de la Révolution (*passim*) ; — le *Commentaire de Chénier sur Malherbe* (édition Charpentier) ; — Gustave Planche (*Revue des Deux-Mondes*, 1838) ; — Gabriel de Chénier (*La Vérité sur la famille de Chénier*, 1844 ; et huit lettres dans les nos des 19, 29, 31 mars et 5, 9, 14, 21, 25 avril 1864 de *l'Ordre et la Liberté* de Caen) ; — Egger (*Revue des Cours littéraires*, 7 décembre 1867, et *Histoire de l'Hellénisme*, 1869), etc...


ALPHONSE
DE LAMARTINE
DAVID

ALPHONSE DE LAMARTINE

« Lorsque, dans un de ces instants de tristesse et de découragement qui s'emparent quelquefois des âmes les plus fortes, un promeneur solitaire entend par hasard résonner de loin une voix dont les chants doux et mélodieux expriment des sentiments qui répondent aux siens, il est comme saisi d'une sympathie bienfaisante ; il sent vibrer de nouveau ces fibres que l'abattement avait détendues ; et si cette voix, qui peint ses souffrances, y mêle par degrés de l'espoir et des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui ; déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend ; déjà il voudrait le serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de tout ce qu'il lui doit. »

C'est ainsi que, le 1er avril 1830, Cuvier, recevant Lamartine à l'Académie française, dont il était le directeur, essayait de caractériser l'effet produit en 1820 par les *Méditations poétiques.*

La parabole de l'illustre savant était singulièrement juste, sous sa phraséologie un peu banale.

Pourquoi le poète n'est-il pas seulement goûté, admiré, applaudi, mais encore, mais surtout aimé de ses lecteurs ? C'est qu'il leur prête, pour traduire leurs propres sensations, le plus sensible de tous les instruments, la poésie, et que ce n'est qu'en s'exprimant que les douleurs s'apaisent, que les joies atteignent la plénitude. Or, en l'an de grâce 1820, quels étaient les poètes ? Le tendre Millevoye, qui venait de mourir, l'aimable Fontanes, qui expirait, Casimir Delavigne, dont les *Messéniennes* obtenaient un succès plus national que littéraire, Chênedollé, avec son *Génie de l'Homme*, Népomucène Lemercier, avec sa *Méroveide*, son *Atlantiade*, sa *Panhypocrisiade*. Où était la poésie ? Dans la prose de Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme*, dans *René*, dans les *Martyrs*. Mais la poésie sans vers, pas plus que le vers sans poésie, n'est la poésie véritable, et il n'y avait, à parler franc, en l'an de grâce 1820, ni poésie ni poètes.

Tout à coup paraît, chez un modeste libraire parisien, Nicolle, sans signature, sans avertissement, sans préface, dans le plus humble format, sous le simple titre de *Méditations poétiques*, un volume de vers dont la plupart des éditeurs en renom avaient refusé le manuscrit. Ce volume passe de main en main ; le nom de l'auteur vole de bouche en bouche : les *Méditations poétiques* ont le succès du *Génie du christianisme*, c'est-à-dire un succès spontané, universel, irrésistible.

Quel obstacle se serait dressé devant Lamartine ? L'école romantique ? Elle ne s'était pas encore formulé à elle-même sa propre théorie. L'école classique ? Le poète ne préconisait aucune forme nouvelle, n'étant original qu'à son insu et parce qu'il modelait toujours sa parole sur sa pensée, au lieu de mutiler sa pensée pour la faire entrer dans les cadres convenus. La nature même de cette pensée ? Mais c'était, comme l'a fort bien remarqué Sainte-Beuve, la pensée de toutes les âmes que l'ironie n'avait pas desséchées, que la nouveauté n'enivrait pas immodérément, que les agitations modernes laissaient encore délicates et libres. Le poète s'accommodait des idées reçues, des sentiments con-

sacrés; il parlait de toutes choses comme en pense l'humble femme qui ne sait que prier, comme il en est parlé depuis un temps immémorial dans l'Église ou dans la famille; chacun de ses sujets était un lieu commun, compréhensible pour tous, connu de tous, cher à tous.

— Ni idée nouvelle ni forme nouvelle? assurez-vous... Où donc est cette originalité dont vous nous parliez tout à l'heure?

L'originalité de Lamartine? Elle est tout entière dans ce fait unique, que le poète a su rester lui-même, c'est-à-dire tous les raffinements de l'idéal, en étant tout le monde, c'est-à-dire la banalité même. Et, pour qu'on ne m'accuse point de paradoxe, je veux abriter mon sentiment sous l'autorité de deux illustres critiques contemporains, qui ont été bien rarement d'accord.

Lamartine, dit Gustave Planche dans ses *Portraits littéraires*, « touchait à la fois aux vérités les plus élevées de la philosophie et aux instincts les plus humbles de la vie ordinaire. Il contemplait sans se troubler et découvrait à nos yeux les clartés les plus splendides; mais il ne dédaignait pas d'abaisser son regard sur les vulgaires douleurs... » « Ce qui est particulier à Lamartine, dit Sainte-Beuve dans ses *Portraits contemporains*, consiste dans un certain tour naturel de sentiments communs à tous. Il ne débute jamais par rien d'exceptionnel, soit en idées, soit en sentiments; mais, dans ce qui lui est commun avec tous, il s'élève, il idéalise. Il arrive ainsi qu'on le suit aisément, si haut qu'il aille, et que le moindre cœur tendre monte sans fatigue avec lui. »

Le succès de Lamartine s'explique aisément par les considérations qui précèdent. Était-ce un simple effet de communauté de sentiment entre l'artiste et le public, disons le mot, un succès de mode? Non : outre ses mérites éclatants de facilité, d'abondance, de grandeur, d'harmonie, Lamartine apportait en réalité son appoint personnel à la poésie française : le premier de nos lyriques, il secouait le joug de l'antiquité, renonçait à l'érudition, s'adressait non plus seulement aux beaux esprits, mais à tous, dans le langage de tous, de manière à être compris par tous, s'abaissant jusqu'aux plus humbles, mais pour les élever jusqu'à lui. Poète des savants, des lettrés, des artistes et des philosophes, Lamartine était encore, était surtout le poète des faibles, le poète des mélancoliques, le poète des souffrants, le poète des femmes.

Aux *Méditations poétiques* succédèrent, avec des fortunes diverses, mais jamais avec le succès de 1820, les *Nouvelles Méditations poétiques* (1823), puis les *Harmonies poétiques et religieuses* (1829), puis *Jocelyn* (1835), touchante histoire d'un curé de campagne qui ne rappelle que par la nature du sujet les fameux poèmes de Goldsmith, de Wordsworth et de Crabbe, puis *la Chute d'un Ange* (1838), admirable, mais confuse ébauche d'une vaste épopée philosophique, enfin les *Recueillements poétiques* (1839).

C'est dans la politique, par la publication de son *Histoire des Girondins* en 1847, par son Manifeste aux puissances étrangères et par son éloquente improvisation contre le drapeau rouge en 1848, que Lamartine devait retrouver les ivresses du premier triomphe; car le poète s'était heurté contre l'écueil que, dès 1830, Cuvier lui avait signalé à l'Académie française, en des termes qui n'offraient plus rien de banal cette fois, parce qu'ils exprimaient une idée juste, grande et fière : « Chacun de nous, — avait dit ce jour-là Cuvier, revendiquant au nom des hommes de pensée, savants ou poètes, la suprématie sur les hommes d'action, — chacun de nous a sans doute à remplir des devoirs respectueux envers son prince et son pays; mais ceux à qui le ciel a accordé l'heureux don du génie, le talent de dévoiler la nature, ou celui de parler au cœur, ont des devoirs qui, sans contrarier en rien les premiers, sont, j'ose le dire, d'un ordre tout autrement relevé. C'est à l'humanité tout entière, c'est aux siècles à venir, qu'ils en doivent compte. Combien, parmi ces personnages qui passent successivement au pouvoir, n'en est-il pas qui ont vu le bien qu'ils avaient fait ou projeté dissipé comme un songe devant les projets non moins rapidement évanouis de leurs successeurs? Une vérité, au contraire, une seule vérité découverte, un seul sentiment généreux gravé par l'éloquence dans le cœur des

hommes, contribuera pendant des siècles, et sans que rien puisse l'empêcher, au bien-être de générations innombrables, et portera le nom de son auteur jusqu'à la dernière postérité. » Lamartine, parti en 1832 pour aller faire en Orient sa palette de poète, en était revenu député à la fin de 1833, et depuis, *représentant du cœur public*, a dit un de ses plus spirituels biographes, fondateur du parti social, tribun du peuple, membre du gouvernement provisoire, ne devait plus consacrer à la poésie que de rares instants, et, critique plus clairvoyant pour lui-même qu'à l'égard de ceux qu'il jugeait chaque mois dans ses *Entretiens littéraires*, allait s'éteindre en 1869 sans se faire la moindre illusion sur le peu qu'il avait tiré des dons admirables qui lui avaient été départis à sa naissance (1790).

Mais laissons de côté l'histoire, la politique, voire même la critique littéraire, et cherchons dans les poésies de Lamartine le secret de l'oubli relatif où elles sont tombées, après l'immense succès qu'elles avaient obtenu tout d'abord.

Ce secret sera vite trouvé. Lamartine est un admirable improvisateur : ce n'est pas un écrivain ; sauf quelques courts morceaux de ses premiers volumes, il n'a rien achevé. L'incorrection, la prolixité et la confusion sont ses moindres défauts.

Incorrection — Lamartine abonde en solécismes. « Tantôt, dit Gustave Planche, dont j'appelle ici l'autorité à mon aide, les pleurs sont féminisés, tantôt l'indicatif se croise avec l'imparfait, à trois lignes de distance. Le singulier remplace le pluriel pour le besoin du rythme ; ou bien, dans un mot composé, la première syllabe est au pluriel et la seconde au singulier. Quelquefois les verbes qui expriment par eux-mêmes une action complète prennent un régime inattendu : la terre *germe* des fruits. »

Exemples :

> Combien de *chose éteinte* en mon âme il réveille !

Débri, *chamoi*, *à l'envie*, à la fin d'un vers, pour la rime.

> Conduire la génisse à la source qu'elle *aime*...

rimant avec

> Ou voir ces blancs taureaux venir tendre *d'eux-même*...

Prolixité — Un détail qui n'a aucune importance et que le poète traite jusqu'à épuisement, aux dépens du sujet principal, noyant ce sujet dans ce détail et ce détail lui-même dans un océan de paroles inutiles. Je pourrais citer de *Jocelyn* ou de *la Chute d'un Ange* vingt exemples de prolixité, si l'espace ne me faisait défaut.

Confusion — Ouvrons *Jocelyn* au hasard :

> Quand je fus à peu près au milieu du chemin,
> Au pas où, le sentier coupé par le ravin,
> L'arche du petit pont, où le torrent dégorge,
> Joint une rive à l'autre au creux noir de la gorge,
> Sur le pied de la croix qui s'élève au milieu,
> Je m'assis un moment pour respirer un peu,

Et je n'aborde pas les questions relatives au mécanisme du vers, celle de la rime surtout... *étouffer* rimant avec *fer*, *épaule* avec *colle*, *ciel* avec *sommeil !*

Mais tous ces défauts tourbillonnent et disparaissent dans l'entraînante inspiration de ce poète, dont on pourrait dire ce qu'il a dit de certains arbres :

> La sève, débordant d'abondance et de force,
> Coulait en gommes d'or aux fentes de l'écorce,

et que personne n'avait initié à cette poésie lyrique, dont il nous a donné les premiers modèles :

> Jamais aucune main sur la corde sonore
> Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :
> L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
> Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
> L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
> L'abeille à composer son miel !

AUTOGRAPHE DE LAMARTINE

Monsieur

Je n'ai plus la main aux vers je
[illegible]
un cheveu trop blond parmi des
cheveux trop gris. Laissons-le.

Je vous remercie de la bonne
[illegible] que Madame [illegible] a voulu
remettre pour les quelques
artistes ~~[illegible]~~ un vif plaisir ;
j'en aurais plus encore à vous
revoir

Lamartine

[illegible] 12 nov 18[illegible]

EXTRAITS DES POÉSIES DE LAMARTINE[1]

L'IMMORTALITÉ[2]

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit ;
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.
Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère,
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !
Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
Au secours des douleurs un Dieu clément le guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.
Qui m'en a détaché ? Qui suis-je, et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.

1. Nous suivons, pour ces Extraits, l'édition des *Œuvres* publiée en 1849-1850 par Lamartine lui-même, dont les épreuves ont certainement passé sous les yeux de l'auteur et qui nous a semblé la plus parfaite de toutes comme exécution typographique, sans en excepter celle de 1860. Lamartine, du reste, ne s'est jamais corrigé, et sauf quelques variantes extrêmement rares (*enfants, tremblants*, etc., au lieu de *enfants, tremblans*, etc., que portaient les éditions originales), toutes les éditions de 1820 à 1860 sont à peu près identiques. — 2. *Méditations poétiques*, publiées pour la première fois en 1820.

Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie?
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.
Vain espoir! s'écrira le troupeau d'Epicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière ét végéter l'esprit.
Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir :
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir.
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,

Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité!
Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre,
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi;
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!
Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces roches antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres, à longs plis descendant des montagnes,
Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue.
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux,
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple!
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple!
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom;
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être,
Impatient d'aimer, brûle de te connaître.

Tu disais; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah! si dans ces instants où l'âme fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux;
Nos âmes, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour,
Et jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues!
Ces vœux nous trompaient-ils? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'âme s'engloutit-elle?
Tombe-t-elle en poussière? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus va-t-elle s'exhaler?

Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime?...
Ah! sur ce grand secret n'interroge que toi?
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!



LE LAC[3]

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos:
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

3. *Méditations poétiques.* « On a essayé mille fois, dit Lamartine dans le *Commentaire* qu accompagne notre édition, d'ajouter la mélodie plaintive de la musique au gémissement de ces strophes. On a réussi une seule fois. *Niedermeyer* a fait de cette ode une touchante traduction en notes. J'ai entendu chanter cette romance et j'ai vu les larmes qu'elle faisait répandre. Néanmoins, j'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment, de beaux vers portent en eux leur mélodie. » Nous nous associons sans réserve à la pensée que le poète a si magistralement exprimée dans cette note.

« O temps ! suspends ton vol ! et vous, heures propices,
» Suspendez votre cours !
» Laissez-nous savourer les rapides délices
» Des plus beaux de nos jours !

» Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
» Coulez, coulez pour eux ;
» Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
» Oubliez les heureux.

» Mais je demande en vain quelques moments encore !
» Le temps m'échappe et fuit ;
» Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
» Va dissiper la nuit :

» Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
» Hâtons-nous, jouissons !
» L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
» Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !



LE CRUCIFIX [1]

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace
Et sur ses traits frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

1. *Nouvelles Méditations poétiques*, publiées pour la première fois en 1823. « Ceci, dit le poète dans son *Commentaire*, est une méditation sortie avec des larmes du cœur de l'homme et non de l'imagination de l'artiste. On le sent ; tout y est vrai... Je ne relis jamais ces vers, c'est assez de les avoir écrits. »

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche ;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée,
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !..... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir et voilà l'espérance :
» Emportez-les, mon fils ! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas ! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi ;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux ;

Alors qu'entre la vie et la mort incertaine,
Comme un fruit par son poids détaché du rameau,
Notre âme est suspendue, et tremble à chaque haleine
Sur la nuit du tombeau ;

Quand des chants, des sanglots, la confuse harmonie
N'éveille déjà plus notre esprit endormi,
Aux lèvres du mourant collé dans l'agonie,
Comme un dernier ami :

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix !



HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL [5]

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ;
Toi, dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que le brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

5. *Harmonies poétiques et religieuses*, publiées pour la première fois en 1829.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que, sans toi, toujours avare
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom!

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté:
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie.

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges!

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté !

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur ;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit !

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité ;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse ;

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée [6]
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi !



6. Ce vers semble aux parce que les trois premiers mots se terminent chacun par un *e* muet qu'on ne prononce généralement pas. Pour le rendre juste, il faudrait appuyer sur cet *e* muet (*comme cet-te dou-ce*) et au lieu de déconcerter l'oreille, le vers la blesserait. Ce sont là de regrettables négligeances qu'on ne rencontre que trop fréquemment dans les plus belles poésies de Lamartine.

LA CARAVANE HUMAINE[7]

La caravane humaine un jour était campée
Dans des forêts bordant une rive escarpée,
Et ne pouvant pousser sa route plus avant,
Les chênes l'abritaient du soleil et du vent;
Les tentes, aux rameaux enlaçant leurs cordages,
Formaient autour des troncs des cités, des villages,
Et les hommes, épars sur des gazons épais,
Mangeaient leur pain à l'ombre et conversaient en paix.
Tout à coup, comme atteints d'une rage insensée,
Ces hommes se levant à la même pensée,
Portant la hache aux troncs, font crouler à leurs piés
Ces dômes où les nids s'étaient multipliés;
Et les brutes des bois sortant de leurs repaires,
Et les oiseaux fuyant les cimes séculaires,
Contemplaient la ruine avec un œil d'horreur,
Ne comprenaient pas l'œuvre, et maudissaient du cœur
Cette race stupide acharnée à sa perte,
Qui détruit jusqu'au ciel l'ombre qui l'a couverte!
Or, pendant qu'en leur nuit les brutes des forêts
Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets,
L'homme, continuant son ravage sublime,
Avait jeté les troncs en arche sur l'abîme;
Sur l'arbre de ses bords gisant et renversé,
Le fleuve était partout couvert et traversé; [8]
Et poursuivant en paix son éternel voyage,
La caravane avait conquis l'autre rivage.



A NÉMÉSIS[9]

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions!
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange,
Pour l'atteler hurlant au char des factions!

7. *Jocelyn*. Huitième époque. — 8. Le fleuve pouvait être traversé *sur l'arbre de ses bords*, mais il ne pouvait pas être couvert *sur* cet arbre. Il y a là une faute grave. C'est de plus un pléonasme que de dire de ce même arbre qu'il était *gisant* et *renversé*. — 9. *Poésies diverses*. Dans sa *Némésis*, satire hebdomadaire, Barthélemy avait, le 3 juillet 1831, attaqué Lamartine à propos de sa double candidature à la députation à Toulon et à Dunkerque. La riposte suivit l'attaque de quelques jours. Mais Barthélemy n'était pas homme à se laisser intimider, et c'est en fort beaux vers qu'il répondit lui-même à Lamartine, le 31 du même mois.

Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
Changé ma muse en Némésis!

D'implacables serpens je ne l'ai point coiffée;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son dieu!

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour!

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
N'a point payé la vigne ou le champ du potier;
Il n'a point engraissé les sillons de mon père,
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier ;
Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.
Tu peux sans le ternir me reprocher cet or!
D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor!

Je n'ai rien demandé que des chants à sa lyre,
Des soupirs pour une ombre, et des hymnes pour Dieu!
Puis, quand l'âge est venu m'enlever son délire,
J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu :
« Quitte un cœur que le poids de la patrie accable!
Fuis nos villes de boue et notre âge de bruit!
Quand l'eau pure du lac se mêle avec le sable,
Le cygne remonte et s'enfuit! »

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron;
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
Des temples aux palais, du cirque au Panthéon!
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme
Dévore déjà son foyer!

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leur torche aiguisent leurs poignards,
Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
Ou traînent aux égouts les bustes des Césars!
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste;
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté!

La liberté! ce mot dans ma bouche t'outrage?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi l'âme du citoyen?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
Cet éternel soupir des généreux mortels
Entre Caton et toi doit rester un mystère;
Que la liberté monte à ses premiers autels?
Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse?
Et que nous adorons notre honte et nos fers,
Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
Sur l'autel d'airain que tu sers?

Détrompe-toi, poëte, et permets-nous d'être hommes!
Nos mères nous ont faits tous du même limon!
La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,
Les fibres de nos cœurs vibrent au même son!

Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Esaü de la liberté?

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie
Ni devant vos dédains ni devant le trépas!
Ton Dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :
J'en adore un plus grand, qui ne te maudit pas!
La liberté que j'aime est née avec notre âme,
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
Le jour où Jéhovah dit aux fils de la femme :
« Choisis, des fers ou de la mort! »

Que ces tyrans divers dont la vertu se joue,
Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi,
Déshonorent la pourpre, ou salissent la boue,
La honte qui les flatte est la même pour moi!
Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave?
Le joug d'or ou de fer n'en est pas moins honteux?
Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave :
Qui fut moins libre de nous deux?

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore;
Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers!
Repousse, du parvis que leur pied déshonore,
La vengeance et l'injure aux portes des enfers!
Écarte ces faux dieux de l'autel populaire,
Pour que le suppliant n'y soit pas insulté!
Sois la lyre vivante et non pas le Cerbère
Du temple de la liberté!

Un jour, de nobles pleurs laveront ce délire;
Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré!
Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume,
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir;
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir!



A UNE JEUNE FILLE QUI PLEURAIT SA MÈRE [10]

Que notre œil l'un dans l'autre pose
Triste, quand nous nous regardons!
Nous manque-t-il donc une chose
Que du cœur nous nous demandons?

Ah! je sais la pensée amère
Qui de tes regards monte aux miens :
Dans mes yeux tu cherches ta mère,
Je vois mon ange dans les tiens.

Quoique ta tristesse ait des charmes,
Ne nous regardons plus ainsi :
Hélas! ce ne sont que des larmes
Que les yeux échangent ici!

La mort nous sevra de bonne heure,
Toi de ton lait, moi de mon miel;
Pour revoir ce que chacun pleure,
Pauvre enfant, regardons au ciel!



ÉPITAPHE [11]

Ici dorment, jetés par le flot de la guerre,
D'intrépides soldats, nés sous un ciel plus beau;
Vivants, ils ont porté les fers de l'Angleterre;
Morts, ce noble pays leur offrit dans sa terre
L'hospitalité du tombeau.

Là, toute inimitié s'efface sous la pierre;
Le dernier souffle éteint la haine dans les cœurs;
Tout rentre dans la paix de la maison dernière,
Et le vent des vaincus y mêle la poussière
A la poussière des vainqueurs.

Écoutez! de la terre une voix qui s'élève
Nous dit : « Pourquoi combattre et pourquoi conquérir?
La terre est un sépulcre, et la gloire est un rêve.
Patience, ô mortels! et remettez le glaive.
Un jour encor! tout va mourir! »



10. 1838. *Recueillements poétiques.* Lamartine avait perdu sa fille en 1832. — 11. *Id.* Pour un tombeau élevé par des officiers anglais à la mémoire d'officiers français morts en Angleterre pendant leur captivité.

BIBLIOGRAPHIE

Méditations poétiques. (*Paris*, 1820. *Nicolle*, in-8°.) Sans nom d'auteur. Réimprimées plus de douze fois en neuf années.

Nouvelles Méditations poétiques. (*Paris*, 1823. *Urbain Canel*, *Audin*, in-8°.)

La mort de Socrate, poème. (*Paris*, 1823, *Ladvocat*, in-8°.)

Chant du Sacre, ou la Veille des armes, poème. (*Paris*, 1825, *Urbain Canel et Baudoin frères*, in-8°.) Couverture et titre ornés d'un entourage gothique à l'encre bleue.

Le dernier chant du pèlerinage d'Harold. (*Paris*, 1825, *Dondey-Dupré fils, Ponthieu*, in-8°.)

Épîtres. (*Paris*, 1825, *Urbain Canel*, in-8° de 40 pages.)

Harmonies poétiques et religieuses. (*Paris*, 1830. *Ch. Gosselin*, 2 vol. in-8°.)

Jocelyn, épisode, journal trouvé chez un curé de village. (*Paris*, 1836, *Ch. Gosselin*, 2 vol. in-8°.)

La chute d'un Ange, épisode. (*Paris*, 1838, *Gosselin et Coquebert*. 2 vol. in-8°.) — Idem. in-18.

Recueillements poétiques. (*Paris*, 1839, *Ch. Gosselin*, in-18 et in-8°.)

Mélanges poétiques et discours. (*Paris*, 1839, *Ch. Gosselin*, *Furne*, in-32.)

Toussaint Louverture, tragédie. (*Paris*, 1839, *Michel Lévy frères*, in-8°.)

Poésies inédites, publiées par Mme Valentine de Lamartine et précédées d'une préface par M. de Laprade, avec un portrait du poète à vingt-trois ans. (*Paris*, 1873, *Hachette et Cie*, *Furne-Jouvet et Cie*, in-18°.)

La plupart de ces éditions originales, qui seront plus tard si recherchées, ne se trouvent plus à la Bibliothèque nationale, et personne ne s'y préoccupe de réparer, pendant qu'il en est temps encore, cette déplorable lacune.

Parmi les éditions des *Œuvres* publiées par l'auteur, nous ne citerons que :

Œuvres choisies et épurées. (*Paris*, 1849-1850, 14 vol. in-8°, avec des commentaires de l'auteur à chaque pièce.) C'est sur cette édition que notre texte a été collationné.

Œuvres complètes. (*Paris*, 1860, etc., chez l'auteur.) Édition personnelle, dit le prospectus, définitive, unique, par souscription, monument de bibliothèque, ne se vendant pas aux libraires, réservée aux seuls souscripteurs.

Le *PORTRAIT* de notre page 352 est une photogravure, obtenue directement par M. Michelet, d'après le célèbre médaillon en bronze de David d'Angers ; ce médaillon se trouve, comme tous ceux du grand statuaire, à la fonderie Thiébaut.

Les portraits de Lamartine sont si nombreux et si communs qu'il nous semble inutile d'en faire la nomenclature.

L'*AUTOGRAPHE* de notre page 356 appartient à M. Émile Chasles, qui l'a inséré en 1869 dans sa remarquable brochure sur Lamartine (librairie de l'*Écho de la Sorbonne*).

A CONSULTER SUR LAMARTINE : Outre ses *Confidences*, publiées en plusieurs fois et sous divers titres (voir les bibliographies Brunet et Quérard), outre sa *Correspondance inédite*, publiée par *MM. Hachette et Cie*, *Furne*, *Jouvet et Cie :*

Ern. Falconnet (*Alph. de Lamartine*, études biographiques, littéraires et politiques, 1840). — Chapuys-Montlaville (*Alph. de Lamartine, sa vie publique et privée*, 1843). — Molinari (*A. de Lamartine*, 1843). — Louis Lurine (*Histoire poétique et politique de Lamartine*, 1848). — Sarrut et Saint-Edme (*Biographie des hommes du jour*, t. Ier). — Louis de Loménie (*Galerie des contemporains illustres*, t. Ier). — Ch. Robin (*Galerie des Gens de lettres au* XIXe *siècle*). — Daniel Stern (*Histoire de la Révolution de* 1848). — Regnault (*Histoire du gouvernement provisoire*). — Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. Ier, et *Causeries du Lundi*, t. Ier et IV). — Gustave Planche (*Portraits littéraires*). — Ch. de Mazade (*Lamartine, sa vie littéraire et politique*, 1872. — Emile Ollivier (*Lamartine*, 1874), etc.


ALFRED

Avez-vous jamais vu, dans le creux d'un ravin,
Un bon gros vieux [illegible], qui se frotte le ventre,
S'arrondir au soleil, et souffler comme un chantre?
Tous les points de sa boule aspirent vers le centre
On dirait qu'il rumine, ou qu'il cuve du vin —
Enfin, quoi qu'il en soit, c'est un état divin

ALFRED

DE MUSSET

La postérité commence à peine pour Alfred de Musset, né le 11 novembre 1810, mort le 1er mai 1857, à moins de quarante-six ans et demi; le procès du poète est encore pendant devant cette cour suprême: je ne puis discuter un arrêt qui n'a pas été rendu, et, me sentis-je toute l'impartialité de Quinctilius Varus, tout le flair de Nicolas Boileau, je n'aurais pas la hardiesse de juger moi-même en dernier ressort un poète contemporain, ce poète fût-il Horace, fût-il Racine, fût-il La Fontaine.

Mais n'est-ce point faire acte de jugement que de placer Musset parmi nos grands poètes entre Lamartine et Hugo? Et l'omission de Béranger, d'Alfred de Vigny, de Théophile Gautier, de Charles Baudelaire, pour ne parler que des morts, de MM. Auguste Barbier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, pour nommer quelques-uns des vivants, ne donne-t-elle pas à cet acte évidemment raisonné une signification suffisante? Me voilà pris, malgé toutes mes protestations, en flagrant délit, sinon de partialité, au moins de prévention, et je sens qu'il ne me reste plus qu'à plaider, auprès de ceux qui ne pensent point comme moi, les circonstances atténuantes.

Oui, juger définitivement un contemporain est chose téméraire. « Nous sommes mobiles, a dit au siècle dernier l'auteur de remarquables études sur certains hommes de son temps, et nous jugeons des êtres mobiles. » Rien de plus judicieux que cette remarque, dont Sainte-Beuve a fait avec raison l'*épigraphe* de ses propres *Portraits contemporains*. Mais la circonspection du critique doit-elle aller, vis-à-vis des écrivains qui existent encore ou qui vivaient naguère, jusqu'au mutisme absolu, et puis-je me désintéresser complètement des procès en litige? Je ne le crois pas. Je m'imagine, à tort

ou à droit, que, pourvu que mes lecteurs soient, dans ce cas particulier, mis en garde par moi-même contre ce que mon opinion peut avoir de personnel, il m'est loisible de l'exprimer, surtout si, loin de vouloir l'imposer, je ne songe qu'à la défendre.

Arrivé à ce point de mon travail, plusieurs systèmes s'offraient à moi. Ne point parler des vivants. Mais auquel m'arrêter des grands poètes disparus? A Théophile Gautier? Eh quoi! Théophile Gautier dans ce livre, et point Victor Hugo, son maître, son aîné? Ne saute-il-pas aux yeux d'ailleurs qu'une liste des grands poètes français où manquerait le nom de Hugo serait comme un air qui ne conclurait pas sur la tonique? Voilà donc un premier point acquis. Ne parler d'aucun vivant est chose impossible, puisque parler de Victor Hugo est chose inévitable. Du moins ne parlons que de celui-ci, sûr que nous sommes, en le nommant, de ne soulever autour de nous aucune contestation. Jusqu'à présent, point d'embarras, nul souci. Mais, entre Lamartine et Hugo, les quatre noms que j'ai cités plus haut surgissent dans toutes les mémoires avec celui de Musset. Nous bornerons-nous donc à Musset? Oui, parce que nous sommes borné nous-même par l'étroitesse de notre cadre; parce que, ne voulant prendre de responsabilité en cette délicate matière que tout juste ce que nous n'en pouvons éviter, Alfred de Musset nous semble de ces cinq poètes, non le plus populaire, le plus populaire est Béranger, non le plus spontané, le plus spontané est Alfred de Vigny, non le plus parfait, le plus parfait est Théophile Gautier, non le plus original, le plus original est Charles Baudelaire, mais celui de tous qui a réuni et conservé, à juste titre selon notre humble avis, le plus grand nombre de partisans, celui qui a su le mieux développer une personnalité distincte sous une forme qui tient compte à la fois et du progrès d'hier et de l'antique tradition.

Est-ce à dire qu'Alfred de Musset soit sans défauts? Nul n'en eut peut-être de plus saillants. Musset compte les mots à sa fantaisie, sans prendre le moindre souci de la manière dont le lecteur les prononcera. Il fait *italien* de trois syllabes :

> Lisez les Italiens vous verrez s'il les vole.

Confessionnal et *dictionnaire*, de quatre :

> Jamais confessionnal ne vit de chapelet...
> Il fallait me lever pour prendre un dictionnaire.

Il renchérit parfois sur Voltaire lui-même dans le mépris de la rime, accolant *collier* à *jouer*, *vienne* à *plaine*, *mendiant* à *vent*, *nuit* à *autrui*, *incrédulité* à *pitié*, *lion* à *répond*.

Il croise les rimes au gré de son caprice, sans s'inquiéter du trouble qui en résultera pour l'oreille. « Je n'ai pas d'argent, » dit Marie à Rolla,

> Et sitôt que j'en ai, ma mère me le prend.
> Mais j'ai là mon collier, veux-tu que je le vende?
> Tu prendras ce qu'il faut, et tu l'iras jouer.

Et à ces trois vers blancs, Musset en ajoute un quatrième :

> Rolla lui répondit pas un léger sourire.

Oubliant qu'il n'y a pas de poésie en français là où il n'y a pas de rimes.

Mais pour que, sous de pareilles taches, les beautés trouvent encore moyen de frapper nos yeux, il faut que ces beautés soient singulièrement éclatantes. Elles éclatèrent dès le premier jour. Musset n'avait pas vingt ans lorsqu'un ami le présenta chez Antoni Deschamps. Tout le cercle romantique, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, était là au grand complet. De Vigny pria le nouveau venu de dire quelques-uns de ses vers. Notre jeune poète ne se le fit pas répéter deux fois et récita d'une haleine *Don*

Paez, le brave petit poème qui ouvre les *Contes d'Espagne et d'Italie*. L'enthousiasme fut tel que l'auditoire, tout solennel, tout sentimental, tout religieux qu'il était alors, voulut entendre jusqu'au bout ce volume, où l'esprit allait parfois jusqu'au scepticisme, la passion jusqu'à l'ivresse. Et chacun d'embrasser l'auteur, qui devint l'enfant gâté de ses maîtres.

Les *Contes d'Espagne et d'Italie* parurent en 1830.

> O vieillards décrépits, têtes chauves et nues,

s'écriait le poète,

> Cœurs brisés dont le temps ferme les avenues,
> Centenaires voûtés, spectres à chef branlant,
> Qui, pâles, au soleil cheminez d'un pied lent;
> C'est vous qu'ici j'invoque et prends en témoignage,
> Vous n'avez pas été toujours sans vie, et l'âge
> N'a pas toujours plié de ses bras de géant
> Votre front à la terre et votre âme au néant!

se sacrant dès lors, par cette insolente apostrophe, poète de la passion, poète de la jeunesse.

Et tous les adolescents redirent par cœur les alexandrins brûlants de *Portia :*

> Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi
> Du pur sang de son maître était encor rougi...

Ou fredonnèrent, sur un air de Monpou, la sémillante romance de l'Andalouse :

> Avez-vous vu dans Barcelone,
> Une Andalouse au teint bruni...

Pendant que les bons bourgeois effarés se montraient du doigt la scabreuse *Ballade :*

> C'était dans la nuit brune,
> Sur le clocher jauni,
> La lune,
> Comme un point sur un *I*,

Musset n'avait que vingt ans : il était célèbre !

Les *Poésies diverses*, parues en 1831, le *Spectacle dans un fauteuil*, en 1833, les *Poésies nouvelles*, en 1840, mirent de plus en plus le poète à la mode. Les deux camps opposés le revendiquaient. C'est un disciple de Shakspeare, de Gœthe, de Byron et de Victor Hugo, disaient les uns; c'est un élève de Marot, de Regnier, de La Fontaine et de Voltaire, répondaient les autres. Et tous avaient raison : Musset tenait des seconds comme des premiers ; mais Musset n'en restait pas moins lui-même, c'est-à-dire le poète qui, comme l'a fort bien remarqué M. Nisard, sent tout ce qu'il dit, et, le sentiment épuisé, ne le prolonge pas par le développement de rhétorique, chez lequel tout vient du cœur, même l'esprit, dont la passion est pure de galanterie comme d'exagération romanesque.

On sait que, jeune encore, Musset survécut à son génie. « Un de ses amis, dit M. E. Müller, nous dépeignait un jour les angoisses qui torturaient le poète déchu quand il se trouvait en face de son impuissance : ce récit nous fit frémir. » Devant cette lente agonie, en face de cette tombe prématurée, je ne me sens pas le courage de flétrir, comme il conviendrait peut-être, les dernières années de Musset ; que d'autres prennent en main la cause de la dignité humaine outragée : je ne puis que plaindre et pardonner.

EXTRAITS DES POÉSIES DE MUSSET[1]

AU LECTEUR[2]

Ce livre est toute ma jeunesse;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.

Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer?
Va-t'en, pauvre oiseau passager,
Que Dieu te mène à ton adresse!

Qui que tu sois, qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.

Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.



LES JEUX DE BADE[3]

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la forêt Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les râteaux la sueur d'une année,

1. La nature de ce recueil ne nous a pas permis de citer les plus belles pièces de Musset. Nous espérons cependant que le choix que nous avons fait donnera une idée, sinon complète, du moins suffisante du caractère particulier de sa poésie. Nous suivons l'édition de 1854. — 2. 1840. Préface de deux volumes de vers. — 3. Extrait du petit poème *Une bonne fortune*, qui contient 44 sizains.

Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux!

Dirai-je qu'ils perdaient? Hélas! ce n'était guères.
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumières,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vides, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau!

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur!...
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme.
Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.



LE PÉLICAN[1]

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.

1. Extrait de *La Nuit de Mai*, l'un des chefs-d'œuvre du poète.

Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur; [5]
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.



INNOVATION DE ROLLA [6]

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux, [7]
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolents couchés dans les roseaux?
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse?
Où, du nord au midi, sur la création [7]
Hercule promenait l'éternelle justice
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion?

5. Voici quatre vers blancs, c'est-à-dire qui ne riment pas. Ce défaut se trouve quatorze fois dans la pièce suivante. — 6. Début du poème intitulé *Rolla*. — 7. Encore quatre vers blancs.

Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent, [7]
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant?
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines,
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui,
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée, [7]
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui?
— Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil, [7]
Quand l'ouragan du Nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul, — [8]

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau? [7]
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté? [7]
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité?
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître?
Où le palais du prince, et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux?
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés?
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait;
Où la Vie était jeune, — où la Mort espérait?

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants;

8. *Linceul* ne rime pas avec *cercueil*.

Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux, [7]
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du Nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte :
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux. [7]
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés ; [7]
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé : [7]
Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé !

Eh bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi, [7]
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance.
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur, pour entr'ouvrir nos tombes ?
Où donc le vieux saint Paul, haranguant les Romains, [7]
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ?
Où donc est le Cénacle, où donc les Catacombes ?
Avec qui marche donc l'auréole de feu ?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine ? [7]
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine ?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu ?
La Terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée,

Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère;
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,[7]
Et Saturne est au bout du sang de ses enfants;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

LA CAVALE SAUVAGE[9]

Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage,
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb, les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux;
Elle cherche son puits dans le désert immense.
Le soleil l'a séché; sur le rocher brûlant
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certe, il a dû pétrir dans une argile étrange

9. Extrait du même poème.

Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle, ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté !



STANCES A LA MALIBRAN [10]

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés ;
Et dans ce pays-ci quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

O Maria-Felicia ! le peintre et le poète
Laissent, en expirant, d'immortels héritiers ;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers.

Celui-là sur l'airain a gravé sa pensée ;
Dans un rhythme doré l'autre l'a cadencée ;
Du moment qu'on l'écoute, on lui devient ami.
Sur sa toile, en mourant, Raphaël l'a laissée,
Et pour que le néant ne touche point à lui,
C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

Comme dans une lampe une flamme fidèle,
Au fond du Parthénon le marbre inhabité
Garde de Phidias la mémoire éternelle,
Et la jeune Vénus, fille de Praxitèle,
Sourit encor, debout dans sa divinité,
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté.

Recevant d'âge en âge une immortelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois ;

10. *Poésies nouvelles*. 1840.

Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix!

Une croix! et l'oubli, la nuit et le silence!
Écoutez! c'est le vent, c'est l'Océan immense;
C'est un pêcheur qui chante au bord du grand chemin.
Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
Pas un faible soupir, pas un écho lointain.

Une croix! et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre,
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
Ne trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

O Ninette! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur?

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais le *Saule,*
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona?

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe une lyre à la main,
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain?

N'était-ce pas hier, qu'enivrée et bénie
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londre et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité?..... [11]

Ce qu'il nous faut pleurer sur sa tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets;
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Ah! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable,
Qui, dans ses bras de feu, t'a portée au tombeau.

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir!
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
A des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine?
Quel rêve as-tu donc fait de te tuer pour eux?
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux!

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému?

11. Le défaut d'espace nous oblige à supprimer six stances.

Hélas! on t'aimait tant qu'on n'en aurait rien vu,
Quand tu chantais le *Saule*, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre?
La Pasta fait ainsi; que ne l'imitais-tu?

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur?

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux?

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,
Un soir dans ton linceul il faudrait te coucher.
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre,
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

Oui, oui, tu le savais, et que dans cette vie,
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir,
Tu connaissais le monde, et la foule, et l'envie,
Et, dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

Meurs donc! ta mort est douce, et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer; hors de là tout est vain.
Et, puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin!



L'ESPOIR EN DIEU [12]

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu.
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.

Je ne puis; — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde? et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux?
Non, c'est cesser d'être homme, et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté;
Heureux ou malheureux je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Que faire donc? « Jouis, dit la raison païenne;
Jouis et meurs; les dieux ne songent qu'à dormir.
— Espère seulement, répond la foi chrétienne;
Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins j'hésite et je m'arrête.
Je voudrais, à l'écart, suivre un plus doux sentier.
Il n'en existe pas, dit une voix secrète;
En présence du ciel il faut croire ou nier.
Je le pense en effet; les âmes tourmentées
Dans l'un et l'autre excès se jettent tour à tour,
Mais les indifférents ne sont que des athées;
Ils ne dormiraient plus s'ils doutaient un seul jour.

12. *Poésies nouvelles.* Il n'y a pas lieu de relever les groupes de quatre vers blancs dans cette pièce, dont toute la première partie pourrait être partagée par des interlignes, comme la seconde, en stances de quatre vers à rimes entre-croisées.

Je me résigne donc, et, puisque la matière
Me laisse dans le cœur un désir plein d'effroi,
Mes genoux fléchiront; je veux croire, et j'espère.
Que vais-je devenir et que veut-on de moi?

Me voilà dans les mains d'un Dieu plus redoutable
Que ne sont à la fois tous les maux d'ici-bas;
Me voilà seul, errant, fragile et misérable,
Sous les yeux d'un témoin qui ne me quitte pas.
Il m'observe, il me suit. Si mon cœur bat trop vite,
J'offense sa grandeur et sa divinité.
Un gouffre est sous mes pas; si je m'y précipite,
Pour expier une heure il faut l'éternité.
Mon juge est un bourreau qui trompe sa victime.
Pour moi tout devient piège, et tout change de nom.
L'amour est un péché, le bonheur est un crime,
Et l'œuvre des sept jours n'est que tentation.
Je ne garde plus rien de la nature humaine;
Il n'existe pour moi ni vertu ni remord.
J'attends la récompense et j'évite la peine;
Mon seul guide est la peur, et mon seul but, la mort.

On me dit cependant qu'une joie infinie
Attend quelques élus. — Où sont-ils, ces heureux?
Si vous m'avez trompé, me rendrez-vous la vie?
Si vous m'avez dit vrai, m'ouvrirez-vous les cieux?
Hélas! ce beau pays dont parlaient vos prophètes,
S'il existe là-haut, ce doit être un désert.
Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites,
Et, quand leur joie arrive, ils en ont trop souffert.
Je suis seulement homme, et ne veux pas moins être,
Ni tenter davantage. — A quoi donc m'arrêter?
Puisque je ne puis croire aux promesses du prêtre,
Est-ce l'indifférent que je vais consulter?

Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.

Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes désirs l'homme peut convoiter;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas!
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras;
Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre
Les secrets éléments de sa fécondité,
Transformer à mon gré la vivace matière,
Et créer pour moi seul une unique beauté;
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous: « Quoi que nous puissions faire,
Je souffre, il est trop tard; le monde s'est fait vieux.
Une immense espérance a traversé la terre;
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux! »

Que me reste-il donc? Ma raison révoltée
Essaye en vain de croire, et mon cœur de douter.
Le chrétien m'épouvante, et ce que dit l'athée,
En dépit de mes sens, je ne puis l'écouter.
Les vrais religieux me trouveront impie,
Et les indifférents me croiront insensé.
A qui m'adresserai-je, et quelle voix amie
Consolera ce cœur que le doute a blessé?

Il existe, dit-on, une philosophie,
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité?

L'un me montre ici-bas deux principes en guerre
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels ;
L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible ;
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.

Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous attend, qu'il nous prenne en pitié !

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi ?

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Bramah, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâce du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire ;
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire
Que nous ne tombions à genoux.

Pourquoi donc, ô maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant ?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père,
L'amour, la force et la bonté,

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux ?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
A quoi bon le crime et la peste ?
O Dieu juste, pourquoi la mort ?

Ta pitié dut être profonde,
Lorsqu'avec ses biens et ses maux,
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos !

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups ;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux ;

Tu n'entendras que tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.



DERNIERS VERS [13]

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles.
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.

Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur ;
Et, dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

Ma force à lutter s'use et se prodigue.
Jusqu'à mon repos, tout est un combat ;
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

13. *Poésies posthumes*, 1860.



BIBLIOGRAPHIE

Contes d'Espagne et d'Italie. (*Paris*, 1830, *Levavasseur*, *Urbain Canel*, in-8°.)

Poésies diverses (*Octave Rafaël*). (*Paris*, 1831, mêmes éditeurs, même format.)

Un Spectacle dans un fauteuil (première livraison). (*Paris*, 1832, *Renduel*, in-8°.)

Poésies complètes. (*Paris*, 1836, *Charpentier*, in-12.)

Nouvelles éditions, revues, corrigées et très augmentées. (*Paris*, 1847, 1849, *Charpentier*, in-12.)

Louison, comédie en deux actes et en vers. (*Paris*, 1849, *Charpentier*, in-18.)

Poésies nouvelles. (*Paris*, 1850, *Charpentier*, in-12.)

Œuvres posthumes. (*Paris*, 1860, *Charpentier*, in-18.)

Les éditions originales des premiers recueils de Musset sont fort rares.

La librairie Charpentier, qui a la propriété des œuvres du poète, a édité ces œuvres sous plusieurs formats :

1° En neuf volumes in-18 dont le premier comprend les *Premières poésies* (Contes d'Espagne et d'Italie; — Spectacle dans un fauteuil; — Poésies diverses; — Namouna); le second, les *Poésies nouvelles* (Rolla; — Les Nuits; — Poésies nouvelles; — Contes en vers), et le neuvième, avec divers morceaux en prose, les *Poésies posthumes.* Les *Comédies et proverbes*, *Nouvelles*, *Contes*, *Mélanges de littérature et de critique* et le roman *La Confession d'un enfant du siècle* remplissent les autres volumes de cette édition ;

2° En un grand volume in-8° de 800 pages, à deux colonnes, orné du portrait du poète et de vingt-huit figures gravées d'après les dessins de Bida; cette édition se vend à quatre prix différents, avec les vingt-huit gravures, ou avec quatorze gravures seulement, ou sans gravures, ou par livraisons ;

3° En dix volumes in-32 jésus, avec un portrait et les vingt-huit dessins de Bida reproduits par la photographie ;

4° En un volume in-32 jésus avec portrait. Ce volume ne contient que les poésies et n'est que la réunion factice de deux des volumes de l'édition précédente ;

5° En onze volumes in-8° cavalier vélin, avec le portrait et les vingt-huit gravures de l'édition que nous avons citée en second, mais qui n'a été publié que postérieurement à celle-ci. Cette splendide édition contient des lettres inédites, variantes, notes, index, fac-similé, notice biographique, par M. Paul de Musset.

Nous devons remercier, en terminant cette notice, M. Charpentier qui, avec la courtoisie la plus parfaite, nous a autorisé à reproduire dans ce recueil celles des poésies d'Alfred de Musset que nous trouverions à notre convenance.

PORTRAITS ET AUTOGRAPHES.

Musset a été gravé par Flameng, d'après un portrait de Landelle, dessiné en pied par Gavarni pour l'*Illustration*, lithographié en costume de page par Devéria, gravé à l'eau-forte sur un dessin d'Eugène Lamy; — et David d'Angers a modelé d'après lui un de ses plus beaux médaillons, celui que nous donnons page 376.

Les autographes de Musset ne sont pas extrêmement rares. Ceux de nos pages 376 et 377 sont empruntés à l'*Autographe* de 1864.

A CONSULTER SUR MUSSET : Outre les biographies Michaud, Didot, Vapereau, etc. :

Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. Ier, et *Causeries du Lundi* t. Ier et XIII). — Lamartine (*Cours familier de littérature*). — Victor de Laprade (*Discours de réception à l'Académie française*). — Vitet (*Réponse au Discours de M. de Laprade*). — Les trois romans suivants, dont les titres font allusion aux rapports du poète avec George Sand : *Elle et lui*, par George Sand, *Lui et elle*, par Paul de Musset, *Lui*, par Mme Louise Colet. — Et, surtout : Paul de Musset, *Biographie de Alfred de Musset*, sa vie et ses œuvres, avec fragments inédits, etc. (*Paris*, 1877, *Charpentier*, in-8°.)



VICTOR-MARIE HUGO

Au moment même ou la seconde édition de ce recueil va paraître, Victor Hugo prépare, comme lors de la première, la publication de plusieurs volumes de poésie et de prose. L'heure n'est donc pas venue de juger un poète qui n'a peut-être pas dit son dernier mot. Qui sait quelle surprise nous réserve encore l'auteur des *Odes et Ballades*, des *Orientales*, des *Feuilles d'Automne*, des *Châtiments*, des *Contemplations* et de *La Légende des Siècles?* Victor Hugo est un de ces mortels rares qui tirent une nouvelle force des années et paraissent jeunes à tout âge, parce qu'ils se transforment incessamment.

Victor Hugo, homme politique, appartient à l'histoire. Mais l'histoire elle-même songera-t-elle à l'envisager sous cet aspect? Les actes de sa vie publique ne disparaîtront-ils pas dans le resplendissement de sa gloire littéraire? La postérité, indifférente aux querelles qui nous agitent, prendra-t-elle seulement la peine de s'étonner de la passion que nous y aurons mise? Il est permis d'en douter. Protestants et catholiques goûtent également aujourd'hui les vers de Ronsard qui a excusé la Saint-Barthélemy, les vers d'Agrippa d'Aubigné qui l'a flétrie. Combien plus désintéressés encore seront nos arrière-neveux des luttes purement politiques où nous nous consumons! Et quel ne sera pas leur dédain pour ceux de nos jugements que l'esprit de parti aura dictés!

Victor Hugo — je me contenterai de consigner ici les dates mémorables de son existence bien connue — est né à Besançon, le 26 février 1802, du colonel Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, plus tard général, et de Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes. Après avoir suivi ses parents à l'île d'Elbe, en Italie, en Espagne, il se fixa à Paris, et, de 1817 à 1822, remporta plusieurs prix de poésie à l'Académie française ou aux Jeux floraux de Toulouse. Son premier volume de vers est de 1822, son premier drame représenté de 1830. On trouvera plus loin la liste de ses ouvrages avec les dates de leur publication. Là est sa véritable histoire, celle dont se préoccupera surtout l'avenir.

L'influence de Victor Hugo sur les poètes contemporains est sue de chacun. Jamais royauté ne fut plus légitime que celle qu'il exerça et qu'il exerce encore en poésie. Quant à l'histoire de la querelle entre les romantiques et les classiques, personne ne s'y intéressant plus, je ne l'aborderai pas.

L'entrée de Victor Hugo à l'Académie française, le 3 juin 1841, la mort tragique de sa fille Léopoldine et de son gendre Charles Vacquerie en 1843, sa nomination à la Chambre des Pairs en 1845, son élection à la Constituante en 1848, à l'Assemblée législative en 1849, son exil, d'abord contraint, puis volontaire, de 1851 à 1870, la mort de ses fils Charles et François, en 1871 et 1873, son court passage à l'Assemblée nationale en 1871, son élection comme sénateur le 30 janvier 1876, la touchante manifestation dont il fut l'objet, le 26 février 1881, à propos du 79e anniversaire de sa naissance, de la part du peuple de Paris tout entier, sont des faits connus de tout le monde et qu'il est presque oiseux de rappeler.

Mais ce que l'on ne saurait trop répéter aujourd'hui, c'est que, homme politique, Victor Hugo a été parfois persécuté, jamais persécuteur; c'est que, si nous avons eu, depuis 1830, une pléiade poétique dont la plus humble étoile eût été un astre au siècle dernier, c'est à Victor Hugo, à Victor Hugo seul qu'en doit remonter tout l'honneur.

1830

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
En essuyant les pleurs dont son œil est terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocence épèle,
Et qui, pour remonter, attend qu'elle ait fini.

1877

Elle fait au milieu du jour son petit somme ;
Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme ;
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel !
L'enfant cherche à revoir Chérubin, Ariel,

EXTRAITS DES POÉSIES DE VICTOR HUGO

LA FIANCÉE DU TIMBALIER[1]

« Monseigneur le duc de Bretagne
» A, pour les combats meurtriers,
» Convoqué, de Nante à Mortagne,
» Dans la plaine et sur la montagne,
» L'arrière-ban de ses guerriers.

» Ce sont des barons dont les armes
» Ornent des forts ceints d'un fossé;
» Des preux vieillis dans les alarmes;
» Des écuyers, des hommes d'armes:
» L'un d'entre eux est mon fiancé.

» Il est parti pour l'Aquitaine
» Comme timbalier, et pourtant
» On le prend pour un capitaine,
» Rien qu'à voir sa mine hautaine
» Et son pourpoint, d'or éclatant!

» Depuis ce jour l'effroi m'agite.
» J'ai dit, joignant son sort au mien:
» Ma patronne, sainte Brigitte,
» Pour que jamais il ne le quitte,
» Surveillez son ange gardien!

» J'ai dit à notre abbé : Messire,
» Priez Dieu pour tous nos soldats!
» Et, comme on sait qu'il le désire,
» J'ai brûlé trois cierges de cire
» Sur la châsse de saint Gildas.

» A Notre-Dame de Lorette
» J'ai promis, dans mon noir chagrin,
» D'attacher sur ma gorgerette,
» Fermée à la vue indiscrète,
» Les coquilles du Pèlerin.

1. Octobre 1825. *Odes et ballades.*

» Il n'a pu, par d'amoureux gages,
» Absent, consoler mes foyers :
» Pour porter les tendres messages
» La vassale n'a point de pages,
» Le vassal n'a pas d'écuyers.

» Il doit aujourd'hui de la guerre
» Revenir avec monseigneur ;
» Ce n'est plus un amant vulgaire :
» Je lève un front baissé naguère,
» Et mon orgueil est du bonheur !

» Le duc triomphant nous rapporte
» Son drapeau dans les camps froissé ;
» Venez tous, sous la vieille porte,
» Voir passer la brillante escorte,
» Et le prince et mon fiancé !

» Venez voir pour ce jour de fête
» Son cheval caparaçonné,
» Qui sous son poids hennit, s'arrête,
» Et marche en secouant la tête,
» De plumes rouges couronné !

» Mes sœurs, à vous parer si lentes,
» Venez voir près de mon vainqueur
» Ces timbales étincelantes
» Qui sous sa main toujours tremblantes,
» Sonnent et font bondir le cœur !

» Venez surtout le voir lui-même
» Sous le manteau que j'ai brodé.
» Qu'il sera beau ! c'est lui que j'aime !
» Il porte comme un diadème
» Son casque de crins inondé !

» L'Égyptienne sacrilège,
» M'attirant derrière un pilier,
» M'a dit hier (Dieu nous protège !)
» Qu'à la fanfare du cortège
» Il manquerait un timbalier.

» Mais j'ai tant prié, que j'espère!
» Qoique, me montrant de la main
» Un sépulcre, son noir repaire,
» La vieille aux regards de vipère
» M'ait dit : je t'attends là demain!

» Volons! plus de noires pensées!
» Ce sont les tambours que j'entends.
» Voici les dames entassées,
» Les tentes de pourpre dressées,
» Les fleurs et les drapeaux flottants!

» Sur deux rangs le cortège ondoie :
» D'abord les piquiers aux pas lourds;
» Puis, sous l'étendard qu'on déploie,
» Les barons en robes de soie,
» Avec leurs mortiers de velours.

» Voici les chasubles des prêtres;
» Les hérauts sur un blanc coursier.
» Tous, en souvenir des ancêtres,
» Portent l'écusson de leurs maîtres,
» Peint sur leur corselet d'acier.

» Admirez l'armure persane
» Des templiers, craints de l'enfer;
» Et, sous la longue pertuisane,
» Les archers venus de Lausanne,
» Vêtus en buffle, armés de fer.

» Le duc n'est pas loin : ses bannières
» Flottent parmi les chevaliers;
» Quelques enseignes prisonnières,
» Honteuses, passent les dernières...
» Mes sœurs, voici les timbaliers!... »

Elle dit, et sa vue errante
Plonge, hélas! dans les rangs pressés;
Puis, dans la foule indifférente,
Elle tomba, froide et mourante...
— Les timbaliers étaient passés.



SARA LA BAIGNEUSE[2]

Sara, belle d'indolence,
Se balance
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Ilissus;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche
Qui se penche,
Qui se penche pour se voir...

L'eau sur son corps qu'elle essuie
Roule en pluie,
Comme sur un peuplier,
Comme si, gouttes à gouttes,
Tombaient toutes
Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante
Est bien lente
A finir ses doux ébats;
Toujours elle se balance
En silence
Et va murmurant tout bas :

« Oh! si j'étais capitane
» Ou sultane,
» Je prendrais des bains ambrés,
» Dans un bain de marbre jaune,
» Près d'un trône,
» Entre deux griffons dorés!

» J'aurais le hamac de soie
» Qui se ploie

2. Juillet 1828. *Orientales*. Nous avons supprimé six stances, après la deuxième, faute d'espace.

» Sous le corps prêt à pâmer;
» J'aurais la molle ottomane
» Dont émane
» Un parfum qui fait aimer.

» Je pourrais folâtrer nue
» Sous la nue,
» Dans le ruisseau du jardin,
» Sans crainte de voir dans l'ombre
» Du bois sombre
» Des yeux s'allumer soudain.

» Il faudrait risquer sa tête
» Inquiète,
» Et tout braver pour me voir :
» Le sabre nu de l'heiduque,
» Et l'eunuque
» Aux dents blanches, au front noir.

» Puis je pourrais, sans qu'on presse
» Ma paresse,
» Laisser avec mes habits
» Traîner sur les larges dalles
» Mes sandales
» De drap brodé de rubis. »

Ainsi se parle en princesse,
Et sans cesse
Se balance avec amour
La jeune fille rieuse
Oublieuse
Des promptes ailes du jour.

L'eau du pied de la baigneuse
Peu soigneuse
Rejaillit sur le gazon,
Sur sa chemise plissée,
Balancée
Aux branches d'un vert buisson.

Et cependant des campagnes
Ses compagnes
Prennent toutes le chemin.
Voici leur troupe frivole
Qui s'envole
En se tenant par la main.

Chacune, en chantant comme elle,
Passe et mêle
Ce reproche à sa chanson :
« Oh ! la paresseuse fille
» Qui s'habille
» Si tard un jour de moisson ! »



L'ENFANCE [3]

L'enfant chantait ; la mère, au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant ;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit ;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter... —
La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.



OCEANO NOX [4]

Oh ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis !

3. Janvier 1835. *Les Contemplations.* — 4. Juillet 1836. *Les Rayons et les Ombres.*

Combien de patrons morts avec leurs équipages!
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sous les flots!
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée :
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots!

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus!

On s'entretient de vous parfois dans les veillées :
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms, d'ombre couverts,
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goémons verts!

On demande : — « Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile? » —
Puis votre souvenir même est enseveli :
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur!

Et, quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre,
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont!

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots! que vous savez de lugubres histoires!
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées;
Et c'est ce que vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous!



LISE[5]

J'avais douze ans; elle en avait bien seize.
Elle était grande, et, moi, j'étais petit.
Pour lui parler le soir plus à mon aise,
Moi, j'attendais que sa mère sortît;
Puis je venais m'asseoir près de sa chaise
Pour lui parler le soir plus à mon aise.

Que de printemps passés avec leurs fleurs!
Que de feux morts, et que de tombes closes!
Se souvient-on qu'il fut jadis des cœurs!
Se souvient-on qu'il fut jadis des roses!
Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions
Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait faite ange, fée et princesse.
Comme elle était bien plus grande que moi,
Je lui faisais des questions sans cesse
Pour le plaisir de lui dire : Pourquoi?
Et, par moments, elle évitait, craintive,
Mon œil rêveur qui la rendait pensive.

Puis j'étalais mon savoir enfantin,
Mes jeux, la balle et la toupie agile;
J'étais tout fier d'apprendre le latin;
Je lui montrais mon Phèdre et mon Virgile;
Je bravais tout; rien ne me faisait mal;
Je lui disais : Mon père est général.

5. Mai 1843. *Les Contemplations.*

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois qu'on lise
Dans le latin, qu'on épelle en rêvant,
Pour lui traduire un verset à l'église
Je me penchais sur son livre souvent.
Un ange ouvrait sur nous son aile blanche
Quand nous étions à vêpres le dimanche.

Elle disait de moi : C'est un enfant!
Je l'appelais mademoiselle Lise;
Pour lui traduire un psaume, bien souvent,
Je me penchais sur son livre à l'église;
Si bien qu'un jour, vous le vîtes, mon Dieu!
Sa joue en fleur toucha ma lèvre en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies,
Vous êtes l'aube et le matin du cœur.
Charmez l'enfant, extases inouïes!
Et, quand le soir vient avec la douleur,
Charmez encor nos âmes éblouies,
Jeunes amours, si vite évanouies!



WATERLOO [6]

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, Victoire, et le Sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire;

6. Novembre 1852. *Les Châtiments.* Fragment de *L'Expiation.*

Il tenait Wellington acculé dans un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy! — C'était Blücher!
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme,
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge,
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée!
— Allons! faites donner la garde, — cria-t-il!
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur Dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur!
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquilles, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!

Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors,
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissant au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant schakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! En un clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la Grande Armée,
Et cette plaine, hélas! où je rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!



LES PAUVRES GENS[7]

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,

7. *La Légende des Sicèles*, La pièce n'est pas datée, mais le recueil a été publié en 1859.

Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur! tout est noir, tout est froid; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point, c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent!
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres!
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'Océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres

Passent dans son esprit : la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.
Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté!
Ses petits sont pieds nus l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
O Dieu! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit de l'enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement. —
Horreur! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil!

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

O pauvres femmes
De pêcheurs! c'est affreux de se dire : « Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos! — mon cœur, mon sang, ma chair! »
Ciel! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,

Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile!
Souci lugubre! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : « Oh! rends-nous-les! »
Mais, hélas! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre la mer toujours bouleversée?

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul!
Seul dans cette âpre nuit! seul sous ce noir linceul!
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — O mère!
Tu dis : « S'ils étaient grands! — Leur père est seul! » Chimère!
Plus tard, quand ils seront près du père, et partis,
Tu diras en pleurant : « Oh! s'ils étaient petits! »

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre masure apparaît décrépite;
Ni lumière, ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux;
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens, je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle; mon mari, l'autre jour la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.

« Malade! et ses enfants! comme c'est mal nourri!
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »
Puis, elle frappe encore. « Hé! voisine! » elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah! Dieu! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant;
Un cadavre; — autrefois, mère joyeuse et forte; —
Le spectre échevelé de la misère morte;
Ce qui reste du pauvre après son long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité!

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent pas la chaleur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble!
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.

Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé, d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité.
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
« Qu'as-tu fait de ton souffle? — Et toi, de ton regard? »

Hélas! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres :
Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,
Aux mères adorant l'enfance épanouie,
Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau!

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant?
Pourquoi son cœur bat-il? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit? Qu'a-t-elle donc volé?

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

« — Mon pauvre homme! ah! mon Dieu! que va-t-il dire? il a
Déjà tant de souci! Qu'est-ce que j'ai fait là?

Cinq enfants sur les bras! ce père qui travaille!
Il n'avait pas assez de peine; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus. — C'est lui? — Non. Rien.
— J'ai mal fait. — S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
— Est-ce lui? — Non. — Tant mieux. — La porte bouge comme
Si l'on entrait. — Mais non. — Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant! »
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine. »

« C'est toi! » cria Jeannie, et, contre sa poitrine,
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait : « Me voici, femme! »
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
« Je suis volé, dit-il; la mer, c'est la forêt!
— Quel temps a-t-il fait? — Dur. — Et la pêche? — Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là? »
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
« — Moi? dit-elle. Ah! mon Dieu! rien, comme à l'ordinaire.
J'ai cousu. J'étoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : « A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,

Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
« — Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !



BIBLIOGRAPHIE

Odes et Poésies diverses, *Paris*, 1822, *Pélicier*, in-18. (Contient plusieurs pièces qui ont disparu des éditions postérieures.)

Odes. Seconde édition, augmentée de deux odes nouvelles. *Paris*, 1823, *Pélicier*, in-18.

Odes. Troisième édition. *Paris*, 1825, *Ladvocat*, in-18. (Avec frontispice de Devéria.)

Nouvelles Odes. *Paris*, 1824, *Ladvocat*, in-18. (Avec frontispice de Devéria.)

Cromwell, drame, *Paris*, 1827, *A. Dupont et Cie*, in-8°.

Odes et Ballades. Quatrième édition, augmentée de l'*Ode à la colonne* et de deux pièces nouvelles, *Paris*, 1829, *Ch. Gosselin*, *Hector Bossange*, 2 vol. in-8°. (Une préface datée d'août 1828 indique les changements opérés pour fondre en deux les trois recueils précédents : [Odes, Nouvelles Odes, Ballades]; elle est suivie des préfaces de 1822, 1824 et 1826. Avec deux vignettes sur bois et deux gravures sur acier, d'après Louis Boulanger.)

Les Orientales. *Paris*, 1829, *Gosselin et Bossange*, in-8°. (Préface datée de 1829. Un frontispice et deux vignettes sur bois.) Réimprimée la même année in-18 avec une seconde préface datée de février.

Hernani, ou l'honneur castillan, drame représenté sur le Théâtre-Français le 25 février 1830. *Paris*, 1830, *Mame et Delaunay-Vallée*, in-8°. (Les exemplaires portent comme signature le mot espagnol *Hierro*, qui signifie *fer*.)

Marion Delorme, drame (représenté le 8 avril). *Paris*, 1831, *Eugène Renduel*, in-8°. (La signature *Hierro* est au verso du faux titre.)

Les Feuilles d'automne. *Paris*, 1832, *Renduel*, in-8°. (Préface datée de novembre 1831 vignette sur bois de Porret, d'après Tony Johannot.)

Le Roi s'amuse, drame. *Paris*, 1832, *Eugène Renduel*, in-8°. (Vignette frontispice gravée sur bois par Andrew L. B. d'après Tony Johannot, et tirée sur chine.)

Les Chants du crépuscule. *Paris*, 1835, in-8°.

La Esmeralda, opéra en 4 actes. *Paris*, 1836, *Schlesinger*, *Jonas*, *Barba*, in-8°.

Les Voix intérieures. *Paris*, 1837, *Renduel*, in-8°.

Ruy-Blas, drame. *Paris*, 1838, *H. Delloye;* et *Lepzig*, *Brockhaus et Avenarius*, in-8°. (Avec les sus-titres : Œuvres complètes de Victor Hugo, drame, tome septième. Au verso du faux titre : Représenté pour là première fois le 8 novembre 1838, pour l'ouverture du Théâtre de la Renaissance.) Réimprimé la même année in-12 chez les mêmes éditeurs.

Les Rayons et les Ombres. *Paris*, 1840, *Delloye*, in-8°.

Les Burgraves, trilogie. *Paris*, 1843, *Michaud*, in-8°.

Les Châtiments. *Genève*, 1853, sans nom d'éditeur, 1 vol. in-32. Réimprimé et contrefait à Londres et en Belgique un très grand nombre de fois; réimprimé en 1872, sous les yeux de l'auteur, à Paris, in-18 et in-8° à deux colonnes, à la librairie Hetzel :

Les Contemplations. *Paris*, 1856, *Michel Lévy frères*, *Hetzel et Cie*.

La Légende des Siècles. *Paris*, 1859, *Michel Lévy frères*, *Hetzel et Cie*, 2 vol. in-8°.

Les Chansons des Rues et des Bois. *Paris*, 1865. *Lacroix*, *Verboeckhoven et Cie* (Librairie internationale), in-8°.

L'Année terrible. *Paris*, 1872, *Michel Lévy frères*, in-8°.

La Légende des Siècles. Nouvelle série. *Paris*, 1877. *Michel Lévy frères*, 2 vol. in-8°.

L'Art d'être grand-père. Paris, 1877. *Calmann-Lévy*, in-8°.

Le Pape. Paris, 1878. *Calmann-Lévy*, in-8°.

La Pitié Suprême. Paris, 1879. *Calmann-Lévy*, in-8°.

L'Ane. Paris, 1880. *Calmann-Lévy*, in-8°.

Religions et Religion. Paris, 1880. *Calmann-Lévy*, in-8°.

Les Quatre Vents de l'Esprit. Paris, 1881. *Calmann-Lévy*, 2 vol. in-8°.

Torquemada, drame. *Paris*, 1882. *Calmann-Lévy*, in-8°.

L'espace nous manque pour énumérer les éditions des pièces de vers publiées séparément depuis *Les destins de la Vendée* (1819) jusqu'à *La libération du Territoire* (1873).

Nous nous contenterons de citer les principales éditions des œuvres complètes : Edition Renduel, 22 vol. in-8°, 1838; Furne, 13 vol. in-8°, 1840-1841 ; Furne, 12 vol. in-8°, 1841-1845 ; Charpentier, 15 vol. in-12, 1841 ; Lecou, 10 vol. in-12, 1853-1855 ; Houssiaux (illustrée), 19 vol. in-8°, 1856-1859 ; Hachette, 20 vol. in-12, 1856-1857 ; Hachette, 20 vol. in-12, 1862-1863 ; Hetzel, 20 vol. in-32, 1872-1873 ; Lemerre, 17 vol. in-16 ; Hetzel et Quantin, œuvres complètes, édition définitive, d'après les manuscrits originaux. Gr. in-8°. En cours de publication.

PORTRAITS

Les deux premiers portraits connus de Victor Hugo sont une lithographie de Devéria de 1828, refaite par le même artiste sur une plus grande échelle en 1829, et le beau médaillon de David d'Angers que nous reproduisons page 400.

Il ne s'est guère passé d'année depuis sans un nouveau portrait du poète. Nous citerons : en 1832, dans l'*Artiste*, une lithographie d'après nature, signée Léon Noël ; en 1833, une lithographie signée Julien ; la même année, pour la Nouvelle Galerie universelle du Génie et des Arts, une lithographie publié echez Didron ; la même année encore, une eau-forte de Célestin Nanteuil, où le portrait est entouré de médaillons représentant les principales scènes des œuvres du poète ; en 1835, une lithographie de Junca, pour la *Biographie des Hommes du jour ;* en 1836, une charmante lithographie de Benjamin, d'après une peinture de Chastillon, publiée par un journal de modes, *La Psyché*, et représentant le poète assis dans un fauteuil avec sa fille debout entre ses genoux ; en 1838, une lithographie de M. Alophe, pour la Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux Arts ; en 1839, une lithographie pour la Galerie du Voleur ; une autre en 1840, pour la Galerie populaire des Contemporains illustres ; la même année, une lithographie de Lordereau ; en 1842, une gravure publiée chez Danlos ; en 1843, une lithographie faite à Toulouse par Ant. R. ; en 1846, une lithographie pour l'Album franc-comtois ; en 1848, un très grand nombre de portraits de toutes sortes ; en 1851, une gravure de A. Masson, publiée à la Librairie Nouvelle avec autographe et signature.

Jusqu'à l'Empire, Victor Hugo a la figure entièrement rasée. Pendant son exil, il laisse pousser sa barbe tout entière, ce qui change complètement le caractère de sa physionomie.

Nous citerons, parmi les portraits postérieurs à 1852 :

Une lithographie signée H. Mailly, sans date, publiée par le *Rappel* dans un cadre rouge entouré de feuilles de chêne ; une autre de E. Fenauille, d'après une photographie de Bertall ; une autre de Guillon ; une héliogravure d'après une photographie de Nadar, publiée en 1861 par MM. Baudran et de La Blanchère pour la Galerie des Figures contemporaines ; un assez grand nombre de photographies, par MM. Pierre Petit, Nadar, Carjat, etc. ; un bois gravé d'après un dessin de Mouilleron, par M. J. Robert, pour l'*Illus-*

tration et le recueil des Sommités contemporaines ; un autre, gravé en 1869 pour *les Contemporains*, de Ferragus (Louis Ulbach), etc., etc.; le beau portrait peint par Bonnat en 1879. Sans compter un très grand nombre de caricatures parues dans les journaux illustrés et dont quelques-unes ont à la fois une grande valerr artistique et un vif intérêt au point de vue de notre histoire littéraire.

A CONSULTER SUR VICTOR HUGO, outre ses œuvres en prose, discours politiques, préfaces, etc. :

Discours sur la vie littéraire de Victor Hugo, par le comte Gustave Dessoffy, 1845, in-8°. — *La vérité sur Victor Hugo*, par Elisa Chevalier, 1850. — *Lettre à M. Victor Hugo*, par Xavier Forneret, 1851. — *Victor Hugo*, par Eugène de Mirecourt, 1854. — *Victor Hugo*, par Hippolyte Castille. — *Les Poètes contemporains, Victor Hugo*, par A. Mazure. — *Victor Hugo*, par Ernest Hamel, 1860. — *Victor Hugo*, par Alfred Nettement, 1862. — 1802-1841, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (Mme Victor Hugo), 2 vol. in-8° et in-18, à la Librairie internationale, 1863. — *Panthéon universel, Victor Hugo*, in-32, 1863. — *Chez Victor Hugo*, par un passant (A. Lecanu) avec douze eaux-fortes par M. Maxime Lalanne, in-8°, 1864.

Et aussi : Rabbe, *Biographie universelle et portative des contemporains*. — Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. Ier. — Ch. Robin, *Galerie des Gens de lettres au XIXe siècle*. — Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. Ier. — Gustave Planche, *Nouveaux Portraits littéraires*, t. Ier. — *Revue des Deux-Mondes*, passim, articles de Gustave Planche, de M. Fontaney, de Charles Magnin, etc. — La biographie Didot. — L'*Encyclopédie des gens du monde*. — Le *Dictionnaire de la Conversation*. — Le *Dictionnaire des Contemporains*, de M. Vapereau. — Les revues et journaux, spécialement le *Moniteur universel* et le *Journal officiel*, pour tous les actes ou discours politiques. — *Ma Bibliothèque romantique*, par Charles Asselineau, catalogue anecdotique et pittoresque des éditions originales des œuvres de Victor Hugo, Alfred de Vigny, etc. — Et surtout *Le Livre d'or de Victor Hugo*, splendide ouvrage illustré en cours de publication par livraisons, chez l'éditeur Launette.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

FRANÇOIS VILLON. — *Vignette de l'édition Trepperel* 1
Notice 1
Fac-similé de la ballade des Pendus (édition gothique) 4
Id. (manuscrit du XVe *siècle)* 5
Fragments du Grand Testament 6
Épitaphe en forme de ballade 9
Ballade de l'Appel de Villon 10
Ballade de Villon pour sa mère 11
Ballade de l'Honneur français 12
Bibliographie 14

CLÉMENT MAROT. — *Portrait* 1
Vignettes de l'édition de Tournes 17
Notice 17
Fac-similé d'une page d'une édition gothique 20
Id. (édition romaine) 21
Chant royal chrétien 22
Ballade patriotique 24
Chant de mai 25
Chant de mai et de vertu 26
Épîtres au roi (Pour être délivré de prison. — Après avoir été dérobé par un valet) . . 27-29
Ballade de frère Lubin 33
Rondeaux (A la louange de Marguerite. — Contre un poète ignorant. — En sortant de prison) 34-35
Épitaphes (de Jean Serre, d'Anne de Beauregard) 36-38
Épigrammes (A la reine de Navarre. — Au roi de Navarre. — A François, dauphin de France. — Sur l'entrée du roi et de la reine de Navarre. — A Montmorency, connétable. — D'Albert, musicien du roi. — D'Anne faisant de la musique. — Sur la mort de Samblançay. — Perdue dans un pari. — Sur l'intempérance des musiciens. — Sur quelques locutions vicieuses. — A un jeune savant, malade. — A Mellin de Saint-Gelais. — Contre un mauvais poète. — A maître Grenouille. — A un riche ignorant. — Pour une dame qui voulait voir Marot) 38-43
Bibliographie 44

Pages.

PIERRE DE RONSARD. — *Portrait* 48
Lettre ornée de l'édition de 1584 49
Notice 49
Ornement de l'édition de 1584 52
Fac-similé du titre de cette édition 53
Signature de Ronsard 54
Sonnets (A Pontius de Tyard, — Hélène et les Troyens. — L'Adieu. — A Hélène. — Cassandre. — A son livre) 55-58
Fragment du poème d'Eurymédon 58
Odes (A la forêt de Gastine. — A André Thevet. — Sur un buisson d'aubépine. — A Corydon. — A son Neveu. — Le retour de Maclou. — A Cassandre. — Imitée d'Anacréon. — Au duc d'Orléans 59-65
Boutade 66
A Pierre Lescot 67
Ronsard à sa Muse 67
Épigraphe de la Franciade 68
Bibliographie 69

PHILIPPE DESPORTES — *Portraits et Monument* 72
Lettre ornée de l'édition de 1573 73
Notice 73
Fac-similé du titre de l'édition de 1573 76
Fac-similé de la page 94 de cette édition 77
Sonnets 78-81
Complaintes et Chansons 81-88
Dialogue 88
Adieux à la Pologne 89
Prière au Sommeil 91
Plainte 93
Ode 96
Autographe de Desportes 101
Bibliographie 101

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. — *Portrait et signature autographe* 104
Lettre ornée de l'édition des Tragiques 105
Notice 105
Fac-similé du titre de l'édition originale des Tragiques 108
Fac-similé de la première page 109
Fragments des Tragiques 110-118
La Mort chrétienne 118
Hymne sur la délivrance de Genève 119
Sonnet 121
Épigrammes (Aux Critiques. — Sur l'inconstance de la femme) 122
Épitaphe d'une jeune fille 122
Stances 124
Fac-similé d'une page d'un manuscrit contemporain 125
Sonnet et quatrain 126
Bibliographie 127

Pages.

MATHURIN REGNIER. — *Portrait* 129
Notice 129
Fac-similé du titre de l'édition de 1608 133
Satire IX 134
Le Fâcheux 140
Le Loup, la Lionne et le Mulet 146
Les quatre Ages de l'homme 147
Autographe de Regnier (inédit) 149
Bibliographie 149

FRANÇOIS MALHERBE. — *Portrait* 152
Annotations autographes d'une page de Desportes 153
Notice 153
Autographe de Malherbe 156
Fac-similé du titre de l'édition de 1630 157
Stances 158
Consolation à M. du Périer 162
Paraphrase du psaume CXLV 165
Stances 165
Ode 167
Sonnets (Au roi. — Sur la mort de son fils) 172
Bibliographie 173

PIERRE CORNEILLE. — *Portrait et autographe* 176
Notice 177
Fac-similé du titre de l'édition de Cinna 180
Fac-similé de la page 78 181
Monologue de Rodrigue 182
Le Défi 184
Monologue d'Auguste 185
Auguste et Cinna 187
Monologue de Polyeucte 191
Fragments de l'Imitation de Jésus-Christ 193-200
Au roi 200
Placets au roi 202
Vers sur le Cardinal de Richelieu 202
Sonnet 203
Stances 203
Autographe de Corneille (inédit) 205
Bibliographie 205

MOLIÈRE. — *Portrait* 208
Autographe de Molière 209
Notice 209
Fac-similé de l'acte de mariage de Molière (inédit) 212
Fac-similé du titre et de la page 15 de l'édition originale du Misanthrope 213
Le Fâcheux 214
Le vrai et le faux Dévot 217

Pages.
Le Philanthrope et le Misanthrope 219
Les Pédants. 223
Fragment d'Amphitryon 226
Bibliographie. 230

JEAN DE LA FONTAINE. — *Portrait*. 232
Notice. 233
Fac-similé du titre de l'édition originale des Fables. 236
Id. de la page 95. 237
L'Ame des bêtes. 238
Prologue des fables. 244
Épilogue. 245
Épître à Mme de La Sablière 245
Odes (Au Roi. — La Paix). 248-252
Traduction de Virgile. — Le Glouton. — Épitaphe. 252
Autographe de La Fontaine. 253
Bibliographie. 254

NICOLAS BOILEAU. — *Portrait*. 256
Notice. 257
Fac-similé du titre de l'édition originale de la Satire IX. 260
Id. de la première page. 261
Satire IX. 262
Épître VII (à Racine). 271
Pyrrhus et Cinéas. 274
Fragment de l'Art poétique. 274
A Molière. 276
Épigramme. 277
Bibliographie. 277
Autographe de Boileau 278

JEAN RACINE. — *Portrait*. 280
Notice. 281
Fac-similé du titre de l'édition originale d'Athalie 284
Id. de la page 17. 285
Burrhus et Agrippine. 286
Les Plaideurs. 290
La prophétie de Joad. 292
Chœur d'Esther. 294
Chœur d'Athalie. 298
Fragment de cantique. 300
Épigramme 301
Autographe de Racine. 301
Bibliographie. 302

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU. — *Portrait*. 304
Autographe. 305
Notice. 305

Pages.
Ode à la Fortune 308
Cantate de Circé 312
Stances 314
Sonnet 316
Épigrammes 316-317
Bibliographie 318

VOLTAIRE. — *Portrait* 320
Notice 321
Fragments du Temple du goût 324
Stances (A Frédéric le Grand) 325
Épîtres (A Frédéric. — Au président Hénault. — A la marquise du Châtelet. — Au duc de Sully) 326-328
Stances (A un érudit italien. — L'Amitié) 328-329
Épigrammes (A l'abbé de Voisenon. — A Destouches. — A Grétry. — Sur Fontenelle. — Sur Coypel. — Sur Fréron. — Sur La Beaumelle et Fréron. — A Mme Lullin. — A Mme de Florian. — Pour un cadran solaire. — A Catherine II. — A Turgot. — A Necker) . 330-333
Autographe de Voltaire 333
Bibliographie 334

ANDRÉ CHÉNIER. — *Portrait (avec Marie-Joseph)* 336
Autographe 337
Notice 337
L'Aveugle 339
L'Invention 343
Fragment 343
La jeune Captive 345
Fragments d'Iambes 346
Bibliographie 350

ALPHONSE DE LAMARTINE. — *Portrait* 350
Notice 353
Autographe de Lamartine 356
L'Immortalité 357
Le Lac 361
Le Crucifix 363
Hymne de l'enfant à son réveil 366
La Caravane humaine 369
A Némésis 369
A une jeune fille qui pleurait sa mère 373
Épitaphe 373
Bibliographie 374

ALFRED DE MUSSET. — *Portrait* 376
Autographe de Musset 377
Notice 377
Sonnet (Au lecteur) 378

Pages
Les Jeux de Bade. . . . . 380.
Le Pélican. 381
Invocation de Rolla. 382
La Cavale sauvage 385
Stances à la Malibran. 386
L'espoir en Dieu. 390
Derniers vers. 397
Bibliographie. 398

VICTOR HUGO. — *Portrait*. 400
Notice. 401
Autographes 402
La Fiancée du Timbalier 403
Sara la baigneuse. 406
L'enfance 408
Oceano nox. 408
Lise. 410
Waterloo 411
Les Pauvres gens. 413
Bibliographie 421



Paris. — Imp. V[e] P. Larousse et C[ie], rue Montparnasse, 19.

